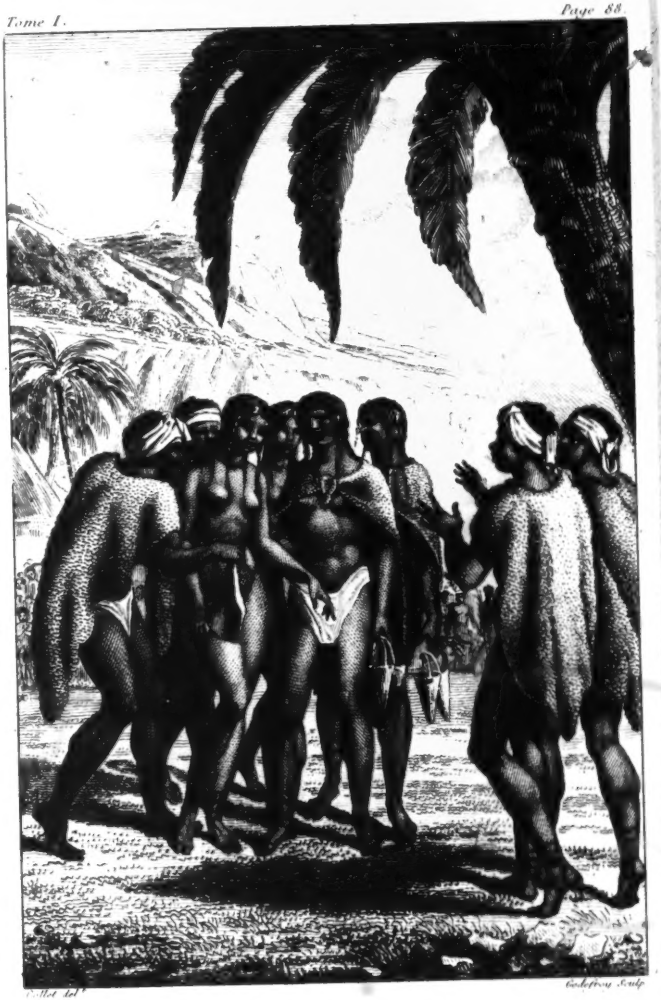
VOYAGE

DANS

L'INTERIEUR DE L'AFRIQUE

TOME I.



Collet del.

Godefroy Sculp.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE

DEPUIS LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, A TRAVERS LA CAFRÉRIE, LES ROYAUMES DE MATAMAN, D'ANGOLA, DE MASSI, DE MONOÉMUGI, DE MUSCHAKO etc. EN CONTINUANT PAR LE DÉSERT DE SAHARA ET LA PARTIE SEPTENTRIONALE DE LA BARBARIE, JUSQU'A MAROC.

Commencé en 1781 et achevé en 1797

PAR CHR. FR. DAMBERGER

TRADUIT DE L'ALLEMAND

Par L. H. DELAMARRE

Avec figures gravées par GAUCHER, GODEFROY et PILLEMENT, sur les dessins de COLLET, élève de DAVID. Accompagné d'une carte gravée par TARDIEU l'aîné.

TOME PREMIER

A PARIS

chez AMAND KÖNIG, Libraire

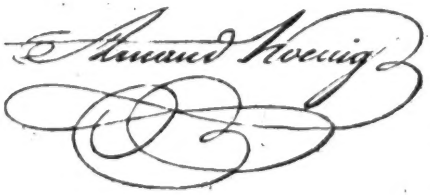
quai des Augustins N.° 18

A STRASBOURG

même maison de commerce, rue du dôme N.° 20

AN IX

Je place la présente Edition sous la sauvegarde des Lois et de la probité de mes Concitoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde.*



AVANT-PROPOS.

Je n'ai point la vaine prétention de me ranger parmi les auteurs qui figurent aujourd'hui avec tant d'avantage dans la carrière littéraire, en me déterminant à livrer à l'impression la relation du voyage que j'offre au public. Je ne fais en cela que céder au désir de mes bienfaiteurs et de mes amis, qui tous ont pensé que ce que j'avois vu et appris chez les peuples des différens pays que j'avois parcourus, ne pouvoit manquer d'offrir des connoissances nouvelles, et d'être accueilli avec le plus vif intérêt.

Beaucoup de personnes qui ont voyagé à quarante ou cinquante lieues de leur pays natal, ont publié leurs voyages, en parlant des dangers et des contrariétés qu'elles avoient éprouvés, en faisant la description de villes et de contrées qu'elles n'avoient vues qu'en courant : elles ont blâmé, elles ont loué, selon leur fantaisie, et cependant elles ont trouvé des lecteurs. A la vérité, leur triomphe a été

passager, et l'examen n'a pas tardé à faire justice de leurs relations.

Comme je puis assurer qu'aucun voyageur n'a encore entrepris un voyage aussi pénible dans cette portion du globe qui nous est inconnue, en très-grande partie, et dont j'ai parcouru l'intérieur, seul et à pied, pendant les seize années que j'y ai consacrées; j'aime à croire que les remarques que j'ai faites, ne seront point inutiles au public. Ces remarques seront dépouillées du vain prestige de l'éloquence qui sait embellir une relation; mais je puis assurer que j'ai été témoin oculaire de tout ce que je raconte; et que le lecteur peut, avec confiance, s'en rapporter à l'exactitude et à la vérité de mes recits. C'est également par suite de cet amour sincère de la vérité que je relève, quand l'occasion s'en présente, des erreurs accréditées par les relations d'anciens voyageurs, et particulièrement de Le Vaillant, et que je me suis appliqué à réparer ce qu'ils ont omis.

Je demande de l'indulgence pour les fautes que j'ai pu commettre moi-même; car il est

très-possible que des noms de peuples, de villes, de pays que j'ai parcourus, s'écrivent autrement que je ne les ai écrits ; mais je me suis conformé à la manière dont on les prononce, attendu qu'il ne se trouve, dans la majeure partie de ces contrées, aucun ouvrage qui puisse en indiquer la véritable orthographe. J'ai également rapporté les noms de plusieurs villes, de plusieurs pays, tels qu'ils sont sur les cartes que nous en avons ; mais je dois prévenir que beaucoup de noms manquent absolument et sur ces cartes et dans les ouvrages de géographie que l'on a publiés jusqu'à ce jour. En parcourant celle que je joins à ce voyage, on verra que j'ai réparé et rectifié beaucoup de choses. Je me suis peu étendu sur les pays dont nous avons des relations exactes, afin de ne point répéter ce que l'on en sait déjà. Quant aux objets qui avoient besoin d'être représentés aux yeux d'une manière sensible, je me suis appliqué à les dessiner avec toute l'exactitude dont j'ai été capable, et entièrement d'après nature.

Si la relation de ce voyage est accueillie

favorablement du public, et si je reste en Europe, j'en ferai paroître incessamment une autre beaucoup plus étendue sur les régions de l'Afrique qui nous sont encore inconnues, tels que les royaumes de Bahahara, de Haoussa et beaucoup d'autres dont ce même ouvrage offrira la description géographique la plus exacte et la plus soignée.

Fait à mon retour en Saxe, au mois d'Août 1800.

Chrétien Fréderic Damberger,
menuisier, natif de Sch.**

VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de l'auteur à Amsterdam. Description des maisons de jeux que l'on y rencontre. Départ pour le Cap de Bonne-Espérance. Hôpitaux établis au Cap. Avancement de l'auteur, et son entrée en qualité d'Intendant chez le maître des postes et Bourguemestre du Cap : il apprend le Hollandois. Projet de désertion. Voyage dans l'intérieur du pays, et particulièrement au Stielens-Busch. (*Bosquet de Stiel.*) *Note préliminaire sur les revenus et les dépenses de la Compagnie.*

Le deux de mai 1781, je quittai ma ville natale, pour prendre la route de Munster, et la continuer vers Amsterdam où j'arrivai le 26, à l'auberge de la ville de Francfort, près l'ancienne église des Réformés. Ayant

rencontré dans cette auberge six hommes qui, quelques jours avant mon arrivée, étoient entrés au service de la Compagnie des Indes orientales, et qui se divertissoient avec l'argent qu'ils avoient reçu pour leur engagement, je leur donnai à entendre, le lendemain de mon arrivée, que je ne serois pas fâché de pouvoir aussi faire un voyage aux Indes. Ma proposition parut leur faire grand plaisir, et ils employèrent tous les moyens de persuasion qui étoient en leur pouvoir, pour entretenir et exciter encore d'avantage en moi le desir que je venois de leur exprimer. Plusieurs d'entr'eux m'offrirent du vin et du biscuit, et je me mis à boire avec la compagnie. Vers le soir, nous nous rendîmes dans une maison de jeu, (1) où nous passâmes une grande partie de la nuit à nous divertir.

Le lendemain matin, 2 de juin, je fus

(1) Il se rassemble ordinairement dans ces maisons de jeu, trois fois par semaine, des filles publiques, qui s'y rendent vers la brune. Aussitôt qu'elles y arrivent, le maître leur fournit tous les habillemens dont elles ont besoin pour se parer; et quand leur toilette est faite, elles paroissent dans la salle de bal et remplacent les dames qui manquent. Chaque danseur paye un florin, et ne se permet jamais de s'écarter des règles de la bienséance envers ces filles que l'on connoit pour telles,

avec mon hôte à la maison de la Compagnie des Indes, où je m'enrôlai, en qualité de simple soldat, pour l'espace de sept ans. Mon engagement signé, je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir pour la nouvelle Hollande sur le vaisseau *le Morgenstern*, (l'Etoile du matin) qui étoit à la veille de mettre à la voile. C'étoit aussi sur ce bâtiment que mes nouveaux amis devoient être embarqués.

Avec les quarante-deux florins que je reçus pour mon engagement, je me procurai une malle, du tabac, du thé, du café, des habillemens et d'autres choses semblables. L'empressement avec lequel mon hôte s'occupa avec moi de toutes ces emplettes, l'air d'intérêt et d'honnêteté qu'il me témoigna, me fit croire que je pouvois lui accorder toute confiance; mais au bout de quinze

et qui sont obligées de se conduire elles-mêmes avec beaucoup de réserve; car chacune d'elles ne paroît dans cet endroit que comme danseuse; et ce n'est que lorsque le bal est fini, qu'on est libre de les accompagner chez elles; mais on ne tarde point à en perdre le désir, quand on voit toutes ces *Belles*, à qui le maître de la maison de jeu a fait quitter les habits qu'il leur avoit prêtés pour le bal, reparoître avec les leurs, qui ne sont souvent que des haillons.

jours ; comme nous étions au moment de nous embarquer, il me présenta une nouvelle carte, d'après laquelle je lui étois redevable de cent florins. Me trouvant sans argent, je fus obligé de lui donner, sur la Compagnie, au service de laquelle je venois d'entrer, une reconnoissance par laquelle je renonçois à la solde qui devoit me revenir dans la suite, jusqu'à la concurrence de cette somme.

Le 16 juin, nous fûmes conduits au bruit de la musique, à bord de notre vaisseau à trois ponts, qui se trouvoit à l'ancre devant *Herfort Sluys*. (l'écluse d'Herfort.) Comme tout étoit prêt pour le départ, nous mîmes à la voile le 21. Le capitaine *Cray*, brabançon, commandoit ce bâtiment. Le timonier en chef étoit un hollandois, nommé *Volkers*, et le timonier en second, un italien, appelé *Rindolfi*. Le pilote adjoint étoit de *Kœnigsberg* et se nommoit *Koch*. Tout l'équipage consistoit en 360 hommes, dont la moitié étoit des allemands. On avoit embarqué 20 jeunes boeufs ; 24 cochons ; 40 moutons ; 70 poules et 30 paires de pigeons. Il partit trois vaisseaux, trois jours avant nous. Il n'y eut que le *Heusterspeuth*, bâtiment à trois ponts, qui mit à la voile en même-tems que le nôtre.

Le 24, nous entrâmes dans le canal de la Manche, et le 29, nous étions en face des côtes d'Espagne. La tempête qui nous assaillit le 9 juillet, nous enleva le mât d'artimon et de perroquet, sans nous faire éprouver d'autre perte considérable. Cet évènement ralentit un peu notre marche; et ce ne fut que le 16, que nous arrivâmes devant St. Yago, où nous eussions pu aborder; mais notre capitaine ne voulut point consentir à se séparer des autres bâtimens: et comme il eut fallu payer deux cents florins pour l'ancrage, nous ne fîmes point remplacer les deux mâts qui manquoient.

Le 4 août, nous étions sous la Ligne. D'anciens matelots qui avoient souvent fait ce trajet, assurèrent que la chaleur étoit cette fois bien moins forte qu'elle ne l'avoit été dans les voyages précédens où ils avoient également passé sous l'Equateur. Ce ne fut qu'après avoir dépassé la Ligne, que les maladies se répandirent dans l'équipage.

Le 20 août, on comptoit sept hommes morts, et cent vingt et un malades, dont la plupart étoient attaqués du scorbut et d'une fièvre violente. A la fin, je succombai moi-même, et j'eus le scorbut comme les autres; mais heureusement je ne tardai point à en être guéri.

Le 19 septembre, on découvrit le Cap de Bonne-Espérance, devant lequel nous jetâmes l'ancre deux jours après. Notre capitaine eut beaucoup de peine à obtenir la permission de nous faire rester dans la rade, attendu que les médecins du Cap soutenoient que l'équipage étoit attaqué d'une maladie dangereuse, et qu'il étoit absolument nécessaire de le tenir en quarantaine devant *Roben-Eiland*, (l'île Robin) située à trois lieues de là. Nous restâmes dans cette position pendant deux jours sans pouvoir nous procurer des vivres frais du Cap; et si notre capitaine n'eut pris le parti de descendre à terre sans permission, pour aller représenter au Gouverneur la détresse où se trouvoit réduit son équipage, nous eussions éprouvé les plus fâcheuses contrariétés, dans le voisinage même de notre destination. On consentit, à la fin, à nous envoyer des rafraichissemens, et à recevoir nos malades à l'hôpital, où je fus moi-même, étant tombé malade pour la seconde fois. Aussitôt que nous fûmes débarqués, les esclaves employés pour le service de la Compagnie, nous portèrent sur des civières. Le nombre se montoit à quatre-vingt-quatre, sans parler de trois hommes qui étoient morts la veille de notre arrivée devant le Cap.

Les anciens matelots nous avoient déjà fait plusieurs fois la triste peinture du traitement révoltant que l'on recevoit dans les hôpitaux; mais tout ce qu'ils nous en avoient dit, et l'idée que nous nous en faisions nous mêmes, étoit encore infiniment au-dessous de toutes les choses dures et barbares que nous apprit notre propre expérience. En entrant dans ces hospices, chaque malade reçoit une grosse couverture de laine, semblable à celles dont on couvre les chevaux; elle est remplie de vermine. Son lit se compose d'un grabat, sur lequel est étendu une mauvaise paillasse rembourrée de laine. Nos malles et nos hamacs furent portés dans un magasin, sans que personne se chargeât de voir s'ils y étoient ou n'étoient pas en sûreté. J'eus souvent occasion de remarquer que les malades qui recouvroient un peu de leurs forces, se traînoient dans le magasin pour prendre dans leurs malles les effets dont ils avoient besoin; mais elles étoient vuides, ou avoient entièrement disparu.

Ce sont ordinairement les personnes chargées de garder les malades qui pillent ces effets. Quand on les leur demande, elles répondent que la malle a été, par mégarde, portée dans un autre endroit; qu'elle se

retrouvera. La vérité, c'est qu'elle ne se retrouve jamais; et que tous les moyens de force que l'on emploie pour se faire rendre sa propriété, se bornent toujours à des recherches infructueuses; l'on s'expose même, en la réclamant avec trop d'opiniâtreté, à recevoir de mauvais traitemens. Ces gardiens soutiennent avec impudence, que le requérant n'a point apporté de malle du vaisseau, et que la demande qu'il forme n'est qu'une misérable escroquerie dont il mérite d'être puni.

Chaque malade reçoit indistinctement par jour douze onces de pain, une demi-livre de viande, plein la moitié d'une jatte de riz ou d'orge mondée. La portion de ceux à qui leur état de foiblesse ne permet point de manger ou de manger peu, revient aux infirmiers. On ne soutient les plus malades qu'avec du thé. Lorsqu'ils commencent à recouvrer des forces, et qu'ils ont besoin d'une nourriture plus abondante et d'un air frais pour achever leur guerison, on différe de leur accorder ce secours; souvent même on le leur refuse, et ce n'est qu'en parvenant à corrompre ceux qui sont préposés pour les garder, qu'ils obtiennent plus de liberté. La nourriture est la même pendant toute l'année,

ou si elle varie, ce n'est que par l'espéce de viande que l'on donne aux malades. On leur distribue par semaine quatre fois du mouton, et trois fois du boeuf, d'une si mauvaise qualité, qu'il est souvent impossible de le manger, tant il est dur. On est dans l'usage de le faire cuire dans des marmites de fer qui lui donnent une couleur noire qui ajoute encore au dégoût.

Les médecins (1) font trois fois par jour la visite des malades; ils sont accompagnés de deux infirmiers, d'un chirurgien, et de deux esclaves, qui portent des médecines. D'après l'état où se trouve chaque malade, ils or-

(1) Pendant mon séjour dans cet hôpital, il y avoit trois médecins. Le premier étoit un Alsacien, nommé *Madens*, homme sans instruction, qui n'avoit jamais étudié la médecine, et qui peut-être même n'avoit de sa vie tenu un livre où il se fut donné la peine d'apprendre les premiers élémens de son art. C'étoit en un mot, un impudent charlatan, à n'en juger que par sa conduite présente et passée. Il avoit été pendant long-tems, dans la ville du Cap, domestique d'un médecin, avec la femme duquel il avoit vécu. Il l'avoit épousée, aussitôt après la mort de son mari. Comme cette femme jouissoit d'une certaine fortune et de quelque crédit, elle obtint la permission pour son nouvel époux de traiter des maladies connues. Ce char-

donnent une médecine, présentée sur le champ par le chirurgien qui prend souvent la première venue, attendu que, voulant être auprès du docteur pour entendre ses ordonnances, il s'empresse de donner au pauvre malade une médecine qui n'est pas celle qui lui convient, ou souvent même, ne lui en donne point du tout. Quand les médecins sont partis, il se trouve quelquefois des malades qui n'ont point eu de médecine. On leur en donne comme aux autres; mais il arrive rarement que ce soit celle que les médecins ont ordonnée. Cependant comme il leur en faut une, l'infirmier leur pré-

---

latan ayant fait essai de ses remèdes sur quelques esclaves attaqués de maladies secrètes et particulières, et ayant eu, par hasard, le bonheur de les guérir, cela lui procura d'abord la place d'adjoint à l'hôpital; et ensuite celle de médecin en chef, quoiqu'il n'eut pas même la première connoissance requise pour exercer cette place.

Le médecin en second, qui s'appeloit *Dämpfle*, étoit un Suisse, aussi ignorant que son premier confrère. Le troisième, nommé *Mader*, étoit d'Erlangue en Franconie, et réunissoit quelques connoissances. C'étoit un excellent homme, bon et sensible; mais il venoit rarement à l'hôpital, à cause des nombreuses occupations qu'il avoit en ville, en sa qualité de médecin-accoucheur.

sente la première qui se rencontre sous sa main.

Le soir, un prêtre protestant vient dans chaque infirmerie réciter un pseaume et chanter une strophe de quelque cantique. Aussitôt qu'un malade est mort, on le met, tel qu'il se trouve, habillé ou non, sur une civière que l'on recouvre d'un drap, et qui est emportée par quatre esclaves; mais comme ils ne sont accompagnés par aucun inspecteur, il arrive souvent qu'ils jettent le cadavre dans quelque buisson ou dans un fossé, pour s'épargner la peine de l'enterrer.

Aussitôt qu'un malade est convalescent, il est obligé de servir dans la garde de ligne, (1) ou bien on le transporte sur les

(1) On la nomme aussi *garde de redoute*. A l'extérieur, ou en face du château, il existe un long bâtiment gardé ordinairement par vingt soldats, deux sous-officiers, douze canonniers et un bombardier. Ces hommes ne sont placés dans cet endroit, qu'afin d'avoir l'oeil et de veiller sur un édifice qui est situé tout-à-côté, et dans lequel on retient les malades qui entrent en convalescence, jusqu'à ce qu'il arrive des vaisseaux destinés à les transporter plus loin. J'ai vu souvent traiter comme des nègres les hommes que l'on amenoit du Lazareth et que l'on gardoit dans cet édifice. On leur fait traîner des tombereaux, raccommoder les chemins;

vaisseaux hollandois qui sont en rade. Au bout de quatre semaines que je passai à l'hôpital, je fus conduit à cette garde de ligne. Il y avoit quinze jours que j'y étois, quand je fus accueilli par le chef de postes et président du conseil de la bourgeoisie, Mr. *Brand*, qui me fit passer à *Falsbay* (1), (la

ils sont fort mal nourris. Quand ils ne travaillent point avec assez d'activité, ils sont fustigés par un sous-officier qui les commande; ils couchent sur des bancs de bois et des lits de camp où ils sont tous pêle-mêle. Je conviens que la Compagnie pourvoit avec plus de soin à ce qui concerne la nourriture de ces hommes et la manière dont ils doivent être traités; mais elle n'en mérite pas moins des reproches sur sa négligence à se faire rendre compte par les préposés du Cap, et sur la confiance qu'elle accorde à des gens aussi peu dignes d'en jouir. L'officier *Schall* qui a l'inspection générale, est un très-honnête homme; mais on lui cache beaucoup d'injustices qui se commettent journellement, avec d'autant plus de facilité qu'il n'est point dans l'usage de visiter lui-même ces établissemens, et qu'il s'en rapporte aux détails qu'on lui en fait passer.

(1) On remarque à la baie de Fals, des édifices qui méritent de fixer l'attention. La description détaillée qu'en a donnée M. Vaillant, ainsi que de la contrée voisine, est parfaitement exacte. La garde chargée du soin de ces bâtimens, consiste

baye de Fals) où il commandoit. J'y restai un an. Mes différentes occupations consistoient à charger et à décharger les vaisseaux qui arrivoient, et quand ils étoient partis, à couper du bois dans les montagnes, à tirer de la pierre des rochers, et d'autres choses de ce genre; mais je ne restai point long-tems chargé de ce travail pénible, en passant à un autre poste; et voici ce qui donna lieu à ce changement d'état.

L'Intendant du maître que je servois, nommé *Rapeh*, tailleur, né dans le duché de Brême, étoit un parfait honnête homme; mais il aimoit à boire, il s'enivra un jour au point qu'il fut hors d'état de remplir les devoirs de sa place. Ils consistoient à servir les étrangers qui venoient voir son maître. Comme il y en avoit beaucoup chez lui ce jour-là, par

---

en un sergent, deux sous-officiers, vingt-huit hommes et plusieurs matelots. Les sous-officiers que j'y rencontrai alors, s'appeloient l'un *Helmer*, hanovrien, et l'autre *Cosky*, natif des Pays-Bas. Le sergent qui se nommoit *Schnecko*, étoit allemand. Mon maître avoit l'inspection générale sur tout le poste; et c'étoit de-là qu'il recevoit le titre de commandant de Poste. Il avoit le rang de capitaine; il étoit en même-tems président du conseil de la bourgeoisie.

la quantité de vaisseaux anglois qui étoient en rade, et dont les officiers étoient venus lui rendre visite, le fils de mon maître me fit quitter le travail auquel j'étois occupé et me donna la charge du bon *Rapeh* qui, depuis six ans, étoit dans cette maison. Personne n'étoit moins propre que moi à remplir cette place, attendu que ne connoissant d'autre langue que la mienne, il m'étoit impossible de m'entretenir avec les étrangers, et de rien entendre de ce qu'ils me demandoient. Le fils de mon maître eut souvent la bonté de venir à mon secours et de me tirer d'embarras ; peu à peu j'appris quelques mots des autres langues que j'entendois parler.

Il y avoit près d'un an que je servois dans cette famille, où l'on étoit parfaitement content de moi, lorsqu'il s'éleva entre nous quelques différends. Madame Brand, à qui j'inspirois peu d'intérêt, à cause de mon air silencieux, ne cessoit de me susciter chaque jour de nouveaux désagrémens, au point que, lorsque je me retirois dans ma chambre, elle répétoit continuellement à son mari : »l'Allemand n'est aussi tranquille chez lui qu'afin de pouvoir fainéanter plus à son aise. *Man* (c'étoit le diminutif d'Herman, prénom de

Rapeh) valoit cent fois mieux; on trouvoit au moins avec lui à qui parler; il étoit gai.»

Affligé de tous ces discours, je pris le parti de m'en plaindre au fils de mon maître qui me conseilla, ainsi que son père, de rester tranquille et de m'embarasser fort peu de tout ce que l'on pouvoit dire de moi.

M. Brand avoit une maison au Cap: aussitôt que la saison de l'arrivage des vaisseaux à Falsbay fut passée, il s'y retira avec sa famille et m'emmena avec lui. J'eus une chambre particulière; et comme j'avois peu d'occupations dans la maison, il me donna des exemples d'écriture hollandoise, afin de commencer par apprendre à écrire. Son fils me tint lieu de précepteur et corrigeoit mes fautes. Je ne tardai point à connoître, par ce moyen, non seulement les principes de l'écriture, mais encore ceux du Hollandois. Mr. Brand, enchanté de mes progrès, ne cessoit de m'encourager à continuer ces exercices, afin de me rendre propre, dans la suite, à quelque bonne place qu'il me destinoit. Mais il ne me tint point sa promesse, par complaisance pour Madame Brand, à qui je déplaisois de plus en plus.

En sa qualité de commandant de postes il avoit beaucoup d'occupation; il étoit éga-

lement Expéditeur général au Cap. Tout ce qu'on y importoit ou en exportoit, passoit par ses mains: c'étoit lui qui payoit la solde de la garnison qui s'y trouvoit en quartier et qui étoit chargé des envois dans les pays étrangers. Il étoit également le courtier des propriétaires et des colons pour tout ce qui concernoit les marchandises et les productions que l'on achetoit, ou que l'on vendoit. Il entretenoit deux écrivains qui étoient quelquefois obligés de travailler nuit et jour, quand il se trouvoit beaucoup de vaisseaux en rade. Il m'adjoignoit souvent à eux pour leur dicter des états et des mémoires. Je passai ainsi deux ans auprès de cette famille. J'étois, à tout prendre, assez content de mon sort, et ne négligeois rien pour augmenter mes connoissances et former mon esprit. Cela engagea mon maître à me charger de plusieurs affaires dont il s'occupoit auparavant lui-même. Il me donna à régler plusieurs petits comptes, et la manière dont je remplissois cette tache, m'attira sa confiance et ses éloges, au point que ce fut moi qu'il chargea plus d'une fois de délivrer dans le magasin de la Compagnie les rations que l'on donnoit tous les mois aux personnes attachées à son service. C'étoit encore moi qui

qui leur distribuois le riz, la farine, le coton et beaucoup d'autres choses semblables, sans qu'il m'arrivât jamais de commettre la moindre erreur.

Mon maître possédoit aussi une habitation, (1) située près des eaux minérales, à trois journées de marche du Cap. Tous les ans il alloit y passer une quinzaine de jours, afin de régler la manière dont l'habitation devoit être gérée, et donner les ordres à l'homme d'affaire qui y étoit établi. C'étoit un nommé *Barensmahl*, natif de Munster, homme grossier et dur, que l'on avoit accusé d'assassinat quelque tems avant mon arrivée. J'eusse trouvé le plus grand plaisir à accompagner mon maître dans ce voyage; mais comme il avoit emmené avec lui ses deux filles aînées, le lieutenant *Müller* (2) et son fils, je fus obligé de rester à la maison, pour avoir l'oeil sur différentes choses, trans-

(1) C'étoit le fils de mon maître qui passoit pour le propriétaire de cette habitation. Toute personne attachée au service de la Compagnie, a bien la permission de posséder une maison au Cap; mais il lui est défendu d'avoir une habitation; et encore, quant à la maison, il faut qu'elle soit cautionnée par un habitant, domicilié au Cap même.

(2) Très-habile chirurgien de Wurtzbourg.

crire des états, et dans le cas où il ne seroit point de retour au commencement du mois suivant, distribuer les rations dans le magasin de la Compagnie.

Je me doutois bien que j'aurois de tristes momens à passer en son absence ; et la chose arriva, comme je l'avois prévue. Le premier jour même, après son départ, j'eus une altercation avec Mad. Brand. Mon maître m'avoit confié les clefs de son cabinet, avec ordre, si sa femme ou ses commis vouloient y entrer, de ne pas les y laisser aller seuls. Mad. Brand m'ayant fait demander les clefs, en me disant de rester dans ma chambre, je lui répondis, qu'étant obligé de suivre les ordres de mon maître, il falloit absolument que j'accompagnasse dans le comptoir ceux qui y avoient affaire. Cette réponse la mit dans une telle fureur qu'elle m'arracha les clefs des mains, en me repoussant brusquement, et en se permettant envers moi les propos les plus durs, et tels qu'elle eut pu tenir au dernier esclave. J'écoutai patiemment toutes les injures et rentrai dans ma chambre pour réfléchir sur le parti que je devois prendre. Ne sachant trop que faire, je formai à la fin le projet de quitter la maison et d'aller joindre mon maître à son habitation. Au moment

où j'allois partir, sa troisième fille, nommée *Cataut*, vint me trouver. Lui ayant fait part de ce qui venoit d'arriver et de la résolution que j'avois prise, elle me pria avec instance de renoncer à ce projet, en ajoutant que si je voulois me rendre l'après-midi au jardin de la Compagnie, elle s'y rendroit de son côté pour m'attendre et me communiquer des choses de la plus grande importance.

Elle étoit âgée de quatorze ans, d'une figure et d'une taille charmante, et montroit le plus grand plaisir à être avec moi pour parler l'allemand qu'elle aimoit beaucoup. Aussitôt après le dîner, je sortis de la maison et fus trouver au château le major *Blumer*, (1) un des amis intimes de mon maître, à qui je racontai la manière dont j'avois été traité par Mad. Brand. Il m'engagea à prendre patience, et dans le cas où ces mauvais traitemens se renouvelleroient, il m'offrit un asyle chez lui, en attendant le retour de mon maître.

Vers les quatre heures, je fus au jardin de la Compagnie pour apprendre de Cataut les choses importantes dont elle désiroit m'instruire. Je la trouvai à l'entrée de ce jardin.

(1) C'étoit un fameux boulanger, et Hessois d'origine.

Lui ayant donné le bras, nous y continuâmes notre promenade. Elle ne me parla que de choses insignifiantes. Je m'avisai de croire cependant, d'après l'intérêt qu'elle me témoigna, que je ne lui étois point indifférent. Elle me dit que je deviendrois, avec le tems, un homme d'importance, si je continuois à rester chez son père, et si j'épousois une jeune personne qui appartint à quelque famille riche; que c'étoit ainsi que son père avoit fait fortune, et qu'il étoit parvenu aux places qu'il occupoit. (1) Au moment où elle alloit m'apprendre ce que sa mère avoit résolu à mon

(1) Il fut d'abord, comme simple soldat, dans le fort du Cap, où il eut le bonheur de devenir l'homme d'ordonnance près le Gouverneur. Dans ce poste, il profita de son loisir, pour s'exercer dans l'art de lire et d'écrire. Il y fit la connoissance de celle qui, par la suite, devint son épouse, et qui alors se trouvoit grosse d'un officier anglois. Le gouverneur prit son soldat en affection, et ayant remarqué, que cette dame avoit conçu de l'amour pour lui, il ne manqua pas de le prôner et de faire connoître toutes ses qualités. Le mariage des deux personnes en fut le résultat. *Brand*, comme anglois de nation, fut de suite employé en qualité de clerc ou commis dans les comptoirs chargés des affaires relatives aux navires anglois. Par sa bonne conduite, avançant de dégré en dégré, il fut nommé maître des postes et président de la bourgeoisie.

sujet, nous la vîmes s'avancer du côté où nous nous promenions, avec ses deux autres jeunes filles, qui étoient encore en bas âge; comme elle nous avoit apperçue, il étoit impossible de penser à l'éviter. Je fus tout interdit quand je la vis s'approcher de nous et que je fusse à portée de remarquer dans ses yeux le projet qu'elle rouloit dans son coeur. Lui ayant adressé le premier la parole, je la priai de m'excuser de ce qu'elle me trouvoit à me promener avec sa fille, je dis que je l'avois rencontrée par hasard, en sortant du château et que je lui avois demandé la permission de l'accompagner à la maison, où elle m'avoit assuré qu'elle retournoit.

Elle me répondit, à ma grande surprise, avec un ton plein de douceur, et m'invita à rester avec elle encore quelques instans, afin de l'accompagner ensuite dans un endroit appelé *Rothe Blume* (la fleur rouge). (1) Je restai donc et nous nous mîmes en marche pour nous rendre vers ce lieu, tout en causant de choses indifférentes. Nous ne rentrâmes à la maison que le soir. J'eus le plaisir de

(1) C'est un charmant vignoble, situé aux portes de la ville du Cap au-dessous d'un endroit que l'on appelle *Löwenköpfe* (les têtes de lion).

manger à table avec Mad. Brand, qui voulut absolument payer de cet honneur la complaisance que j'avois eue de l'accompagner. Le soupé fini, je sortis de son appartement et me retirai dans ma chambre, où je m'occupai encore pendant quelques heures à régler des comptes. Dans le moment où j'étois le plus absorbé dans mes calculs, je reçus par une esclave l'ordre de me rendre aussitôt chez Mad. Brand. Je m'empressai d'aller la trouver. Après m'avoir accueilli de la manière la plus affectueuse ; » maintenant que nous » sommes seuls, me dit-elle, parlez-moi fran- » chement, n'aviez-vous pas donné rendez-vous » à ma fille dans le jardin de la Compagnie ! » n'auriez vous point des vues sur elle ! J'ai » remarqué qu'elle alloit souvent vous rendre » visite dans votre chambre. «

Ne sachant que répondre à ces questions, je répétai ce que je lui avois déjà dit au moment où je l'avois rencontrée dans le jardin, et m'excusai du mieux qu'il me fut possible, en lui représentant que mademoiselle Cataut n'étoit jamais venue chez moi qu'avec son frère, et que nous n'avions toujours parlé que de choses indifférentes, et particulièrement du genre de vie retirée que j'avois adopté.

Cette excuse ne lui ayant point paru suffi-

sante, » ma fille, ajouta-t-elle, m'a tout » avoué. Je suis parfaitement instruite de » toutes vos intentions; et c'est mal entendre » vos intérêts que de vouloir me déguiser la » vérité, d'autant plus qu'il dépend de moi » seule de contribuer à votre fortune et de vous » mettre en crédit «. A ce discours succédèrent les menaces et les caresses; mais je persistai à soutenir ce que j'avois déjà avancé, et pris le parti de me retirer, en lui souhaitant une bonne nuit. » Je saurai, me dit-elle, comme » je sortois, je saurai vous rendre plus souple » et moins dissimulé. »

D'après tout ce qui venoit de se passer, je conclus que Mad. Brand avoit des vues particulières sur moi, et je vis bien qu'il me falloit user de prudence et mettre la plus grande circonspection dans toute ma conduite, si je ne voulois pas être malheureux, en cédant à ses désirs et en me laissant vaincre par ses persécutions. Il étoit arrivé plusieurs exemples de ce genre depuis que je demeurois au cap; il me suffira d'en rapporter ici un seul pour faire juger du caractère des dames de ce pays.

Un homme d'un certain rang, nommé *Münch*, avoit une femme charmante et pleine de vivacité. Pour éloigner d'elle toute occasion de donner dans des travers, il prit le sage

parti de ne recevoir chez lui aucun marin étranger. Mais il avoit pour instituteur de ses trois enfans un Prussien, nommé *Lampmann*. (1) Madame Münch forma le projet de faire son amant de cet homme estimable. Un jour, qu'après la leçon de ses élèves, Mr. Lampmann étoit descendu au jardin et s'amusoit à tailler des ceps de vignes, Mad. Münch l'ayant apperçu de sa fenêtre, s'avança pour l'appeler, en le priant de vouloir bien monter dans son appartement où elle seroit fort aise de causer avec lui. L'instituteur obéit; et soit par empressement, soit par mégarde, il emporte la serpette qui lui servoit à tailler la vigne. A peine est-il auprès de la dame qu'elle ferme la porte au verrou et lui fait des propositions auxquelles il étoit impossible de résister. Dans ce moment, on entend rentrer dans la maison Mr. Münch que l'on n'attendoit pas sitôt. La perfide, pour sortir du mauvais pas où elle se trouvoit, jette un grand cri, et appelle au secours. Son mari qui l'entend crier, vole auprès d'elle et trouve fermée au verrou la porte que cette méchante femme feint de ne

(1) Il étoit de la petite ville de Hausbergen, située à une lieue de Minden. Son père étoit maître des eaux et forêts. Par la protection du colonel Gordon, il devint ordonnance, ou courrier de dépêches.

pouvoir ouvrir. Mr. Münch appelle aussitôt plusieurs esclaves qui enfoncent la porte. Il apperçoit l'instituteur, qui jusqu'alors avoit possédé toute son estime et toute sa confiance, dans le plus grand embarras et stupéfait; sa femme fondoit en larmes, » c'est avec cet » instrument, lui dit-elle, en s'avançant vers » lui, et en lui montrant la serpette, que le » scélérat a voulu m'égorger, sur le refus que » j'ai fait, de céder à ses infâmes désirs; il » m'a fallu employer toute ma force pour le » lui arracher des mains et l'arrêter dans son » projet meurtrier. C'est à toi seul que je dois » d'avoir échappée au déshonneur et à la mort » qui me menaçoit ». Le malheureux Lampmann étoit tellement effrayé qu'il ne pouvoit proférer un seul mot. Ce silence autorisant de plus en plus le mari à ajouter foi aux discours de sa femme, fait saisir à l'instant l'instituteur par quatre esclaves qui le conduisent au *Drunk*, (1) et le poursuit devant la justice comme un infâme scélérat qui a tenté de commettre un double crime. Lampmann fut enfin condamné, comme un vil séducteur, à passer trente ans à la chaîne dans une île voisine du Cap. Mais heureusement pour lui, cette peine fut

(1) C'est la principale prison du Cap.

adoucie par les soins du colonel Gordon qui, connoissant Mad. Münch, ajouta foi aux détails que l'instituteur lui donna sur cette affaire; afin d'en être encore mieux instruit, il attira adroitement chez lui l'esclave qui approchoit et servoit particulièrement la dame. Lui ayant promis la plus grande discrétion sur tout ce qu'elle lui révéleroit, et sa protection même, en cas de besoin, il ne tarda pas à être assuré de la vérité de tout ce que lui avoit dit Lampmann, dont il se déclara aussitôt le protecteur, en le plaçant auprès de lui dans le château. Il instruisit ensuite les juges, qu'il venoit d'apprendre par des témoins irrécusables, qu'il s'en falloit de beaucoup que l'instituteur fut aussi coupable qu'on le croyoit; et que s'ils n'annulloient point le jugement rendu contre lui, il feroit traduire cette cause par devant les tribunaux en Hollande, où il étoit aussi dans l'intention d'envoyer les témoins. Münch, en sa qualité de mari offensé, ne vouloit point se désister de sa plainte; mais sa femme qui sentit bien qu'elle seroit à la fin obligée de comparoître et qu'elle courroit risque d'être punie, termina la chose, en représentant à son mari que les nombreuses informations qu'entraîneroit cette procédure, occasionneroient les plus

grandes dépenses, et que c'étoit ce qu'il falloit éviter : que le perfide Lampmann recevroit dans un autre tems le prix de sa scélératesse. Ces représentations persuadèrent le mari : la procédure fut discontinuée et l'instituteur mis en liberté.

Je pourrois encore rapporter ici plusieurs aventures de ce genre ; mais je préfère de continuer ma propre histoire.

Je recevois auparavant mon déjeuner, pour l'ordinaire, sur les sept heures ; mais cette fois, je ne reçus rien. Sur les dix heures, je le fis demander par un esclave à Mad. Brand, qui me l'envoya, en me faisant dire que je n'avois dorénavant qu'à venir le chercher moi-même, ainsi que les autres choses dont je pourrois avoir besoin. Après le dîner, elle me donna l'ordre de tirer du vin : j'obéis. Plusieurs bouteilles, que les esclaves avoient fêlées en les rinçant, s'étant cassées, je fus reçu avec humeur, quand je vins le lui dire. Après m'avoir fortement tancé, elle me menaça de me souffleter, si pareille chose arrivoit encore. Cette menace me fit monter le sang au visage. Je jetai par terre la bouteille que je tenois à la main ; et m'étant retiré promptement dans ma chambre pour m'habiller, je sortis de la maison et fus au château chez le

major Blümer, à qui je racontai ce qui venoit d'arriver. Il me conseilla de rester chez lui jusqu'au retour de mon maître.

Je me rendis à cet avis. Etant retourné dans ma chambre pour rassembler mes effets, que je fis emporter sur-le-champ, j'écrivis un billet à Mad. Brand, dans lequel je lui mandois que j'allois rejoindre mon maître, afin de lui ôter par-là le moyen de me dénoncer comme déserteur auprès du gouverneur de la ville.

Je crus qu'il étoit convenable d'aller trouver Mr. Brand, quoique je sentisse bien qu'il m'étoit impossible de rester plus long-tems à son service, à cause de la haine que sa femme avoit pour moi, et de l'ascendant qu'elle avoit sur son esprit. Je suis forcé de dire ici que je n'ai rencontré dans le cours de mes voyages aucun pays où les femmes eussent autant d'empire sur leurs maris, qu'en ont toutes celles du Cap.

Le major m'ayant donné une lettre de recommandation, je me mis en route, enchanté de me voir enfin délivré des mauvais traitemens d'une méchante femme. Je me rappelai, chemin faisant, qu'ayant encore, d'après mon engagement, cinq ans à servir, le parti le plus sage étoit d'aller trouver mon

maître, pour le prier de me faire reprendre mon premier poste, ou rentrer dans *la garde de ligne.*

La surprise qu'il témoigna en me voyant, m'obligea de lui raconter le motif de mon voyage, en ajoutant que je le suppliois de me délivrer des occupations auxquelles il m'avoit employé jusqu'alors, de me permettre de retourner à mon premier poste, ou de rentrer dans *la ligne.* « Je ne puis rien décider dans » ce moment, me répondit-il, tu vas rester » ici auprès de moi; et à mon retour au Cap, » nous prendrons d'autres arrangemens ».

Il y avoit cinq jours que j'étois auprès de Mr. Brand, quand arriva un exprès qui lui manda qu'il y avoit dans la rade trois vaisseaux anglois qui venoient d'y jeter l'ancre. Cette nouvelle abrégea le séjour qu'il comptoit faire sur son habitation; et le lendemain à midi, nous étions arrivés au Cap.

J'entrai avec lui dans sa maison, sans que personne eut l'air de faire la moindre attention à moi. M'étant présenté pour entrer dans ma chambre, je la trouvai fermée, et personne encore ne songeoit à l'ouvrir. Je restai debout devant la porte, jusqu'au moment où mon maître, étant sorti de son appartement, et me voyant ainsi en sentinelle, me demanda

pourquoi je n'entrois point dans la chambre qui m'étoit destinée. Lui ayant répondu qu'elle étoit fermée, il fut aussitôt chercher la clef, qu'il me remit, entra dans son comptoir, et moi dans ma chambre. J'y trouvai tout dans le plus grand désordre. J'étois occupé à rassembler ce qui étoit éparpillé dans tous les coins, lorsque mon maître mappela. Je vis sur-le-champ à son air, qu'il étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Je le suivis dans le comptoir. Je fus tout interdit en voyant que tout y étoit encore dans un plus grand désordre que dans ma chambre : lettres, etats, mémoires, tout etoit pêle-mêle. M'ayant demandé le motif de cette confusion, je lui répondis que l'on m'avoit ôté la clef long-tems avant mon départ. Je l'aidai à tirer ces papiers et à les remettre à leur place ; mais quand ce travail fut fini, il se trouva une grande quantité de pièces qui manquoient. Mon maître en parut si chagriné, qu'il me fit sortir et referma la porte du comptoir. Il fut aussitôt trouver sa femme, qui avoit déjà préparé, depuis long-tems, la réponse qu'elle devoit faire à ses questions, puisqu'il étoit clair qu'elle n'avoit distrait les papiers qui manquoient, qu'afin de pouvoir me nuire dans l'esprit de son mari. Elle eut

l'impudence de lui dire qu'aussitôt après son départ, j'étois entré dans le comptoir; que j'avois fouillé partout; qu'elle s'étoit apperçue, en me surveillant, que j'avois soustrait des papiers, et que c'étoit la raison qui l'avoit engagée à m'ôter la clef. Puis aussitôt s'élançant vers moi, comme une furie, elle se disposoit à me prendre aux cheveux et à me maltraiter. Son mari qui l'avoit suivie, fit ensorte de la retenir, en lui assurant qu'il me puniroit sévèrement; mais cela ne l'empêcha point de se jeter de nouveau sur moi, de m'arracher les cheveux et de me souffleter. Révolté d'un pareil traitement, je la saisis avec colère en me relevant, je la renverse par terre, et sors précipitamment de la maison, en prenant la route du château. N'ayant point trouvé le major Blümer, je courus chez le colonel Gordon, afin de lui raconter fidèlement tout ce qui m'étoit arrivé, et le prier de m'enrôler. Il me répondit qu'il falloit auparavant qu'il consultât mon maître; que si celui-ci rendoit un bon témoignage de moi, il s'empresseroit de me rendre service. Il me commanda en même-tems, d'aller trouver le sergent *Schuster,* qui me dit que si je m'engageois, je ne pourrois point rester dans le château; mais que je par-

tirois pour la nouvelle Hollande, avec le premier bâtiment qui feroit route de ce côté; et qu'en outre je serois obligé de servir aussi long-tems que le porteroit mon engagement, attendu que les années de service que j'avois déjà passées, ne me seroient nullement comptées. Il me peignit en même-tems ce pays, et le service que l'on est obligé d'y faire, d'une manière si effrayante, que je renonçai à tous mes projets.

Le lieutenant de *Baalen* (1), qui vint me trouver peu après ce premier entretien, confirma tout ce que Schuster venoit de me dire, en ajoutant que j'aurois pu faire fortune au Cap, et y jouer un rôle important, si j'avois eu le bon esprit de faire ma cour à Mad. Brand, et de me prêter avec plus de complaisance à ses volontés.

Je ne sus plus alors quel parti prendre. Rester au Cap, cela n'étoit guère possible dans la circonstance où je me trouvois alors. Je n'étois plus tenté davantage d'aller dans la nouvelle Hollande, d'après la description affreuse que je venois d'entendre de ce pays. En conséquence je formai le projet de déserter;

(1) Il étoit parti de Hollande en qualité de matelot, et avoit été fait lieutenant au bout de huit ans de service.

serter; mais le point essentiel étoit de savoir où aller. Je n'osois me présenter sur aucun vaisseau anglois, attendu que si Mr. Brand en étoit instruit, on seroit forcé de me livrer comme déserteur.

Sans calculer plus long-tems toutes les peines inséparables des dangers que j'aurois à courir pour ma vie, et de la profonde misère dans laquelle je pourrois être réduit, je me décidai à retourner en Europe par terre; et voici de quelle manière j'exécutai ce projet.

Aussitôt que le jour commença à tomber, je fus trouver Mr. Brand, pour le prier de me garder à son service, et de me renvoyer à la baie de Fals, puisqu'il devoit bien voir lui-même, qu'il m'étoit impossible de rester dans le même lieu que sa femme, et de m'accorder avec elle. Il se refusa d'abord à ma demande; et je ne le déterminai à y consentir, qu'en lui disant que j'aimois mieux entrer au service de la Compagnie, que de dépendre d'une femme aussi absolue et aussi impérieuse. Je fus cependant obligé de rester encore un jour, à cause des officiers anglois que l'on attendoit, ainsi que Rapeh, à qui l'on avoit mandé de quitter la baie de Fals, pour venir reprendre ma place. Ils arrivèrent tous en effet le lendemain, vers le soir.

Le 4 novembre 1783, je partis pour me rendre à la Baie, après avoir remis ma malle au chariot de la Compagnie, et vendu ce qui me revenoit sur l'arriéré d'une solde de douze mois qui m'étoit dû. Je me défis également de plusieurs autres effets qui me devenoient inutiles, d'après le plan que j'avois formé.

Parmi la garnison qui se trouvoit au *Meisenberg*, (mont Mésange) il y avoit un caporal, nommé *Martens*, (1) Hanovrien d'origine qui, dans un voyage qu'il avoit fait avec le colonel Gordon, dans l'intérieur du pays,

(1) C'est lui qui a fourni à Mr. Vaillant, plusieurs détails, et probablement une carte que celui-ci a publiés comme le fruit de son travail et de ses recherches. Quiconque a la moindre notion sur le Cap, sait qu'il est extrêmement difficile d'obtenir la permission d'entreprendre un voyage à pied dans l'intérieur des terres, même sans bagage, sans chariot et sans bêtes de somme etc.; et dans un tems où il n'existoit aucune harmonie entre la France et la Hollande, Mr. Vaillant prétend avoir voyagé avec une grande suite. Quel est celui qui ignore qu'un régiment françois, qui étoit au Cap, au service de la Compagnie, fut obligé de quitter cette ville, uniquement parce que les officiers de ce régiment passoient souvent plusieurs mois de suite chez des Colons, sans cependant avoir fait les recherches que Mr. Vaillant prétend avoir faites? Il tâche d'expliquer cela, en disant qu'il s'est écarté

jusque dans la Cafrérie, avoit levé une carte des contrées qu'il avoit parcourues. Il l'avoit envoyée à la Compagnie dans l'espoir d'obtenir une forte récompense; mais on lui signifia, pour prix de sa peine, de ne jamais s'aviser de s'occuper de pareil soin, à moins qu'il ne voulut passer trente ans en prison. Loin de renoncer pour cela à son travail, il s'occupoit très-souvent en cachette de ces cartes. Je recherchai son amitié et ne fus point long-tems à l'obtenir; mais il cachoit avec le plus grand soin son travail, quand

des grands chemins, et qu'il a particulièrement évité les habitations des Colons; mais si cela étoit, on n'eut point manqué, dans le tems qu'il voyageoit, d'entendre parler davantage, au Cap, de son entreprise. Les curiosités naturelles qu'il a rapportées ne prouvent pas encore qu'il ait parcouru ce pays; car il est possible d'acheter toutes ces choses au Cap, soit à des Colons, soit à des esclaves ou des Hottentots. Au reste, je veux bien croire que le Gouverneur ait accordé à Mr. Vaillant, la permission de visiter quelques Colons; mais il me paroit aussi très-vraisemblable qu'il s'est fait honneur du voyage que le colonel Gordon avoit entrepris par ordre du Gouvernement. — Je remarquerai encore ici que chaque nouveau Gouverneur est obligé de voyager dans l'intérieur du pays, et de s'avancer aussi loin que la Compagnie en a le droit. Or ce fut le gouverneur *Plettenberg* qui envoya le colonel Gordon.

j'arrivois chez lui. Je lui dis un jour que je savois très-bien ce qu'il dessinoit; que c'étoit à tort qu'il me croyoit capable de le trahir; que j'aimois moi-même passionnément les choses qui l'occupoient, et qu'il me feroit le plus grand plaisir, s'il vouloit me céder une carte de l'intérieur du pays. Il me refusa une partie de ma demande, et ne me permit seulement que de prendre quelques copies de ses dessins originaux; ce que je fis sans perdre de tems, d'autant mieux que ce travail s'accordoit beaucoup avec mon projet. Déjà j'étois prêt à commencer mon voyage, sans qu'il me fut cependant encore possible de me mettre en route aussitôt que je le désirois. A la fin, le 24 décembre, je demandai au sergent *Schnecko*, qui commandoit, la permission de pouvoir aller au Cap. Me l'ayant accordée, je quittai la baie vers midi, et dirigeai mes pas vers la colonie, appelée le *Stielens-Busch*, (Bosquet de Stiel), nom qu'elle avoit conservé d'un ancien Gouverneur, qui s'appeloit ainsi.

Avant de rien dire sur mon arrivée dans cet endroit, et sur le voyage que je dois raconter, je veux intercaler ici un apperçu sur les dépenses et les revenus de la Compagnie. J'espère que ce que je rapporterai sur ce

sujet, fera plaisir à beaucoup de lecteurs qui ont lu plusieurs ouvrages sur l'état du commerce du Cap, sur ses dépenses et sur ses revenus.

Ce tableau est d'autant plus exact, que j'ai vu beaucoup par mes yeux, et que j'ai extrait beaucoup plus de choses encore des papiers de Mr. Brand, au service duquel j'étois attaché.

Suivant la liste générale, la Compagnie fit en 1782, les revenus et les dépenses ci-après.

REVENUS:

La ferme générale pour le vin, a payé, savoir :

	Ecus d'Empire (1)
Chr. Bamm	43,000
Pour la viande, *Maier* de Wirtzbourg.	19,500
Pour le tabac, café et sucre, *Godefroi Jan.*	8,600
L'impôt sur les maisons du Cap, et sur Stielens-Busch.	3,272

Chaque maison, l'une portant l'autre, paye annuellement huit écus, et il y en a 409 soumises à cet impôt. De plus, chaque habitant est obligé de payer l'accise pour tout ce qu'il consomme dans son ménage, ainsi

(1) L'écu d'Empire vaut 3 l. 15 s. argent de France.

que cela se pratique dans beaucoup d'autres pays, de se procurer un habit d'ordonnance, et d'avoir toujours prêts, au besoin, beaucoup d'autres équipemens. En tems de guerre, chacun est tenu de servir en qualité de soldat. La majeure partie des bourgeois entretient des chevaux et fait le service de la cavalerie. La classe inférieure sert dans l'infanterie auprès de la grande batterie que l'on vient de faire construire, et qui se nomme la *nouvelle Amsterdam*.

Les privilégiés, ou protégés, les esclaves affranchis, les employés de la Compagnie, qui ont des maisons, qui relèvent immédiatement d'un bourgeois, payent tous les ans, pour la maison, 12 écus; et comme elles se montent au nombre de 110, cela forme une somme de . . . . . 1,320 écus.

Chaque Colon est obligé de payer, en numéraire, le dixième de son revenu, ou de se faire taxer en conséquence.

La basse Rivière, ou le Quartier bas, composé en grande partie de jardins, produit 2,007

Le grand et le petit Constance . 1,240

Le Steinberg, le runde Busch (le Bosquet rond) et rothe Blum, (la Fleur rouge)	2,370 écus
Le Canton noir, le Sable rouge et le quartier des Charrons . . .	1,790
La baie de Fals, la tête de Serpent, Nothenhück et trois têtes	2,076
Le Stielens-Busch, qui est la plus forte Colonie, composée de 106 habitans d'une paroisse, et d'un Landdrost ou maire particulier	3,007
La Ferme françoise, l'île de Hottentots et la Seekuhthal . .	1,090
Le Schafberg, Mottergaat et Battebaie	970
Drakenstein, Pferdeberg et Silbergrube	1,212
Simonsthal, Perlberg et Wagenthal	1,309
Le château de Rietbecks, Barracken et Honigberg	2,080
Le Piquet-Berg, les moulins à bras et tout ce qui se trouve sur les 24 rivières	1,958

Les autres Colons qui habitent dans l'intérieur des terres, sont également obligés de contribuer. En 1782, le nombre se montoit à 338, dont 27 jouissoient encore

de l'année de franchise : ce qui produisit . . . . . 7,340 écus

Pour chaque esclave acheté par un bourgeois ou par un Colon, l'impôt est de dix écus. Or, comme l'achat de ces esclaves peut se monter chaque année à 50 environ, cela forme un revenu de 500

La capitation annuelle pour chaque esclave est de cinq écus. En n'en comptant que huit mille, cela fait 40,000

La somme des revenus se monte par conséquent à . . . . 70,269 écus

De plus, les Colons sont obligés de laisser à la Compagnie certains articles pour un prix fixe, par exemple, cent livres d'orge, de froment, de fèves, de pois, et d'autres denrées de cette espèce moyennant 12 groschen. (1) Les fermiers pour la viande sont également tenus de céder à la Compagnie celle dont elle a besoin, moyennant un prix fixe, par exemple, un mouton pour 12 groschen, un boeuf pour un écu 8 groschen.

La Compagnie paye encore fort peu aux Colons pour le vin, c'est-à-dire, pour un muid d'environ 800 pintes, 12 écus.

(1) Il faut 24 groschen pour faire un écu d'Empire ; ainsi douze font à-peu-près 1 l. 18 sols.

C'est bien la Compagnie qui perçoit le droit d'ancrage auquel sont soumis les bâtimens étrangers; mais ce produit ne peut être porté en compte des revenus, attendu qu'elle est obligée de payer le même droit dans les autres ports où ses vaisseaux abordent. Ainsi les dépenses et les revenus sont à-peu-près égaux.

DÉPENSES:

	Écus
Pour la réparation des fortifications et des batteries	2,000
Au Gouverneur . . . . . Il est obligé d'entretenir à ses frais quatre commis-écrivains et douze chevaux.	25,000
Au sous-gouverneur, ou vice-président	10,000
Au maître de la Compagnie, ou conseiller supérieur de la marine .	15,000
A l'inspecteur général de la ville, ou président du conseil de la bourgeoisie, lequel est obligé d'entretenir deux écrivains et six chevaux	18,000
Au procureur-fiscal	8,000

Les autres personnes employées auprès du Gouvernement se nomment *assistans*. Chacun de ces assistans reçoit ordinairement 1000 écus et la

ration. Les plus anciens ont quelque chose de plus. La dépense pour les 27 assistans se monte à . . . écus 30,000

Les officiers qui ne tiennent point directement au militaire et que l'on appelle *bas-officiers*, reçoivent une moindre paye; elle n'est ordinairement que de 240 écus. Ils sont quatorze; ce qui fait en tout . 3,360

Les sous-officiers qui tiennent encore moins au sous-militaire, ont une paye bien plus inférieure. Chacun d'eux reçoit ordinairement 59 écus. La dépense pour vingt, qu'ils sont, se monte à 1,180

Les ouvriers attachés au service de la Compagnie, tels que les forgerons, les cordiers etc. reçoivent par personne 59 écus. Ils sont au nombre de 30. Cette dépense se monte à 1,770

Deux quartiers-maîtres et dix charpentiers d'équipage reçoivent chacun 70 écus, ce qui fait ensemble 840

Les matelots qui restent continuellement à leurs postes, par exemple dans les chantiers, sur le Meisenberg, dans la baie de Fals, reçoivent proportionnellement tous les mois,

	écus
depuis 3 jusqu'à 6 écus et la ration: ce qui fait	6,943
Le Landdrost reçoit	2,500
Les deux baillis ont	600
Les trois ministres protestans attachés à la Compagnie	900
Les trois médecins du Lazareth .	3,000
Pour l'entretien des 140 esclaves qui appartiennent à la Compagnie .	1,000
L'huissier, le maître des hautes-oeuvres, l'agent de police etc. ont	1,500
Douze Cafres qui sont employés en qualité de visiteurs et de valets de geoliers reçoivent	300
Les soldats occupés dans les environs du Cap à abattre du bois, à faire de la chaux, les manoeuvres etc.; en un mot tout ce qui ne tient pas directement au militaire, reçoivent par mois, selon leur travail, 9 à 12 florins et plus. Ils sont au nombre de 160: ce qui fait une dépense de	16,880
La garnison composée de 500 soldats, de 180 artilleurs etc. occasionne une dépense de . . .	183,100
Total des dépenses . .	331,873

L'hôpital ne coûte rien à la Compagnie, attendu qu'il y a provision de lits, de matelats, de chaudières, et autres choses semblables. Chaque malade est obligé, tout le tems qu'il y passe, de céder sa paye pour l'entretien de la maison ; n'y restât-il que quelques jours, il n'en faut pas moins qu'il donne sa paye d'un mois entier. Quant à l'entretien et aux soins qu'exigent les malades des vaisseaux étrangers que l'on y reçoit, c'est aux capitaines de ces bâtimens à payer ces dépenses ; et ils sont obligés de donner d'avance, au moment que le malade y entre, un florin de Hollande par jour, pour quinze qu'il est censé y rester.

En retour du riz et de l'arack que la Compagnie fait apporter ici des Indes orientales, elle reçoit du pain et du vin pour les équipages de ses vaisseaux.

Le lecteur sera fort surpris que cette Compagnie retire aussi peu de revenus, et qu'elle soit cependant obligée de soutenir de si grandes dépenses ; mais il doit se rappeler qu'il est impossible qu'elle renonce au Cap pour tout ce qui tient à sa marine, attendu que c'est là qu'il faut absolument qu'elle prenne pour ses vaisseaux des provisions d'eau, de vin et d'autres choses semblables.

Je n'ai pas encore parlé d'une autre dépense considérable que cette Compagnie est obligée de faire; c'est celle de l'entretien d'un régiment étranger qu'elle a fait venir au Cap. Car on prétend que la garnison ne suffiroit pas pour défendre cette ville, si elle étoit attaquée; et que c'est pour cette raison qu'elle a pris à sa solde, pendant plusieurs années de suite, un régiment françois qu'elle y fit venir. Le lecteur peut aisément se faire une idée de la dépense considérable que doit occasionner un régiment de 12 à 1400 hommes. De plus, comme il faut ramener ordinairement dans leur patrie toutes ces troupes, une fois qu'elles ont formé des liaisons au Cap et qu'elles commencent à connoître le pays, ce transport devient très-dispendieux.

Dans l'espace de quelques années, il y a eu en garnison quatre régimens françois.

La Compagnie pourroit encore tirer beaucoup d'autres avantages du Cap et diminuer la somme de ses dépenses, si les agens qu'elle employe, étoient plus probes et plus fidèles. Rien ne seroit également plus facile que d'améliorer les revenus qu'elle retire.

Je n'entrerai point dans d'autres détails sur les établissemens du Cap, non plus que sur

les moeurs de ses habitans. Mr. Le Vaillant et d'autres voyageurs en ont publiés qui sont parfaitement exacts et très-circonstanciés.

CHAPITRE II.

Commencement du voyage de l'auteur dans l'intérieur du pays. Il achète au Landdrost de Stielens-Busch une carabine. Il reçoit en présent de la poudre à tirer et des balles ; et après s'être procuré par d'autres moyens ce dont il pouvoit avoir besoin, il continue son voyage. Il passe la nuit dans les habitations de quelques Colons qu'il évite dans la suite, soit en entrant dans les Kraals des Hottentots, soit en restant en pleine campagne, où il allume du feu, afin de défendre par ce moyen l'endroit où il s'étoit retiré pour se reposer. Il est souvent en contradiction avec Le Vaillant, et soutient affirmativement qu'il n'a point fait ce voyage.

Le 25 décembre, j'arrivai heureusement sur la brune à *Stielens-Busch*. Comme je connoissois le *Landdrost*, qui avoit eu souvent occasion de me voir chez Mr. Brand, je fus le trouver avec pleine confiance. Il m'accueillit de la manière la plus amicale. Je

répondis à quelques questions qu'il me fit sur le motif de mon voyage, que j'allois, pour affaires, à l'habitation de mon maître. Ayant trouvé chez lui une carabine toute neuve, je le déterminai à me la vendre, en lui confiant que je ne serois pas fâché d'avoir cette arme pour me défendre, en cas de besoin, et en imposer à Barensmahl, le gérent de l'habitation de Mr. Brand, dont j'avois à me plaindre depuis long-tems.

Le 26, je quittai mon hôte, accompagné de ses deux fils, qui firent avec moi environ deux lieues et demie, et je me rendis à l'habitation d'une autre personne de ma connoissance, nommée *Münch*. Il étoit au moment de partir pour le Cap. Cette circonstance me donna la plus vive inquiétude. Je fis cependant de mon mieux pour me rassurer; et afin d'éloigner de lui tout soupçon, je crus devoir lui dire que j'allois à l'habitation de Mr. Brand. J'en fus parfaitement bien reçu. Lui ayant fait voir ma carabine, je le priai de me céder un peu de poudre que je lui payerois, ou s'il aimoit mieux, que je lui rendrois à mon retour. Il m'en donna deux livres avec une trentaine de balles, en m'assurant qu'aussitôt qu'il seroit revenu du Cap, il viendroit me voir, pour

faire avec moi une partie de chasse. J'acceptai la proposition avec joie, et nous nous mîmes à table. Aussitôt que j'eus dîné, je pris congé de lui, après l'avoir engagé à ne parler à personne au Cap de la visite que je lui avois rendue en passant, attendu que Mad. Brand m'avoit expressément défendu de le voir. Il n'est point d'usage dans ce pays de faire courir après celui qui fuit dans l'intérieur des terres, par la raison qu'on ne suppose même pas qu'il ait la possibilité de venir s'y réfugier. Il étoit, par conséquent, assez inutile de recommander le silence à Mr. Münch; mais je trouvai cette précaution plus sage et plus prudente.

Le 27, j'arrivai dans les environs de l'habitation de Mr. Brand. Je restai caché jusqu'à ce que la nuit fut venue, je me rendis alors au quartier des esclaves, afin de n'être point apperçu par Barensmahl, en défendant aux premiers de l'instruire de mon arrivée, attendu que je repartois le lendemain matin. Je fis mon souper avec du riz et du poisson. Les différentes inquiétudes que j'éprouvois, m'empêchèrent de fermer l'oeil de la nuit. Avant la pointe du jour je partis avec celui qui étoit chargé du soin des bestiaux et me fis conduire jusqu'au chemin qui mène à l'habitation de

Gérard

Gérard Hütter, située à quatre milles de là. Je le priai, avant de me quitter, de me céder un peu de poudre à tirer, en lui disant que j'avois perdu la mienne; et qu'à mon retour au Cap, je lui en enverrois le double de ce qu'il me donneroit. J'en reçus une bonne demi-livre; et il ne garda pour lui que ce qui lui étoit nécessaire pour donner la chasse aux bêtes sauvages qui s'approcheroient de ses troupeaux. Ce chemin me conduisit à un bois qu'il fallut traverser, et dans lequel je vis plusieurs tigres qui étoient couchés au soleil sur le haut des rochers. Je ne pus me défendre d'un violent sentiment de frayeur, quand je remarquai qu'ils m'avoient apperçu; mais aucun ne quitta sa place. Au sortir du bois, je vis sur ma droite et sur ma gauche des habitations de Colons, où je pris le parti de ne point aller, si pressans que fussent les besoins de la soif et de la faim qui me tourmentoient. N'en pouvant plus de fatigue, j'arrivai enfin chez Mr. Hütter. J'entrai dans sa chambre; il ne faisoit que d'arriver lui-même de la chasse et étoit à se reposer; il me reçut avec amitié, me demanda des nouvelles de Mr. Brand, me questionna sur le motif de mon voyage et sur différentes autres choses. Après lui avoir raconté ce que je pou-

vois savoir sur le Cap, je lui dis que j'étois envoyé pour faire emplette de peaux chez *Thomas Dreyer*. (1) Il me crut et sans plus de questions nous nous mîmes à table. Je le quittai le lendemain matin, comblé des marques de bontés que j'en avois reçues. Il me prêta un cheval pour me rendre à l'habitation de Dreyer qui étoit à deux lieues et demie de là. Je le lui renvoyai, en y arrivant, par le Hottentot qui m'avoit accompagné.

Dreyer n'étoit point chez lui. Sa femme me dit qu'il étoit allé à Stielens-Busch, et qu'il ne reviendroit que dans six jours. Elle m'invita à rester chez elle, aussi long-tems que je le jugerois à propos. J'acceptai son offre; et au bout de trois jours que je passai dans cette maison, je me remis en route et continuai mon voyage. De ce moment je pris la ferme résolution de ne plus mettre le pied dans la maison d'aucun Colon, dans la crainte d'être arrêté comme déserteur, et j'apportai la plus grande attention à éviter tous les endroits qui étoient habités. Je fus prendre gîte dans les

(1) C'étoit un fameux chasseur, qui possédoit une habitation considérable, sur laquelle il avoit 76 esclaves. C'étoit à lui que Mr. Brand achetoit des peaux qu'il faisoit préparer, afin de pouvoir les faire transporter en Angleterre.

environs de la demeure du cultivateur *Maybach*, dans l'endroit qui servoit de pâture à ses troupeaux. Je dormis du sommeil le plus tranquille, et je ne fus réveillé le matin que par le hurlement des loups. Mes habits étoient tout trempés par la rosée, et j'avois tellement froid que je pris le parti de me remettre en marche. Au bout de deux heures je me trouvai dans le champ d'un nommé *Mühlmann*. Ayant demandé quelques alimens aux esclaves qui y travailloient, deux d'entr'eux m'apportèrent leur portion de riz et de poisson. Je leur donnai à chacun un florin et continuai ma route. Vers le soir, j'arrivai à la baie *de Satini*. Parvenu au haut de la montagne qui l'entoure, je découvris la mer et une grande étendue de terre. Après avoir allumé un bon feu, je m'endormis sans la moindre inquiétude.

A la pointe du jour je me remis en marche, et ne tardai point à me trouver dans les environs d'une habitation qui appartenoit à un nommé *Woltmann*. Désirant causer avec les esclaves, j'entrai dans leur case où je trouvai le maître de la colonie. Il m'invita à venir me reposer dans sa chambre, et à déjeuner avec lui. Il me fit plusieurs questions sur le motif de mon voyage. (1) Je lui dis que Mr.

(1) La plupart des Colons me connoissoient pour

Brand m'avoit permis d'aller pour mon plaisir à la baie *de Blettenberg*. Au bout de trois jours, passés chez ce Woltmann, je partis accompagné d'un de ses esclaves, qu'il m'avoit donné pour me servir d'escorte et pour porter mon paquet jusqu'à l'habitation de Mr. Spittler, distante de trois milles de la baie *de Satini* et située près du *Salzreviere* (le quartier des salines). Après quelques heures de repos, je dirigeai mes pas vers des bois que je traversai, en suivant toujours les chemins les moins fréquentés, afin d'éviter les habitations, où j'avois résolu de ne point entrer. Quand je me trouvai pressé par la faim, je me rapprochai des pâturages et des champs où j'apperçus des nègres, pour leur acheter quelques alimens.

La plupart des petites rivières étant à sec, je n'eus aucune peine à les traverser. Mr. Le Vaillant prétend, dans la relation de son voyage, avoir trouvé dans cette contrée une prodigieuse quantité de bêtes féroces; mais quiconque connoît la position de ce pays, le nombre des cultivateurs qui l'habitent et

---

m'avoir vu au Cap. Mr. Brand ne faisoit que recevoir les différentes marchandises qu'ils lui livroient. C'étoit moi qui mesurois, qui pesois : et pendant leur séjour dans cette ville, ils étoient venus manger une ou plusieurs fois chez lui.

l'empressement qu'ils ont à leur donner la chasse, remarquera sans peine la fausseté de l'assertion de Mr. Le Vaillant.

Je me contenterai de citer à cette occasion un autre trait sur les Colons, pour continuer ensuite la relation de mon voyage.

Les cultivateurs de la Colonie du Cap ont peu d'argent. Leur principale richesse consiste en bestiaux et en nègres. Les plus pauvres d'entr'eux ont pour le moins dix esclaves que la Compagnie leur abandonne pour cinq ans, afin de faire valoir leur établissement, moyennant une taxe annuelle de dix florins.

Quand un Colon veut les avoir en propriété, il est obligé de souscrire une obligation de deux cents florins qu'il est tenu d'acquitter seulement au bout de dix ans, soit en argent, soit en fruits. Le plus grand nombre des Colons s'occupant de la chasse, reçoivent, tous les ans, de la Compagnie, chacun quatre livres de poudre et une livre de plomb, avec une gratification, quand ils apportent des peaux à la Compagnie, qui les leur paye d'après la taxe suivante :

	rixdaler.	groschen.
Pour un Eléphant . . .	3	—
un Rhinocéros . .	2	12
un Chameau . . .	2	12

	rixdaler.	groschen.
Pour un Buffle sauvage .	1	18
un Elan	2	12
un Lion	1	12
un Tigre	1	—
un Zébre	1	—
un Sanglier . . .	2	—
un Bouc	—	6
un Chien sauvage .	—	16
un Chat sauvage . .	—	12
une Hyène	1	12
une Giraffe . . .	2	—

Quand ils vendent ces peaux aux équipages, ils en retirent encore plus d'argent. Je crois encore à propos de dire que plusieurs des animaux, que je viens de nommer, ne quittent leur repaire et ne voyagent que dans le tems de l'accouplement, ou quand ils manquent absolument d'eau dans les endroits où ils sont fixés. Il est également faux que l'on voie des bandes d'animaux sauvages rassemblés par centaine. Cela ne pourroit être vrai tout au plus que pour les gazelles.

Le chemin de traverse que je suivis, étoit très-difficile ou pour mieux dire impraticable par la quantité de bois, de précipices et de rochers que j'y rencontrai. C'est le même que Mr. Le Vaillant prétend avoir suivi

avec sa caravane; mais je puis affirmer qu'il n'a jamais voyagé dans cette contrée qui est si sauvage et si peu fréquentée qu'il est impossible d'y pénétrer, sans rencontrer à chaque pas les obstacles les plus rébutans, comme dans le *Hohlen-Kluft*, (l'abyme creux) où je fus obligé de gravir des rochers à pic, et où je courus les plus grands dangers. Je croyois déjà avoir surmonté toutes les difficultés, une fois que je fus parvenu au sommet de ces affreuses montagnes; mais je ne tardai pas à m'appercevoir que je m'étois lourdement trompé, quand il fallut gravir de nouveau et que je mesurai des yeux la profondeur des abymes et la hauteur des rochers que j'avois encore à traverser. J'essayai cependant de me frayer cette route toute pénible qu'elle me paroissoit; mais je courus plusieurs fois le risque de me précipiter, attendu que ne pouvant atteindre avec mes pieds du rocher où j'étois suspendu, celui qui se trouvoit au-dessous de moi, je fus obligé de me laisser couler tout le long et de faire plusieurs sauts pour descendre. Par bonheur, le succès couronna mon entreprise.

Le 19 février, j'arrivai devant la baie de *Blettenberg*. M'étant présenté à la demeure de Mr. *Vogtmeyer*, je n'y trouvai que sa

femme, qui me dit que son mari étoit allé à *Schwellendam*, d'où il ne reviendroit que dans trois jours. Elle m'invita à rester chez elle jusqu'à son retour, en me montrant dans un corps de logis voisin la chambre qu'elle m'offroit. J'acceptai sa proposition avec le plus grand plaisir; et j'employai le tems de l'absence de mon hôte à visiter les environs, et à tâcher d'apprendre des Hottentots, qui servoient dans la maison, le plus de détails qu'il me seroit possible relativement à la route que je devois suivre, et à me procurer différentes choses dont j'avois besoin pour mon voyage. En effet je trouvai le moyen d'avoir une calebasse, (1) quelques livres de poudre, un briquet, du souffre et d'autres choses semblables.

Cette contrée est très-belle et très-fertile, et je suis surpris que l'on n'ait pas encore eu l'idée d'y bâtir une ville. Car à deux cents milles à la ronde, on y trouve de l'eau qui est excellente; des bois, bons à construire et à brûler, en très-grande quantité; des fruits plus gros et plus beaux que partout ailleurs. Le port peut con-

(1) Elle est faite ordinairement d'une courge vidée et séchée au soleil, et sert de bouteille pour y mettre de l'eau ou du vin.

tenir près de cinquante bâtimens. Les Danois, les Portugais et les François s'arrêtent volontiers dans cette baie, attendu qu'ils y trouvent des vivres à meilleur marché qu'au Cap. Cependant la Compagnie ne permet point aux vaisseaux étrangers, qui y mouillent, d'y séjourner, et de s'approvisionner d'eau et d'autres vivres pour plus de trois jours, à moins qu'ils n'y aient été jettés par un coup de vent, par la raison qu'elle perdroit le droit d'ancrage, que ces bâtimens sont tenus de payer au Cap; mais la garde, composée ordinairement d'un sergent et de six soldats, qu'elle y entretient pour veiller à ses intérêts, plus occupée des siens, accepte des présens, et ne se fait aucun scrupule, de laisser commercer librement tant les habitans du pays, que les équipages des vaisseaux qui y abordent. Le sergent qui y commandoit, au moment de mon passage, s'appeloit *Schell*. Il étoit Danois d'origine et avoit servi en Prusse.

Le 25 février, Mr. Vogtmeyer arriva de son voyage. Il m'accueillit avec amitié, en me disant qu'il savoit bien que j'étois déserteur, et que s'il vouloit me reconduire au Cap, il étoit sûr de recevoir 30 florins au moins de Mr. Brand. Je fus très-effrayé de ce que je venois d'entendre. Déjà je me représentois les

mauvais traitemens que je ne manquerois point d'éprouver. Je repris cependant un peu courage, quand je l'entendis ajouter qu'il ne me dénonceroit point, lui donna-t-on cent florins; qu'il étoit dans l'intention au contraire, si je voulois lui faire part avec franchise de mon dessein, de mettre tout en oeuvre pour me seconder de tout son pouvoir. Je lui racontai alors que j'avois formé le projet de parcourir l'Afrique, quelque chose qu'il pût en arriver. Il se mit à rire, me traita de fou, d'extravagant, et essaya de me faire changer de résolution. Tout ce qu'il me dit sur ce sujet, n'ayant pu me persuader, il se borna à faire des voeux pour moi, me procura un havresac, une hache et plusieurs autres petits ustensiles dont je pouvois avoir besoin.

Le 26 février, il me mit sur la route qui conduit en Cafrérie, et nous nous quittâmes, après nous être fait les plus tendres adieux. De cet endroit jusqu'aux frontières de la Cafrérie il y avoit encore vingt-sept milles. J'en avois déjà fait soixante-quatorze. J'évitai toutes les places habitées par les Colons, en me dirigeant vers le sud-est, et en laissant celles-ci à ma gauche. J'eus à traverser de grands bois; et je rencontrai beaucoup de montagnes stériles que je fus également obligé de gravir.

Le jour suivant, je vis le premier Kraal de Hottentots. Il étoit composé d'une vingtaine de huttes, et s'appeloit le Kraal de *Wahhab*, du nom de son chef. Un pâtre m'ayant aperçu, courut y annoncer mon arrivée; aussitôt je vis sortir trois jeunes Hottentots grands et forts, armés de flèches, qui s'avancèrent à ma rencontre et me demandèrent si j'étois seul, si j'appartenois aux Colons, et dans quel endroit je voulois aller.

Après avoir répondu à leurs questions le mieux qu'il me fut possible, je fus conduit dans le Kraal du *Montur* (c'étoit le nom du chef de ce Kraal). Il me fit offrir du lait et me présenta lui-même un morceau de pain de maïs qui avoit été cuit sur des charbons. Je lui payai en retour un florin, en le priant de me donner asyle pour cette nuit. Il y consentit et m'offrit même de pourvoir à tous mes besoins tout le tems que je désirerois passer avec eux. Vers le soir la plupart des habitans du Kraal se rassemblèrent sur un tapis de gazon devant la hutte du chef et se mirent à chanter et à danser. Au bout de quelques instans, je vis arriver des jeunes femmes qui nous invitèrent à venir chez elles. Les ayant suivies, j'apperçus, en entrant dans leur hutte,

de jeunes filles toutes nues (1) qui dansoient en rond avec des jeunes garçons, parmi lesquels il s'en trouvoit également plusieurs qui

(1) Les Hottentotes qui ne sont point mariées, vont toutes nues. Celles qui le sont portent un petit tablier qui leur couvre les parties naturelles. Beaucoup de jeunes filles, surtout quand elles sont jolies, se marient dès l'âge de 8 à 9 ans; et alors aucun garçon ne peut plus les rechercher. Il paroit qu'il n'existe aucune loi contre le concubinage; car il est permis, avec quelques restrictions cependant, aux hommes mariés comme à ceux qui ne le sont point, de vivre avec des femmes célibataires. Ainsi Mr. Le Vaillant se trompe, quand il cite les jeunes Hottentotes comme des modèles de vertu et de continence; une femme coupable d'adultère est punie très sévèrement par toute la horde; mais il est permis à un homme marié d'avoir commerce avec une jeune fille, tout le tems que sa femme est en couche.

J'eus également occasion de voir une chose à laquelle je crus devoir donner la plus grande attention, d'après ce que j'en avois lu dans différentes relations de voyages, et ce que j'en avois entendu dire au Cap; je veux parler de la conformation des parties sexuelles de quelques Hottentotes. Je remarquai d'abord cette singularité dans une jeune fille qui étoit nue; m'étant entretenu avec elle sur ce sujet, elle me dit que les femmes étoient conformées de la même manière; et la récompense que je lui promis, la détermina à m'assurer qu'elle m'en ameneroit une pour m'en convaincre. Je lui donnai un florin: elle sortit aussitôt

étoient nus. Je savois qu'on faisoit de l'eau-de-vie sur l'habitation d'un Colon, nommé *Walther*, qui demeuroit à une lieue de là.

---

et m'amena bien une femme; mais elle portoit un tablier qui m'empêchoit de rien voir de ce que je désirois. Je lui donnai également un florin pour obtenir la permission de soulever ce tablier; et je remarquai chez elle, ainsi que chez la jeune Hottentote, que les grandes lèvres de la vulve étoient longues d'environ trois ou quatre pouces, et qu'elles formoient au-dessus de cette partie, où elles se rejoignoient, une espèce de couvercle qui s'ouvre de soi-même, quand il éprouve quelque agacement; mais après cette contraction, ces lèvres s'allongent et reprennent leur première forme. Mr. Le Vaillant s'est fort étendu sur ce sujet, en disant que les femmes qui veulent faire allonger ces parties, y suspendent des poids ou quelque chose de lourd, afin de leur faire acquérir cette longueur. Rien n'est donc plus faux que cette assertion. Je savois bien que la même chose se disoit au Cap; beaucoup de Hottentotes à qui j'en parlai, ne pûrent s'empêcher de rire de cette fable, et me répétèrent toutes que ce que l'on débitoit à ce sujet, étoit de toute fausseté.

Mr. Le Vaillant exagère encore, en parlant de la beauté et des grâces des Hottentotes. Il y a parmi les Hottentots-métiss beaucoup de femmes et de jeunes filles charmantes; mais j'en ai trouvé fort peu parmi celles qui demeurent dans les Kraals. Un front haut, des yeux renfoncés, un nez plat, de grosses lèvres, une tête de barbet, tout cela ne forme pas une belle femme.

Je lui écrivis quelques lignes, et tirai de ma poche trois florins que je remis avec le billet au chef du Kraal. Il envoya aussitôt un exprès, qui revint au bout de quelques heures avec un petit baril d'eau-de-vie qui en contenoit douze pintes, en rapportant les trois florins et un billet par lequel Mr. Walther m'invitoit à venir le voir le lendemain. Le chef à qui je remis ce baril d'eau-de-vie, en donna un verre à chacun des assistans et fit porter le reste dans sa hutte.

Il étoit minuit, quand nous fûmes nous coucher. Je dormis du sommeil le plus tranquille sur une natte que l'on avoit étendue dans le fond de la hutte. Vers les huit heures du matin, je fus réveillé par mon hôte qui m'apporta du lait et un morceau de mouton grillé, en me priant de passer encore quelques jours chez lui. Je le lui promis.

Vers midi, je fus voir le Colon Walther qui me reçut parfaitement bien; il ne me fit aucune question sur le motif de mon voyage. Je voulus, en le quittant, payer le baril d'eau-de-vie qu'il m'avoit envoyé; mais il refusa constamment d'accepter l'argent que je lui offrois, en me disant que, lorsqu'il viendroit au Cap, je lui rendrois à mon tour quelque service. Je l'assurai de ma bonne volonté,

ainsi que de ma reconnoissance, et nous nous quittâmes.

A mon retour au Kraal, j'appris que la plupart des hommes étoient allés à la chasse, et je ne trouvai dans la hutte de mon hôte que sa fille, âgée de huit ans. Je ne pouvois concevoir d'abord le motif des manières libres qu'elle avoit avec moi; à la fin je m'apperçus qu'elle avoit été visiter le baril d'eau-de-vie et qu'elle s'étoit enivrée. Elle m'embrassa plusieurs fois; ne pouvant plus se soutenir, elle finit par tomber par terre; je fis ensorte de l'engager à se reposer. Elle dormit jusqu'au soir.

En attendant le retour du père, je fus m'asseoir sur le tapis de gazon qui étoit devant la hutte. Aussitôt qu'il fut arrivé, il me demanda où étoit sa fille. Je lui répondis que, m'étant couché sur le gazon où il me trouvoit, immédiatement après ma promenade, j'ignorois si sa fille étoit dans la hutte. Il y entra aussitôt pour l'appeler; mais il ne s'apperçut point de ce qui étoit arrivé en son absence.

Je passai neuf jours au milieu de cette horde. J'avois lié une connoissance si intime avec tous ceux qui la composoient, qu'ils m'engagèrent à la fin à demeurer avec eux

et à faire choix d'une femme. Je tâchai d'excuser du mieux qu'il me fut possible, le refus que je leur fis de me rendre à leur invitation, en leur promettant de revenir les voir. Ayant trouvé l'occasion favorable de continuer mon voyage avec quelques Hottentots d'un autre *Kraal*, qui étoient venus chercher des moutons dans celui où j'étois, je pris congé de mes amis, qui parurent très-affligés de mon départ. Je me séparai d'eux avec le désir de pouvoir faire pour ces bonnes gens tout ce que m'inspiroit la reconnoissance la plus vraie pour tout l'intérêt qu'ils m'avoient témoigné pendant la durée de mon séjour parmi eux.

Nous prîmes le chemin du *Milch-Gebirg* (la montagne de lait). Notre marche devint extrêmement pénible par la grande quantité de joncs que nous rencontrâmes sur notre route. Nous ne pûmes faire que deux milles, le premier jour, tant nous étions fatigués. Nous nous arrêtâmes sur les bords de la *rivière d'argent* (1) pour y passer la nuit; mais

(1) Elle est très-peu large ; mais elle ne se dessèche jamais dans aucune saison. Mr. Le Vaillant n'en a point parlé. Il doit cependant avoir rencontré cette rivière, puisqu'il prétend en avoir passé beau-

mais il nous fut impossible de reposer un instant, à cause de la quantité de loups qui se rassemblèrent dans cet endroit, attirés par l'odeur des moutons, qu'ils cherchoient à nous enlever. Nous n'osâmes point allumer de feu, dans la crainte qu'il ne prit aux grandes herbes, à moitié sèches, qui nous environnoient. Les Hottentots profitèrent du clair de lune pour faire des nattes avec du jonc (2) qu'ils furent rammasser.

Aussitôt que le jour parut, nous nous remîmes en marche afin de gagner le haut du *Milch-Gebirg*. La qualité et l'abondance des herbes que nous y trouvâmes, nous engagea

---

coup d'autres qui sont dans le voisinage. L'eau a un goût excellent. Elle est de couleur d'argent; et c'est de-là qu'elle a pris le nom qui lui a été donné par les Hottentots.

(2) C'est avec ces nattes qu'ils couvrent ordinairement leurs huttes. Elles sont si serrées qu'il est impossible que l'eau puisse les pénétrer. Ces nattes leur servent encore de jattes pour conserver leur lait. Mr. Le Vaillant se trompe, quand il dit que l'on couvre les huttes avec des peaux. Peut-être dans le tems qu'il les vit, y en avoit-on suspendu pour les faire sécher. Car, aussitôt qu'on en a raclé la bourre, ce qui se fait avec des os de mouton ou de tête de boeuf très-pointus, on les frotte de graisse pour les étendre ensuite au soleil.

à nous y arrêter pour laisser paître notre troupeau. Nous profitâmes aussi de ce moment pour déjeuner. A peine avois-je commencé à manger, que j'apperçus dix hommes qui s'avançoient à grands pas de notre côté. Je demandai aussitôt à mes compagnons de voyage, qui ne les avoient pas encore remarqués, quels pouvoient être ces hommes qui s'empressoient ainsi de venir à nous. Ils parurent tellement effrayés, en les appercevant, qu'il leur fut impossible de me répondre deux mots de suite. Après plusieurs autres questions, j'appris que c'étoient des *Buschmanns*, ou hommes de bois qui venoient pour essayer de leur enlever quelques moutons. Je ranimai aussitôt leur courage ; je me disposai à l'attaque, chargeai ma carabine, en prescrivant à chacun de mes compagnons ce qu'il avoit à faire pour la réception de ces vauriens. Au même instant je fais feu sur l'un d'eux que je renverse par terre. Les autres, en voyant le sort de leur camarade, se contentèrent de tirer sur nous quelques flèches et se retirèrent. (1) Mes compagnons transportés de joie, me firent entendre par leurs

(1) Plusieurs voyageurs ont prétendu que ces Buschmanns descendoient des Hottentots. Mr. Le Vaillant est également de cette opinion ; mais je

gestes, et par le peu de mots qu'ils me dirent, combien cette action leur inspiroit d'estime et de respect pour ma personne. Ayant quitté aussitôt la montagne, nous nous remîmes en marche, et ne tardâmes point à arriver à un Kraal où nous nous arrêtâmes un instant pour achever notre déjeuner. Aussitôt qu'il fut fini, nous continuâmes notre route. Comme la nuit étoit belle, nous crûmes devoir en profiter afin de poursuivre notre chemin. A la pointe du jour nous arrivâmes enfin au Kraal où demeuroient mes compagnons de voyage.

Me trouvant extrêmement fatigué, et éprouvant le plus grand besoin de repos, dont j'avois été privé pendant plusieurs nuits de

---

sais positivement qu'il y a parmi eux autant d'hommes d'autres nations que de Hottentots. Des Européens se retirent souvent dans leur bande quand ils désertent des vaisseaux, ou de la garnison, et pillent avec eux partout où ils peuvent; en attendant qu'ils trouvent l'occasion de s'enrôler sur d'autres bâtimens. Aux environs même du Cap, dans la *Wasserkluft*, (la gorge d'eau) entre la montagne de la Table et celle du Lion, il existe une bande ou ramas d'hommes de plusieurs nations, qui ne vivent que de vol et de pillage. Il arrive souvent qu'ils font les plus grands torts aux habitans du Cap. On voit de la ville les feux qu'ils allument pendant la nuit.

suite, je fus m'asseoir devant une hutte et je m'y endormis. A mon réveil, je trouvai que ma montre et mon fusil me manquoient. Je me lève aussitôt et j'entre dans la hutte. J'ai beau les demander, personne ne peut m'en donner de nouvelles; à la fin je vois arriver un de mes compagnons qui me remet ces deux effets, en me disant qu'il avoit eu la précaution de les prendre, afin que personne ne me les enlevât pendant mon sommeil. Il m'offrit du lait et un morceau de mouton rôti.

Dans le moment que je commençois à manger, arriva dans la hutte le chef du Kraal. Après s'être incliné plusieurs fois devant moi et m'avoir remercié du secours que j'avois donné à ses camarades, il me raconta à son tour que ces mêmes *Buschmanns* qui nous avoient attaqués, étoient venus au Kraal il y avoit quelques jours, et qu'ils y avoient enlevé trente moutons. Je lui demandai de combien d'hommes il croyoit que cette horde étoit composée et dans quel endroit elle se tenoit. Il me répondit qu'elle étoit environ d'une trentaine d'hommes retirés dans le *Schlangenberg* (la montagne des serpens), située à une lieue du Kraal; qu'ils s'y étoient retranchés derrière un abattis d'arbres où ils

avoient fait provision de pierres pour se défendre en cas d'attaque.

Je dis à ce chef qu'il n'étoit pas impossible de forcer ces brigands dans leur repaire, et que je me chargeois de cette expédition, si l'on vouloit me prêter main forte. Ma proposition parut lui faire le plus grand plaisir, surtout quand je lui dis que c'étoit le vrai moyen de retrouver les moutons qu'on avoit volés. Il me fit beaucoup d'autres objections auxquelles je répondis, et sans perdre de tems, il exhorta ses camarades à me seconder dans cette entreprise, en leur représentant que, si l'on ne prenoit point le parti de chasser les *Buschmanns* de cette contrée, ils ne manqueroient pas de commettre encore dans la suite d'autres vols, et d'y exercer leur brigandage. Aussitôt ils résolurent de se joindre à moi une vingtaine d'hommes, sur quatre-vingt dont le Kraal étoit composé, pour marcher contre ces *Buschmanns*. Ayant tracé l'ordre de la marche, j'ordonnai à chacun de se pourvoir d'une massue, d'une botte d'herbes sèches et d'un peu de bois pareillement très-sec.

Quand tout fut préparé et qu'il commença à faire nuit, nous nous mîmes en marche, et nous avançâmes dans le plus grand silence

vers la montagne. Aussitôt que nous y fûmes arrivés, je partageai ma petite troupe en deux pelotons. J'en pris un avec moi, et donnai le commandement de l'autre au chef du Kraal. Nous étant approchés du premier retranchement, j'y fis mettre le feu. La flamme ne tarda point à se propager de manière qu'en un instant la montagne fut tout embrasée. Nous fûmes aussitôt nous poster au revers de cette montagne dans l'endroit par lequel nous supposions que sortiroient les *Buschmanns*. A peine y étions nous arrivés, que nous entendîmes des cris affreux et que plusieurs d'entr'eux se sauvèrent au travers des flammes, à moitié brûlés. Afin d'augmenter encore leur effroi et de donner en même tems aux Hottentots le signal dont nous étions convenus pour commencer l'attaque, je tirai un coup de fusil sur les fuyards qui dans le même instant furent assaillis par nos compagnons d'armes et taillés en pièces. Cette horde de voleurs exterminée, mes amis recouvrèrent non seulement leurs troupeaux, mais encore ils s'emparèrent de ceux des *Buschmanns*, qui étoient de l'autre côté de la montagne. Il nous fut impossible de savoir au juste le nombre de nos ennemis morts ou échappés. La montagne étoit encore tout en feu le lendemain de notre expédition.

A notre retour au Kraal, nous fûmes reçus par les hommes et les femmes, qui y étoient restés, avec transport et des cris de joie, qui redoublèrent encore quand ils revirent leurs troupeaux et qu'ils surent que leurs ennemis avoient été chassés en partie de leur repaire et en partie massacrés sans aucune pitié. Me trouvant extrêmement fatigué, j'entrai dans la hutte de notre chef pour m'y reposer. Les Hottentots passèrent toute la nuit à se divertir.

Je restai quinze jours au milieu de ces bonnes gens, comblé de marques de leur estime et de leur amitié. C'étoit à qui m'apporteroit du lait et de la viande, et qui pourvoiroit à ma nourriture par tous les moyens qui étoient en leur pouvoir. Mais comme on étoit alors dans la saison la plus favorable pour voyager, je me déterminai à continuer ma route et à profiter de l'hiver, qui commence dans ce pays au mois d'avril, et qui ne se fait remarquer que par une température plus fraîche et un peu de pluie qui tombe de tems en tems.

CHAPITRE III.

Après quelques jours de repos dans un Kraal de Hottentots, l'auteur dirige sa marche du côté de l'Est vers la rivière des poissons; et afin de profiter de la saison de l'hiver qui lui étoit favorable, il continue son voyage avec plus d'activité; il évite les Kraals et les habitations des Colons, et quitte les possessions de la Compagnie.

Moeurs et usages des Hottentots. Réfutation de Le Vaillant. L'auteur arrive chez le cultivateur Habrath; et le 29 mars enfin, il entre dans la Cafrérie. Moeurs, usages et cérémonies des Cafres. L'auteur espère rencontrer des Européens. Il entreprend un voyage vers la mer, accompagné par vingt-sept Cafres, pour visiter un bâtiment françois qui avoit fait naufrage sur cette côte. Il fait du butin, et obtient par cette heureuse entreprise les bonnes grâces de tout le Kraal qui le choisit pour Sous-Mampa et qui désire le retenir dans ce pays le reste de ses jours.

Le 25 mars, je quittai le Kraal, et dirigeai ma marche du côté de l'Est vers la *rivière des poissons*, en apportant la plus grande attention à éviter les habitations des Colons. On en rencontre plusieurs dans cette contrée. Je passai devant un Kraal, sans m'y arrêter.

J'arrivai le soir dans un autre où je couchai. J'y fus très-bien reçu. C'étoit le dernier Kraal, situé sur le territoire de la Compagnie; quoique la limite de la Cafrérie soit encore à une grande journée de marche de là, on n'en trouve plus aucun de ce côté. L'expérience a appris qu'il ne seroit pas sage d'en établir plus loin; vû que dans les guerres continuelles que se font les Colons et les Cafres, des hordes entières de Hottentots ont perdu leurs bestiaux et vu détruire leurs huttes.

Le Kraal dont je viens de parler, est situé sur les bords de la *rivière des Poissons*, qui se partage dans cet endroit en deux bras, dont l'un coule entre des montagnes et les Colonies. L'autre qui prend sa direction vers le sud, va se jeter dans la *rivière d'argent* dont il a été fait mention dans le chapitre précédent.

Le Vaillant décrit d'une manière très-étendue les moeurs, les usages et les coutumes des Hottentots; mais j'ai trouvé qu'il n'étoit pas toujours très-fidèle dans ses relations. Je me contenterai de citer un seul trait sur leurs moeurs et leurs coutumes.

Le chef d'une horde s'appelle *Montur*.

Cette place n'est point héréditaire. Celui que l'on destine à la remplir, est choisi en raison de ses belles actions; par exemple, pour avoir tué quelque bête sauvage, avoir remporté une victoire sur ses ennemis, et d'autres choses semblables. Chaque Kraal, qu'il soit sur, ou hors le domaine de la Compagnie, reçoit d'elle une grosse canne, surmontée d'une forte pomme argentée, sur laquelle sont gravées ses armoiries. Elle est déposée chez le chef de la horde, qui s'en sert dans les grandes occasions. Chaque Hottentot reçoit de plus tous les ans deux livres de tabac et deux pintes d'eau-de-vie, à condition qu'il s'appliquera à apprendre passablement le hollandois. Ceux qui demeurent parmi les Colons, l'apprennent très-facilement; ceux au contraire qui en sont éloignés, sont obligés d'avoir recours à d'autres moyens pour acquérir cette connoissance; par exemple, lorsque les *Monturs* viennent au Cap, ils sont tenus d'amener avec eux, toutes les fois qu'ils font ce voyage, un homme de chaque horde; lequel est obligé de couper du bois dans le château, ou de faire un autre service quelconque, afin de pouvoir communiquer avec les habitans et les soldats qui y demeurent et apprendre cette langue. L'année

d'après, quand le *Montur* revient, il ramène un autre Hottentot avec lui et celui du château s'en retourne dans son Kraal. (1)

La malpropreté des Hottentots est très-grande, attendu qu'ils sont très-paresseux; je pourrois dire même les plus paresseux qui existent parmi tous les peuples que nous connoissons. L'eau leur manque dans plusieurs contrées. Dans celles qui sont les plus fer-

---

(1) Il est très-difficile pour un étranger d'apprendre à prononcer le hottentot, comme le prononcent les Hottentots eux-mêmes. Il ne l'est pas moins d'enseigner et de rendre sensibles par l'écriture les différentes inflexions de voix qui conviennent à chaque mot; et les grammaires que l'on feroit imprimer, ne donneroient point la méthode suffisante pour acquérir cette prononciation. Il faut l'entendre soi-même pour pouvoir l'imiter. Le grasseyement et les mouvemens particuliers que l'on est obligé de faire avec la langue, rendent cette prononciation extrêmement difficile; et ce sont en même tems ces mouvemens qui peignent le caractère qu'il convient de donner aux mots. Le Vaillant nous dit très-bien que l'on peut apprendre le hottentot, mais je crois pouvoir lui observer, qu'il ne surmontera jamais la difficulté que présentent les consonnes; et cela seul établira toujours une très-grande différence entre le hottentot national, et l'étranger qui ne parlera cette langue que pour l'avoir apprise par principe.

tiles, les terres restent en friche, et l'on ne trouve par-ci par-là qu'un peu de maïs. L'entretien des bestiaux et la chasse forment leurs principales occupations. Ils ne se livrent à la dernière, qu'autant qu'ils y sont forcés par la nécessité et par le besoin de se procurer des vivres. Ils s'occupent fort peu de la pêche, malgré la facilité qu'ils auroient, surtout dans la saison d'hiver, de prendre beaucoup de poissons. On a des exemples, qu'ils aiment mieux souffrir de la faim pendant quelques jours que de se donner un peu de mouvement pour se procurer les alimens dont ils sont privés. La Compagnie leur a fait proposer plusieurs fois de leur donner des filets, du grain et d'autres choses semblables, à condition qu'ils deviendroient plus actifs et plus laborieux : mais ces propositions n'ont jamais pu les tenter; par la raison qu'ils croient que cela les obligeroit à travailler plus qu'ils ne font, et à s'imposer une sorte de gêne qui leur déplait. Ils préfèrent rester dans leurs déserts, et vivre dans la misère; ils portent la lâcheté au point de se laisser repousser tantôt vers le sud par les Cafres, et tantôt à l'est par les *Buschmanns*. S'ils vouloient s'en donner la peine et montrer un peu d'énergie, ils apprendroient bientôt à leurs ennemis tout ce

qu'ils sont capables de faire; mais l'avenir est ce qui les inquiète le moins.

Les femmes paroissent très-occupées des détails de leur ménage. Elles sont en général fort coquettes, à en juger par le tems qu'elles consacrent à leur parure. Un enfant est un trésor du plus grand prix pour la mère qui lui a donné le jour. Un mari n'ose pas même prendre cet enfant dans ses bras, tout le tems qu'il est encore à la mamelle, quoique, pour tout le reste, la femme soit son esclave. Ce privilège de la mère remonte à un acte d'inhumanité commise par quelques maris Hottentots; les Portugais ayant abordé autrefois dans ce pays, il se trouva un grand nombre de pères assez dénaturés, pour échanger leurs jeunes enfans contre un peu d'eau-de-vie et de tabac. Cette action déplut extrêmement aux pauvres mères, qui s'arrogèrent, de ce moment, le privilège dont je viens de parler. Un enfant est nourri par sa mère pendant quatre mois. Le jour, elle le porte sur son dos; la nuit, elle le tient entre ses bras, enveloppé dans une peau de mouton. Au bout de ces quatre mois, l'enfant est posé sur une natte étendue sur le gazon, et nourri avec les mêmes alimens que le reste de la famille qui compose la hutte.

Les femmes s'occupent avec le plus grand soin de l'entretien du bétail. Quant à ce que rapporte Mr. Le Vaillant, que *tandis qu'une femme est en posture et tient le pis de la vache pour la traire, une autre souffle avec violence dans le vagin de l'animal pour l'empêcher de retenir son lait;* c'est un conte fait à plaisir. J'ai souvent observé avec la plus grande attention la manière dont les femmes s'y prenoient pour traire; et je n'ai jamais rien remarqué de semblable. Je ne puis m'empêcher encore de réfuter ce qu'il dit; que *s'il arrive qu'un veau périsse, on habille un autre veau de sa peau pour tromper la mère par cet artifice, et la faire continuer de donner du lait.* Le propriétaire hottentot pousse très-loin la prudence relativement à tous les animaux morts de maladie; il est dans l'usage de les faire enterrer à plusieurs lieues du Kraal.

J'ai beaucoup aimé la manière dont ils se conduisent à l'égard des morts. On n'enterre personne que l'on n'ait essayé auparavant tous les moyens de le rappeler à la vie. Quelque tems après qu'un malade, mort d'une maladie de langueur, a rendu le dernier soupir, on le bat à grands coups de poing; on lui frotte les côtes; on le secoue dans tous les sens.

Quand on ne remarque en lui aucun signe de vie, on l'enterre le même jour au soir, après avoir fait encore cependant une nouvelle tentative pour le rappeler à la vie. Quand une personne jeune vient à mourir subitement, on a recours à d'autres moyens pour s'assurer si elle est morte; on lui perce la plante des pieds avec une sagaye, (1) on lui présente un fer rouge devant le nez, et on frotte différentes parties de son corps. Si elle ne donne aucun signe de vie, on l'enterre le lendemain au soir. On emporte aussitôt le mort hors de la hutte, et on le place devant la porte, où il est gardé par des personnes de la famille, qui continuent de lui rendre ce devoir vingt-huit jours encore après qu'il est enterré, afin d'empêcher les bêtes sauvages d'en approcher.

Pour ce qui concerne les cérémonies et plusieurs autres usages, on peut consulter le voyage de Le Vaillant. Je n'ai parlé ici que de ceux qui m'ont paru ne pas s'accorder avec tout ce qu'il en a dit.

Le 25, je continuai ma route le long de la grande *rivière des Poissons*. Je remarquai sur

(1) On n'empoisonne la pointe des sagayes, que lorsque l'on veut s'en servir pour les lancer contre des ennemis.

chaque rive beaucoup de Kraals que la bonté des eaux et des pâturages y a fait bâtir. Je n'en apperçus plus aucun, du moment que j'eus quitté la rive de ce fleuve. Je passai la nuit dans un petit bois, situé tout près de là. Après avoir mangé le morceau de mouton que j'avois emporté avec moi, j'allumai du feu.

Le lendemain je me trouvai dans les environs de l'habitation du cultivateur *Habrath*. Dans le moment où je cherchois à la passer furtivement, je fus apperçu par Mr. Habrath lui-même, qui étoit à la chasse dans ce bois. S'étant avancé vers moi, et m'ayant accueilli avec intérêt, il m'invita à l'accompagner dans sa demeure. Je le remerciai d'abord, persuadé que cette démarche pouvoit compromettre ma sûreté. » Je vois très-bien à votre air d'embarras, me dit-il, que vous êtes un déserteur: soyez sans inquiétude, je ne vous arrêterai point «. Dans tous les cas, lui répondis-je, on ne me reconduira pas en vie au Cap. A peine avois-je fini de parler qu'il renouvela ses instances pour me déterminer à rester quelque tems chez lui et à y occuper la place d'un maître (1) qui lui manquoit. Je lui promis de me

(1) Cette expression signifie chez les Colons un maître d'école, qui a en même tems inspection sur les esclaves.

me rendre à son invitation, s'il vouloit me permettre de faire auparavant un voyage dans la Cafrérie; il y consentit. Je me remis aussitôt en marche et arrivai à *Bruynhoogte*, appelé encore *Brunyntjes-Hoogte*, où je rencontrai une horde de Hottentots. En portant mes regards vers le Sud, j'apperçus une habitation de Colons. C'est la dernière que l'on rencontre de ce côté: elle touche aux confins de la Cafrérie. Tout ce canton me parut charmant. C'est une belle plaine qui a quatre milles de long sur un et demi de large et qui se termine à la *montagne des Cafres*.

Le 29, j'entrai en Cafrérie. J'y rencontrai plus d'obstacles et de périls que je ne me l'étois imaginé; j'eus à gravir des montagnes très-rudes et très-escarpées; et ce ne fut qu'après beaucoup de peines et de fatigue que je parvins à descendre dans la vallée, avant la fin du jour. Ayant trouvé plusieurs huttes qui n'étoient point habitées, je pris le parti de m'y retirer pour y passer la nuit. C'étoit vraisemblablement la disette d'eau qui avoit forcé les propriétaires à les abandonner.

A la pointe du jour, je fus réveillé par les hurlemens d'une bande de loups qui s'étoient approchés assez près de ma hutte. Mais ils ne tardèrent point à s'éloigner, aussitôt qu'ils

m'eûrent apperçu. Je dirigeai alors mes pas vers le Nord-Est, où je rencontrai une petite montagne couverte d'un gazon rempli d'une espèce de grands joncs, qui me retinrent pendant long-tems. Je traversai ensuite une rivière large de six pieds et profonde de quatre, ou environs. Elle vient de l'Est. Les eaux sont rougeâtres et d'un goût aigrelet.

Le 1.er avril, je trouvai un très-beau chemin qui me conduisit entre deux chaînes de montagnes dans une vallée délicieuse et des plus fertiles. Vers midi, j'apperçus sur cette montagne, en tirant vers le sud-est, quelques huttes que je m'empressai de gagner, et où je ne pus arriver qu'à la fin du jour. Comme je m'en approchois, je vis s'avancer à ma rencontre trois Cafres armés, qui m'adressèrent la parole pour me demander, autant que je pus en juger par quelques mots et par leurs gestes, où j'allois, d'où je venois et si j'étois un Colon? Je leur répondis par quelques autres mots moitié cafres et moitié hottentots que je venois du Cap et que j'étois déserteur. Ils me conduisirent aussitôt au Kraal, où je m'efforçai de leur faire entendre de mon mieux, que je les suppliois de ne point m'enlever mon fusil. Ce Kraal étoit composé de vingt-deux huttes et paroissoit avoir un nombre

proportionnel d'habitans. A mon arrivée, ils étoient tous sortis devant leur hutte pour me regarder et demander à leurs compagnons qui j'étois et ce que je venois faire chez eux. Le *Mampa*, c'est-à-dire le chef du Kraal, jeune homme de 25 à trente ans, après m'avoir examiné de la tête aux pieds, me demanda si je voulois boire du lait; je fis semblant de ne point l'entendre. Il me prit aussitôt par la main et me conduisit dans sa hutte, en me montrant étendue par terre une natte sur laquelle il me fit signe de m'asseoir. S'étant avancé pour prendre mon fusil et le mettre dans un coin, je refusai de le lui donner, en essayant de lui faire entendre qu'il étoit chargé. Je me mis aussitôt en devoir d'en ôter la charge et je fus ensuite le placer dans un coin tout près de moi. L'indifférence avec laquelle mon hôte me regarda faire cette opération, m'étonna un peu, et je l'attribuai à l'ignorance où il étoit sur l'usage des armes à feu; mais je fus désabusé le lendemain. Sa femme m'apporta du lait dans un petit panier de jonc, tressé avec autant de goût que d'adresse, et deux mesures de maïs grillé. Après avoir mangé, je m'étendis sur la natte sur laquelle on m'avoit fait asseoir. Je me couvris d'une peau de buffle qui me fut présentée; et m'étant

fait un oreiller de mon havresac, je m'endormis du sommeil le plus doux et le plus calme au milieu de ces hommes sauvages que l'on nous a dépeints si cruels et si barbares.

Le lendemain matin, sur les huit heures, lorsque je m'éveillai, je fus fort surpris de me trouver seul dans la hutte. Ayant cherché des yeux mes petits effets, je vis qu'il me manquoit mon fusil, ma poudre et mon plomb. Je crus qu'on les avoit serrés dans quelque autre endroit de la hutte; je me mis à chercher partout, sans rien trouver. Je me disposois à sortir pour aller trouver mon hôte, lorsque dans le moment où je mettois le pied hors de la hutte, je rencontrai le *Mampa* avec mon fusil, riant aux éclats et faisant avec cette arme tous les mouvemens qu'eut fait l'homme le plus habitué à la manier. Je fus enchanté de revoir mon fusil; je retrouvai également ma poudre et mon plomb.

Sur ces entrefaites, on m'apporta pour mon déjeuner du lait chaud et du mouton rôti. Pendant que je mangeois, mon hôte se chargea des frais de la conversation.; quoique je ne l'entendisse pas, je compris cependant par ses gestes qu'il me parloit d'un coup d'arme à feu, attendu qu'il se mettoit souvent dans la posture d'un homme qui tire. A la fin, deux

de ses amis, qui demeuroient avec lui dans la hutte, apportèrent un *Umripat* (1). Aussitôt que je vis l'ouverture du trou, produit par le coup de feu (2) qu'il avoit reçu; cela acheva de m'expliquer ce que mon hôte étoit occupé à me raconter. Ce fut l'affaire d'un instant pour dépouiller l'animal, le dépecer et en faire rôtir un morceau sur des charbons.

Quand le déjeuner fut fini, je me disposai à partir; mais on m'invita à différer mon départ et à venir à la chasse. Il arriva dans ce moment quatre Cafres qui se mirent de la partie, et nous sortîmes aussitôt de la hutte. Un de ces Cafres entendoit un peu le hollandois qu'il avoit appris au Cap. Ayant apperçu un bouc, il m'engagea à tirer dessus; je lui répondis qu'il se présenteroit peut-être une occasion de mieux employer ma poudre et mon plomb; mais que si le Mampa vouloit se donner le plaisir de tirer sur cet animal,

(1) C'est une espèce de gazelle, qui ressemble aux daims d'Europe; il est tâcheté comme le tigre.

(2) Ma carabine portoit une balle de quatre onces; et c'est là le calibre de tous les fusils dont on fait usage au Cap, afin de pouvoir toucher plus sûrement les bêtes sauvages. Tous ceux dont le calibre est fait pour porter une balle de six ou huit onces, viennent d'Angleterre.

mon fusil étoit à son service. Celui-ci accepta mon offre avec joie, et tirant sur la bande de boucs qui étoient au nombre de vingt, il en tua un jeune et un vieux : ce qui lui fit le plus grand plaisir. Je demandai au Cafre qui savoit le hollandois, où le Mampa avoit appris à se servir d'une arme dont je n'avois point vu chez lui la pareille. Il me répondit, qu'ils avoient fait autrefois avec les *Tambukinois*, leurs voisins, un échange de bêtes à laine contre des fusils, de la poudre et du plomb; mais qu'étant en guerre depuis longtems avec ces mêmes voisins, il avoit été impossible d'obtenir d'eux ni poudre, ni plomb; et qu'à force de soins et de peines, on étoit parvenu à faire des flèches avec ces fusils.

A notre retour au Kraal, le Mampa m'invita à une procession qu'il fit autour de ce Kraal, en mémoire d'une fête qui devoit se célébrer le lendemain, à l'occasion d'une victoire remportée sur leurs ennemis il y avoit trois ans. Pendant le reste de cette soirée, la plus grande tranquillité régna dans le Kraal; mais le lendemain, de très-grand matin, j'entendis marcher et parler dans les environs de notre hutte, avant que personne y fut encore levé. J'eusse bien voulu pouvoir ouvrir la porte; mais tous mes efforts furent

inutiles, par la manière extraordinaire dont elle étoit fermée. Ce n'est point une serrure en fer dont on se sert dans ce pays pour fermer les portes, mais de quelques morceaux de bois que l'on arrange pour cet usage.

Au bout de quelque tems, on vint frapper à nôtre hutte, ainsi qu'à toutes celles du voisinage où tout le monde dormoit encore, et l'on se mit à chanter. Chacun alors s'étant éveillé, nous sortîmes de la hutte que nous trouvâmes entièrement recouverte, depuis le haut jusqu'en bas, de branches de palmier. On environna aussitôt le Mampa à qui l'on présenta deux palmes, que l'on enfonça dans sa ceinture et qui formèrent comme un bois de cerf au dessus de sa tête qu'elles ombrageoient. On lui mit ensuite dans chaque main deux autres palmes semblables aux premières, et le cortège se mit aussitôt en mouvement. Après avoir fait le tour de chaque hutte, ce qui dura deux heures, on alluma au milieu du Kraal un grand feu autour duquel vinrent s'asseoir la plupart des spectateurs, qui se mirent à chanter.

Jusqu'alors les femmes étoient restées en silence et dans l'inaction; mais aussitôt que les hommes eûrent pris place autour du feu, elles s'avancèrent à leur tour, portant cha-

cune deux branches de palmier qui furent offertes aux maris par leurs femmes, et aux garçons par les jeunes filles au milieu de beaucoup de cérémonies et de postures différentes. On dansa autour du feu, et l'on y jeta à la fin les branches de palmier. Cette danse finie, les femmes furent dans leur hutte chercher du lait que mangèrent les hommes qui s'étoient assis autour du feu. On amena ensuite, pour la cérémonie du mariage, deux jeunes garçons et deux jeunes filles que l'on fit placer en rond de la manière suivante : les mères tenant d'une main celle des jeunes filles, portoient de l'autre deux panniers remplis de lait, en s'avançant vers le feu. Quand elles s'en furent approchées à six pas environ, elles s'arrêtèrent: alors les pères des deux jeunes filles se levèrent pour aller leur ôter le petit tablier qui avoit été attaché par les mères, et les présentèrent ainsi toutes nues à leurs futurs. (1) Ceux-ci leur ayant offert la main, en signe d'accueil, s'arrêtèrent pour savoir quelle étoit la dot qu'ils devoient recevoir. Elle consistoit en

(1) Le père, en détachant le tablier, rend par cette action hommage à l'innocence de sa fille et assure son gendre futur qu'elle n'a point encore eu de commerce avec des hommes.

quelques moutons, buffles, et autres choses semblables. Pendant que l'on traitoit cet article, les mères s'avancèrent, en présentant aux nouveaux mariés une corbeille de lait. Les plus proches parens s'approchèrent à leur tour, pour terminer tout ce qui étoit relatif à cette dot. Aussitôt que l'on fut d'accord, on but du lait qui étoit dans la corbeille, et les pères remirent à leurs gendres les tabliers dont il a été fait mention. Ceux-ci les rattachèrent autour des reins de leurs nouvelles épouses, en observant beaucoup de cérémonies qui signifioient qu'à compter de ce jour, personne n'avoit plus le droit de lier ni de délier ces tabliers. Ensuite on tua quelques moutons dont on fit rôtir la chair, que l'on distribua à tous les assistans, et l'on se mit à danser et à chanter : ce qui dura une grande partie de la nuit. Les deux jeunes épousées retournèrent dans la hutte de leurs pères.

Le lendemain, les plus proches parens en bâtissent une au nouveau couple, ainsi qu'on me l'a raconté; et en attendant que l'on ait tressé les nattes qui doivent servir à la couvrir, on étend des peaux sur le faîte. Quand tout cela est fini, ces mêmes parens remettent la dot aux jeunes mariés et les installent dans la nouvelle hutte.

C'est le plus âgé de chaque famille qui juge et prononce sur tous les différends qui peuvent survenir. Quand il s'agit d'un crime capital, il faut que toute la horde s'assemble pour prononcer sur le sort de celui qui s'en est rendu coupable.

Malgré toutes les marques d'amitié que m'avoit données le Mampa, je ne fus cependant point invité à cette cérémonie. Je restai tranquillement assis devant la hutte d'où j'observai avec la plus grande attention tout ce qui se passa. Le jeune Cafre, qui parloit un peu le hollandois, m'apporta du lait et de la viande, en me disant, qu'en ma qualité d'étranger, je ne pouvois point assister à cette fête. Quand la nuit fut arrivée, j'allai me coucher derrière la hutte, où je m'endormis après avoir réfléchi pendant plusieurs heures de suite sur ce que j'allois devenir le lendemain.

Dès la pointe du jour j'étois éveillé. Je me trouvai recouvert d'une peau de bufle que mon hôte avoit eu l'attention de jeter sur moi pendant que je reposois. M'étant levé, je me disposai à continuer ma route; mais la hutte étoit fermée, et je ne pouvois partir sans avoir les différens effets que j'y avois déposés. Le soleil étoit très-élevé au-

dessus de l'horison, lorsqu'enfin la porte de la hutte s'ouvrit, et que je vis sortir la femme du Mampa qui alloit panser son troupeau et traire ses vaches. Je lui fis entendre par signes que je la priois de me donner mes effets qui étoient dans la hutte. Elle se servit du même moyen pour me faire comprendre qu'elle n'osoit me les remettre sans la permission de son mari qui dormoit encore. Elle m'engagea à l'accompagner, en attendant qu'il fut levé. Je la suivis, sans penser aux suites fâcheuses que cette démarche pouvoit avoir pour moi, à cause de la jalousie qui est ordinaire à tous les Cafres. Nous nous avançâmes vers la hutte voisine, d'où sortirent plusieurs femmes avec l'intention de l'accompagner et d'aller traire les vaches qui étoient parquées dans une grande plaine à un quart de lieue du Kraal. Ce troupeau étoit considérable; et tous les animaux qui le composoient, me parurent d'une très-belle espèce, ainsi que j'avois déjà eu occasion de le remarquer ailleurs.

Deux personnes sont ordinairement occupées à traire une vache; l'une la tient, pendant que l'autre tire le lait avec autant d'adresse que de célérité. Il est d'usage que deux ménagères se rassemblent pour

s'entr'aider dans cette occupation domestique. Les vaches de ce pays ne donnent pas beaucoup de lait. Je remarquai que mon hôtesse, sur six vaches que je la vis traire, n'en retira que cinq pintes ; c'étoit cependant la saison où elles en donnent ordinairement le plus. Cela ne peut s'attribuer vraisemblablement qu'à l'excessive chaleur qu'il fait dans ce pays. Les pâtres sont aussi très-avides de lait ; et il leur arrive souvent de traire ces vaches en cachette et de frustrer le propriétaire de ce produit. Les Cafres sont dans l'usage de faire prendre différentes formes aux cornes de leurs vaches et de graver dessus des figures. Cette intention a son motif d'utilité. Il arrive quelquefois que ces animaux attaqués et dispersés par les loups et les tigres, fuyent de différens côtés et viennent se mêler parmi des troupeaux étrangers. Alors c'est par ces figures gravées sur les cornes que l'on reconnoit à quel Kraal ils appartiennent. Souvent on fend ces cornes et on les tortille d'une manière particulière, afin de leur donner une forme qui distingue ces vaches de celles des autres habitans.

Le Mampa, pendant mon absence, m'avoit cherché dans tout le Kraal. M'ayant apperçu, il s'empressa de venir à ma rencontre, pour

me demander par signes où j'avois été. Quand je lui fis comprendre que j'avois été voir traire les troupeaux, il se mit à rire, me prit par la main et me conduisit dans la hutte, en disant à sa femme de nous apporter du lait chaud. Il fut chercher de son côté un morceau de viande dont il voulut absolument me faire goûter. Je dois dire, en passant, que les Cafres sont extrêmement sobres dans leurs repas. Car en outre de la portion de lait et de viande qu'on me donna, je sentis que j'aurois mangé d'avantage, s'il m'avoit été possible de me procurer d'autres alimens.

Le déjeuner fini, je donnai à entendre au Mampa que je voulois continuer ma route, et je lui offris deux florins. Après les avoir examinés pendant quelque tems, il me les rendit. Voyant que j'étois toujours dans la résolution de partir, il m'ôta mon havresac, en me priant de vouloir bien passer encore un jour chez lui. Il donna mes effets à sa femme, et me prenant par la main, m'entraina hors de la hutte. Je voulus d'abord opposer quelque résistance; à la fin cependant je me décidai à céder de bonne grâce.

Nous fûmes dans un petit bois où nous trouvâmes plusieurs hommes occupés à couper des branches d'arbres et à les équarrir.

Je me mis à l'ouvrage avec eux, et quand j'eus fait quelques fagots, je les chargeai sur mes épaules et suivis ceux qui emportoient ces branches et ces troncs d'arbres. Ce fut l'affaire de deux heures pour construire avec ce bois la hutte des deux jeunes époux dont je viens de parler.

Quand ce travail fut achevé, on se livra à la joie ; on se mit à danser et à chanter ; on se plaça en rond autour de la hutte etc. Je vis servir pour mets et pour rafraîchissemens des *oghang* (des prunes), des *batoni* (espèce de mil) et du *melis* (du blé de Turquie), et suspendre beaucoup d'autres choses semblables à l'extrémité de la hutte, en signe de présens de noces. Pour ne point le céder en générosité à chaque convive, je fus suspendre à mon tour deux florins ; et je vis que ce présent n'étoit pas le moins agréable de tous ceux que l'on avoit offerts aux nouveaux mariés. Il étoit impossible d'être plus content que je ne l'étois, tout en regrettant cependant de ne pas entendre la langue de ces bonnes gens. Je dansai avec une jeune Cafre et chantai ensuite une chanson allemande, qui fut écoutée par tous les assistans avec la plus grande attention. Ne connoissant personne parmi les danseuses, je fus offrir

la main à une jeune femme du cercle. Son mari accourut aussitôt pour l'empêcher de danser avec moi, et j'eusse couru risque de recevoir de sa part les plus mauvais traitemens, si le Mampa n'eût point cherché à le calmer, en lui représentant qu'en ma qualité d'étranger, j'ignorois les usages reçus dans leur pays. On m'amena alors une jeune fille Cafre, qui n'avoit point de tablier et avec laquelle j'eus la permission de danser aussi long-tems que je le voulus.

Je me disposai ensuite très-sérieusement à continuer mon voyage. Je présentai donc au Mampa, le lendemain de cette fête, deux florins qu'il refusa, ainsi qu'il l'avoit fait la veille. Voyant que je ne voulois point les reprendre, il les donna à sa femme et se les fit rendre ensuite, quand il vit que je lui en avois également donné deux. Il me remercia beaucoup, me fit présent de viande rôtie et m'accompagna à une lieue de là, jusqu'aux confins de son canton.

Aussitôt qu'il m'eût quitté, je me dirigeai vers l'*Eurekoha*, (la grande montagne du singe). La horde que j'abandonnois, comptoit vingt-deux huttes, et environs trois cents habitans. Elle demeure sur la rive droite *de la rivière des Poissons*, entre une chaine de

montagnes qui peut avoir une étendue de huit journées de chemin, et qui se trouve coupée en différens endroits par la rivière dont je viens de parler, laquelle se divise en plusieurs bras qui finissent ensuite par se réunir. (1)

Ce fut aussi ce jour là que je passai cette rivière. Elle pouvoit avoir alors environ trois pieds de profondeur. Je couchai dans un petit bois, situé sur une hauteur à la rive gauche de cette rivière. Après avoir allumé du feu, je fus y chercher des moules que j'avois vues en passant, et j'en fis mon souper. Pendant la

(1) La description que Mr. Le Vaillant donne du cours de cette rivière, est de toute fausseté. Elle tire sa source du mont *Hahoromto*, situé en face du *Schneegebirg* (la montagne de neige) et coule ensuite, après avoir fait plusieurs détours, vers le mont *Jakata*, la plus haute des montagnes qui se trouvent à 500 milles à la ronde; et de-là, elle se rend directement dans la mer. Mr. Le Vaillant prétend s'être détourné de sa route, tout exprès pour la voir. Mais cela n'est pas vraisemblable, attendu qu'en partant de l'endroit où il étoit, il auroit eu six à huit jours de marche pour gagner cette rivière, et qu'il auroit été obligé de traverser une haute chaine de montagnes environnées de marais inabordables. Ce n'est donc point cette rivière qu'il a vue, mais celle du *Sangue*.

la nuit, j'apperçus un grand feu sur le haut de la montagne qui se trouvoit en face de moi. Je présumai qu'il devoit y avoir un Kraal dans le voisinage, et que ce feu n'avoit été allumé que par les pâtres, pour écarter pendant la nuit les tigres et les loups qui auroient pu venir attaquer leurs troupeaux. Cette découverte me fit grand plaisir. Je dormis du sommeil le plus profond jusqu'à huit heures du matin. M'étant remis en route, aussitôt après mon réveil, j'arrivai heureusement vers midi à l'endroit où j'avois apperçu du feu pendant la nuit précédente.

Je rencontrai deux jeunes Cafres, qui s'arrêtèrent en me voyant. Je leur adressai ces mots : *taba hara*, (je suis un bon ami.) Je leur demandai ensuite à quelle distance je me trouvois de la horde à laquelle ils appartenoient. Ils me firent entendre qu'elle étoit tout près de là, sur le revers de la montagne où paissoient leurs troupeaux. Le plus jeune de ces Cafres ayant offert de m'y accompagner, je le suivis. Aussitôt que nous fûmes près des huttes de ce Kraal, il se mit à appeler en criant : *o ma hara tuko ! o ma hara tuko !* (voilà un ami blanc ! voilà un ami blanc !) Je vis à l'instant sortir plus de

cinquante personnes, tant hommes que femmes, qui accoururent à ma rencontre.

Un vieillard qui s'avança vers moi, me présenta la main du plus loin qu'il m'appercut, en me demandant : *hoga sa may tuko ?* (d'où viens-tu, ami ?) — Je lui répondis : *bikagari knatuore,* (je suis un déserteur hollandois.)

Aussitôt le jeune Cafre qui m'avoit accompagné, me conduisit dans la hutte de ce vieillard, et étendit par terre une natte de jonc sur laquelle il m'invita à m'asseoir. Je fus à l'instant environné par des personnes de tout âge qui me regardoient la bouche béante et en riant. Quand elles m'eurent bien examiné, elles se mirent à me faire toute sorte de niches ; l'une vint me toucher du bout des doigts, l'autre me tira par les cheveux ; une troisième passa la main sur mon habit, et se permit beaucoup d'autres choses semblables qui annonçoient l'étonnement que leur causoit toute ma personne. J'étois fort embarrassé et ne savois trop quelle contenance faire. Je pris à la fin mon fusil que je leur montrai. Cela ne produisit aucun effet. Le vieillard qui remarqua cependant que les licences que prenoient ses compatriotes, commençoient à me déplaire, m'adressa la

parole d'un air grave, en me disant, autant que je pus le comprendre, qu'aucun d'eux n'avoit l'intention de m'offenser ; qu'ils ne me regardoient avec autant de curiosité, que parcequ'ils n'avoient jamais vu de blanc. Cela me rassura un peu. Voyant que l'on recommençoit à me tirailler, je saisis aussitôt par le bras une jeune fille et l'embrassai. Cet acte de galanterie fit rire aux éclats tous les spectateurs. Plusieurs d'entr'eux se mirent à dire : *naghaipti! naghaipti!* (c'est charmant ! c'est charmant !) La jeune fille, sans s'effaroucher, resta entre mes bras et parut enchantée de toutes les caresses que je lui fis. Le vieillard m'ayant apporté du *melis* et du lait, cette jeune fille se leva aussitôt d'auprès de moi, et courut me chercher une jatte d'excellent lait de chèvre. Elle raconta à sa mère que je l'avois embrassée ; cette bonne femme enchantée de la préférence que j'avois accordée à sa fille, s'empressa de venir avec elle pour me voir. L'air de satisfaction que je remarquai sur son visage, me fit juger qu'elle n'étoit pas moins contente que les autres de voir un blanc. Elle m'invita à venir dans sa hutte, en me donnant à entendre par les différens signes qu'elle me fit, que c'étoit chez elle qu'il falloit absolument que je vinsse

m'établir. Le vieillard parut désirer également que je me rendisse à cette invitation. Pour ne point les indisposer contre moi par mon refus, je répondis que je désirois auparavant parcourir l'intérieur de leur pays, et revenir les voir ensuite, si leurs compatriotes ne m'ôtoient point la vie. On consentit à ma demande, en me conseillant toutes fois d'éviter avec le plus grand soin les *Tambukinois*, qui rôdoient çà et là, et qui massacroient impitoyablement tout ce qu'ils rencontroient, sans excepter même les habitans du pays.

Je me crois obligé d'assurer que j'ai éprouvé dans la suite le contraire de tout ce que m'avoient dit ces Cafres, en me parlant des *Tambukinois*; et que j'ai rencontré d'autres nations beaucoup plus avides de pillage que ne le sont ces hommes dont on m'avoit tant recommandé de me méfier.

Dans la crainte qu'il ne prit fantaisie à ces Cafres de me voler, je ne leur montrai que quelques pièces de l'argent que j'avois sur moi. J'éprouvois de jour en jour la plus vive inquiétude, quand je pensois que je me trouvois au milieu de nations sauvages, exposé à chaque instant aux plus grands dangers pour ma vie; et que tout ce que j'avois souffert jusqu'alors, n'étoit rien peut-être en

comparaison de tout ce qu'il me restoit à souffrir. Je ne connoissois point les chemins. J'entendois à peine quelques mots de la langue des peuples chez lesquels je me trouvois. Je n'avois qu'une connoissance superficielle des différentes plantes dont je pouvois avoir besoin. Mes habits étoient déjà tout en lambeaux, et je n'avois nul espoir de m'en procurer d'autres. Ma modique provision de poudre ne pouvoit me suffire long-tems, dans le cas où j'aurois à me défendre contre les sauvages et les bêtes féroces. L'idée de tous ces dangers auxquels il m'étoit impossible de ne pas penser, m'avoit ôté l'appétit; et je sentois que mes forces diminuoient de jour en jour.

Après avoir réfléchi pendant long-tems si je resterois parmi les Cafres, ou si je continuerois mon voyage, je m'arrêtai à cette dernière idée, et je devins un peu plus tranquille.

La veille de mon départ, le vieillard me dit qu'avant le *Lago oiup*, c'est-à-dire, environ seize lunes, il avoit vu dans le *koro khaia* (la montagne salée) plusieurs hommes qui avoient la même couleur, les mêmes habillemens que moi, et qu'ils possédoient beaucoup d'autres choses semblables. Lui ayant demandé de quel côté étoit située cette montagne, il me montra la partie de l'Est,

bornée par une petite chaîne de montagnes en face de moi. Il me donna également à entendre que l'endroit où ces hommes étoient établis, ne se trouvoit guère qu'à cinq ou six journées de chemin de la mer. La mélancolie dans laquelle j'étois plongée, se changea alors en joie. Déjà je me flattois de l'espoir de rencontrer des Européens avec lesquels je pourrois continuer mon voyage.

Quand je parle ici des conversations que j'ai eues avec les Cafres, le lecteur doit bien penser que, ne pouvant nous servir réciproquement que de quelques mots pour nous faire entendre, nous avons été obligés, les Cafres et moi, de recourir à la langue des signes qui est entendue par tous les hommes et dans tous les pays de la terre.

Je fus obligé, pour gagner l'endroit dont je viens de parler, de retourner sur mes pas et de marcher pendant une demi-journée, afin de passer la *rivière des poissons*. Je m'arrêtai pour coucher dans le même endroit où j'avois séjourné, avant d'arriver chez la horde que je venois de quitter. Je traversai ensuite une chaîne de montagnes. Il me fallut rassembler tout mon courage pour surmonter les difficultés sans nombre que ce passage m'offrit.

Je me vis forcé, par la chaleur excessive

qu'il faisoit, de gravir de rocher en rocher. Le moindre faux-pas m'entraînoit, malgré moi, au bas de ce roc où je tombai de défaillance, exposé à chaque instant à être enseveli dans le précipice qui se trouvoit à côté de moi. Ayant rencontré une place garnie de grands arbres, je m'y reposai un moment, afin de prendre des forces pour traverser de grands joncs, derrière lesquels j'espérois trouver de l'eau pour me rafraîchir et étancher la soif qui me dévoroit. J'en rencontrai de distance en distance quelques flaques ; mais, outre que cette eau avoit un goût détestable, elle étoit remplie de petits insectes qui la rendoient encore plus dégoûtante. Ayant aperçu un bouc, je tirai dessus ; et après en avoir sucé le sang, j'emportai avec moi les deux cuisses de derrière, que je fus obligé de jeter le lendemain aux tigres et aux loups que cette odeur attiroit à ma suite.

Le troisième jour enfin, je descendis de la montagne et j'entrai dans une plaine des plus fertiles ; mais je n'y trouvai point d'eau. Parmi le grand nombre d'arbres dont elle étoit couverte, j'en aperçus un, semblable au chêne de nos climats, tout chargé de fruits de la grosseur de nos prunes jaunes. Enchanté de cette rencontre, j'en cueillis six ou huit que

je mangeai. Je leur trouvai d'abord un goût très-agréable ; mais il dégénéra en une telle âcreté que le sang m'en vint à la bouche. Je cueillis cependant encore quelques-uns de ces fruits, pour me servir en cas de besoin. Les ayant fait cuire le soir sur des charbons, je trouvai qu'ils étoient meilleurs et qu'ils avoient perdu une grande partie de leur âcreté. Je rencontrai par la suite dans l'intérieur du pays beaucoup d'arbres de cette espèce. Je mangeai de ces fruits ; mais j'eus l'attention de les faire cuire. Ils sont appelés par quelques personnes *ohegma ;* et par d'autres que les Cafres, *ogheyhe.*

Dans l'état de fatigue et d'accablement où je me trouvois, je ne soupirois qu'après quelque fontaine, pour m'y désaltérer. Dans le moment où j'étois le plus occupé de cette recherche, j'aperçus un grand Kraal. Cela ne fit qu'augmenter l'espérance que j'avois de rencontrer de l'eau. A force de chercher, j'eus enfin le bonheur de trouver cette fontaine si désirée. Je m'étendis tout de mon long sur le bord pour boire plus à mon aise. L'eau de cette source me parut mille fois plus délicieuse que les vins les plus exquis. Je n'avois point osé entrer dans le Kraal, par la crainte que j'avois d'y recevoir quelques mauvais traite-

mens et plus encore par l'extrême désir que j'éprouvois de ne perdre aucun instant pour tâcher de joindre les Européens dont j'ai déjà parlé. Mais au moment où je me remis en marche, il arriva à la fontaine plusieurs jeunes filles qui venoient y puiser de l'eau. Aussitôt qu'elles m'eurent apperçu, elles laissèrent tomber par terre leurs cruches, de frayeur, et jetèrent un grand cri, en s'enfuyant vers le Kraal. Ayant rempli ma calebasse, je les suivis. Comme je m'approchois des huttes, je vis accourir vers moi une vingtaine de Cafres, armés de massues; un d'entr'eux m'ayant demandé de quelle nation j'étois, je lui montrai le point de l'horizon qui répondoit à l'Occident. Il s'empara alors de mon fusil. Lui ayant fait entendre qu'il étoit chargé, il le prit avec la plus grande précaution, en le portant en l'air, et en me faisant signe de le suivre. Je fus conduit au milieu du Kraal sur un grand tapis de verdure, où l'on me fit asseoir; et dans l'espace de quelques minutes, je me trouvai environné par une centaine de personnes qui me regardoient avec autant de surprise que d'attention. Quand tout ce monde m'eut entouré, mon conducteur s'éloigna avec mon fusil; ne le voyant plus auprès de moi, je demandai par signe aux assistans où il étoit allé;

on me montra sa hutte, en cherchant à calmer l'inquiétude que cette disparution sembloit me causer. M'étant assis à ma première place, on me présenta un morceau de gâteau, (1) rempli de cendres et de charbons et qui avoit un très-mauvais goût; mais comme je me mourois de faim, je le mangeai sans trop m'occuper ni du goût ni de la qualité. Sur ces entrefaites je vis s'avancer auprès de moi deux Cafres qui me firent entendre que c'étoit l'un d'eux qui avoit emporté mon fusil. La manière dont je le regardois, lui ayant fait présumer que j'avois quelque inquiétude sur mon arme, il prit un air gracieux et me fit différens signes qui me persuadèrent qu'il ne l'avoit emporté que pour en prendre soin et nullement pour le garder. Son compagnon, qui étoit un peu plus âgé, d'une taille avantageuse et très-robuste, porta les attentions pour moi encore plus loin, il engagea plusieurs des Cafres, qui étoient présens, à me donner quelque chose à boire et à ne pas me laisser ainsi exposé à l'ardeur

(1) Ce gâteau est fait avec une espèce de mil que l'on appelle *myluova*. On pile ce mil dans un mortier de bois; on le pétrit ensuite avec du lait et de l'eau. On fait alors sécher au soleil cette pâte sur des feuilles; et quand elle est sèche, on la fait cuire sur des charbons.

du soleil. A la fin il me fit signe avec sa massue de me lever et de le suivre dans sa hutte. Aussitôt que j'y fus entré, une jeune Cafre m'apporta du lait dans une jatte de bois. Quand j'en eus bu ce que je désirois, je leur fis entendre que mon intention étoit de continuer mon voyage. Alors mon hôte envoya la jeune femme chercher mon fusil. Dans le moment où elle me le rapportoit, arriva un Cafre qui parloit un peu le hollandois et qui me demanda d'où je venois, où j'allois etc. Je lui dis que je venois du Cap et que je me proposois de me rendre dans quelque port, afin d'y attendre l'arrivée du premier bâtiment qui viendroit y aborder (1). Mon hôte se mit à rire aux éclats, quand il fut instruit de mon projet; il me fit dire par notre interprète que je courois les plus grands dangers pour ma vie, si j'osois mettre le pied chez d'autres nations; qu'il étoit bien plus sage et plus sûr en même tems pour moi de rester au milieu de gens à qui ma présence étoit infiniment agréable. Cet interprète me raconta à son tour, qu'il n'y avoit pas long-tems qu'un vaisseau avoit fait naufrage dans les environs et que la plus grande

(1) Ces Cafres, n'étant pas très-éloignés de la mer, devoient savoir ce que c'étoit qu'un vaisseau.

partie de l'équipage qui s'étoit sauvé, ayant quitté leur pays où il s'étoit réfugié, avoit été pillé et cruellement massacré par les hommes d'une peuplade voisine (1). Mon hôte fut aussitôt chercher dans sa hutte deux épées, une paire de pistolets tout neufs et quelques pièces d'or qui lui avoient été données par des hommes de cet équipage. Toutes ces pièces étoient frappées au coin des armes de France; je ne soupirai plus alors qu'après le bonheur de pouvoir rejoindre ceux à qui ces effets avoient appartenu. Afin de m'assurer si les peuples voisins étoient aussi cruels qu'on me les avoit

(1) La plupart des hommes de cet équipage avoient eu l'imprudence de voyager avec les choses précieuses qu'ils avoient retirées du vaisseau naufragé. Le désir de s'en emparer engagea ceux-ci à leur tendre des embûches et à les assasiner. Peu de tems avant mon départ du Cap, des Colons avoient recueilli deux matelots, qui s'étoient trouvés sur ce vaisseau; mais ils ne purent jamais désigner la contrée où ils avoient fait naufrage. Ils racontèrent seulement que dans une sédition qui s'éleva sur le bâtiment, tous les officiers furent massacrés; qu'on avoit ensuite fait échouer le vaisseau, et qu'après s'être partagé l'or et l'argent ainsi que toutes les autres choses précieuses qui s'y trouvoient, chacun d'eux s'étoit répandu dans l'intérieur des terres; que cette troupe d'hommes, après avoir erré de côté et d'autre pendant deux mois, avoit

dépeints, je me décidai à rester encore quelques jours parmi ces Cafres, dans l'espoir de tirer d'eux tous les renseignemens qu'il m'importoit d'avoir sur ce sujet.

Comme j'étois vu avec plaisir, et parfaitement bien traité par ces bonnes gens qui vouloient absolument me retenir parmi eux, je me décidai à y passer trois semaines, pendant lesquelles j'eus occasion de pouvoir m'instruire de beaucoup d'usages, de coutumes reçus parmi cette horde. Je ne parlerai ici que de ce qui ne s'accorde point avec ce que Mr. Le Vaillant en a dit dans la relation de son voyage.

été attaquée par un grand nombre d'Africains qui les avoit tous entièrement dépouillés et massacrés à coups de massues et de flèches, de manière qu'il ne s'étoit sauvé que quatre hommes, dont deux étoient morts, quelques jours après, des suites de leurs blessures; qu'ils avoient, eux, continué leur route, pour tâcher de regagner le Cap; que n'ayant point voulu prendre part à cette insurrection, ils avoient plusieurs fois couru le risque d'être égorgés par leurs féroces compagnons.

Le consul françois les fit transporter dans l'île où l'on garde les prisonniers; et quelque tems après, il les renvoya en France, où ils ont été probablement condamnés à mort, où du moins à la réclusion pour toute leur vie.

Il prétend avoir vu les femmes cafres faire des vases de terre. Je me crois obligé de réfuter entièrement cette assertion et de dire au lecteur qu'on ne trouve point de ces vases parmi les Cafres. A plus de cinq ou six cents milles à la ronde, on ne connoît point les vases de terre. On en fait au Cap et à la côte du Congo; mais on ne se sert dans la Cafrérie que de panniers tressés avec du jonc, que de calebasses et de vases faits avec une branche d'arbre que l'on a creusée. Le Vaillant se dispense de parler des choses que possède cette nation; et il prétend lui avoir appris ce qu'elle savoit déjà depuis des siècles: par exemple, il se vante d'avoir montré aux Cafres à faire des soufflets et à s'en servir; mais il se trompe; car l'usage de ce meuble étoit déjà connu chez eux, lorsque le gouverneur de *Stiel* fonda la Colonie qui a conservé depuis le nom de *Stielens-Busch*, (1) qui étoit celui de ce gouverneur et d'un petit bosquet que l'on y remarque encore. Ils faisoient aussi alors des marteaux, des tenailles, des chaînes et d'autres choses

(1) Mr. Le Vaillant l'appelle Stellenbosch. Voyez la traduction allemande de Forster, intitulée: Recueil de relations de voyages les plus remarquables et les plus nouveaux, page 64, 2e. vol. imprimé à Berlin en 1790.

semblables qu'ils venoient en caravane échanger au Cap contre du fer brut, des chaudières, de l'eau-de-vie, des perles de verre etc.

A mesure que les Colons hollandois se sont étendus, les Cafres ont été obligés de se retirer, au point qu'ils sont aujourd'hui à trois grandes journées de chemin de la *grande rivière des Poissons* qui servoit de limites à leur pays; et pourchassés par les Colons et les Hottentots, ils ont renoncé au commerce, et, en très-grande partie, à la fabrication des marchandises dont j'ai parlé plus haut.

Dans la suite, le gouverneur *Dulbach*, à son retour au Cap de la nouvelle Hollande, fit avec les Cafres une armistice de vingt ans, à condition qu'ils y enverroient tous les ans douze jeunes gens qui ne seroient point traités comme esclaves, mais qui seroient employés au service de la Compagnie, et remplacés au bout d'un an par d'autres qui viendroient faire le même service.

Ces hommes apprirent au Cap, non seulement le hollandois, mais encore la manière de fabriquer différens ustensiles qui pouvoient leur être utiles. Or est-il vraisemblable que, pendant leur séjour, ils n'ayent pas vu beaucoup de soufflets? L'est-il encore qu'après

avoir bien observé la manière dont ces soufflets sont construits, ils n'en ayent point fait de semblables, une fois qu'ils ont été de retour chez eux?

Il en est de même pour la manière de forger le fer; il y a déjà long-tems qu'elle est connue en Cafrérie. En 1739, un vaisseau portugais ayant fait naufrage sur les côtes de cette partie de l'Afrique, il se sauva quarante-trois hommes qui, jusqu'en 1743, vécurent parmi les Cafres. Ils leur donnèrent le fer et d'autres choses qui se trouvoient dans ce bâtiment. Ils leur apprirent en même tems la manière de forger les hallebardes, dont on a conservé plusieurs au Cap. Cette arme ne leur étant point commode, ils ne s'en servirent que très-peu de tems; et ils forgèrent des flèches avec le fer dont elle étoit faite.

Dans la plupart des hordes que j'ai visitées, j'y ai rencontré des forges et tous les outils les plus nécessaires, comme une enclume de pierre, plusieurs marteaux très-larges d'un côté, et pointus de l'autre; des tenailles etc. En guise de limes, ils se servent de certaines pierres qui produisent presque le même effet.

Leurs huttes sont semblables à celles des Hottentots, et recouvertes de nattes.

Le Vaillant dit que les Cafres n'enterrent point

point leurs morts, mais qu'ils les jettent hors du Kraal dans quelques fossés où ils deviennent la pâture des bêtes sauvages. Il m'est encore impossible de ne point relever cette erreur. On enterre chaque mort dans une fosse particulière et l'on veille soigneusement à ce que les bêtes sauvages ne viennent point le déterrer.

Le même voyageur, en parlant des armes de cette nation ainsi que de leur costume, a donné une relation qui est parfaitement exacte; mais il se trompe, quand il dit que les Cafres avoient un roi. Ils n'en ont point; et tout ce qu'il rapporte sur cette dignité, qu'il fait héréditaire, tombe par conséquent de soi-même, et est dénué de toute espèce de vérité. Je sais bien qu'on dit vulgairement au Cap, en parlant d'un homme malpropre : c'est un vrai roi de Cafres; mais cette expression vulgaire ne prouve nullement qu'il existe un tel roi. Il y a plus de soixante-dix ans que plusieurs Kraals avoient une espèce de *Chèque*, que l'on eut pu, rigoureusement parlant, appeler du nom de roi; le dernier qui a été revêtu de cette dignité, s'appeloit *Pharao*, et il fut assassiné vers le commencement de l'envahissement de la partie de la Cafrérie occupée aujourd'hui par les Colons.

Lorsque Le Vaillant a voyagé dans ce pays

non seulement il y avoit peu de Cafres qui sussent ce que c'étoit que ce *Pharao*, mais encore il n'en existoit aucun parmi eux qui l'eût connu. J'ai vu au Cap, chez le colonel Gordon, un portrait de ce dernier Pharao.

Chaque horde a un chef; mais cette place n'est point héréditaire. On n'y élit que celui qui s'est rendu le plus recommandable par son mérite et par sa bravoure. Je puis également assurer que la circoncision n'est point en usage chez ce peuple, ainsi que le rapporte le même voyageur. J'aurai occasion de parler dans la suite avec plus de détail de tout ce qui a rapport aux mœurs, aux usages et aux loix établies chez cette nation; je n'ai rapporté ici que ce que j'ai cru devoir réfuter dans Le Vaillant comme autant d'erreurs dont j'ai été à même de me convaincre.

La horde chez laquelle je restai aussi longtems, étoit composée de cent vingt-sept huttes; elle comptoit près de quatorze cents habitans et entretenoit trois cents dix-neuf hommes de troupes. Pour remplir mes momens de loisir, je portois du bois dans les huttes; les femmes me récompensoient de cette peine, en me donnant du lait. Les hommes s'occupent ici fort peu des détails du ménage. Le soin de se procurer du bois, de veiller sur le bétail aussi-

bien que sur leurs enfans, tout cela est l'affaire de la femme; et quand elle est malade, c'est une autre femme de sa famille qui est obligée de se charger de cette occupation. Lorsqu'elle vient à mourir, ce sont ses parens qui prennent soin du ménage, jusqu'à ce que le mari ait fait choix d'une autre femme; et pour cela, ils héritent du bétail qui appartenoit à la défunte. Si elle laisse des enfans, le mari garde les garçons et les parens prennent les filles.

Sur ces entrefaites, je parvins à savoir dans quel endroit avoient péri les François qui se trouvoient sur le vaisseau qui avoit fait naufrage. Je n'en étois éloigné que de deux journées de chemin. Je résolus de m'y transporter. J'en parlai au Cafre avec lequel j'avois le plus de rapports, et je l'engageai à m'y accompagner. Il accueillit assez bien ma proposition; il m'observa cependant que, si le bâtiment étoit sur quelque plage à l'Est, il seroit fort difficile d'y aborder, sans être attaqué par les *Muhotians* qui faisoient de fréquentes incursions de ce côté, et sans courir même le risque d'être massacré. Il ajouta que quelque facilité que nous eussions pour approcher de ce vaisseau, cela seroit à peu près inutile, puisque nous ne pourrions rien emporter de ce que nous serions dans le cas de recueillir

de ses débris. Loin d'être rebuté dans mon projet par cette objection, j'insistai de nouveau, en lui représentant que nous pourrions arracher de ce vaisseau beaucoup de fer, dont il tireroit bon parti. Cette observation triompha de son incertitude. Il voulut cependant, avant de rien faire, engager plusieurs de ses amis à nous accompagner dans ce voyage. Il fit part de son projet au Mampa et à d'autres Cafres qui approuvèrent l'entreprise; et dans l'espace de fort peu de tems, il se présenta vingt-sept personnes qui consentirent à être de cette expédition. Quand je les vis armées de leurs flèches, je pris mon fusil, quelques paires de tenailles, des marteaux, des ciseaux et nous nous mîmes en route.

Ainsi le 27 Avril, après avoir traversé la chaîne de montagnes qui se trouvoient en face de nous, nous entrâmes dans le canton, où nous savions devoir trouver ce bâtiment. Nous soutînmes notre marche toute la journée; et ce ne fut que vers le soir que nous atteignîmes la dernière montagne tout près de la mer. Nous allumâmes du feu, et chacun de nous se plaça autour. Mes compagnons ayant apperçu de la lumière pendant la nuit à quelque distance de nous, au bas de la montagne, je les entendis se parler les uns aux autres, et

je remarquai leur inquiétude, par la ferme croyance où ils étoient que cette lumière ne pouvoit provenir que des feux entretenus par des voleurs. Après avoir employé tous les moyens qui étoient en mon pouvoir pour ranimer leur courage, je pensai que, peut-être, nous trouverions dans cet endroit les Européens qui s'étoient sauvés du bâtiment naufragé. Nous levâmes notre camp de très-grand matin et nous nous dirigeâmes vers la place où nous avions vu ces feux. Quand nous fûmes à quelque distance de là, je trouvai que mes compagnons commençoient un peu à se rassurer. Car ce ne furent point des voleurs que nous rencontrâmes, mais d'autres Cafres, qui avoient été au vaisseau, et qui en avoient rapporté une très-grande quantité de fer, des verres, des petites boîtes, des lames de cuivre de chaudières. Après nous avoir montré l'endroit où nous trouverions ce vaisseau, ils nous invitèrent à venir, à notre retour, passer la nuit dans leurs huttes.

Nous nous mîmes aussitôt en route; la vitesse, le courage avec lequel marchèrent mes compagnons fut tel, que j'eus la plus grande peine à les suivre. Nous passâmes une rivière, et nous nous rendîmes très-heureusement vers le soir

dans l'endroit où étoient les débris du vaisseau, entre la *grande rivière des Poissons* et le fleuve *Ste. Lucie*, dans une anse formée par la mer, derrière une montagne. C'étoit une frégate, nommée le St. Wembourg, autant que je pus en juger par l'arcasse, ou la poupe. Nous y trouvâmes des cadavres à moitié pourris, percés de coups dans différens endroits; des tonneaux, des chaudières, des caisses et d'autres choses de ce genre, sans parler des marchandises en soie et coton tout avariées par l'eau de la mer et par le soleil. Ce qui intéressa le plus mes compagnons, ce fut le fer. Ils se mirent donc aussitôt en devoir d'arracher du bois, avec la plus grande activité, les clous, les crochets, les barres etc. J'allumai du feu avec les planches des débris, et je m'occupai à préparer pour notre souper les viandes que nous avions apportées. Aussitôt qu'il fut prêt, je les appelai, en leur montrant la quantité de fer que je m'étois procuré, sans me donner beaucoup de peine; car je n'en avois eu d'autre que celle de mettre au feu des planches, des poutres et d'autres choses semblables. Quand ils virent le procédé que j'avois employé, pour avoir toutes ces ferrures, ils coururent aussitôt au vaisseau, et arrachèrent de grands morceaux de la carcasse, attachés ordinaire-

ment avec de gros crampons de fer, et les mirent ensuite au feu.

Le lendemain matin, quand on retira de la cendre toutes ces ferrures, il s'en trouva une très-grande quantité. Ce même jour, ayant fait une fouille le long du rivage, nous trouvâmes dans un tonneau, que les vagues avoient recouvert de sable, soixante-dix fusils qui, par malheur, étoient déjà entièrement abîmés par la rouille. Nous les jetâmes au feu pour en faire brûler les bois. On trouva encore dans le sable plusieurs sabres sur lesquels étoient empreintes les armes de France.

A midi tout étoit prêt pour notre départ; mais plusieurs Cafres s'étant trouvés fatigués, on prit le parti de se reposer et de le renvoyer au lendemain. Quelques-uns d'entre nous profitèrent de ce délai pour aller se promener le long du rivage, où ils trouvèrent encore plusieurs ustensiles qui leur firent plaisir.

Ne sachant que faire tout le reste du jour, je fus avec eux le long du rivage. J'y trouvai un cadavre déjà pourri, mais pas encore assez défiguré cependant pour ne pas reconnoître que c'étoit celui d'un jeune homme. Son habit paroissoit être celui d'un officier. Il étoit décoré d'un ruban rouge, que je présumai être celui de la croix de St. Louis. Mes compagnons

eurent l'air d'éprouver un certain sentiment de compassion à la vue de ce cadavre, et surtout, quand ils s'apperçurent qu'il avoit la marque de deux coups de poignard dans la poitrine, et la main droite coupée. Je leur témoignai le désir que j'avois de rendre à ce cadavre les honneurs de la sépulture. Au même instant ils se mirent à creuser avec moi le long du rivage, auprès d'un petit bois, une grande fosse dans laquelle nous le déposâmes ainsi que quatre autres qu'ils avoient encore trouvés. Ils les recouvrirent ensuite de terre, en gardant un profond silence, qui me parut être la suite de la peine intérieure qu'ils éprouvoient sur le sort de ces infortunés. La cérémonie de l'enterrement finie, ils s'aspergèrent eux-mêmes une vingtaine de fois avec de la cendre et de l'eau de mer, et restèrent toute la journée sans rien manger. Il m'a été impossible de savoir si cette abstinence provenoit de satiété, ou d'un principe religieux. Le soir, ils allumèrent un grand feu, s'enfoncèrent dans le sable jusqu'au cou, et nous dormîmes tous fort tranquillement le reste de la nuit.

Le lendemain matin, chacun prit la charge qui lui étoit destinée, et nous nous mîmes en marche, indécis si nous visiterions en passant la

horde qui nous avoit invité à venir coucher chez elle, ou si nous reprendrions la route que nous avions suivie en premier lieu. Le plus grand nombre ayant été d'avis d'aller passer la nuit chez cette horde, nous prîmes le chemin qui conduisoit au Kraal qu'elle habitoit. La chaleur étoit des plus violentes et les chemins très-mauvais. A la fin cependant nous arrivâmes chez ces Cafres, dont nous fûmes parfaitement bien reçus. Ils nous firent voir une très-grande quantité de choses qu'ils avoient emportées du vaisseau naufragé; des habits, des souliers, des pièces entières d'étoffes de soie et de coton, beaucoup d'épées et de fusils encore tout neufs, deux grandes marmites de cuivre, des casseroles, des pots, des bouteilles et beaucoup d'argent. Ils nous firent présent de plusieurs de ces objets, entr'autres d'une grande chaudière que furent au moment d'abandonner en chemin les quatre hommes qui la portoient, à cause de l'embarras que cela leur occasionnoit pour gravir les montagnes que nous eûmes à traverser.

Nous apprîmes que les matelots de ce bâtiment avoient séjourné pendant quelque tems dans cet endroit; et qu'ils s'étoient retirés ensuite vers le royaume de Monomotapa, pour demander assistance aux Portugais qu'ils

devoient y rencontrer. Dans le nombre des choses que je reçus en présent, il se trouva une boussole qui étoit parfaitement bien conservée et qui me fit le plus grand plaisir.

Le jour suivant, comme nous approchions de notre Kraal, nous vîmes venir à notre rencontre des femmes et des enfans qui se mirent à pousser des cris de joie, en voyant le butin dont chacun de nous étoit chargé. Nous eussions conquis un royaume entier, qu'ils n'eussent pas été plus contens; les mêmes cris de joie se répétèrent, quand nous entrâmes dans le Kraal.

L'heureux succès de cette entreprise m'acquit la plus grande considération auprès de cette horde : femmes, jeunes filles, tout le monde se disputa à l'envi le plaisir de m'apporter du lait excellent. Tout ce qui étoit au pouvoir de mes amis, me fut prodigué en abondance et avec le plus vif empressement. On me fit de plus l'honneur de m'élire *Sous-Mampa*, à fin de m'engager à rester parmi cette horde; on voulut aussi me bâtir une hutte et me donner les différens meubles dont j'aurois besoin pour mon ménage. Je refusai cette offre; mais pour ne mécontenter personne par ce refus, je promis de revenir aussitôt que j'aurois fait un voyage dans les

environs; de choisir alors une femme parmi celles qui voudroient de moi, et de passer enfin le reste de mes jours avec eux. Je parvins même par beaucoup d'autres moyens à soutenir l'amitié que l'on avoit conçue pour moi. On avoit tué un jour dans la hutte où je demeurois un jeune buffle gras. Voyant qu'on laissoit perdre le sang, je le recueillis dans un vase, ainsi que les boyaux que l'on alloit enterrer; (1) après les avoir bien lavés, je pris de la viande que je hachai par petits morceaux, et j'en fis une espèce de boudin que je mis cuire dans la marmite que nous avions rapportée de notre expédition. Ce mets nouveau pour eux leur parut excellent, quand ils en eurent goûté. Ils se promirent bien de profiter à l'avenir de ma manière de le préparer, et me firent mille remercimens de la leur avoir fait connoître.

---

(1) C'étoit afin de ne point attirer par l'odeur les bêtes sauvages des environs.

CHAPITRE IV.

Séparation de l'auteur de ses bons amis les Cafres. Il continue son voyage. Relation des dangers et des fatigues qu'il eut à essuyer dans le cours de ce voyage. Il est accueilli par d'autres Cafres dans leur Kraal. Il leur rend service et les protège contre les brigandages des Muhotians. Désignation des limites de la Cafrerie et de quelques autres peuplades voisines. On retient à l'auteur tous ses effets dans un autre Kraal de Cafres. Il les recouvre par le moyen de leur chef, à l'exception de son fusil qui avoit déjà été brisé par un Cafre. Kraals des Jamatianois. Usages de ces peuples.

Le 20 mai, je pris congé de toutes ces bonnes gens, qui, après m'avoir donné une provision de viandes rôties et rempli ma calebasse de lait, me rappelèrent encore une fois la promesse que je leur avois faite de revenir bientôt les revoir. Plusieurs d'entr'eux voulurent absolument m'accompagner près d'une grande lieue, jusqu'aux montagnes. Quand j'y fus arrivé, je pris vers le Nord-Est, en m'avançant à travers des rochers jusqu'au bord d'une anse, formée par la grande rivière des Poissons, où je me reposai un instant. Je continuai de marcher ensuite tantôt à travers les

montagnes, tantôt au milieu de différens vallons que je rencontrai sur ma route.

Le jour suivant, j'entrai dans une belle plaine, couverte d'un jonc très-fin, plantée en bois et en arbres, parmi lesquels j'en vis plusieurs qui portoient l'espèce de prunes jaunes dont j'ai déjà parlé. Après avoir marché quelque tems, je rencontrai un Kraal où je pris le parti de coucher. On m'y donna du lait et un morceau de viande ; mais on me prit mon fusil qu'on me força de laisser en dépôt. (1)

Le lendemain matin, quand je voulus me remettre en route, je fus accompagné, l'espace d'une lieue, par une troupe d'enfans qui traversèrent avec moi la plaine et me conduisirent jusqu'au pied d'une montagne plate, moins par le désir de m'obliger que par la crainte que je ne touchasse à quelque chose dans leurs champs ; car, ayant passé devant quelques-uns qui étoient plantés en maïs, lorsqu'ils virent que je voulois en prendre quelques grappes, ils se mirent à crier : *gonorum daropusy kamd krujulsay !* (gardes-

(1) C'étoit par mesure de sûreté pour empêcher les malheurs qui auroient pu arriver par l'imprudence de quelques Cafres qui ne connoissoient point cette espèce d'armes, ou qui pouvoient me la voler.

toi bien d'en cueillir ; si non, mon père tire sur toi !)

Je trouvai beaucoup de sel et de salpêtre sur la montagne appelée par les Cafres *Pfaadoh.* (montagne de sel.) Au bas de cette montagne je rencontrai une petite rivière qui coule dans la plaine et qui se sépare en deux bras. C'est là que la horde, dont j'ai parlé, vient puiser l'eau dont elle se sert journellement pour son usage. Elle a un petit goût salé. Je ne puis assurer si cette eau tient ce goût de sa source, ou si elle le contracte en coulant près des rochers qu'elle arrose dans son cours.

Arrivé à un bois qu'il me falloit traverser, je pris le parti d'en faire le tour dans la crainte de m'y égarer. Ce détour me coûta une demi-journée de marche. Je vis dans ce bois une bande d'éléphans composée d'environ une quarantaine. Je commençai à devenir très-inquiet, quand je vis qu'ils s'avançoient du côté par où je devois passer. Je doublai alors le pas, et j'eus le bonheur de ne point les rencontrer. Je passai la nuit tout près de ce bois. Le feu que j'allumai, n'empêcha pas les loups et les lions de venir rôder tout près de l'endroit où j'étois : ce qui me causa la plus vive inquiétude. Cependant ils n'osèrent

point m'attaquer. J'estimai que le bois dont il est ici question, pouvoit avoir environ sept à huit milles de long. Il étoit planté en *kakolays* et en *monapacks*. Les fruits du *kakolays* ressemblent à nos marrons d'Inde. La chair en est rouge et d'un goût un peu âcre. Ceux du monapacks forment une espèce de pomme dans laquelle se trouvent des pépins de la grosseur d'un pois et d'un goût fort agréable. Je fus obligé de rester auprès de mon feu beaucoup plus long-tems que je ne le désirois, par la raison que les bêtes sauvages, que je vis rôder dans les environs, rentrèrent fort tard dans le bois, et que je ne trouvai point du tout prudent de m'exposer à leur rencontre.

Vers midi il s'éleva un violent orage : ce qui me fit le plus grand plaisir, par la fraîcheur qu'il répandit dans l'air qui étoit brûlant. Je ne pus ce jour là faire que deux milles, à cause de la quantité de flaques d'eau que je rencontrai sur ma route : je fus obligé de passer les unes à gué, et de faire le tour des autres. Le grand nombre de bêtes sauvages qui sortoient du bois pour venir s'y désaltérer, fut cause également de tous les retards que j'éprouvai. Je fus sur le qui vive pendant toute la nuit, pour éviter d'en être attaqué ; et l'em-

barras où je me trouvois, devint d'autant plus grand que je n'osois m'avancer vers le bois pour aller chercher ce qu'il me falloit pour allumer du feu. Il me fut, par conséquent, impossible de fermer l'oeil pendant toute la nuit. Je pris le parti de me promener en long et en large, tout en mangeant quelques morceaux de la viande rôtie que j'avois dans mon havresac et qui commençoit à se gâter.

A la pointe du jour, je me mis en marche et traversai la chaîne de rochers qui étoient en face de moi et dont la direction est de l'Ouest à l'Est. Je trouvai des montagnes pelées, des vallons stériles; je ne rencontrai pas un seul arbre, pas un seul buisson, mais seulement une espèce de jonc assez haut, à moitié brûlé et tout noirci par les rayons du soleil. Je vis de tous les côtés des bêtes sauvages et des torrens formés par la pluie dans la gorge des montagnes.

Le jour suivant vers le soir, je rencontrai un bouc sur lequel je tirai. Comme je n'avois fait que le blesser, il prit la fuite. J'essayai un instant de le poursuivre; mais il me fut impossible de le joindre. Il me le fut également de gagner un petit bois où je me proposois de passer la nuit. Parvenu à une colline sabloneuse, je m'y arrêtai pour réfléchir sur

sur le parti que je devois prendre, si je dirigerois dorénavant mes pas vers d'autres contrées, ou si je continuerois mon chemin. Mon estomac commençoit à éprouver des besoins. N'ayant pas de quoi les satisfaire, je ne tardai point à prendre de l'humeur et à me chagriner. Dans le moment où j'étois le plus absorbé par toutes les idées noires qui venoient en foule m'assiéger, j'entendis des voix d'hommes. Ayant aussitôt porté mes regards autour de moi, j'apperçus une troupe, armée de flèches et de massues, qui s'avançoit à ma rencontre. Sans les besoins pressans de la faim qui me tourmentoit, j'eusse pris le parti de fuir ; mais je fus au contraire enchanté de l'arrivée de ces hommes. S'étant arrêtés à dix pas de moi, un d'entr'eux me demanda en langue cafre ce que je faisois dans cet endroit. — « J'y meurs de faim et de besoins, lui répondis-je. — « Est-ce que tu n'as rien à manger ? me demanda un autre Cafre. — « Pas la moindre chose ; donne-moi quelque aliment. » Un troisième m'ayant demandé qui j'étois, — « je suis d'un pays situé à l'Occident, lui répondis-je ; le vaisseau sur lequel je me trouvois, ayant fait naufrage, je cherche à regagner ma patrie. » M'ayant fait encore plusieurs autres questions pour savoir surtout

si j'avois de la suite, je tachai de lui faire comprendre, tant par signes que par quelques mots qu'il parut entendre, que j'étois absolument seul; et je le priai ensuite de me donner un peu de nourriture.

Un de ces Cafres m'ayant fait signe de la main de le suivre, je lui montrai que dans l'état de fatigue et d'accablement où je me trouvois, il m'étoit impossible de faire un pas. Ils se mirent aussitôt à parler entr'eux; et le résultat de cette conférence fut, à ce que je pus comprendre, qu'il falloit absolument me forcer de les suivre, ou me tuer sur la place à coups de flèches, si je ne voulois point avancer. Un de la troupe, plus compâtissant que les autres, rejeta cette dernière proposition. Je n'en fus pas pour cela plus rassuré. Après avoir délibéré encore quelques instans sur ce qu'ils devoient faire de moi, le même Cafre à qui j'avois inspiré le plus d'intérêt, me prit par le bras, en m'invitant à le suivre. Quand nous eûmes traversé un petit bois, derrière lequel ils étoient campés, ils allumèrent du feu et m'engagèrent à m'asseoir auprès. Un de la bande m'ayant présenté un morceau de viande crue, je le fis rôtir et le mangeai avec le plus grand appétit. D'autres Cafres me présentèrent de l'eau que j'ac-

ceptai avec autant de plaisir que de reconnoissance. Mon repas fini, et me sentant la plus grande envie de dormir, je pris mon havresac dont je me fis un oreiller, et je me disposois au sommeil, quand un de ces Cafres, curieux de savoir ce que contenoit ce havresac, vint brusquement l'arracher de dessous ma tête. Il s'y trouvoit de la poudre, des balles, des couteaux, des ciseaux et deux chemises. Ils ne gardèrent que les couteaux et les ciseaux, et me rendirent le reste. Comme j'avois fort heureusement dans la poche de mon gilet le peu d'argent comptant qui me restoit, il ne me fut point enlevé. Quand cette opération fut finie, je m'endormis profondément jusqu'au lendemain matin, où ces Cafres vinrent me réveiller, en m'ordonnant de me lever aussitôt et de les suivre.

Ils prirent leur route vers le Nord-Est, et se mirent à marcher si vite qu'il me fut impossible de les suivre. Un d'entr'eux s'étant retourné vers moi, me menaça avec sa massue et me fit doubler le pas. Vers la fin du jour, comme je me trouvois extrêmement fatigué et que j'étois resté un peu en arrière, un autre Cafre s'approcha de moi, et pour me faire avancer, m'assena sur le dos plusieurs coups de sa massue, en me menaçant de recommen-

cer le même traitement, si je m'avisois de ne pas les suivre. Je fus extrêmement affligé de ce mauvais procédé. Les nouveaux efforts que je fis pour marcher, me mirent les pieds tout en sang, et je ne tardai pas à le voir couler à travers mes sandales. (1) Après avoir gravi beaucoup de rochers, nous entrâmes dans un bois très-fourré, d'où nous eûmes toutes les peines du monde à sortir; aussi bien que des grands joncs que nous trouvâmes.

Il commençoit déjà à faire nuit, quand nous arrivâmes à un Kraal. On me conduisit dans une hutte où l'on me présenta du lait et du gâteau de maïs. Jusqu'alors j'ignorois encore si j'étois avec des Cafres ou des voleurs. Je m'arrêtai d'autant plus volontiers à la dernière idée, que je n'avois jamais été traité de la sorte par les autres Cafres que j'avois rencontrés. Je me rappelai que dans plusieurs Kraals, on m'avoit averti de faire en sorte de ne point tomber entre les mains des *Muhotians;* je ne doutois plus un instant que je ne fusse au pouvoir de ces brigands, et tout mon courage m'abandonna.

(1) Ce sont des espèces de chaussons faits avec de la peau de boeuf brute, récemment dépouillée, et que l'on ajuste au pied.

J'étois accablé de fatigue; je ne pus cependant fermer l'oeil pendant toute la nuit. Au moindre bruit, au moindre mouvement que j'entendois dans la hutte, je croyois que c'étoit quelque *Muhotian* qui venoit pour m'assassiner.

Aussitôt que je vis le jour poindre, il me vint dans l'idée de m'enfuir et de profiter pour celá du moment où mes gardes dormoient du sommeil le plus profond et où je n'entendois encore personne remuer devant la hutte. Après y avoir bien réfléchi, je me décidai à rester, et à me soumettre aux événemens: car je pensai que si quelqu'un venoit à me voir, je ne tarderois pas à être arrêté et ramené auprès de cette horde; et de plus, je n'avois ni mon havresac ni mon fusil, que l'on avoit enfermés dans une autre hutte. Je m'étendis alors sur ma natte et je m'endormis. Je fus réveillé par une jeune fille qui m'apporta du lait et du gâteau de maïs. Me trouvant seul avec elle, j'engageai la conversation du mieux qu'il me fut possible, et lui demandai si elle étoit Cafre. Elle répondit affirmativement à cette première question. Je lui en fis une autre, pour savoir où étoient les hommes qui étoient avec moi dans la hutte, et quand ils reviendroient. M'ayant

répondu qu'elle n'en savoit rien, — « donne-moi, lui dis-je, mon fusil et mon paquet, pour que je m'en aille d'ici. — « Cela est impossible : mon père les a portés dans une autre hutte. — « Pourquoi faut-il donc que je reste en ce lieu ? — » Parce que tu es un joli blanc. — « Est-ce que ton père veut me tuer et me manger ? — « Nous avons des buffles, me répondit-elle ; j'ignore si ta chair peut se manger. » En achevant ces mots, elle me quitta, en fermant par dehors au verrou la porte de la hutte.

Ne sachant toujours que penser sur le sort qui m'étoit réservé, je crus que l'on vouloit m'égorger en secret, ou me garder en attendant le jour de quelque cérémonie publique.

Préoccupé de ces tristes pensées, je m'étendis derechef sur ma natte où je m'endormis de fatigue et d'accablement. Sur ces entrefaites les habitans de la hutte étant rentrés, et ayant appris de la jeune fille ce que je lui avois dit, un d'entr'eux vint me prendre par les pieds et se mit à me secouer assez rudement. Encore à moitié endormi, je poussai un grand cri, attendu que je rêvois dans le même instant que l'on m'égorgeoit. Tous ceux qui étoient présens s'étant mis à rire de ma frayeur, je vis l'un d'eux s'avancer vers moi

avec un air sévère et m'ordonner de me lever à l'instant pour qu'il pût me tuer ensuite. Je m'habillai lentement, en regardant avec des yeux fixes celui qui vouloit m'ôter la vie; mais bien loin de me faire aucun mal, il me présenta un morceau de viande rôtie avec une jatte de lait que tenoit la jeune fille, en m'assurant que son intention n'étoit nullement de me tuer; que les hommes de sa nation n'étoient point des antropophages.

La fumée dont la hutte étoit remplie, nous ayant obligés tous d'en sortir, nous fûmes nous asseoir en cercle sur un gazon qui étoit devant la porte. Je fus invité à raconter l'histoire de mes voyages. La langue des signes fut celle que j'employai pour me faire entendre de mon auditoire qui parut prêter la plus grande attention à cette nouvelle pantomime. Quand j'eus achevé mon récit, le Cafre, qui m'avoit maltraité en route, m'adressa la parole avec un air de bonté en me disant: » il faut que tu restes avec nous; nous ne te ferons point de mal. Nous sommes des Cafres qui n'ôtons la vie qu'à nos ennemis, et nullement aux étrangers qui viennent dans notre pays. Oui, tu resteras avec nous. Nous te promettons sûreté et protection. Si tu nous quittes, tu seras tué infailliblement par les *Muhotians*.

Supposé que ton intention ne soit pas de rester avec nous, attends du moins que le *gokah mahkay* (la pleine lune) soit passé; car alors ces voleurs quittent le canton par où tu veux passer. « Je fus enchanté du ton amical avec lequel ce Cafre me fit cette proposition. Je commençai alors à respirer un peu plus à mon aise, et je vis bien que je m'étois trompé sur le compte de ces braves gens.

Afin de remplir d'une manière agréable pour eux et en même tems utile pour moi, les momens que je pourrois passer avec eux, je m'occupai à porter du bois dans les huttes; je fus à la chasse, et fis en bois plusieurs petits meubles qui parurent leur faire le plus grand plaisir.

Tous les quatre jours, douze hommes sortoient en détachement du Kraal, pour aller faire des patrouilles à deux ou trois lieues de là et surveiller les voleurs qui auroient pu venir enlever les troupeaux du Kraal. Quand ils n'en rencontrent point, ils donnent la chasse aux bêtes sauvages, afin de ne point s'en revenir à leur hutte les mains vides. Le *Mampa* parut aussi me prendre en affection. M'ayant fait venir dans sa hutte, il me rendit mon fusil. Au bout d'une quinzaine de jours, il m'invita à accompagner le détachement d'éclaireurs

dont je viens de parler; et j'eus le bonheur de pouvoir me rendre utile à mes amis.

Nous nous dirigeâmes vers le Sud-Est, du côté des pâturages du troupeau. Après avoir traversé un bois qui pouvoit avoir à peu près un mille de long, nous appercûmes de la rive plusieurs hommes qui s'avançoient vers l'endroit où nous étions. Mes compagnons les ayant reconnus pour être des voleurs *Muhotians* qui ne manqueroient pas de nous attaquer, m'engagèrent à les imiter et à fondre sur eux. Par dessus la charge qui étoit déjà dans mon fusil, je mis de nouveau huit chevrotines; et aussitôt que nos ennemis furent a portée de nous, je fis feu sur eux. Je profitai du moment où ils s'arrêtèrent, pour recharger bien vite mon fusil. Ayant fait aussitôt une nouvelle décharge, ils prirent la fuite, en laissant sur le champ de bataille deux de leurs camarades à qui j'avois fracassé les reins. Malgré la haine mortelle des Cafres pour les hommes de cette horde, ils se comportèrent cependant à leur égard avec assez d'humanité. Les ayant emportés au Kraal, on les fit panser; et quand ils furent guéris, on les employa à porter du bois et de l'eau dans les huttes.

Cette expédition me mit en très-grand crédit parmi ces Cafres; et il n'y eut sorte

d'attentions qu'on ne s'empressât de me témoigner, pour rendre agréable le séjour que je fis chez eux. Cette horde comptoit quatre cents quatre-vingt-treize habitans, parmi lesquels il s'en trouvoit cent soixante en état de porter les armes. C'est le dernier Kraal de la Cafrérie proprement dite, du côté du Nord-Est. Il est situé à une journée de marche des confins du territoire habité par les *Jamatianois* qui prennent bien aussi le nom de Cafres, mais qui en diffèrent par beaucoup d'usages qui ne permettent point de les confondre.

Je vais encore ajouter ici quelques détails sur les moeurs et les coutumes des Cafres proprement dits. L'étendue de pays qui se trouve désignée sur les cartes de géographie par le nom de Cafrérie doit être en quelque sorte divisée en cinq parties, d'après le nombre des cinq nations qui l'habitent. La plupart de ces peuples changent tous les ans de demeure; mais ils ont grand soin d'empêcher leurs voisins d'empiéter sur leur territoire.

Les Cafres propres ou méridionaux occupent une portion de terre qui s'étend depuis le *Brügehoote* jusqu'à la rivière de *Tumbo*, et qui forme une longueur d'environ 140 milles, sur une largeur de cinquante à soixante-dix, en partant de la mer jusqu'au royaume de *Biri*.

Beaucoup d'autres tribus voulant se faire passer pour Cafres, ou du moins en faire partie, il ne faut point s'étonner de la variation qui se trouve dans plusieurs relations de voyages sur la longueur et la largeur de la Cafrérie. Dans une étendue de pays de 220 milles de large, à partir de la rivière de *Tumbo* jusqu'à celle de *Franzis*, du Sud au Nord, et de 86 à 100 milles de long, habitent les peuplades suivantes; 1.° les *Jamatianois*, ou *Jamatians*, qui avoisinent les Cafres méridionaux et dont le pays est situé vers le Sud-Est. 2.° Les *Muhotians*, qui sont bornés au Sud par ces Cafres, et à l'Est, par les *Jamatians*. 3.° Les *Kamtorrians*, qui ont pour limites au Sud le pays des *Muhotians*, et à l'Ouest, celui des *Birians*. Leur canton forme un triangle. 4.° Les *Birians* du royaume de Biri; ceux-ci se divisent en trois tribus; savoir: les *Birians* proprement dits; les *Gohavans*, qui sont venus des contrées méridionales s'établir dans ce royaume; les *Tambouskinois*, ou *Tamboukis*; 5.° Les *Kaminrukis*; (1)

(1) Je suis très-étonné d'entendre Le Vaillant parler de cette nation et dire qu'il a été dans le pays qu'elle habite, quand il est de fait qu'elle demeure à deux cents milles plus loin que n'a voyagé

ces derniers, quoique fort tolérans, n'en sont pas moins continuellement harcelés par leurs voisins. 6.° Les *Monikans*, dans le royaume de Monika; c'est une nation puissante et très-nombreuse : elle est bornée au Sud par le royaume de *Biri*, et à l'Est, 7.° par le pays occupé par les *Jamanpans*, qui ne vivent que de vol et de pillage, ainsi que le fait entendre leur nom qui signifie *voleur*. 8.° Les *Inhambanes*, qui habitent un petit royaume situé sur les bords d'un fleuve de ce nom. Ils ont accueilli les *Huyaminois*, qui habitoient précédemment un canton très-fertile le long de la rivière d'Aroé, mais dont ils avoient été chassés par les *Batanzanois*. 9.° Les habitans du royaume de *Sabla*. 10.° Ceux du royaume de *Sofala*. 11.° Les *Inhammois*. 12.° Les *Inhamasibas*. Ces quatre derniers peuples sont alliés, et continuellement en guerre avec le roi de *Monomotapa*, qui veut les réduire sous le joug. 13.° Le royaume de *Chicaro*;

---

cet auteur. En supposant même qu'il ait abandonné sa caravane pour faire quelques excursions, il n'en est pas moins impossible qu'il ait été si loin.

Cette peuplade est peu nombreuse. Elle compte environ trois mille ames; elle est généralement détestée et tourmentée par les Cafres méridionaux.

il est composé de quatre tribus qui jadis étoient gouvernées par un roi, savoir: les *Machubis*, peuple belliqueux; les *Chainuquois*, qui mènent une vie pastorale; les *Matinapinois*, qui se firent chasser du royaume de *Butua*, pour avoir refusé le tribut, et voulu assassiner le roi; les *Monglans*, peuple doux et en même tems très-courageux. Leur souverain ayant vendu comme esclaves à des François plusieurs de ses sujets qui se trouvoient hors d'état de payer l'impôt, fut, pour cet acte de barbarie, détrôné et mis à mort.

Parmi toutes les tribus, dont je viens de parler, il en existe encore plusieurs autres, peu considérables, qui ont leurs coutumes et leurs usages particuliers. Ce n'est que pour les choses essentielles, qu'elles sont tenues de se conformer à ceux de la nation qui les protège et les souffre sur son territoire.

Il y a des personnes qui comptent encore parmi les Cafres beaucoup d'autres peuples que ceux que je viens de nommer. Elles y ajoutent même les habitans du royaume de Monomotapa, et étendent les limites de la Cafrérie jusqu'à la rivière de *Chireyra*. Quelques-unes en ont fait d'autres divisions, et lui ont assigné d'autres bornes; mais toutes les peuplades que j'ai citées, sont rangées au

nombre des Cafres avec moins de restriction, par la majeure partie des habitans des cantons que j'ai parcourus.

Ce pays est en général assez fertile, malgré la quantité de montagnes et de marais que l'on y rencontre. S'il étoit mieux cultivé, il ne le céderoit en rien à plusieurs pays de l'Europe dont on nous vante la fertilité. Le blé viendroit en abondance, par exemple, dans tels endroits où l'on ne voit que du jonc, si l'on prenoit la peine de les défricher. On y trouve également beaucoup de mines, dont on ne profite point, parceque les habitans n'ont point les connoissances nécessaires pour les exploiter.

On y remarque une très-grande quantité d'animaux domestiques et sauvages, ainsi qu'un nombre infini de plantes et de simples qui bien certainement sont encore très-peu connus dans les pays étrangers.

Les habitans de ce qu'on appelle ordinairement la Cafrérie, se divisent ainsi que je l'ai déjà dit, en plusieurs nations. Je ne parlerai ici que de la manière de vivre, que des mœurs et des usages de celle que j'ai si parfaitement connue et qui a donné son nom à tout ce pays, je veux dire les Cafres méridionaux.

Ces Cafres adorent un Être suprême; ils

adressent aussi des prières à la lune et au soleil; mais ils n'ont ni prêtres, ni temples. Chacun adore la divinité à sa manière, et sa croyance sur ce point est aussi libre que sa pensée. Ce sont les plus âgés de la famille, hommes ou femmes, qui instruisent la jeunesse; le grand-père, par exemple, se charge de l'instruction des garçons, et la grand'mère de celle des filles.

Leur manière de s'habiller approche beaucoup de celle des Hottentots. Ils portent un tablier pour cacher les parties naturelles et un manteau qui s'attache sur les épaules, et qui est fait d'une peau de mouton. Les hommes tressent leurs longs cheveux et les attachent en forme de huppe, sur le haut de leur tête, par le moyen d'une bande d'étoffe qui les retient. Les femmes font avec les leurs des tresses qu'elles laissent flotter sur leurs épaules.

Le personnage le plus distingué d'un Kraal, c'est le *Mampa*. Il juge des affaires de peu d'importance; mais quand il s'agit de choses graves, ce sont tous les hommes du Kraal assemblés qui en décident. Ce sont eux, par exemple, qui prononcent les peines contre l'adultère. Les femmes qui s'en rendent coupables, sont très-sévèrement punies. La peine est moins forte pour les hommes. La Polygamie leur est permise.

Les Cafres sont très-belliqueux et très-braves. On les voit rarement fuir dans la mêlée; ils préfèrent d'y perdre la vie plutôt que de recourir à ce honteux moyen de la conserver. S'ils ont le dessous dans une bataille, comme cela leur arrive quelquefois, ce n'est point à leur lâcheté, qu'il faut l'attribuer, mais seulement à la supériorité de leurs ennemis. Ils se plaisent à faire la guerre; et c'est souvent ce goût de guerroyer qui la leur fait déclarer à leurs voisins. Leurs armes sont la sagaye et la massue. En 1709, lorsqu'ils furent attaqués par les Colons hollandois, ils mirent sur pied une armée de 40,000 hommes. Si les autres peuples qui les avoisinent, c'est-à-dire ceux qui s'étendent depuis les Colonies hollandoises jusqu'au royaume de *Biri*, fussent venus plus à tems à leurs secours, ils auroient pu mettre en campagne près de 80 à 90,000 hommes et se seroient rendus maîtres de la ville du Cap. Pour informer à l'instant les hordes qui se trouvent dispersées, que la guerre est déclarée, on plante sur une hauteur, vers les limites de chaque horde, un arbre dont on a ôté l'écorce, on l'entoure de branchages, et après l'avoir frotté de graisse, on y met le feu. (1)

Quand

(1) L'arbre qu'ils choisissent pour cela, porte un

Quand les autres hordes apperçoivent ce signal, elles volent avec leurs armes à la défense de celle qui est attaquée.

La danse, le chant et le jeu sont les occupations favorites des Cafres; c'est pour cette raison qu'il se donne souvent parmi eux des fêtes, particulièrement dans la saison où les nuits sont belles et lorsqu'il fait clair de lune. Car tout le tems que le soleil est sur l'horizon, ils évitent la danse et le jeu, afin, disent-ils, de ne point l'offenser par cette sorte d'amusement. Remportent-ils une victoire sur leurs ennemis; viennent-ils à tuer une bête féroce, à élire un Mampa où à faire quelque autre chose de ce genre; aussitôt il se donne une fête.

Pour régler le tems où elle doit avoir lieu, le *Mampa* place au-dessus de sa hutte des branches de palmier. Les jeunes gens qui ne sont point encore en état de porter les armes, n'ont point la permission d'assister à ces fêtes. Il est également défendu aux enfans d'être présens, lorsque leurs parens dansent. Les années se comptent par les lunaisons; il en

---

fruit qui ressemble à nos groseilles vertes; il porte aussi une espèce de cire qui tire sur le verd et dont les Colons se servent pour faire des bougies.

faut dix pour faire une année; et c'est pour cela que les saisons ne se ressemblent jamais.

Quoique les femmes de ce pays ayent peu d'autorité et qu'elles soient regardées comme esclaves, elles y jouissent cependant de plusieurs priviléges qui leur sont accordés par les loix. Lorsqu'une femme est accouchée, il est défendu au mari de paroître pendant trois jours dans la hutte où elle demeure. Si elle met au monde un garçon, c'est au père à donner le repas; de même que c'est la mère qui est chargée de le préparer, quand elle accouche d'une fille. Il n'est d'usage d'inviter à ce festin que les parens de la famille.

Il y a dans chaque Kraal et même souvent dans chaque famille des huttes destinées particulièrement pour les femmes qui accouchent; et aucun homme n'a la permission d'en approcher. Le divorce est aussi en usage chez les Cafres; c'est presque toujours le mari qui a seul le droit de le demander. La femme est tenue de vivre avec lui aussi long-tems qu'il le veut. Si cependant elle insiste pour que le divorce ait lieu, alors elle l'obtient; mais elle est obligée, dès ce moment, de quitter le Kraal.

Les loix défendent au mari de battre sa femme: c'est un privilége qu'ont les femmes cafres sur nos Européennes civilisées qui les

traitent avec tant de mépris. Un homme qui battroit sa femme, seroit mal vu par tout le monde, et généralement méprisé comme un vaurien par tous les habitans de son Kraal.

Pendant mon séjour parmi ce peuple, je n'ai jamais vu, ni entendu un homme se quereller avec sa femme, ni prendre avec elle le ton d'un maître impérieux. Chacun remplit ses occupations du mieux qu'il peut et suivant l'étendue de ses forces. Quand le mari est malade, c'est un autre homme de sa famille qui veille à ses affaires, et quand c'est la femme, une autre femme de sa famille est obligée de venir lui donner tous les secours dont elle peut avoir besoin.

Je vais reprendre maintenant la relation de mon voyage.

Pendant les six semaines que je passai au milieu de cette horde, je m'informai, le plus soigneusement possible, de tous les moyens à prendre pour continuer mon voyage en toute sûreté, et sans craindre de rencontrer personne qui vint y mettre obstacle.

Le 11 juillet, je quittai ce Kraal et dirigeai ma route vers l'Est, quoique les Cafres m'eussent conseillé de ne point m'avancer de ce côté. J'étois dans l'intention, en suivant cette direction, de me rendre en Egypte. Dans ce

premier jour de marche, j'eus des chemins passablement bons. Je ne vis sur ma route ni Kraals, ni ame qui vive. Je traversai une chaîne de montagnes couvertes de bois, où je m'arrêtai pour coucher. Il se trouvoit dans cette contrée tant de gazelles qu'elles vinrent par bande, à fort peu de distance du feu auprès duquel j'étois assis. J'eus le bonheur d'en tuer une avec la crosse de mon fusil. Elle me servit à faire un excellent souper. Je trouvai partout de l'eau en si grande abondance, que je fus obligé de passer à gué, plusieurs ruisseaux où j'en eus jusqu'à mi-jambe.

Le lendemain à midi, en quittant les montagnes, j'apperçus devant moi une plaine charmante, longue d'environ deux milles, et traversée par une rivière, large de sept pieds. L'eau, quoiqu'un peu salée, étoit cependant très-potable. La grande chaleur m'ayant obligé de m'arrêter quelques heures dans cet endroit, je profitai de ce moment de repos pour me baigner dans cette rivière. Le soir, quand j'arrivai à l'extrémité de la plaine, je découvris à quelque distance plusieurs huttes. Comme il étoit trop tard pour penser à m'y rendre, je me couchai sur l'herbe; et bien décidé à passer la nuit dans cet endroit, je m'appuyai la tête sur mon havresac.

Il y avoit environ une heure que j'étois à me reposer, quand je sentis quelque chose qui me touchoit aux pieds. J'avois mis mon fusil entre mes jambes, après avoir eu la précaution de passer la bandoulière dans mon bras. En voulant l'attirer à moi, je pressai par mégarde la détente, et le coup partit. M'étant levé aussitôt sur mon séant, j'apperçus quatre hommes qui, effrayés par le bruit du coup, s'étoient reculés à quelques pas de-là, et qui paroissoient craindre beaucoup de m'approcher. Je leur demandai en langue cafre ce qu'ils vouloient de moi? — « Savoir ce que tu viens chercher dans notre » pays et d'où tu sors, me répondit l'un d'eux. » Je continuai de leur demander s'ils étoient Cafres. Sur la réponse affirmative qu'ils me firent, — « eh bien! ajoutai-je, traitez-moi avec la même affection que vos autres compatriotes que je viens de quitter, et dites-moi si vous voulez m'accueillir dans votre Kraal, pour y passer la nuit? — » Il faut auparavant que nous sachions qui tu es, reprit le même homme qui m'avoit adressé la parole. — « Je suis, lui dis-je en l'interrompant, un étranger qui retourne dans sa patrie. — » Il suffit; suis-nous, et remets-moi ce *jakahjudma*, (cet instrument de mort) il vouloit désigner par là

mon fusil. Le lui ayant donné, je me levai et me mis en devoir de les suivre.

Ils me conduisirent dans une hutte, dans laquelle je trouvai étendu sur une natte, un vieillard malade, que je pris pour leur chef. Après s'être entretenus quelques instans avec lui, ils me montrèrent à l'entrée de cette hutte une peau de buffle, sur laquelle ils me firent signe de m'asseoir. Ce fut alors que je m'abandonnai à toutes mes réflexions sur ce que j'allois devenir. Je ne pouvois m'ôter de l'esprit que l'intention de ces hommes étoit de me tuer pour s'emparer de mon havresac. Ce fut au milieu de toutes ces noires pensées que je m'endormis, jusqu'au moment de l'arrivée d'une vieille femme qui entra de grand matin dans la hutte avec du lait et du melis, qu'elle apportoit au malade. J'eus beau lui faire signe, et lui adresser la parole, elle sortit sans me répondre un seul mot.

Environ une heure après, je vis entrer mon conducteur de la veille; je lui demandai du lait. Après m'avoir invité à prendre patience, il s'approcha du malade, avec lequel il s'entretint un instant; et il sortit ensuite. Je m'avançai alors vers ce vieillard, pour lui faire mes représentations; mais j'eus beau lui parler, il se contenta de remuer la tête sans me répondre une seule syllabe.

Je me décidai aussitôt à aller dans quelque autre hutte. Ayant pris mon havresac, je m'avançai vers celle qui étoit la plus voisine, et je priai le maître que je trouvai assis devant la porte, de me procurer quelque nourriture, et de préférence un peu de lait. Il me fit signe d'aller trouver sa femme, que je cherchai vainement pendant long-tems. Je pris alors le parti de m'en retourner m'asseoir devant la hutte du vieillard malade, pour voir si je ne découvrirois pas celui qui avoit emporté mon fusil. J'eus beau le demander à toutes les personnes que je vis passer; aucune ne prit la peine de me répondre.

Au bout de quelques instans, je me vis entouré par une foule d'hommes qui m'arrachèrent avec violence mon havresac. Tous mes cris furent inutiles; rien ne put les arrêter. Je saisis aussitôt, par les cheveux, celui qui l'emportoit. Je ne tardai point à être assailli par ses compagnons, qui m'obligèrent à le lâcher. Je me mis à crier encore plus fort que la première fois. Tout cela ne servit qu'à faire rire un peu plus tout ce qui m'environnoit. Déjà je craignois pour mes jours, et me voyois à deux doigts de la mort, quand arriva un homme qui, frappant à droite et à gauche de sa massue, sans m'épargner ni moi ni ses com-

pagnons, me poussa à la fin si brusquement dans la hutte, que je perdis un instant connoissance. Revenu à moi, je m'affermis encore davantage dans l'opinion où j'étois que, puisqu'on me laissoit ainsi sans me donner à manger, je ne tarderois certainement pas à être égorgé. Le vieillard, d'un air mécontent, me dit beaucoup de choses auxquelles il me fut impossible de rien comprendre. A la fin je vis rentrer la vieille femme dont j'ai déjà parlé, portant du lait et une mesure de melis. Après avoir mis le tout au milieu de la hutte, elle sortit. Sans savoir pour qui ce lait et ce melis étoient destinés, je m'avançai pour les prendre; et la provision disparut à l'instant.

Vers midi, arrivèrent à la hutte, trois des hommes qui m'avoient emmené au Kraal. Ayant reconnu parmi eux, celui qui avoit emporté mon fusil, je le priai de me le rendre, attendu que je voulois partir. Je lui racontai en même-tems que je désirois que l'on me rendît aussi mon havresac. Il sortit à l'instant sans proférer un seul mot; mais il ne tarda pas à revenir, accompagné par celui qui m'avoit frappé et poussé si brusquement dans la hutte.

Après un discours assez long dans une

langue qui m'étoit entièrement inconnue, il m'annonça, en cafre, que je ne tarderois point à recouvrer tous mes effets. Quelques-uns de ceux qui se trouvoient là, me dirent que celui qui m'avoit si mal mené, étoit le *Caujatu*, (le vice-commandant) et que c'étoit à lui que je devois la vie, par l'empressement qu'il avoit mis à arrêter les suites de la querelle qui s'étoit engagée entre moi et les habitans du Kraal; qu'au surplus aucun d'eux n'avoit eu le désir de me voler mon havresac; mais seulement celui de voir ce qu'il contenoit. Mon libérateur ajouta qu'il m'engageoit à rester encore, jusqu'à ce qu'il m'eût fait rendre ce qui m'appartenoit; j'obéis.

Vers le soir, il m'invita à entrer dans sa hutte. Lui ayant fait entendre que j'avois le plus grand besoin de boire et de manger, il fut me chercher un morceau de viande rôtie. Dans le même moment, on vint me rapporter mon fusil et mon havresac, que je visitai aussitôt pour voir s'il ne manquoit rien. Quand je lui eus fait signe que tout y étoit en ordre, « tu peux maintenant t'en aller, me dit-il, ou rester dans ma hutte, si cela te convient. Si tu nous quittes, n'oublie pas qu'il faut que tu te laisses fouiller par les hommes de notre tribu que tu pourras rencontrer. Ils

ne te prendront rien. En te dirigeant vers l'Est, tu verras encore cinq Kraals, qui sont habités par nos amis. Si tu veux rester dans ma hutte, je t'indiquerai le chemin que tu dois suivre ».

La soirée se passa très-gaiement. Un grand nombre de personnes s'étant rassemblées devant notre hutte, on fit placer le chef au milieu de ce groupe, et l'on s'avança à l'entrée du Kraal, où, après avoir allumé du feu, on se mit à chanter et à danser. Ce divertissement dura trois grandes heures ; quand il fut fini, on ramena le *Caujatu* dans sa hutte, sur laquelle on planta une branche verte pour annoncer la fête, appelée le *Mikaphikm*, c'est-à-dire, le *jour des dieux*.

Cette fête se célèbre à chaque pleine lune, pourvu qu'alors cet astre ne soit obscurci par aucun nuage. S'il arrive qu'il le soit, la plus grande tristesse règne dans le Kraal, par la raison que l'on croit que la Divinité est en colère. Ces peuples ont la même opinion par rapport au soleil. Quand, au moment de son lever, ils le voient couvert de nuages, ils ne manquent point de dire que cela vient de ce que la nation qui se trouve sous le point du ciel où cet astre se lève, l'a mis en colère. Lorsque vers midi, qui est le moment où il

est au-dessus d'eux, ils voient ces nuages dissippés, ils sont alors dans la plus grande joie, parce qu'ils croient avoir calmé son courroux par leurs bonnes actions; et ils font une fête en réjouissance. Quand au contraire le soleil arrivant sur leurs terres dans tout son éclat, vient à se couvrir, c'est un deuil universel dans toute la tribu; et l'on convoque à l'instant les juges, pour prononcer sur la punition de tous ceux qui jusqu'à ce moment ont transgressé les lois. S'il arrive que le ciel devienne plus serein, c'est une preuve de la justice du jugement qui a été rendu; mais si après cette apparition, il s'élève un orage, ce qui est commun, on conclut delà que le juge a prononcé à faux; et il est tenu de faire des excuses à celui qui a été puni.

Je ressentis pendant la nuit des douleurs très-vives dans tous mes membres, et je me levai. En voulant sortir de la hutte, je fus heurter contre mon hôte, qui jeta un cri de frayeur, en me sentant tomber sur lui. Quand je lui eus fait toutes mes excuses, et raconté le motif de cet événement, il se calma: s'étant levé, il fut allumer du feu et chercher quelques feuilles sèches qu'il me fit mâcher, et il m'engagea à sortir de la hutte. L'effet de ce remède fut aussi prompt qu'heureux. J'eus une

très-forte transpiration, et je ne ressentis plus la moindre douleur.

Le matin, je me remis en route, accompagné de mon hôte. Quand il m'eut montré le chemin que je devois prendre, il me quitta, en me remettant quelques-unes des feuilles sèches dont je viens de parler, et qui me furent dans la suite de la plus grande utilité.

J'eus un très-beau chemin jusqu'à peu près midi. Dans un petit bois que je traversai, je vis une très-grande quantité de prunes jaunes et de fruits à noyau. A la sortie de ce bois, j'apperçus un bras de la rivière de *Tumba* ou Tambu. Les habitans du pays l'appellent *Mhkyfah*. Elle est extrêmement poissonneuse. Après avoir pris avec la main plusieurs poissons, je les fis rôtir au feu que j'allumai, et mon dîner fut délicieux. Je vis à ma gauche quelques huttes éparses çà et là. Comme je n'avois besoin ni de boire ni de manger, je les évitai, et pris ma direction un peu vers le Nord-Est.

Sur le déclin du jour, je découvris devant moi une trentaine de huttes, vers lesquelles je m'avançai. Ayant vu une jeune femme qui en sortoit, je lui adressai quelques mots en langue cafre. Elle me regarda avec une sorte d'attention, mais sans me rien répondre. Je lui

fis entendre par signes que j'avois une très-grande soif. Elle me répondit alors par un autre signe, en me montrant la rivière que je venois de quitter. Lui ayant exprimé le désir que j'avois d'entrer dans quelque hutte pour me reposer, elle me montra le tapis de verdure qui étoit devant la sienne et s'éloigna de moi. Voyant que je la suivois, elle se retourna pour me repousser. Arrivé devant la première hutte où je l'avois suivie, je trouvai une trentaine d'hommes, armés de massues, qui me demandoient si j'étois un voleur. D'après la réponse négative que je leur fis, ils s'approchèrent de moi, examinèrent mon fusil et m'enlevèrent mon havresac. Après avoir éparpillé tout ce qui s'y trouvoit, un d'eux prit la hache, un autre mon fusil, et ils s'éloignèrent.

Quand j'eus ramassé tous mes effets, je m'avançai vers la première, et je demandai à parler au *Caujatu*. Je reçus pour toute réponse, de la part d'un jeune homme qui s'élança hors de la hutte, deux coups de massue; je ne demandai point mon reste. Je m'approchai d'une autre hutte, où l'on me fit la même réception. Voyant qu'il commençoit à faire nuit et que je ne pouvois trouver d'asile nulle part, je pris le parti de me retirer à l'entrée du Kraal.

Je m'assis sur l'herbe pour me reposer. Il me fut impossible de dormir un seul instant, tant j'étois préoccupé de la réception que l'on m'avoit faite, et des moyens que je pourrois employer pour recouvrer mon fusil et ma hache. A la pointe du jour je vis plusieurs hommes qui sortoient du Kraal. Croyant qu'ils me cherchoient, je m'avançai à leur rencontre; et après leur avoir adressé la parole d'un ton fort respectueux, je les priai de me rendre mes effets, afin que je pusse continuer ma route. Quand j'eus répondu à la question qu'ils me firent pour savoir d'où je venois et dans quel endroit j'allois, ils rentrèrent dans le Kraal. En attendant leur retour, je me couchai sur l'herbe. Ennuyé de ne pas les voir revenir, je pris le parti de retourner au Kraal, pour redemander ma hache et mon fusil.

Au moment où j'y entrois, j'apperçus les mêmes hommes avec lesquels je m'étois entretenu, qui s'avançoient vers moi avec leur massue levée et d'un air menaçant. Loin de paroître intimidé par leur présence, je tirai mon couteau dont je leur présentai la pointe, et je continuai de m'avancer vers les huttes. Ma bonne contenance leur en ayant un peu imposé, ils se retirèrent en criant: — *Bokatotago Kokh mahos* (Si tu viens dans nos

huttes, nous t'exterminons.) Cette menace ne m'empêcha point de continuer mon chemin. Je me rappelai dans ce moment que ce qu'il y avoit pour moi de mieux à faire, c'étoit d'aller trouver le chef du Kraal. Je savois que les huttes de ces chefs étoient ordinairement décorées de branches d'arbres aux jours de fêtes. Ayant porté mes regards autour de moi, je remarquai que la quatrième hutte à l'entrée du Kraal, se trouvoit ornée de cette manière, je doublai le pas pour m'y rendre, poursuivi par une bande d'hommes armés que je voulois éviter ainsi qu'une autre troupe de marmots, dont les cris ne me présageoient rien de bon.

Quand j'arrivai devant la hutte, le chef s'élança aussitôt vers moi, une grosse massue à la main. Je le suppliai de m'accorder sa protection, et de me sauver de la fureur de ses compagnons qui en vouloient à mes jours, parce que je leur redemandois des effets qu'ils m'avoient pris la veille. Après m'avoir écouté avec la plus grande attention, il m'invita à venir dans sa hutte, et me fit signe de m'asseoir sur le tapis de verdure qui se trouvoit à l'entrée. S'étant assis lui-même auprès de moi, il me demanda d'où je venois et où j'allois. Je lui racontai alors ce qu'il désiroit savoir, en ajoutant que depuis six lunes, que j'étois au milieu

de ses compatriotes, j'avois reçu partout l'accueil le plus flatteur, excepté dans son Kraal où l'on m'avoit cruellement maltraité. «Je me fusse bien gardé d'y venir, continuai-je de lui dire, si les *Mampas*, tes voisins, ne m'eussent assuré que je devois également trouver chez toi sûreté et protection».

Ce discours produisit son effet. Ce chef m'assura que je ne devois plus avoir la moindre inquiétude; que les effets qu'on m'avoit pris, me seroient rendus, et qu'il se chargeoit d'aller les chercher lui-même, si je voulois rester devant sa hutte, jusqu'à ce qu'il fût de retour. Aussitôt s'étant tourné vers ceux qui m'environnoient, et leur ayant dit quelques mots dans une langue qui m'étoit inconnue, il s'éloigna.

Au bout de quelques instans, je le vis reparoître, portant d'une main la monture de mon fusil, et de l'autre le canon que l'on avoit déjà à moitié brisé pour en faire des sagayes. Le plaisir de retrouver ma hache encore entière, ne put cependant me faire oublier le chagrin que me causa l'état de mon fusil, et je me plaignis amèrement à ce chef, d'une perte à laquelle il étoit difficile que je ne fusse point très-sensible, puisque je n'avois aucun moyen de la réparer. Ayant fait venir celui qui l'avoit brisé, il lui dit quelques mots;

et

et s'élançant sur lui avec sa massue, il l'eût assommé, si je ne l'eusse pris moi-même au collet pour l'en empêcher, en le priant de se calmer et de ne point maltraiter ce malheureux que je tâchai d'excuser de mon mieux. Je crus devoir employer ce moyen pour m'attirer la bienveillance des spectateurs, et leur ôter l'envie de m'espionner, ou de courir après moi, lorsque je quitterois leur Kraal. Après avoir mangé un peu de lait et quelques prunes, j'en sortis, accompagné du chef qui me remit sur ma route, et tout en maudissant l'auteur de la perte irréparable que je venois d'éprouver.

J'atteignis vers le soir la rivière de *Tambu*. J'apperçus à droite et à gauche plusieurs Kraals, mais je me décidai à ne point y entrer, quoique je n'eusse pour toute provision, qu'un peu de viande et quelques prunes. Après m'être reposé quelque tems, j'abattis un arbre dans l'intention de m'en faire un radeau, pour passer cette rivière. Le lendemain matin je mis mon train à l'eau, et je m'embarquai dessus. Arrivé heureusement à bord, j'essayai de prendre quelques poissons avec la main. La profondeur de la rivière m'en empêcha. N'ayant point de lignes pour pêcher, je me mis à ramasser des moules

que je fis cuire et que je trouvai excellentes. J'avois en face de moi une plaine couverte de joncs et de sable. Je préférai de la traverser plutôt que de m'engager dans la chaîne de montagnes qui se trouvoit à l'Est, et sur laquelle j'avois apperçu des huttes que j'étois dans l'intention d'éviter.

Sur une petite colline sabloneuse dans une espèce de prairie, je trouvai un nid d'autruche dans lequel il y avoit sept oeufs. Je fus enchanté de cette bonne fortune ; et quoique je n'eusse encore fait que deux milles, je me décidai à prendre gîte dans cet endroit, afin de préparer quelques-uns des oeufs dont j'avois la plus grande envie de goûter. En allant chercher du bois, je trouvai beaucoup de fruits à noyaux ; j'en ramassai une provision pour deux jours. Je fus visité pendant la nuit par un grand nombre de loups, de tigres et d'éléphans, dont la présence me causa beaucoup d'effroi, aussi-bien que celle de plusieurs chiens sauvages qui passèrent à quelques pas de moi à la poursuite de quelques buffles auxquels ils donnoient la chasse. Pour les empêcher de trop s'approcher de moi, je m'avançai le plus qu'il me fut possible auprès du feu que j'avois allumé, en tisonnant continuellement, afin que les étincelles qui voloient

au loin devant moi, les empêchassent de me voir. Ce moyen me réussit : je ne fus point apperçu, et, malgré l'occupation que me donna ce tisonnement pendant une grande partie de la nuit, je ne fus pas très-mécontent de la manière dont elle se passa.

Quand le jour eut paru, je me reposai pendant une couple d'heures, et ensuite je me remis en marche. Après avoir fait environ deux milles, j'arrivai sur les bords d'un bras de la rivière de *Tumba*. Vers le Nord-Est j'apperçus la rivière même, dont ce bras faisoit partie, et le long de ce fleuve, plusieurs huttes de distance en distance qu'il me fut impossible d'éviter. Cela ne m'empêcha pas de continuer ma route ; et vers les cinq heures après-midi, je me trouvai sur la rive de ce fleuve. Il n'y avoit pas long-tems qu'il s'étoit débordé et qu'il avoit submergé tous les environs. Car rien n'est plus ordinaire dans ce pays que de voir une rivière, qui est presque à sec le matin, inonder le soir le rivage dans un espace de trois ou quatre lieues, par la raison que les orages sont toujours accompagnés d'une pluie très-abondante.

M'étant approché de quelques huttes bâties le long du fleuve, je trouvai ceux qui les habitoient, occupés à la pêche. Je leur deman-

dai la permission de me retirer auprès de leur demeure pour m'y reposer, parce que depuis plusieurs nuits, l'inquiétude que m'avoient donnée les bêtes sauvages, m'avoit empêché de fermer l'oeil. Ils se regardèrent les uns les autres sans me répondre. Comme mon havre-sac me pesoit beaucoup, je m'en débarrassai; et après l'avoir mis par terre, je m'approchai de ces hommes pour les aider dans leur pêche. Cette bonne volonté de ma part parut leur faire plaisir. Quand leur pêche fut finie, ils ramassèrent leurs différens ustensiles et prirent le chemin de leurs huttes.

A la fin, un d'entr'eux m'adressa la parole. Impatienté de ce que je ne l'entendois point, il fut rejoindre ses camarades; et l'ayant suivi, j'essayai, chemin faisant, de lier conversation avec plusieurs de la bande; mais aucun ne put me répondre. Dans l'espoir de me faire entendre et de leur exprimer les différens besoins que j'éprouvois, j'eus recours aux gestes et aux signes. Arrivé à la hutte, je leur demandai du lait. Ils m'en offrirent aussitôt un assez grand pot. Je donnai, en retour, un oeuf d'autruche à celui qui me l'avoit apporté, et fus me placer sur le sable auprès de la hutte. Je ne tardai point à y être entouré par un très-grand nombre de personnes qui me re-

gardèrent avec la plus grande curiosité, mais qui ne me firent pas le moindre mal. Je regrettai beaucoup de ne pouvoir me faire entendre ; car je suis bien assuré que toutes ces bonnes gens se fussent empressées de me rendre beaucoup d'autres services. Leur ayant fait signe que je voulois me reposer dans cet endroit, je pris mon havresac que je plaçai sous ma tête en guise d'oreiller. Aussitôt plusieurs jeunes filles coururent me chercher quelques peaux de mouton, en me faisant signe de me coucher sur les unes et de me servir des autres pour me couvrir.

Quand je vis tout le monde aussi bien disposé en ma faveur, je pris par la main une des jeunes filles qui m'avoit apporté des peaux, et je l'attirai doucement pour la faire asseoir à côté de moi sur le nouveau lit que je devois en partie à ses soins. Un peu intimidée de mon air de familiarité, elle jeta d'abord un léger cri ; mais elle prit ensuite un peu plus d'assurance, quand elle vit que tous les spectateurs rioient aux éclats de la frayeur qu'elle venoit de montrer. Dans la crainte de la contrarier, j'abandonnai sa main ; mais à peine l'eus-je quittée, que chacun la poussa vers moi et l'engagea à prendre place à mes côtés. Elle y resta jusqu'a l'entrée de la nuit,

et ne me quitta que pour rentrer dans sa hutte, ainsi que toutes les autres personnes qui étoient venues pour me voir.

Malgré la faim qui me tourmentoit, je ne tardai point à m'endormir, tant j'étois fatigué de plusieurs nuits blanches que j'avois été obligé de passer sur le qui vive à cause des bêtes sauvages. A peine étoit-il jour que je fus réveillé par cette jeune fille, qui m'apportoit du lait et un poisson rôti. Mon déjeuner fini, elle me fit signe de la suivre dans une hutte où je trouvai plusieurs hommes qui se rassemblèrent autour de moi et qui m'offrirent du lait à discrétion. Un jeune homme me fit alors plusieurs signes pour me donner à entendre que, puisque le fleuve étoit débordé, il falloit rester chez eux, en attendant que les eaux se fussent retirées. J'y consentis. Aussitôt la jeune fille prit mon havresac qu'elle porta dans sa hutte. Ayant apperçu de loin qu'il y avoit du feu, j'y fus la joindre et fis cuire quelques oeufs d'autruche dont je régalai à mon tour ma jeune hôtesse.

Dans ces entrefaites, arriva sa mère qui revenoit de traire ses troupeaux. Elle m'offrit du lait et m'accueillit de la manière la plus simple et la plus amicale. En sa qualité de veuve, les loix du pays lui permettoient de

loger chez elle un étranger. J'avoue que je fus un peu surpris de l'accueil que je reçus chez une horde qui étoit cependant de la même nation que celle qui m'avoit si maltraité quelques jours auparavant. Désirant me rendre utile à ces bonnes gens, je les aidai à pêcher, à chasser, à dépecer le gibier qu'ils avoient tué etc. Je leur appris à faire une certaine espèce de filets (1), différens de ceux dont ils faisoient usage. Ce service acheva de me mettre dans la plus grande faveur auprès de tous les habitans du Kraal. Leur ayant demandé si je pourrois pénétrer dans le pays qui se trouvoit de l'autre côté du fleuve, ils me dirent qu'il dépendoit de moi de l'essayer; mais qu'ils me prévenoient en même tems que je ne manquerois pas d'y rencontrer des hommes qui rôdoient continuellement de côté et d'autre pour piller; qu'ils étoient très-sauvages, et plongés dans la plus grande misère par la mauvaise qualité de la terre qu'ils habitoient.

Cette nouvelle me rendit un peu incertain sur le parti que je devois suivre. Comme je

(1) Ceux dont ils se servoient, pouvoient avoir six à neuf pieds de long, sur quatre de large. Ils étoient faits de lanières de peaux de mouton et ressembloient à une léchefrite.

désirois cependant prendre la route la plus directe pour continuer mon voyage, je me décidai à tenter la fortune, et après neuf jours passés au milieu de ces bons amis, je traversai avec leur secours, le *Tumba*, et me dirigeai vers le Nord, où j'avois l'espoir de trouver quelques hordes de la même nation que celle que j'avois quittée, et qui, selon toute apparence, me recevroit avec amitié. La jeune fille, dont je viens de parler, m'accompagna avec trois de ses frères jusqu'au pied d'une montagne où nous nous séparâmes, après nous être fait les adieux les plus touchans.

Parvenu au haut de cette montagne, je découvris la mer dans le lointain, et devant moi, une chaîne énorme de hautes montagnes, ainsi que quelques huttes répandues de côté et d'autre. A la descente de la montagne, après avoir traversé une plaine de peu d'étendue, je découvris à ma droite six huttes fort élevées, vers lesquelles je dirigeai mes pas. N'ayant vu personne dans la première, je me mis à appeler pour voir s'il ne se présenteroit pas quelqu'un à qui je pusse faire des questions sur le nom de cet endroit. J'entendis une voix sourde qui me répondoit; mais je ne vis personne. M'étant approché davantage en face de la porte de la hutte, je distinguai une voix

d'homme, entrecoupée par des plaintes et des gémissemens. J'eus beau demander qui étoit là, on ne me répondit rien. Au moment où j'allois m'éloigner, je vis sortir de cette hutte un homme qui se trainoit sur ses deux mains et dont le visage étoit effrayant. Il avoit la petite vérole (1) et d'une force dont je n'avois jamais vu d'exemple chez aucun Européen; ajoutez à cela le contraste singulier que formoient sur le corps noir du malade ces boutons rouges et blancs dont il étoit couvert. La vue de ce malheureux me causa un violent effroi qui ne tarda pas à se changer en compassion; je lui donnai un des oeufs d'autruche qui me restoient, et je le quittai pour aller visiter la demeure de ses compatriotes plus heureux que lui. Ces six huttes étoient destinées uniquement pour ces sortes de malades, dont on ne prend aucun soin par la peur que l'on a de gagner leur maladie. On craint ici la petite vérole autant que la peste. Celui qui en est attaqué, est obligé de quitter la horde et de se retirer dans des huttes isolées où personne

(1) Il est vraisemblable que ce n'étoit point ce qu'on appelle en Europe la petite vérole, mais quelque autre maladie de peau épidémique et particulière à cette nation.

ne va le visiter. Quand par malheur, il n'y porte pas une assez ample provision de vivres, ou qu'il est trop foible pour sortir, afin de s'en procurer, il faut alors qu'il périsse de faim et de misère. Je m'empressai de m'éloigner, pour ne pas être vu par les habitans du Kraal, qui étoit tout proche de là; par la raison que s'ils m'avoient apperçu dans le quartier des malades, ils n'eussent pas manqué de me congédier, et peut-être même de me maltraiter.

Arrivé à l'entrée de ce Kraal, composé environ de soixante-dix huttes, je fus aussitôt environné par un si grand nombre de personnes, qu'il me fut impossible de faire un pas. A la fin je vis arriver le chef. C'étoit un jeune homme bien fait et d'une taille assez avantageuse. Après m'avoir introduit dans le Kraal, il ouvrit une hutte qui n'étoit habitée par personne et m'y fit entrer. Enchanté de voir qu'il entendoit quelques mots de la langue cafre, je lui fis ma petite harangue. Mon premier soin fut de lui raconter d'où je venois et dans quel endroit je voulois aller; il m'écouta avec la plus grande attention. Ayant remarqué, pendant que je lui parlois, qu'il jetoit souvent les yeux sur mon havresac et qu'il paroissoit y désirer quelque chose, je tirai de ma poche trois escalins que je lui donnai. Il

les reçut avec grand plaisir, les examina pendant quelque tems et parut se montrer de plus en plus disposé à m'accorder sa protection. Je lui demandai à boire; il sortit alors de la hutte, et au bout de quelques minutes, je vis arriver une jeune femme qui m'offrit du lait et de la galette de maïs. Ceux qui étoient présens, témoins de l'air d'empressement avec lequel elle me prioit d'accepter ces alimens, coururent à leur tour me chercher du lait.

La nuit étant arrivée, je disposai ce qui m'étoit nécessaire pour coucher dans cette hutte; mais le chef du Kraal s'y opposa, par la raison qu'elle avoit été occupée par des personnes attaquées de la petite vérole. Je m'avançai alors devant la hutte; et plusieurs de ceux qui étoient là, furent me chercher des peaux de mouton pour me couvrir.

Le lendemain matin à mon réveil, je me sentis un violent mal de tête, accompagné d'un tel frisson qu'il me fut impossible de me lever. A la fin la fièvre se déclara; je restai couché, en attendant le moment de la sueur. Plusieurs hommes qui étoient restés auprès de moi, parurent persuadés, d'après l'état d'accablement où je me trouvois, que j'allois avoir la petite vérole. Je leur montrai les marques que j'avois déjà sur le corps et au visage. Ils

parurent un peu plus rassurés; et le chef qui entendoit passablement ce que je disois, me répondit que cette indisposition n'étoit occasionnée que par les prunes que j'avois mangées la veille, et par dessus lesquelles j'avois bu du lait. Le lendemain je me trouvai entièrement guéri. Cependant pour prévenir le retour de la fièvre, je broyai quelques-unes des feuilles que j'avois reçues d'un Mampa, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire; et comme je connoissois la propriété qu'elles avoient, lorsqu'elles étoient réduites en poudre, j'en fis une espèce de bol que j'avalai. Je fus très-fortement purgé; et je n'entendis plus parler de fièvre.

On m'eût sans doute, dans une autre circonstance, engagé à passer quelques jours dans ce Kraal; mais comme je remarquai que plusieurs des habitans craignoient que je ne leur donnasse la fièvre, qu'ils regardoient comme une maladie contagieuse, je me remis en route avec deux très-gros morceaux de buffle, dont ils m'avoient fait présent. En sortant du Kraal, je vis plusieurs champs de mil et de blé de Turquie.

Pendant l'espace de cinq milles, je voyageai dans une vallée très-fertile, resserrée par une longue chaîne de montagnes. J'y trouvai beau-

coup d'arbres chargés de fruits de différentes espèces; mais je n'en mangeai point. La grande chaleur m'avoit entièrement ôté l'appétit.

Le soir je m'arrêtai auprès d'un ruisseau qui couloit dans ce vallon. J'y allumai du feu avec l'intention de passer la nuit dans cet endroit; il me fut impossible de reposer un seul instant, par la grande quantité de gros serpens dont je me vis environné et que le feu sembloit attirer. Le matin j'apperçus encore beaucoup de singes, dans le nombre desquels il s'en trouvoit plusieurs qui pouvoient avoir trois pieds et demi de long. Aussitôt qu'ils me virent, ils grimpèrent sur les arbres, sans paroître effrayés ni par les pierres que je leur lançai, ni par les cris que je faisois pour les appeler. Ils ne me répondirent que par un certain *ho* qui fut répété en refrain par toute la bande. Plusieurs s'approchèrent assez près de moi pour me regarder. La crainte d'être attaqué par ces animaux m'empêcha de partir d'aussi bonne heure que je le désirois. Je fus obligé d'attendre qu'ils se fussent retirés.

En quittant ce vallon, j'entrai dans une très-belle plaine, où je découvris des huttes répandues de tous les côtés. Très-près de là, sont les limites qui séparent les *Jamatians* et les *Muhotians*, à une demie journée de chemin

de la rivière de *Makumba*. Je m'avançai vers la horde la plus voisine, qui comptoit une quarantaine de huttes ou environ; j'y fus très-bien reçu. Les habitans se mirent à danser autour de moi; m'apportèrent ensuite du lait et des galettes de maïs qu'ils parurent m'offrir du meilleur coeur possible. Je remarquai surtout l'empressement des jeunes filles à m'apporter des prunes, avec d'autres fruits à noyaux, des gâteaux de maïs et beaucoup d'autres vivres. Jusqu'à minuit, j'eus la compagnie la plus nombreuse; alors on m'invita à venir me reposer devant la hutte du chef, où l'on avoit étendu d'avance des peaux de mouton pour me recevoir.

A mon réveil, je trouvai un grand nombre d'hommes rassemblés autour de moi, avec un excellent déjeuner, qu'ils m'avoient préparé. Je leur eusse volontiers fait à chacun mon petit présent; mais comme j'avois cousu mon argent dans la poche de mon gilet, je ne crus pas prudent de laisser voir à tant de monde ce que je possédois, dans la crainte qu'il ne prît envie à quelqu'un d'entr'eux de m'en dépouiller.

Le bon accueil que je reçus, m'engagea à passer quelques jours dans cet endroit, afin de prendre tous les renseignemens qu'il me seroit possible sur les peuples voisins de cette

horde. On me l'avoit dépeinte dans les autres Kraals, comme une nation cruelle et avide de pillage. J'appris dès le premier jour, qu'elle étoit en effet un peu voleuse, mais qu'elle ne faisoit aucun mal aux étrangers qui arrivoient dans cette contrée.

Un homme d'un certain âge m'ayant abordé avec l'air du plus grand intérêt, parut fort étonné de la singularité de mon costume. Il me témoigna le plus grand désir de mettre mes hauts-de-chausses. J'y consentis, et sa joie fut des plus grandes. Mais comme ceux que je portois, étoient remplis de vermine, et que je voulois épargner à ce brave homme les désagrémens d'un pareil cadeau, j'en tirai de mon paquet d'autres de toile, et tout neufs; il les accepta avec autant de plaisir que j'en avois moi-même à les lui offrir. Sa fille, jeune personne bien faite, de treize à quinze ans, étant arrivée dans ce moment avec du lait qu'elle m'apportoit, je lui fis présent d'une chemise que je lui passai aussitôt moi-même. Cette munificence causa la plus grande joie à tous les spectateurs et les engagea à redoubler d'attention pour moi. Je leur demandai deux peaux de mouton pour me faire un tablier que je m'attachai autour du corps; afin d'empêcher la vermine de s'y mettre, je les frottai avec de

la graisse de queue de mouton. Cet habillement me fut d'une grande utilité, et extrêmement commode. Le reste du tems, je le passai avec le bon vieillard à lancer des flèches, à aller à la chasse, et tâcher d'apprendre quelques mots de la langue.

Un jour que j'étois sorti du Kraal pour aller me promener dans les environs, on avoit préparé avec un fruit appelé *Gegathoguhia* (1) une espèce de moût dont on me fit boire à mon retour et que je trouvai excellent. A force de répondre à tous les toasts que chacun me porta, je m'enivrai, sans m'en appercevoir, au point que je me mis à chanter, et à me livrer à la plus folle gaieté. A peine fut-on instruit dans le Kraal de ce qui se passoit, que je vis arriver, entr'autres, une foule de jeunes filles qui s'empressèrent à l'envi de m'offrir de cette liqueur dans des *couis* de calebassiers. (2) La grace, le plaisir avec lequel cette liqueur m'étoit offerte, m'en fit boire tant que j'achevai de m'enivrer; prenant par la main plusieurs jeunes

(1) C'est une espèce de prune de la grosseur d'un oeuf de poule.

(2) Vaisseau faïit avec le fruit du calebassier, en usage aux îles et en Afrique, où il sert comme servent ici les sébiles de bois.

jeunes filles, je les embrassai et me mis ensuite à danser et à faire toutes les folies qui me passèrent par la tête. Ces différens traits de gaieté plurent beaucoup à toute la compagnie, et ne contribuèrent pas peu à me faire jouir dans le Kraal de la plus grande considération. Dès ce moment les vivres m'arrivèrent en affluence, et je fus très-respecté. Si j'avois un instant le moindre chagrin, aussitôt il étoit partagé par tout ce qui m'approchoit. On se livroit de même à la joie, quand on voyoit briller sur mon visage le calme et la sérénité.

C'est ici la place de dire quelque chose sur l'origine, les mœurs et les usages de cette nation, surtout d'après l'opinion assez généralement répandue que ces peuples, et plusieurs autres de leurs voisins, sont les hommes les plus cruels et les plus sauvages. On sait en général très-peu de choses sur eux en Europe; et d'après la conduite de quelques individus, on va conclure que telle est celle de toute la nation. La conséquence n'est ni juste, ni raisonnable.

Les *Jamatians* ainsi que leurs voisins conquirent à peu-près vers le même tems sur les Cafres méridionaux le royaume *d'Angola*; mais il n'est pas possible de déterminer l'époque

précise où cette conquête a eu lieu. Ils prétendent eux-mêmes qu'elle a été faite avant *Aurorelup*, c'est-à-dire, il y a plus de trois cents ans ; mais la manière de compter les années, ne se rapporte point avec la nôtre, puisque les leurs ne sont composées que de dix lunes, et que par conséquent elles sont plus courtes. D'autres font remonter cette conquête à quatre et cinq cents ans, sans en assigner cependant la véritable date. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'elle a eu lieu vers le tems où les Portugais ont abordé dans ce pays pour y propager la religion catholique, en mettant tout à feu et à sang.

Leur idiome s'est un peu corrompu par le mélange qu'ils ont fait de plusieurs mots et d'un grand nombre d'expressions qu'ils ont empruntés des Cafres méridionaux, dont ils ont également pris différens usages. Les institutions suivantes leur sont particulières : leur chef jouit d'une autorité illimitée sur toute la horde ; il est tout à la fois législateur et juge. Les jours fixés pour rendre la justice sont ordinairement, comme chez les Cafres, ceux où le ciel est couvert de nuages. En tems de guerre, chacun, à l'exception du chef, jouit du même privilége, et peut faire ce qui lui convient le mieux. Il leur arrive souvent de se

réunir quarante à cinquante personnes pour fondre sur l'ennemi. Lorsque le chef vient à être tué, ou dangereusement blessé, on choisit alors pour le remplacer celui qui inspire le plus de confiance par ses talens et son mérite.

On peut évaluer à 30,000 ames, le nombre des individus qui composent cette nation. Les hommes s'occupent de la chasse; et les femmes, des détails du ménage et du soin des troupeaux. C'est le père qui est chargé de l'éducation des garçons, et la mère de celle des filles pour tout ce qui a rapport à leurs petites occupations ordinaires et journalières. Ce sont les grands-pères qui prennent soin de les instruire sur ce qui concerne les usages religieux et les moeurs. La circoncision est une cérémonie qui leur est inconnue.

Une particularité en usage pour ceux qui veulent se marier, c'est que celui qui recherche une femme, ne peut l'obtenir qu'après avoir donné des preuves de sa bravoure, soit en tuant une bête féroce, soit en faisant toute autre action d'éclat. Cette épreuve faite, il peut prendre deux, trois femmes, et même un plus grand nombre, si cela lui convient. L'adultère est puni de la peine de mort, surtout pour les femmes. Elles ont beaucoup plus de prérogatives dans ce pays que chez plusieurs autres

peuplades, particulièrement lorsque le premier enfant, à qui elles donnent naissance, est un garçon.

Le divorce est très-rare. Il n'a lieu, quelquefois, que pour cause de stérilité de la part de la femme. Le mari en fait sa plainte à ses grands parens, ou, quand ils n'existent plus, à ceux de la femme. La chose alors est portée devant le chef, qui décide que la femme a la permission de cohabiter pour quelque tems avec d'autres hommes. Si elle devient enceinte, le mari qui a porté plainte contre elle, est tenu de lui faire réparation, en présence de toute sa commune qui se rassemble pour cet effet, et de prier les dieux de ne point le punir de l'accusation qu'il lui a intentée.

Les femmes accouchent sans la moindre peine; quand elles ressentent les premières douleurs de l'enfantement, elles sont obligées de se réfugier dans des huttes particulières qui leur sont destinées, et où elles sont assistées par d'autres femmes de leurs amies. Aucun homme, pas même leur mari, n'a le droit d'y pénétrer. Au bout de quatre jours, l'accouchée revient trouver son mari. Quand elle a donné le jour à un garçon, c'est le père qui est tenu de faire les frais du repas qu'il faut qu'il donne. Si au contraire c'est une fille,

c'est alors la mère qui est obligée de traiter ses amies ; et aucun homme n'a la permission d'assister au repas qu'elle leur donne.

Cette nation est accusée de paresse ainsi que plusieurs autres peuples d'Afrique ; mais je suis persuadé que des Européens qui viendroient s'établir dans ce pays, ne seroient pas eux-mêmes plus actifs et plus laborieux. La grande chaleur du climat accable et énerve l'homme le plus robuste. Ajoutez à cela que la majeure partie de ces peuples manquent d'outils propres et convenables pour la culture, tels que des bêches, des râteaux et d'autres choses semblables ; et de plus, la terre est souvent si dure qu'on est quelquefois obligé de la fendre avec une espèce de hache. La culture de quelques arpens plantés en maïs et en mil, prend beaucoup de tems et coûte aux cultivateurs des peines et des fatigues incalculables. J'ai vu des hommes très-forts et très-laborieux ne pouvoir défricher en un jour plus de six pieds quarrés. On recouvre la terre qui a été labourée de deux pouces de sable, afin que la force de la chaleur n'absorbe point aussi vite l'humidité, et pour l'empêcher de se crevasser à la suite d'une pluie abondante par l'effet de la chaleur qui ne tarde point à reprendre. Le soin des bestiaux coûte beaucoup moins de peines,

et rapporte davantage, ainsi que la chasse et la pêche. Sans doute cette nation est très-portée au vol et au pillage ; mais elle n'égorge point, ne se nourrit point de chair humaine, ainsi que l'ont rapporté différens Européens (1) qui ont prétendu avoir été chez ces peuples, et avoir vu qu'ils se nourrissent avec délices de chair humaine. Ce sont des impostures que je me crois obligé de réfuter. Tout voyageur qui entend un peu leur langue, n'a pas la moindre chose à craindre, surtout s'il est mal habillé, et s'il ne porte sur soi aucune chose précieuse capable de tenter leur cupidité. S'il arrive qu'on lui enlève quelqu'effet, il peut être assuré qu'il lui sera rendu quelqu'autre chose en échange, s'il le demande.

On enterre les morts à une très-grande distance du Kraal. Pendant trois jours, les parens sont obligés d'entretenir du feu sur la tombe, afin d'empêcher que les bêtes sauvages ne soient attirées par l'odeur des corps morts. Il arrive rarement que l'on meure dans le Kraal même, par le soin que l'on prend de transporter les malades dans des huttes qui en sont à une certaine distance ; cet usage vient de la

(1) Kolbe, Sparrmann, Paterson et plusieurs autres.

croyance où l'on est que toute maladie se gagne, et que c'est une obligation pour ceux qui se portent bien de chercher par ce moyen à se préserver de la contagion.

CHAPITRE V.

L'auteur quitte le territoire des Jamatians, et traverse celui des Muhotians où il est d'abord assez mal accueilli, excepté par les femmes qui lui témoignent en général assez d'intérêt. L'auteur rencontre les cadavres de cinq Européens qui avoient été assassinés. De quelle manière il résiste à des propositions honteuses qui lui sont faites, et parvient à un autre Kraal de Muhotians, qui lui permettent de continuer son voyage. Il arrive sur les bords du Makumbo, qu'il trouve débordé. Il s'avance vers des villages habités par les Kamtarrians. Détails sur cette nation, son caractère, ses mœurs, ses usages, sur la langue du pays etc.

Après un séjour de trois semaines chez les Jamatians, je me disposai à quitter ce peuple et à continuer ma route. En sortant de ce Kraal, je me dirigeai plus vers le Nord que du côté de l'Est, par l'espoir que j'avois de trouver plus de facilité pour passer la rivière de *Makumbo*. Je traversai une plaine déli-

cieuse, qui pouvoit avoir cinq milles de long sur trois de large. Vers le soir, je passai cette rivière, par le moyen d'un radeau que je construisis. Arrivé sur l'autre rive, je me décidai à y faire halte pour la nuit. Comme mes habillemens étoient remplis de vermine, je pris le parti de les brûler, et je ne gardai que le gilet dans lequel mon argent étoit cousu. Plusieurs boucs s'étant approchés du feu auprès duquel j'étois couché, j'eus le bonheur d'en tuer un d'un coup de hache, et j'en fis cuire un morceau pour mon souper.

Je me levai à la petite pointe du jour, et gagnai une chaîne de montagnes, qui sert de limites au canton des Jamatians et à celui des Muhotians. Il étoit près de midi, quand j'arrivai au sommet. Vers le déclin du jour, je me trouvai avoir dépassé cette chaîne de montagnes, et à l'entrée d'une plaine sablonneuse où je m'arrêtai pour coucher.

Le lendemain matin, après avoir marché pendant quelque tems, j'apperçus six Muhotians qui chassèrent. C'étoient les premiers que je rencontrois. Comme ils ne m'avoient point vu, je les appelai; et ils s'arrêtèrent à l'instant. M'étant approché d'eux, je leur demandai en langue cafre si leur chasse avoit été heureuse. — « Oui, me répondit un de la bande;

nous avons pris un animal curieux. » C'étoit de moi dont il vouloit parler.

Je ne tardai point à remarquer combien leur air étoit dur et sauvage. Ils avoient tué un vieux chevreuil qu'ils m'ordonnèrent de porter. Accablé par le poids de cette charge, je me laissai tomber plusieurs fois par terre. Ce fut à grands coups de poing qu'on me releva, et je me vis obligé de les suivre ainsi, pendant plus de deux lieues, mon chevreuil sur le dos, à travers des haillers et de grands joncs, d'où j'avois toute la peine du monde à me tirer; ce qui parut amuser beaucoup ces Muhotians.

A l'entrée de la nuit, nous atteignîmes un Kraal, composé d'une quarantaine de mauvaises huttes, et situé le long d'un bras du *Makumbo*. Au cri d'un des chasseurs, je vis accourir à notre rencontre un grand nombre de *Muhotians*, pour voir la bête curieuse; car c'étoit aussi le nom que ceux-ci me donnèrent. Aussitôt que j'eus mis le chevreuil par terre, ils s'emparèrent de mon paquet, qui fut très-soigneusement visité, m'ôtèrent mon tablier de peau, et me laissèrent nu comme la main. Plusieurs femmes et jeunes filles accourues pour me voir, répétèrent entr'elles que j'étois un *joli blanc*. Voyant cependant que j'avois l'air de souffrir de l'état de nudité où je

me trouvois, elles demandèrent que mon tablier me fût rendu. On leur répondit que je pouvois m'en passer, et que je n'en serois que plus à mon aise.

Au bout de quelque tems, on me fit entrer dans le fond de la hutte, afin de m'ôter toute possibilité de m'enfuir. On me donna une peau sur laquelle je me couchai. J'étois dans l'accablement le plus douloureux; car je ne m'attendois à rien de bon de la part de ces hommes durs et grossiers; mais il fallut bien me résigner à mon triste sort. Dévoré par une soif brulante, je demandai un peu de lait que l'on me donna avec un morceau de galette de mil.

Quand je me sentis un peu réparé par le sommeil de l'état d'affaissement dans lequel j'étois tombé, je formai la résolution de ne plus souffrir les mauvais procédés que l'on pourroit encore avoir envers moi, dût-il m'en coûter la vie. Voyant que la plupart de ces hommes étoient sortis, je me levai; et m'étant fait un tablier de la peau que l'on m'avoit donnée pour me coucher, je me l'attachai autour des reins et m'avançai à l'entrée de la hutte. Au moment où j'avois le pied sur le seuil de la porte, je rencontrai une femme à qui je demandai mes effets. Elle ne me répondit rien; mais elle me fit signe de rentrer,

si je voulois éviter les mauvais traitemens que je ne manquerois point d'éprouver de la part de son mari, aussitôt qu'il me rencontreroit hors de la huttë. Voyant que je lui renouvelois la même demande, elle me fit signe que mes effets étoient dans la cabane, mais qu'elle n'osoit point me les rendre. Elle m'offrit alors du mil et du lait que je mangeai avec le plus grand plaisir.

Mon déjeuner fini, je me mis à dépouiller le chevreuil, et à le découper de la même manière que cela se pratique en Europe. Mon hôte étant survenu pendant que j'étois occupé à ce travail, me regarda faire un instant, et parut être fort content de l'adresse avec laquelle je découpois les viandes. Il voulut m'ôter le tablier que j'avois autour du corps. La résistance que je fis pour l'en empêcher, lui causa d'abord un peu d'embarras, et je vis qu'il prenoit plaisir à me tourmenter pour voir comme je me défendrois. A la fin il fut dans sa hutte chercher sa massue, et me menaça de m'en assener un coup sur les épaules, si je m'avisois de lui résister plus long-tems. Transporté de colère, je m'avance sur lui, tenant à la main le couteau (1) avec lequel je dépeçois

(1) Ces couteaux sont de la longueur d'un pied;

le chevreuil ; mais cette imprudence pensa me coûter la vie. Tous ceux qui étoient présens, s'étant mis à rire aux éclats, mon hôte entra dans une telle colère qu'il s'élança sur moi, comme s'il eût voulu me tuer. Après avoir paré le coup qu'il me portoit avec sa massue, je sautai à mon tour sur lui pour la lui arracher des mains, et quand elle fut en mon pouvoir, je la levai de toute ma force pour lui en appliquer un coup sur la tête. Dans ce même instant je fus saisi par plusieurs personnes, qui m'entraînèrent à quelques pas de-là, poursuivi par mon hôte qui vouloit toujours toucher sur moi.

Arrivé près d'une autre hutte, je vis s'avancer à ma rencontre un homme d'un certain âge, qui me parut être le chef du Kraal. Après m'avoir examiné avec la plus grande attention, il se tourna vers mon agresseur avec lequel il eut une conversation très-vive. Il me fut impossible d'y comprendre un seul mot. Lorsque mon hôte eut un peu repris ses sens, et qu'il fut devenu plus calme, le vieillard voulut me conduire dans sa hutte ; mais je le

---

la lame est large de deux pouces. Ils ressemblent beaucoup aux tranchets dont se servent les cordonniers.

priai de me faire rendre mes effets, et particulièrement ma hache à laquelle je tenois beaucoup. Ne pouvant entendre ce que je lui disois, il me regarda, mais sans rien me répondre. Mon hôte lui expliqua alors ce que je demandois, et il dépêcha aussitôt un jeune garçon qui me rapporta mes effets. J'entrai alors dans la hutte tant pour me soustraire aux ardeurs du soleil, qu'aux importunités de la foule qui m'environnoit. Curieux d'entendre ce que l'on disoit devant cette hutte où j'étois sûr que l'on parloit de moi, je compris par les différens signes des interlocuteurs et par quelques mots que j'entendis, que leur intention étoit de me garder chez eux, jusqu'à ce que j'y eusse laissé quelque rejeton de ma race.

Vers la brune, on me conduisit derrière le Kraal, dans un endroit où dansoient plusieurs jeunes filles. Le vieillard m'engagea à prendre part avec elles à ce divertissement. La faim qui me tourmentoit, ne me permettoit guère d'avoir le coeur à la danse. Je restai donc à ma place, et ne montrai nulle envie de me rendre à ses conseils. Il me les réitéra de nouveau, en me montrant une jeune fille charmante que je pris par la main, mais que je ne suivis point au cercle où dansoient ses autres compagnes.

Voyant que je ne remuois point de l'endroit où j'étois, elle s'avança de nouveau vers moi pour m'engager à venir danser avec elle. Je lui fis entendre par différens signes, que je me mourrois de faim. Elle courut faire part de mes besoins au vieillard, qui fit apporter sur-le-champ un morceau de viande rôtie avec plusieurs galettes de mil.

Aussitôt que j'eus mangé, je pris la main de la jeune fille, et me rendis avec elle dans le cercle où étoient toutes les danseuses. Au bout d'une demi-heure, le vieillard s'étant levé pour retourner dans sa hutte, je le suivis accompagné par ma danseuse, qui passa la nuit avec moi.

Le lendemain matin, je me levai avec l'intention de m'enfuir secrètement; mais ma compagne, qui devina mon projet, courut en instruire le vieillard, qui s'avança vers moi en colère et comme pour me battre. A la prière de cette jeune fille, il consentit à me faire grâce; mais je fus privé de déjeuner, et condamné pour ma peine d'avoir voulu m'évader ainsi, à porter du bois dans la hutte. J'essayai une seconde fois de prendre la fuite, et j'eus le bonheur d'y réussir. Quand j'eus apporté une partie du bois dont j'avois été condamné à approvisionner la cabane, je fis semblant

de vouloir encore en aller chercher d'autre; et je profitai de ce moment pour m'enfuir vers un autre canton où je me crus enfin à l'abri de toute poursuite, une fois que j'eus gagné les montagnes.

Je n'avois sauvé que mon gilet et ma hache. Je n'en fus pas pour cela moins joyeux d'en être quitte à si bon compte, et je me mis à marcher très-vite. Je me trouvai bientôt tellement accablé de fatigue et de lassitude, qu'il me fut impossible d'atteindre un Kraal que j'apperçus devant moi. Obligé de m'arrêter pour me reposer à quelque distance de-là, je me couchai par terre tout de mon long, pressé par la faim et par la soif, sans espoir de trouver aucun moyen de calmer l'un ou l'autre de ces besoins. Lorsque je me fus un peu reposé, je fis ensorte de gagner la hauteur où je venois d'appercevoir un troupeau. Je rassemblai toutes mes forces, et me mis en marche de ce côté, pour aller demander de l'eau au pâtre que j'espérois y rencontrer. Aussitôt qu'il eut entendu les premiers mots que je lui adressai, il fonça sur moi pour me battre. Je lui montrai alors un florin que je tirai de mon gilet. La vue de cette pièce de monnoie calma à l'instant sa colère. Il me présenta du lait et quelques morceaux de galette de mil,

et me permit de passer la nuit auprès de lui.

Aussitôt que le jour commença a paroître, je m'esquivai doucement et gagnai un petit bois qui s'étendoit un peu du côté du Nord-Est. Je me trouvai l'avoir dépassé vers midi; et j'entrai dans une plaine couverte de grands joncs et de pruniers. Mon intention étoit de faire halte dans cet endroit; mais une troupe d'éléphans que j'apperçus, m'obligea de renoncer à mon projet. Je marchai pendant toute la nuit. Au lever du soleil, j'étois à l'extrémité de cette plaine, ayant à droite et à gauche des montagnes et des huttes. Je me trouvois si fatigué que je fus obligé de m'asseoir sur l'herbe pour délibérer si je m'approcherois de ces huttes, ou si je les éviterois. Je m'arrêtai à la dernière idée, et je me remis en marche pour tâcher de trouver de l'eau et calmer la soif qui me dévoroit. La découverte de ces huttes m'avoit fait présumer que je trouverois quelque source dans le voisinage: en conséquence je pris ma direction un peu vers l'Est; mais toutes mes recherches furent inutiles.

Déjà je commençois à marcher vers le Nord-Est, quand j'apperçus quelques personnes qui traversoient le chemin que je voulois suivre et qui alloient de l'Ouest à l'Est,

l'Est, portant, autant que je pus le remarquer, des espèces de cruches remplies d'eau. Je doublai le pas pour les joindre, et je ne tardai pas à voir, à ma grande satisfaction, qu'elles s'avançoient de mon côté. C'étoient quatre femmes qui venoient de puiser de l'eau, et qui, voyant que je ne les entendois pas, me demandèrent par signes d'où je venois et ce que je cherchois. Je leur répondis dans la même langue que je cherchois de l'eau pour calmer la soif brûlante que j'éprouvois depuis long-tems. Elles me présentèrent aussitôt le vase dans lequel étoit contenue celle qu'elles portoient à leur Kraal; j'en bus presque la moitié, sans pouvoir me désaltérer. Après m'avoir bien examiné, la femme qui m'avoit présenté sa cruche, me fit signe de la suivre au Kraal. Je fus d'abord indécis sur ce que je devois faire; mais le besoin de manger me décida à l'accompagner.

A peine y fus-je entré, que je me vis entouré d'une foule de personnes, parmi lesquelles il se trouvoit peu d'hommes. C'étoit à qui pourroit me toucher, me tirailler à droite et à gauche, et à s'emparer de ma personne. Pour éviter toutes ces importunités, je pris le parti de me coucher par terre, bien décidé à ne pas souffrir plus long-tems tous ces tâ-

tonnemens qui commençoient à me déplaire. Plusieurs femmes ayant cru remarquer que j'avois le plus grand besoin de prendre quelque nourriture, furent me chercher de la viande et du lait; et lorsque je me mis à manger, elles firent cercle autour de moi pour empêcher les hommes de m'importuner. Dans ce moment arriva le chef du Kraal. C'étoit un vieillard de fort bonne mine. Quand il m'eut regardé un instant, il ordonna aux femmes de m'aider à me relever et de me conduire dans sa hutte. Il s'imaginoit que je n'étois point en état de marcher seul.

Arrivé chez lui, il me fit apporter de la viande et du lait; aussitôt que j'eus fini de manger, il m'invita à le suivre avec son beau-fils dans un petit bois qui se trouvoit à une demi-lieue du Kraal. L'incertitude où j'étois sur ce qu'on vouloit faire de moi, commençoit à me tourmenter beaucoup. Quand nous fûmes auprès d'une petite monticule sablonneuse, mes deux conducteurs s'arrêtèrent, et après avoir écarté le feuillage dont elle se trouvoit couverte, ils me firent voir un spectacle affreux. C'étoient les cadavres de cinq blancs, étendus les uns à côté des autres, percés de coups que je présumai être ceux des flèches avec lesquelles on les avoit assas-

sinés. Je fus tellement effrayé à la vue de ces cadavres que je pensai tomber à côté d'eux en défaillance, tant j'étois persuadé que je touchois à mon dernier moment.

Mes deux compagnons m'ayant demandé si j'avois connu ces hommes, je répondis que je ne les avois jamais vus. En examinant leurs corps pour tâcher de découvrir de quelle nation ils étoient, je trouvai sur le bras droit de l'un d'eux un crucifix dessiné sur la peau, et au-dessous de ce crucifix, les lettres majuscules suivantes : H. I. E. M. et la date 1779. L'état de putréfaction où ils étoient déjà, m'empêcha de les retourner et de pousser plus loin mon examen. Je me remis alors en marche avec mes compagnons pour retourner à la hutte. Je leur déclarai, en y arrivant, que je voulois continuer ma route. Le chef s'y opposa et me fit entendre qu'il falloit absolument rester avec eux. Cette espèce de violence que l'on me faisoit pour me retenir, m'inspira l'idée que, puisqu'on me gardoit aussi pour me tuer, je n'avois d'autre parti à prendre que de me percer moi-même le coeur avec un fer pointu que j'avois sur moi, pour épargner ce nouveau crime à mes bourreaux.

Je fus chargé d'apporter du bois dans les huttes, d'aller chercher de l'eau et de décou-

per le gibier qui se tuoit à la chasse, sous l'inspection d'un surveillant qui m'accompagnoit partout; c'étoit ordinairement le beau-fils du vieillard. L'adresse et l'activité avec lesquelles je m'acquittois de mon emploi, me donnèrent beaucoup de tems de reste. J'en profitai pour me promener dans le Kraal. La bonté avec laquelle tout le monde me traitoit, m'engagea à y passer plusieurs semaines, afin de connoître le pays et d'apprendre quelques mots de la langue; mais je changeai bientôt de résolution. Un jour que j'étois allé dans la forêt avec mon gardien ordinaire, pour y chercher du bois, il me fit la proposition de m'abandonner à lui et de satisfaire ses infâmes désirs. Je la rejetai avec horreur. Croyant pouvoir venir à bout de moi par la force, il me jeta par terre et m'assomma de coups, au point que tout mon corps ne fut que contusion. Les cris et les larmes, rien ne fut capable de le fléchir. A la fin, voyant que tous ces moyens ne pouvoient le faire triompher de ma résistance, il m'abandonna. A peine pouvois-je marcher; je n'en fus pas moins obligé de prendre mon fagot sur mes épaules et de le porter à la hutte. Quand il vit que je me disposois à aller raconter au vieillard ce qui s'étoit passé, il me menaça

de me tuer d'un coup de flèche, si je m'avisois de proférer un seul mot; et il fut dire à son beau-père que j'avois voulu m'enfuir; et que, s'étant mis en devoir de m'en empêcher, j'avois pensé l'assommer avec une grosse bûche.

Je fus une seconde fois condamné à me passer de déjeuner et traité par le vieillard de la manière la plus dure. Au bout de quelque tems, lorsque je me vis seul avec lui, je cherchai à lui expliquer par mes gestes la conduite infâme que son beau-fils avoit tenue envers moi, et le motif des mauvais traitemens qu'il m'avoit fait éprouver. Il se mit à rire, et me fit entendre que cette prétendue violence dont je me plaignois, étoit une chose fort simple et fort ordinaire chez eux. Cette circonstance me fit ouvrir les yeux; et je me rappelai qu'à mon arrivée, tous les hommes ne s'étoient réunis autour de moi avec autant d'empressement, que parce que chacun d'eux prétendoit m'avoir pour faire de ma personne l'instrument de ses honteux plaisirs. En effet ce ne fut pas la seule proposition de ce genre qui me fut faite. Je sus depuis qu'il s'étoit élevé pour la même chose, au sujet des Européens, dont j'avois vu les cadavres, une querelle très-violente entre cette horde

et celle des *Kamtarrians*, pour savoir laquelle des deux s'empareroit de ces malheureux qu'elle destinoit à ses plaisirs, après avoir pillé leurs effets ; que la horde des derniers les avoit inhumainement massacrés et abandonné leurs corps aux Muhotians qui les avoient jetés à l'endroit où ils me les avoient fait voir. On m'avoit déjà dit que ces *Kamtarrians*, qui habitent un petit canton vers le Nord-Est, étoient très-sauvages et très-cruels. Cette raison, jointe à celle de l'état de guerre où ils sont presque toujours avec les *Muhotians*, m'empêcha de diriger ma route de ce côté et d'entrer sur leurs terres. Il me fut également impossible d'aller dans une autre contrée voisine, à cause de la largeur et de la profondeur du fleuve *Lorenz* qu'il me falloit traverser pour y aborder.

La crainte de m'entendre renouveler les propositions honteuses qui m'avoient déjà été faites ; celle de me voir exposé une seconde fois à être assassiné dans la forêt, me détermina à quitter cette horde et à m'enfuir à la première occasion que je pourrois rencontrer. Elle ne tarda point à se présenter : c'étoit le jour d'une fête militaire. (1) Vers le soir on

(1) On célébroit cette fête militaire, pour savoir si l'on seroit heureux, ou malheureux dans cette

se mit à danser. Ayant remarqué que tout le monde étoit livré à la joie et qu'on ne faisoit pas très-grande attention à moi, je pris ma hache; et m'étant sauvé vers la forêt où

---

entreprise; et voici de quelle manière cela se pratique chez ce peuple. Lorsqu'une nation voisine lui a déclaré la guerre, ou qu'il manque de vivres, pendant que ses voisins ont du superflu, alors les plus âgés de la horde viennent trouver le chef, afin de délibérer avec lui sur les moyens à prendre pour triompher de l'ennemi commun, ou lui enlever quelque chose. Si l'opinion générale est de tenter l'entreprise, alors on envoye à la chasse, aussitôt la délibération prise, deux des meilleurs tireurs, afin de tuer deux boucs, que l'on fait rôtir le jour même où doit être célébrée par tout le Kraal la fête militaire. Pendant que le rôt est à cuire, le chef publie à l'assemblée la résolution qu'il vient de prendre de concert avec les plus âgés du Kraal; et après avoir excité tous ceux qui l'écoutent à faire preuve de valeur et de courage, il se tourne vers le bouc qui rôtit, en disant: "Je combats pour vous et pour votre bonheur; et de même que je découpe un morceau de cet animal pour le manger, de même nous voulons tailler en pièces nos ennemis et les consumer tous par le feu." Aussitôt chacun des assistans arrache un morceau du rôti qu'il mange, après avoir répété les paroles du chef. Ensuite on jette les os dans le feu, et l'on danse autour jusqu'à ce qu'ils soyent consumés. De ce moment chacun s'arme, et l'on se met en campagne quelques jours après.

j'avois souvent été chercher du bois, j'eus le bonheur de m'échapper, après un séjour de sept semaines parmi cette horde abominable.

Une fois que j'eus gagné les montagnes, je commençai à me rassurer un peu. Bien loin cependant de ralentir mes pas, je continuai de marcher pendant toute la nuit, à la faveur du clair de lune, sans être trop effrayé des bêtes féroces que je rencontrois de tems en tems sur ma route. Au lever du soleil, je fus m'asseoir sur la pointe d'un rocher qui dominoit toute la chaîne de montagnes où je me trouvois. Je profitai de ce moment de repos pour manger le peu de viande et de galette de mil que j'avois emporté. Je me remis ensuite en marche, et ne tardai pas à me trouver dans un vallon délicieux, rempli d'arbres fruitiers de toute espèce : au défaut d'eau pour me désaltérer, je pris des *gegahoguha*. J'ai déjà eu occasion de parler de ce fruit.

Vers midi, j'arrivai sur les bords d'une petite rivière qui pouvoit avoir huit pieds de large sur trois ou quatre de profondeur, et que l'on appelle l'*Ouapakaop*, ainsi que je l'ai appris dans la suite. Elle vient des montagnes qui sont à l'Ouest, et prend son cours vers le Sud-Est. Après divers circuits

dans les montagnes, elle se rend dans le *Makumbo.*

A l'extrémité de ce vallon, j'apperçus un Kraal. Mon intention étoit de l'éviter; mais je m'en trouvois trop près pour que cela me fût possible. Je vis dans ce même instant à vingt pas de moi deux hommes qui faisoient mine de vouloir me recevoir à coups de flèches. Voyant qu'ils s'avançoient de mon côté, je me précipitai à genoux en criant: *Tapær orihakoh!* (que Dieu vous bénisse!) Quand ils furent tout près de moi, je les reconnus pour être des *Muhotians.* Cela me rassura; et je leur demandai de l'eau. Ils me conduisirent en-deçà de leur hutte sur les bords d'une fontaine, où je me désaltérai tout à mon aise. Quand j'eus fini de boire, je fus m'asseoir sur l'herbe pour me reposer.

En moins d'un quart d'heure, je me vis entouré par une centaine de personnes qui parurent s'intéresser à moi. L'une me présenta de la viande, l'autre du gâteau de mil; une troisième m'apporta des prunes et d'autres choses semblables. Chacune d'elles m'invita à venir dans sa hutte. Je fis semblant de ne point comprendre leurs différens signes, et je restai assis sur le gazon: voyant que je ne bougeois point de ma place, plusieurs es-

sayèrent de m'entraîner de force. Pour me défendre de toutes leurs importunités, je fis mine de prendre ma hache pour me défendre. A l'instant on se saisit de moi; on m'ôta cet instrument; et, bon gré, mal gré, je fus entraîné au Kraal. On y examina mon costume avec la plus grande attention pour savoir de quelle nation j'étois. Quoique j'entendisse très-peu de chose à leur conversation, je crus cependant m'appercevoir par leurs différens gestes, qu'ils me prenoient pour un *Wata-dulihao* (un Antropophage) et qu'il étoit question ou de me tuer ou de me traiter avec bonté, en me surveillant de près pour m'empêcher de faire mal à leurs enfans. La dernière opinion, ayant prévalu, on m'apporta des alimens de toute espèce et avec la plus grande profusion : on résolut également de se servir de moi contre les ennemis de la horde pour leur causer les plus grands dommages. Quand je fus parvenu à faire entendre à ceux qui m'accompagnoient, que je désirois continuer ma route, ils y consentirent avec joie; et quatre jours après mon arrivée dans ce Kraal, j'en repartis, escorté par trois hommes qui me montrèrent la route du canton où je voulois me rendre, en me souhaitant un heureux voyage, avec un air de con-

tentement qui annonçoit combien ils étoient enchantés d'être débarrassés de moi. Ceci arriva le 26 septembre. Jusque vers le 1.er octobre, je rencontrai encore quatre Kraals, habités par des hommes de cette nation. Après avoir traversé quelques montagnes, j'arrivai sur les bords du *Makumbo*, dont les eaux étoient débordées, au point qu'on découvroit à peine la rive opposée, et que toute la plaine étoit inondée dans une étendue de plusieurs milles.

Le 2 octobre, je vis les premiers *Kamtarrians*. Cette nation habite le long de la rivière de *Tambo*, et se nourrit en grande partie de la chasse et du produit des troupeaux qu'elle entretient. La plupart des hommes sont petits et ont les cheveux courts et crépus. La couleur de cette nation est un peu moins foncée que celle des trois peuples dont je viens de parler. Elle est peu nombreuse, mais très-belliqueuse ; c'est aussi pour cette raison qu'elle est toujours en guerre avec ses voisins, sur lesquels elle a ordinairement l'avantage par sa supériorité à manier l'arc et à lancer des flèches. On y compte six à sept mille hommes et femmes en état de porter les armes. Ces dernières sont plus grandes que les hommes et ne leur cèdent en rien pour

le courage et la bravoure. Les *Kamtarrians* vont ordinairement enlever ces femmes chez d'autres nations ; ou bien ce sont des prisonnières qu'ils font à la guerre et qu'ils retiennent chez eux. On n'élève point ici les filles, mais on les tue, aussitôt qu'elles viennent au monde. On ne trouve point de prêtres chez cette nation, de manière qu'on ne peut trop savoir quelle religion elle professe. Le plus âgé d'un village, car on ne connoit point ici le nom de Kraals, est ordinairement le chef et le juge de la horde. La polygamie est permise. Il dépend également de la première femme, qui pour l'ordinaire a plus de crédit que les autres, de cohabiter avec un autre homme, quand elle n'a point d'enfans de son premier mari ; elle peut même l'épouser, lorsqu'il la rend mère d'un garçon.

Les Kamtarrians sont très-superstitieux, de manière qu'au moindre événement, ils restent enfermés dans leurs huttes pendant trois ou quatre jours de suite, sans oser se livrer à la moindre occupation. Si, par exemple, quelqu'un d'entr'eux est blessé ou tué à la chasse par quelque bête sauvage, ils disent, lorsque cela arrive le jour, qu'il n'a éprouvé ce malheur, que parcequ'il a offensé la grande déesse ; et si cela se passe pendant la nuit,

et surtout lorsqu'il fait clair de lune, ils attribuent cet événement à la vengeance de la petite déesse, qui le punit ainsi de la faute qu'il a pu commettre envers elle. Quand il fait mauvais tems chacun reste enfermé dans sa hutte. Il n'y a que les femmes qui agissent et qui s'occupent des travaux indispensables du ménage.

Lorsqu'une femme meurt dans l'accouchement, chose très-rare, elle est enterrée dans un endroit particulier; et sa famille est obligée, pendant six lunes entières, d'aller habiter dans une hutte isolée, hors du village, sans avoir la moindre communication pendant ce laps de tems, avec les autres habitans. S'il arrive qu'une femme accouche d'un garçon, quand il fait mauvais, ou lorsque la lune ne brille point, on conclut delà que le père de l'enfant a offensé les dieux, et que son fils ne mérite pas d'être un jour membre de la nation; et pour cela, il est, une fois qu'il parvient à un certain âge, condamné aux travaux les plus bas; par exemple, à porter du bois, à garder les troupeaux et à faire d'autres choses de ce genre.

On ne connoît point dans ce pays la circoncision, ni aucun autre usage semblable. Lorsqu'une femme met au monde un garçon

dans une circonstance heureuse, le père est tenu de tuer un bouc pour régaler toute la famille.

Ce sont les parens qui enterrent les morts, et c'est ordinairement sous des arbres. Le jour de l'enterrement, on allume un grand feu dans lequel on brûle tous les effets qui ont appartenu au défunt; et l'on en jette les cendres dans la fosse. On entretient ce feu jusqu'au moment de la pleine lune. Celui qui enlève chez ses voisins une femme ou une fille, peut l'épouser; s'il ne le veut point, il lui est permis de la vendre; et le prix ordinaire, c'est un mouton, deux et même six sagayes, suivant qu'est jolie la femme qu'il vend. Ce peuple est bienfaisant et très-hospitalier.

L'opinion est très-partagée sur l'origine de cette nation. Les uns prétendent qu'elle descend du prince *Nampagango*, qui, par ses vexations, l'a forcée de se retirer vers la partie méridionale de ce pays, où avec le secours du roi de *Brigudis*, elle est parvenue à se défaire de ce tyran. D'autres soutiennent qu'elle vient du Congo, d'où elle a été chassée; mais leur idiome contredit cette dernière assertion. Je n'ai point entendu prononcer dans ce pays un seul mot qui ressemblât à ceux dont on se sert au Congo; et c'est pour le prouver que je vais

rapporter ici quelques noms, particulièrement ceux de nombre qui ont ordinairement beaucoup d'affinité chez plusieurs nations, et qui offrent ici une différence marquée dont le lecteur pourra juger :

Chez les Kamtarrians.	*Au Congo.*
Töhnä, un.	Alag, un.
Silkä, deux.	Mazay, deux.
Gehäse, trois.	Karij, trois.
Kutöy, quatre.	Prigo, quatre.
Jahi, cinq.	Abjet, cinq.
Mihita, six.	Wuifu, six.
Jahiau, sept.	Emgüj, sept.
Ajada, huit.	Mahzo, huit.
Lujah, neuf.	Benjoo, neuf.
Tähsa, dix.	Nades, dix.

Chez les Kamtarrians.	*Au Congo.*
Jahkaro, le père.	Akalajah, le père.
Mohara, la mère.	Eguanda, la mère.
Jujuh, bon.	Kalrah, bon.
Bryito, mauvais.	Luharahje, mauvais.
Adulo, voler.	Pallakah, voler.

Dans la langue du Congo, la lettre *o*, finale d'un mot, se prononce comme *u*. Chez les Kamtarrians, le *j* a le son de *ie*.

CHAPITRE VI.

Relation des usages militaires établis chez les Kamtarrians. *Départ pour le royaume de* Biri. *Arrivée à* Buhagari, *première ville de ce royaume. Détails intéressans sur la manière de vivre de ces habitans. Accueil favorable qu'ils font à l'auteur. Il continue son voyage le long du* Makumbo. *Caractère des* Gohavans. *Description du royaume de* Matanan. *Caractère, moeurs et usages de ses habitans. Voyage à* Seenhofa, *résidence du chef de ce royaume. L'auteur est admis au nombre des domestiques attachés au service de ce prince. Il craint d'être vendu comme esclave. Il se sauve de ce royaume, se blesse dans sa fuite contre une pierre; ce qui lui cause une inflammation au pied qui augmente encore par la manière dont il est traité par deux hommes de la ville de Drosah. Il est heureusement guéri par un troisième, qui le panse avec autant d'intelligence que de soin.*

A peine étois-je arrivé auprès des huttes où se trouvoient rassemblés quelques hommes, que je vis accourir une foule de personnes qui parurent fort contentes de me voir; la plupart se mirent à chanter, en dansant autour de moi. Leur ayant fait signe que j'avois besoin de boire et de manger, l'on m'apporta une poignée de

de farine de mil, et plein la moitié d'une calebasse de lait caillé. Au moment où j'allois boire, un des assistans me prit le vase des mains, et avec une espèce de spatule, faite d'une côte de buffle, et qui lui servoit de cuiller, il mêla la farine dans le lait et me le rendit ensuite. Je trouvai d'abord ce mélange peu ragoûtant; mais au défaut de mieux, je pris le parti de l'avaler.

Comme le soleil étoit déjà fort avancé dans sa course, je voulus me remettre en route sans plus de délai; chacun parut affligé de cette résolution. Alors quelques-uns de ceux qui savoient un peu le mahotian, m'adressèrent la parole en cette langue, afin de m'engager à rester avec eux. Je leur répondis moitié par monosyllabes et moitié par signes, qu'ayant encore un très-long voyage à faire, il m'étoit impossible de m'arrêter plus long-tems. J'eus beau m'en défendre, ils me forcèrent de rester. On me conduisit dans une hutte qui n'étoit point habitée, et l'on me donna une peau de buffle pour me couvrir.

Le lendemain matin, on m'apporta de la viande et du lait caillé; et l'on m'invita de nouveau à prolonger mon séjour dans ce village. Dans ce moment, la plupart des hommes et des femmes en état de porter les armes,

étoient à se rassembler pour aller livrer aux *Muhotians*, leurs ennemis, un *Otako* (une bataille). La troupe étoit composée de quatre cents personnes. Je fus enchanté de la trouver dans un ordre auquel j'étois loin de m'attendre. Après que le *Wooliha* (le chef) l'eût haranguée, on entonna une chanson guerrière, et toute la petite armée se mit en mouvement. A la tête, marchoient d'abord les hommes les plus grands et les plus forts; ensuite ceux d'une taille inférieure, tous armés de flèches et de massues qui pouvoient avoir trois pieds de long, et d'un bois très-dur. Après eux, marchoient les femmes qui, à leur tour, étoient suivies par de jeunes garçons et de jeunes filles, en âge de porter les armes, ayant chacun une massue, à peu de chose près, semblable à celle des hommes.

Je restai en arrière sous l'inspection d'un brave vieillard qui ne cessoit de me parler; mais à qui je ne pouvois répondre. Il me fit présent d'une calebasse toute neuve. M'ayant prié de lui donner mon gilet en retour, je me trouvai fort embarrassé de savoir comment reprendre mon argent que j'avois cousu dans une des poches. Je fis semblant de ne point l'entendre, et je trouvai par-là le moyen de me dispenser de lui donner ce qu'il me demandoit.

Ce village que je visitai tout à mon aise, étoit composé de cent trente-quatre huttes, parfaitement bâties, et situé dans une contrée fertile, où l'eau étoit en abondance. Il s'appeloit *Ase te haji*.

Il y avoit trois jours que cette troupe étoit partie, quand nous entendîmes dans le lointain un chant guerrier qui répandit la plus vive allégresse dans tout le village. C'étoit le chant de la victoire, et en même-tems celui qui étoit en usage pour annoncer le retour à ceux qui étoient restés, de faire cuire des viandes pour la nourriture de l'armée triomphante qui rentroit dans ses foyers. Aussitôt que ces viandes furent sur le feu, je courus vers l'endroit d'où partoient les chants qui continuoient de se faire entendre. Je vis cette armée victorieuse qui marchoit dans le meilleur ordre. Le nombre des blessés étoit de quarante, et celui des morts n'étoit que de sept. On avoit fait seize prisonniers, parmi lesquels il se trouvoit cinq femmes. Quand on fut arrivé au milieu du village, on forma un cercle autour du chef qui fit une nouvelle harangue à la troupe, qui se dispersa ensuite pour manger du lait et les viandes qu'on lui avoit préparées. Ce repas se fit au milieu des chants d'allégresse. Les prisonniers reçurent

également leur portion, et furent très-bien traités. On pansa les blessés avec une certaine liqueur que l'on versa sur leurs plaies. (1) Quand le repas fut fini, je vis arriver des jeunes garçons avec des branches de palmier qui furent distribuées à tous ceux qui s'étoient signalés dans la bataille. On commença ensuite une danse qui fut de tems en tems interrompue par des chants analogues à la circonstance. Les femmes prisonnières furent données en partage à ceux qui les avoient prises; et de ce moment, elles furent traitées comme les autres femmes du village. On assigna aux hommes des huttes où ils se retirèrent pour y jouir des mêmes priviléges que le reste des habitans.

(1) C'étoit le jus d'un fruit qui ressemble à nos prunelles. L'arbre qui les produit, s'appelle *ogmatome* ou *kulanite*. Les noyaux de ces fruits sont gros comme des pépins de raisins. Le fruit en est d'un goût très-agréable, quand il commence un peu à se pourrir. On le cueille avant qu'il soit mûr; on le met sur des feuilles pendant une vingtaine de jours, jusqu'à ce qu'il soit à son point de maturité; et alors on le presse. La liqueur que l'on en exprime, ressemble à notre moût; mais au bout d'un mois qu'on l'a gardée, elle devient aussi forte que le meilleur vinaigre. On s'en sert pour laver et préparer les peaux, aussi-bien que pour panser les blessures.

Je remarquai encore que, lorsqu'un homme et sa femme ont été faits prisonniers, on les laisse habiter ensemble dans la même hutte; qu'on leur donne quelques bestiaux pour qu'ils puissent commencer à monter leur ménage. Je n'eus pas la permission de prendre part à cette fête. Je n'y fus admis que comme simple spectateur ; et l'on me donna ma portion de viande comme aux autres.

Le 7 octobre, j'obtins ma liberté et celle de continuer ma route. Je fus accompagné, jusqu'au sortir du village, par trois hommes qui me quittèrent aussitôt qu'ils m'eurent mis sur le chemin que je désirois prendre. Vers midi, j'arrivai dans une plaine, bordée de chaque côté de villages que j'eus soin d'éviter. Au déclin du jour, je me trouvai au pied d'une montagne voisine du royaume de *Biri*. Je couchai dans cet endroit.

Le lendemain vers midi, j'entrai dans *Buhagari*. C'étoit la première ville que je rencontrois dans ce royaume. On y compte environ sept cents huttes. Elle est située sur un bras du *Makumbo*.

Cette nation n'est point sauvage, ainsi que me l'avoient assuré les peuples qui l'avoisinent. Elle accueille, avec intérêt, tous les étrangers et les traite avec beaucoup d'hu-

manité. Elle est gouvernée par un roi dont les priviléges sont fort peu de choses, en comparaison de ceux dont jouissent les chefs des villages et des villes. On en compte ordinairement deux dans ces dernières ; on les appelle *Monihaja* (juges). Ils sont en même-tems prêtres, instituteurs de la jeunesse, devins etc. Ils ont seuls le droit de porter un manteau de peau de tigre ou de zèbre. Ce manteau s'appelle *algohara bumkara* (le manteau des prophètes) : il inspire le plus grand respect pour celui qui le porte ; et voici de quelle manière on le lui témoigne : quiconque rencontre le *Monihaja*, se met la main droite sur la tête, la gauche sur la poitrine, et s'arrête jusqu'a ce qu'il soit passé. Quand il survient des différends d'une certaine importance, alors les *Monihaja* sont obligés d'en informer le roi, et de lui rendre compte de la manière dont ils ont jugé la chose. Cette nation est très-belliqueuse. En tems de guerre, ce sont ces *Monihaja* qui conduisent au combat ; le roi reste à *Buhagari*, lieu ordinaire de sa résidence ; mais s'il arrive que cette ville soit menacée, il se retire alors dans une autre ville frontière, appelée *Azahhuia*, et qui confine au pays des *Kaminauquois*, qui sont sous sa protection. Le nombre des

habitans de ce royaume peut se monter à seize mille ames. En général ce pays est fertile ; aussi est-il très-cultivé. C'est cependant le bétail qui fait la principale branche des moyens de subsistance de ses habitans. Ils ont une mine de sel qui leur procure les plus grands avantages par les échanges qu'ils font de cette denrée contre des bestiaux avec les autres nations voisines. Les hommes aiment beaucoup la chasse ; ils ne s'en occupent pas moins pour cela de l'agriculture. Ils sont grands et forts ; ils portent des tabliers de feuilles de palmier. Les femmes sont petites et grosses. Leur costume est le même que celui des hommes, à cela près cependant qu'elles se couvrent la gorge de feuilles de palmiers qu'elles attachent par le moyen de bandelettes, nouées derrière leur dos. Elles sont en général très-pudibondes.

La couleur des peuples de cette nation est plutôt jaune que brune.

Les enfans y sont élevés très-sévèrement, jusqu'à l'âge de six ans. C'est le père qui est chargé de l'éducation des garçons, et la mère de celle des filles. Passé ce tems, c'est le *Monihaja* qui prend soin de les instruire.

J'ai appris peu de choses sur leurs opinions et leurs usages religieux : j'ai vu seulement

qu'on y faisoit en plein air la prière soir et matin. La circoncision est en usage ; mais sans toutes les cérémonies qui accompagnent ordinairement cette pratique religieuse chez les autres peuples où elle est reçue. Il n'en est pas de même de celles qui concernent les mariages. Le *Monihaja* doit être instruit de tous ceux qui se célèbrent. C'est lui qui unit le couple avant le lever du soleil, en présence des parens. Après cette cérémonie, commence la danse qui dure toute la journée et pendant toute la nuit suivante. Le divorce n'est permis que pour cause de stérilité de la part de la femme. Celui qui, au mépris de la loi, a commerce avec la femme d'un autre, est privé de tout le bétail qu'il possède ; et la femme qui s'est rendue coupable de cet adultère, est obligée de quitter le village. La polygamie y est permise. La nourriture ordinaire des habitans, c'est du lait, du mil et de la farine. (1) On mange cette dernière, en la mêlant avec du lait caillé. On fait très-peu usage de viande.

Les huttes sont très-spacieuses et bâties en rond. Les parois sont faits avec des écorces

(1) Cette farine est faite avec les gousses d'un fruit qui ressemble parfaitement à de l'orge, et que l'on appelle improprement au Cap, du *blé*.

d'arbres. Le toit est recouvert en joncs posés en spirale, et attachés avec des courroies.

Je fus très-bien accueilli dans cette ville. Chacun s'empressa de m'apporter une très-grande quantité de vivres. Le *Monihaja* me fit l'honneur de me loger dans sa hutte. Comme on étoit alors dans la saison des plus fortes chaleurs, je consentis à prolonger le séjour que l'on m'engagea à y faire. Je vis tous les apprêts de la moisson, qui furent très-longs; mais qui se firent avec infiniment d'ordre. La veille du jour où elle commence, on visite les magasins; (1) et quand on a pris note de la quantité de grains qui s'y trouve, on en fait le partage dans la proportion qu'il convient, entre tous les habitans de la commune. Le premier jour de la moisson, tous les moissonneurs se rassemblent. Après une prière générale, ils s'avancent, sous la conduite du *Monihaja*, vers le champ qui doit être moissonné. Les épis coupés, on les bat aussitôt sur des peaux par le moyen d'un cylindre que l'on fait passer dessus. Quand on a rassemblé tout le grain, on le porte dans le magasin d'approvi-

(1) Ce sont des espèces de celliers qui appartiennent, en commun, à tout le village. — Dans le partage des grains qui s'y trouvent, deux enfans ont pour leur part autant qu'un homme.

sionnemens. Des enfans, après avoir ramassé la paille, en font un tas et y mettent le feu. Quelques jours après, on célèbre la fête de la moisson qui en dure deux. On cherche à consommer, autant qu'il est possible, pendant cette fête, ce qui restoit de l'ancienne provision des grains. Le surplus qui ne peut être mangé, est jeté au feu le second jour. Le troisième, qui étoit un jour de jeûne, toute la commune se rassembla avant le lever du soleil auprès de la hutte du *Monihaja*. Chacun portant à la main une branche de palmier, on sortit en procession et l'on se rendit à l'entrée du village. Aussitôt qu'on y fut arrivé, on alluma un grand feu, et chacun fut s'asseoir autour, sans faire autre chose que fumer du tabac, qui ressembloit à des feuilles de palmier. Les pipes dont on se servit, étoient de bois.

On sème dans ce canton de l'orge, du mil et du maïs.

Les douze jours que je passai dans cet endroit, furent presque tous marqués par de nouvelles preuves d'intérêt que j'y reçus de la part des habitans. Ils me donnèrent de plus une provision de vivres pour mon voyage que je continuai le 21 octobre, en suivant la rive du *Makumbo*. J'arrivai vers midi au village d'*Amahkai*, composé de quarante huttes. J'y

fus très-bien reçu. Je profitai du reste de la journée pour continuer ma route, en allant vers le Nord-Est, afin d'éviter les montagnes; mais je me trouvai sur les bords d'un lac, où je fus obligé de m'arrêter. Après avoir allumé du feu, je m'amusai à pêcher et à chercher des coquillages. Tout à coup j'entends s'élever derrière moi une voix qui me crie : «*Doha bahako Notia oser laba.*» (étranger, retire-toi du lac) Je vois aussitôt s'avancer vers moi trois hommes qui me font signe de m'éloigner du lac, non seulement parce qu'il étoit très-profond pendant l'hiver, c'est-à-dire, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juin; mais encore parce qu'il jetoit beaucoup de poissons morts, dont on ne pouvoit manger, sans courir risque de perdre la vie, ainsi que cela étoit arrivé autrefois à plusieurs de leurs compatriotes.

Ils m'invitèrent à les suivre. Au bout d'une heure de marche, nous arrivâmes à un village, composé d'une soixantaine de huttes. Je fus très-étonné de voir que ma présence fit si peu de sensation dans cet endroit. On avoit l'air de me dire qu'on étoit rassasié de voir des blancs.

Le 22, je traversai une montagne assez éloignée du fleuve dont je viens de parler. J'y trouvai des fruits de différentes espèces, et surtout beaucoup de pruniers. Je rencontrai

aussi sur mon chemin une grande quantité de bêtes sauvages, de tigres et de lions, qui n'eurent point l'air de penser à moi. Cette indifférence venoit de leur satiété, par la quantité de gazelles qui se trouvent dans ce canton, et qui leur servent ordinairement de pâture. Cette montagne, dont je viens de parler, est très-longue. Elle s'étend du Nord-Est à l'Ouest, à travers les royaumes de *Matamba* et de *Biri*. Je fus obligé d'y passer la nuit; mais je n'y fus nullement inquiété.

Vers les huit heures du matin, je me trouvai au bas du revers de cette montagne, et fort peu éloigné du *Makumbo*, ayant à ma droite et en face de moi beaucoup de villages. Pressé par la soif, et plus encore par de violentes coliques d'entrailles, causées par la grande quantité de prunes que j'avois mangées la nuit précédente, je m'empressai de gagner le village le plus proche. L'air de bonté avec laquelle me reçurent les habitans, m'engagea à leur demander la permission de m'arrêter chez eux pendant quelques heures, attendu que je souffrois, et que je me trouvois hors d'état de continuer ma route. Ils y consentirent. Peu de tems après, je vis arriver deux femmes avec un morceau d'une racine qu'elles me firent signe de mâcher. Elles me donnèrent à boire

par là-dessus une grande tasse de lait. Aussitôt que j'eus bu, je me couchai sur l'herbe, et je ne tardai point à m'y endormir. A mon réveil, je me trouvai recouvert de plusieurs peaux de bufflle et tout en sueur. C'étoit l'effet de la racine que j'avois mâchée. Quand cette transpiration eut cessé, je me levai, et je me sentis plein de force et de vigueur. Je me décidai cependant à passer encore la nuit dans cet endroit, qui s'appeloit *Muiha*.

Le lendemain, je m'avançai jusqu'à la *Satamaha*, (c'est une grande caverne qui se trouve sur la frontière de ce royaume) sans rencontrer un seul village. Comme je m'approchois de cette caverne, je vis venir à moi un homme d'une très-haute stature qui me demanda, autant que je pus le comprendre, dans quel endroit j'allois. Lui ayant répondu que je cherchois à regagner ma patrie, il me conseilla de ne point suivre la route que je voulois prendre, attendu qu'elle étoit peu sûre. Il m'invita à le suivre. Chemin faisant, je lui demandai à quelle nation il appartenoit. Il me dit qu'il étoit *Gohavan*, et que nous n'étions qu'à un quart de jour de marche de la frontière de son pays. En effet nous ne tardâmes point à arriver au village où il m'avoit dit qu'il demeuroit, et qui s'appeloit *Zahmago*.

Mon arrivée dans cet endroit, et surtout la nouveauté de mon costume, excitèrent toute l'attention des habitans. Quelques-uns parurent me prendre pour un esclave blanc; et leur intention étoit de me traiter en conséquence; mais quand ils virent qu'ils n'entendoient pas plus mon langage, que moi le leur, ils me prirent pour un habitant des pays orientaux, ainsi que j'avois cherché à le leur faire comprendre. Ils parurent alors très-bien disposés en ma faveur, par la raison qu'ils prétendoient aussi descendre des peuples orientaux.

Cette nation est très-pauvre; elle ne s'occupe ni du soin des bestiaux, ni d'agriculture; elle n'aime que la chasse; elle échange pour du grain avec les *Birians*, les peaux des bêtes sauvages qu'elle tue. On fait dans cet endroit avec les prunes une boisson qui, mêlée avec de l'eau, a un goût très-agréable. Le nombre des habitans qui composent cet état, ne se monte, pour le moment, qu'à environ sept mille cinq cents. Autrefois cette nation étoit très-formidable; mais les guerres continuelles qu'elle a eu à soutenir, l'ont considérablement affoiblie, puisqu'elle a été obligée de quitter son ancienne demeure, située, à ce qu'elle prétend, sous l'Equateur, dans la con-

trée la plus fertile, et de venir se réfugier chez le roi de Biri qui, par compassion, a bien voulu lui donner asile. Ces peuples sont aujourd'hui fort tranquilles. En suivant les lois des Birians, ils en ont pris aussi les mœurs et les coutumes. Les alliances formées par les mariages, ont fini par établir entr'eux des liaisons qui deviennent de jour en jour plus intimes, et plus difficiles à rompre.

Ils sont en général plus grands et plus forts que les Birians. Ils ont le nez épâté, de gros yeux, et portent aux narines des anneaux, ou des dents de bêtes sauvages. Cet usage leur est particulier, et n'est point reçu chez leurs voisins. Malgré leur extrême pauvreté, ils n'en sont pas moins très-hospitaliers. Tout étranger qui se présente chez eux, y est reçu pendant l'espace de vingt-quatre heures; mais par malheur, ils sont très-enclins à voler tout ce qu'ils trouvent à leur convenance. Ce fut par une suite de ce penchant qu'à mon arrivée dans ce village, un des leurs vint m'enlever ma hache; et que s'étant enfui, je ne le revis plus. Plusieurs d'entr'eux m'arrachèrent aussi les boutons de mon gilet, à force d'essayer de m'en dépouiller. Pour éviter qu'ils me l'enlevassent tout entier, et avec lui, le peu d'argent qui s'y trouvoit caché, je pris le parti de couper

quatre de ces boutons, que je donnai au *Monihaja,* pour me défendre des importunités de tous ceux qui m'entouroient.

Le lendemain matin, ayant demandé à ce chef, dans la hutte duquel j'avois passé la nuit, de me donner une sauve-garde pour voyager en toute sûreté chez les autres peuples de son arrondissement, il ne put jamais entendre ce que je lui demandois; tout ce qu'il put faire pour moi, ce fut de me montrer le canton par où je devois passer. M'étant remis en route, je gagnai un petit bois que je découvris en face de moi; et là, je coupai tous les boutons qui restoient à mon gilet, afin de ne plus être tourmenté désormais par les premiers qui auroient eu la même fantaisie de s'en emparer. Au bout d'une heure de marche, j'arrivai près d'un village, composé d'une soixantaine de huttes, situées au haut de la montagne. J'y entrai pour remplir d'eau ma calebasse; et j'eus le bonheur de pouvoir m'entretenir avec les habitans, par la facilité que m'en donna un d'entr'eux, qui entendoit quelques mots de ce que je lui dis. Lui ayant demandé de l'eau, il m'apporta une tasse, faite d'une moitié d'écorce de courge avec un petit manche, et me conduisit auprès d'une fontaine où j'eus le plaisir de remplir ma calebasse tout à mon aise.

Malgré

Malgré la curiosité avec laquelle tout le monde me regardoit, on ne m'empêcha pas cependant de continuer ma route, quand j'en témoignai le désir. J'eus un très-mauvais chemin. Je fus obligé de traverser une montagne rocailleuse et à pic, qui s'étendoit dans la direction du Nord; je faillis plusieurs fois y perdre la vie. Je me trouvai tellement accablé par la chaleur excessive qu'il faisoit, que je fus au moment de rester sur place. A force de peines, j'arrivai à la fin, après avoir fait plus de trois milles, au village de *Bajakah*. Ayant pris un peu de nourriture, je m'endormis à la belle étoile auprès d'une hutte où je me retirai. A mon réveil, je me trouvai extrêmement enrhumé.

Le 26 et le 27, j'eus de nouveau un chemin détestable. Je ne rencontrai qu'un seul village qui pouvoit avoir dix-sept à dix-huit huttes.

Le 28 et le 29, je traversai une plaine où je rencontrai des bois de distance en distance. Le dernier jour, je fus obligé de grimper sur un arbre pour me soustraire aux poursuites de six chiens sauvages qui s'étoient mis après moi. Au bout d'une heure ou deux, je me remis en route; mais comme je n'avois aucune provision et que je manquois d'eau, il me fut impossible de faire beaucoup de chemin. Je fus

obligé de manger des feuilles d'arbres et quelques racines qui me soutinrent un peu.

Le 30, j'entrai dans un vallon qui touchoit à la frontière du royaume de *Mataman*, et qui se trouve arrosé par la rivière de *Sohmoh* qui lui sert de limite de ce côté. Cette rivière n'est large ordinairement que de huit à neuf pieds; mais dans la saison de l'hiver, les eaux croissent souvent à un tel point, qu'elles submergent tout le vallon à la distance de plus de deux milles.

Ce royaume est rempli de montagnes. On y trouve cependant un grand nombre de vallons très-fertiles, de très-belles prairies, et une quantité d'arbres fruitiers; mais les habitans sont trop paresseux pour savoir profiter des riches présens qui leur sont faits par la nature.

Le roi de ce canton jouit d'une puissance illimitée. Il porte le titre de *Sohaawoia* (c'est-à-dire choisi par les dieux). Ce sont les enfans mâles qui héritent de sa couronne; au défaut de ceux-ci, elle passe aux femmes de sa famille; et il leur est permis, quand elles sont appelées à gouverner, de choisir parmi leurs sujets un mari qui prend aussitôt les rênes du gouvernement. Il est examiné auparavant par les plus anciens du pays et soumis à plusieurs épreuves, afin de s'assurer s'il a le talent et

les qualités nécessaires pour remplir un poste aussi important.

Le souverain de ce pays est tout à la fois grand-prêtre, devin, et inspecteur général de la jeunesse. On respecte ses décisions, lors même qu'elles sont contre le droit et la raison. Il a seul le privilége d'avoir plusieurs femmes. C'est lui qui nomme ceux qui doivent être chargés du soin de l'instruction et des cérémonies religieuses etc. Il ne marche jamais à l'ennemi; mais il confie le commandement à ceux de ses sujets qu'il en juge les plus dignes. Les soldats sont braves; ils s'entendent fort bien à manier l'arc. On porte à 30,000 le nombre des habitans de ce pays. On y compte trois grandes villes, parmi lesquelles tient le premier rang *Seenhofa*, où j'ai été. Elle est à deux journées de marche de la frontière. C'est dans cette ville que le souverain fait sa résidence. Il nomme dans chacune de ces villes un commandant particulier, qui exerce tout à la fois les fonctions de prêtre et celles de *Mohwoia*, c'est-à-dire, de juge; mais il ne peut prononcer sur aucune affaire, de son autorité privée; il faut auparavant qu'il en instruise le prince.

Cette nation a dans ses pratiques religieuses une infinité de choses qui se rapportent avec

celles qui ont lieu chez les Mahométans; par exemple, la circoncision avec certaines cérémonies qui y sont attachées. Le culte divin se célèbre en plein air dans un endroit que le prêtre a choisi le matin. Il est très-simple. Tous les assistans se réunissent en cercle; et le prêtre se place au milieu pour leur faire un discours. Les mariages se font ici, comme chez les Cafres méridionaux, sans aucune cérémonie préparatoire.

Les hommes estiment et chérissent beaucoup leurs femmes; et bien loin de les surcharger de travail, ce sont eux qui font dans le ménage tout ce qu'il peut y avoir de fatigant et de pénible. Jusqu'à l'âge de quatre ans environ, ou plutôt selon le développement de leur intelligence, les enfans restent sous la surveillance absolue de leurs parens. Passé ce tems, les garçons sont instruits par le *Mohwoia;* et la mère de famille est chargée de l'éducation des filles.

L'habillement de ce peuple consiste en un tablier qui tombe jusqu'aux genoux et qui est fait de feuilles de palmier. Les hommes tressent leurs cheveux autour d'os de moutons. J'en ai vu plusieurs qui en avoient six à huit ainsi suspendus à leur tête. Les femmes s'attachent les leurs avec des bandelettes. On en voit qui

ont quatre à six de ces tresses qui leur tombent sur la figure.

Ce peuple ne fait tous les jours qu'un repas; qui a lieu après le coucher du soleil. Le reste du tems, il mange un peu de mil, ou d'autres graines avec du lait caillé.

Son extrême paresse est cause souvent qu'il manque de vivres; mais il préfère d'éprouver pendant une journée entière les besoins de la faim, plutôt que de se donner un peu de mouvement pour s'en procurer. Le sel est fort rare dans ce canton. C'est par des échanges contre des peaux, que l'on se procure celui qui vient du royaume de *Mazumbo*. Il arrive qu'on en est privé souvent pendant des années entières, quand on est en guerre avec les habitans de cet état. Pour y suppléer, dans les cas de besoin, on se sert d'une espèce de sel très-mauvais que l'on tire de la lessive des cendres d'os d'animaux que l'on a brûlés.

A mon arrivée, je fus conduit dans la hutte du *Mohwoia*, où l'on me donna un peu de lait avec une poignée d'orge. Au moment où je finissois de manger, celui qui m'avoit introduit dans le village, arriva avec du lait et de l'orge qu'il m'offrit à son tour. Il fut si mécontent d'avoir été prévenu par le *Mohwoia*, qu'il s'éleva entre eux une très-violente

dispute, qui n'eut cependant point de suite. L'un soutint qu'il avoit le droit de me loger, en sa qualité de chef du village; l'autre prétendoit au contraire que ce droit lui appartenoit, pour m'avoir amené. (1)

Le lendemain, je partis pour *Seenhofa*, afin de rendre mes hommages au roi. Le *Mohwoia* me fit escorter par quelques hommes du village jusqu'à un chemin sur ma droite qu'ils me dirent de prendre. Avant de partir, on me remplit ma calebasse d'eau et l'on me donna une poignée de farine. Jusqu'à environ midi, je fis route dans des montagnes très-roides et très-fatigantes. De distance en distance, je rencontrai des vallons charmans et des prairies délicieuses. Je passai sans m'arrêter devant le village de *Jeauhon*. Vers midi, j'entrai dans celui de *Kasoho*, où je comptai une quarantaine de huttes fort jolies et très-bien bâties. Je me rendis chez le *Mohvoia* qui m'offrit de la farine et de l'eau.

(1) J'ai vu dans la suite que le *Mohwoia* avoit le bon droit de son côté; et qu'en vertu des lois du pays, c'est lui qui doit recevoir et héberger les étrangers, puisque c'est lui qui a l'inspection générale sur le magasin des grains, et que c'est de-là qu'il tire ceux dont il a besoin pour fournir à la subsistance de ces étrangers.

En sortant de ce village, j'entrai dans un vallon des plus fertiles, où je trouvai abondamment toutes sortes de fruits à noyaux. Quand j'en eus mangé la quantité nécessaire pour me rassasier, je fus m'asseoir au pied d'un prunier pour y passer la nuit; mais j'eus la visite d'une bande de buffles qui m'obligèrent de monter sur cet arbre. A la pointe du jour, tous ces animaux quittèrent la place. Quand je les vis partis, je descendis de mon arbre, et m'étant remis en route, je ne tardai point à arriver au village d'*Okohama*, où je ne m'arrêtai point, par le désir que j'avois d'arriver à *Seenhofa*. Je trouvai sur ma route beaucoup de vallons délicieux, beaucoup de fruits excellens. Je remarquai surtout un aqueduc qui conduisoit de l'eau à deux lieues de là dans la ville où je me rendois. J'y arrivai un peu avant le coucher du soleil. Je fus aussitôt me présenter chez le *Mohwoia* qui m'offrit du grain et du lait caillé; il me conduisit ensuite dans une petite hutte voisine de la sienne. La précaution qu'il avoit eue de bien fermer la porte, fit que je n'eus la visite d'aucun curieux, et que je dormis du sommeil le plus tranquille. Le besoin que j'avois de me reposer, fit taire un instant l'extrême désir que j'éprouvois de voir le roi. Cependant comme j'en avois parlé au

Mohwoia, je le vis entrer de grand matin dans ma hutte, en me faisant signe de le suivre.

Il me conduisit à travers une longue rue, bordée de huttes de chaque côté, sur une place plantée en gazon. J'y trouvai un grand nombre d'hommes formant un cercle, au milieu duquel j'apperçus un homme âgé d'environ quarante ans. C'étoit le *Sohaawoia*. (le roi.) Prenant alors les quatre florins que j'avois eu soin la veille d'ôter de mon gilet, pour en faire présent à ce prince, je m'avançai dans le cercle. Le *Sohaawoia* étoit assis sur une branche d'arbre ronde, tenant sa massue à la main. Il me fit demander par un des assistans, que je pris pour un trucheman, d'où je venois, où j'allois et quel étoit le motif qui m'engageoit à visiter ses états. Si j'eus beaucoup de peine à entendre ces questions, l'interprète ne fut pas obligé d'apporter moins d'attention pour comprendre mes réponses, par la raison qu'il connoissoit fort peu la langue cafre. Après avoir rendu au roi ce que j'avois répondu, il me demanda encore de sa part, si j'étois Maure ou Chrétien. Je répondis que je n'étois ni l'un ni l'autre, mais Arabe; parce que je présumois bien que ce prince ne connoissoit point ce nom. Aussitôt je lui présentai mes quatre florins, en le priant de m'accorder sa protection

et de me faire donner quelque nourriture. Après avoir regardé pendant quelque tems les pièces de monnoie que je lui avois offertes, il donna ordre à une de ses femmes d'aller me chercher du lait et de la farine, dont elle fit une espèce de bouillie que je mangeai, assis par terre aux pieds de sa majesté. Ensuite je l'accompagnai dans sa hutte, où l'on me présenta une natte de joncs sur laquelle le prince m'invita à m'asseoir. Quand j'eus pris place, il me regarda avec la plus grande attention, et me fit dire par l'interprète que si je voulois lui donner encore quelques pièces de monnoie, il me garderoit auprès de sa personne et me feroit son *Kahseeto*. (son domestique.) Je lui fis répondre que je n'en possédois plus une seule; que j'acceptois avec reconnoissance l'offre qu'il me faisoit de m'attacher à sa personne, par l'heureuse facilité que cela me donneroit de pouvoir connoître ses états, les mœurs et les usages de ses sujets. Mais au bout de quelques jours, je m'apperçus que l'on ne me considéroit que comme un esclave et que rien ne me répondoit que, tôt ou tard, on n'eût la fantaisie de me vendre à une autre nation ou de m'échanger. (1) On ne me laissoit point

(1) Peut-être les Européens qui ont fait la décou-

manquer de vivres; mais la manière d'être du roi, pour toutes les autres choses, ne me plaisoit point.

La maison de ce prince n'étoit composée que de ses femmes et de ses enfans, avec quelques serviteurs qui étoient employés pour le service auprès de sa personne. Chacun avoit sa hutte particulière. Je n'osai jamais aller chez les femmes de ce prince, par la raison qu'il étoit fort jaloux; et que j'étois obligé d'être continuellement avec lui dans sa hutte, ou de l'accompagner à la chasse. Ce dernier genre d'occupation étoit souvent pour moi des plus fatigans et des plus pénibles, par la nécessité où j'étois de rapporter sur mon dos les bêtes sauvages que le prince tuoit, et la plupart du tems de les dépecer. Nous n'allions ordinai-

verte des côtes d'Afrique, n'ont-ils appris que des habitans de ces contrées le commerce des esclaves. Car toutes les peuplades africaines, chez lesquelles j'ai voyagé, à l'exception des Cafres méridionaux, font toutes le trafic d'hommes; et ces malheureux esclaves, dans l'espace de quelques années, passent entre les mains de plusieurs nations: par exemple les *Matamans* les échangent contre du sel que leur apportent les *Muzumboniens*. Ceux-ci les vendent pour du grain à des marchands du Congo, lesquels à leur tour les vendent aux Européens, où ces infortunés sont réduits au plus triste esclavage.

rement à la chasse que lorsque les vivres manquoient dans la hutte. Une fois qu'il y en avoit provision, le roi ainsi que la majeure partie de ceux qui le servoient, s'abandonnoient à l'oisiveté, ou bien il passoit les jours entiers à dormir : ce qui me déplaisoit beaucoup, attendu que pendant tout ce tems-là, j'étois obligé de rester dans la hutte; osant à peine faire le moindre mouvement, dans la crainte d'interrompre sa majesté.

Ma nourriture de tous les jours consistoit à peu près en une livre de farine ou de grains, et en une pinte de lait caillé. Quand on me donnoit de la viande, alors on me retenoit le grain ou la farine.

Le roi étoit un homme de moyenne taille et de fort bonne mine ; il avoit six femmes et quatorze enfans. M'ayant conduit un jour chez un de ses fils qui demeuroit dans la partie orientale de la ville, où il étoit *Mohwoia*, il me présenta deux jeunes filles de ses enfans, âgées de sept et neuf ans. Aussitôt qu'elles m'eurent apperçu, elles se mirent à sauter autour de moi, en disant : *jono kolo* (le joli blanc.) Leur mère ayant répété la même chose, ce propos excita la jalousie du *Mohwoia*, au point qu'il eut à mon sujet une très-longue conférence avec son père. Lorsqu'ils furent

tous sortis de la hutte, l'aînée de ces jeunes filles qui y étoit restée avec moi, chercha à me faire comprendre quel avoit été le motif de cette longue conversation : on me supposoit l'intention de séduire les femmes du roi, ainsi que celle du *Mohwoia*. On vouloit, d'après cela, profiter de la première occasion qui se présenteroit, pour me vendre à quelque autre nation. Cette nouvelle me fit prendre la résolution de m'enfuir, si l'on me refusoit la liberté de continuer mon voyage.

Le lendemain, je priai le roi de m'accorder la permission de continuer ma route. Il me répondit que, se je voulois différer mon départ de quelques jours, je pourrois partir de compagnie avec plusieurs de ses sujets, qui alloient chez une tribu voisine pour faire quelques échanges. Je vis très-clairement que c'étoit de moi dont il s'agissoit ; je ne soupirai que plus ardemment après l'occasion de pouvoir m'enfuir. J'eus le bonheur de la trouver le 29 novembre. Comme je devois ce jour-là accompagner le prince à la chasse, il m'ordonna de prendre une calebasse remplie d'eau, un sac de cuir dans lequel étoit du mil, sans oublier ma lance; (1) en ajoutant qu'il

(1) Elle étoit large de deux doigts, longue d'un pied, épaisse d'un bon pouce et pointue par le bout.

me défendoit de m'éloigner de sa personne, ainsi que cela m'étoit arrivé précédemment, afin que, s'il étoit attaqué par quelque bête féroce, je fusse là pour le défendre.

Nous gagnâmes, en suivant un chemin qui conduisoit vers l'Ouest, un bois charmant, rempli d'arbres fruitiers de toute espèce et coupé par plusieurs côteaux que l'on y rencontroit de distance en distance. A peine y fûmes-nous entrés, que je fis semblant d'éprouver de violentes coliques; et je m'assis sur un de ces côteaux. Le prince qui ne se doutoit de rien, me permit de rester dans cet endroit jusqu'à ce qu'il m'appelât, prit ma lance, et continua de s'enfoncer dans le bois. Aussitôt que je l'eus perdu de vue, je me relevai et me mis à courir à toutes jambes vers le Nord, afin de gagner une montagne que je venois de découvrir. Il faisoit une chaleur excessive. Pressé d'arriver à cette montagne, je pris à peine le tems de me désaltérer avec l'eau que j'avois dans ma calebasse.

La plupart des chasseurs portent de ces lances pour se défendre en cas de besoin contre une bête sauvage qui auroit été blessée, et qui viendroit les attaquer. Elle est attachée avec une courroie au bout d'un bâton. On se sert aussi de ces lances pour la guerre; mais alors la pointe est empoisonnée.

Après trois heures de marche, j'arrivai sur les bords d'une rivière, qui s'appeloit, ainsi que je l'ai su par la suite, la *Cajetho,* (la rivière douce). Par bonheur, elle n'étoit point profonde, et je crus pouvoir la passer sans courir aucun risque; mais comme je mettois le plus grand empressement à la traverser, je donnai contre une pierre pointue qui étoit cachée sous l'eau, avec une telle force que je tombai au milieu de la rivière. Je me fusse noyé infailliblement, si elle eût été plus rapide; mais je me relevai bien vite, et gagnant heureusement le rivage, je continuai de marcher avec la même ardeur. J'apperçus de chaque côté de cette rivière, beaucoup de villages devant lesquels je passai, sans être rencontré par personne. Vers le soir, j'arrivai à une forêt où je fus obligé de m'arrêter, à cause des douleurs que me causoit le coup que je m'étois donné. Je passai une fort mauvaise nuit. Le matin, quand je voulus marcher, je me vis dans l'impossibilité de faire deux pas, à cause de l'érysipèle que j'avois au pied. Comme il me restoit encore un peu de mil, je me couchai sur l'herbe, après avoir mis sur l'endroit qui me faisoit mal, plusieurs feuilles vertes qui calmèrent un peu la douleur.

Le 1.er décembre, je me remis en marche,

tout en boitant, et je n'arrivai que vers midi à la ville de *Drosah*. Elle est située sur une montagne plate où l'on rencontre d'excellens pâturages. On y compte deux cents quarante, ou deux cents cinquante huttes, construites en forme d'amphithéâtre, et composant quatre rues. Ayant demandé à parler au *Mohwoia*, on me conduisit aussitôt chez lui. J'en fus parfaitement bien reçu, et il redoubla encore d'attention pour moi, lorsque je lui eus fait présent de trois florins; mais quand il vit que j'avois mal au pied, il refusa de m'admettre dans sa hutte, dans la crainte de gagner mon mal. Personne ne voulut également me recevoir, excepté un bon vieillard qui, ne partageant point les préjugés de ses compatriotes, m'invita à venir dans sa hutte. Après m'avoir offert du lait, il fut chercher des feuilles qu'il broya dans un mortier, et qu'il appliqua sur mon pied. Le lendemain matin, je trouvai que la douleur s'étoit un peu calmée. Comme je craignois d'éprouver quelque persécution dans cette bourgade, je pris le parti de me remettre en route, après avoir fait présent d'un florin à l'honnête vieillard qui m'avoit accueilli.

Je me dirigeai vers le Nord-Est, et j'arrivai vers midi au village d'*Akilah*, où je ne m'arrêtai que quelques heures. D'après le désir

qu'on avoit montré de m'y retenir et de m'employer comme esclave, je n'attribuai qu'au mauvais état de mon costume, tout en lambeaux, qu'à mon pied malade, et à ma longue barbe, la permission qui me fut accordée de continuer ma route. Après avoir obtenu, à force de prières, un peu de lait pour me désaltérer, je me remis en marche, boitant encore plus fort que jamais.

Environ à une lieue de ce village, au sortir d'une chaîne de montagnes, que j'eus à traverser, je vis s'avancer vers moi, trois hommes grands et forts, qui paroissoient être occupés à chasser. Ils me firent différentes questions que j'entendis en grande partie, pour savoir d'où je venois, dans quel endroit j'allois et de quelle nation j'étois. Je leur répondis que j'étois des pays occidentaux, et que je retournois dans ma patrie. Cette réponse n'ayant pas paru les satisfaire, ils me firent de nouvelles questions. Voyant que je n'y répondois point, faute de les entendre, deux d'entr'eux me saisirent par les bras, tandis qu'un autre m'enlevoit ma calebasse, et ils me conduisirent dans l'intérieur de la montagne où ils me montrèrent un jeune loup qu'ils venoient de tuer et qu'ils m'obligèrent de charger sur mes épaules. J'eus beau vouloir m'en défendre

et

et leur montrer le mal que j'avois au pied; toutes mes représentations furent inutiles. Il y en eut un qui me donna plusieurs coups de sa lance, en me menaçant de me la passer au travers du corps, si je ne chargeois à l'instant le loup sur mon dos. Il fallut bien obéir et les suivre. Comme je ne pouvois marcher que très-lentement, on m'appliqua plusieurs coups de lance pour me faire avancer plus vite. La violence de la chaleur, la pesanteur du fardeau et les grands joncs que je fus obligé de traverser, tout cela ne tarda point à avoir épuisé mes forces. Je succombai plusieurs fois sous la charge, en priant ces hommes barbares de vouloir bien m'épargner; mais la pitié étoit pour eux un sentiment inconnu. On m'accabla de coups, jusqu'à ce que je me fusse relevé, de manière que j'étois à moitié mort, quand j'arrivai au village que j'avois quitté quelques heures auparavant.

Quand je fus débarrassé de mon fardeau, on me congédia. Ne pouvant plus faire un pas, je vins m'asseoir auprès de la hutte de mes bourreaux, pour essayer de m'y reposer; mais ils ne m'accordèrent même pas cette permission, et me forcèrent de quitter la place. Je me traînai dans la hutte où l'on m'avoit donné un peu de lait à mon premier passage.

Ayant cherché à ranimer mon courage, j'adressai la parole au maître de cette hutte, que je vis à la porte, en le priant d'avoir pitié de moi. Il me demanda pour quelle raison je ne pouvois marcher. Je lui montrai l'enflure que j'avois au pied, et il parut disposé à me secourir. Quand il eut remarqué que tout mon corps étoit couvert de sang, qui provenoit en grande partie du loup que j'avois porté, il fut encore plus disposé à la commisération, et me fit comprendre, par ses gestes, qu'il étoit outré des mauvais traitemens que m'avoient fait éprouver ses compatriotes. Ayant étendu une peau de mouton devant la hutte, il m'invita à m'asseoir dessus; et après avoir examiné mon pied, il envoya une jeune fille chercher différentes feuilles qu'il regarda avec soin, et qu'il appliqua sur le mal. Ensuite il me fit donner de la farine et du lait, et me traita comme si j'eusse été son concitoyen. M'ayant fait coucher à l'entrée de la hutte, il me donna plusieurs peaux pour me couvrir.

Il me fut impossible d'abord de fermer l'œil, tant par la douleur que j'éprouvois, que par l'espèce de défiance que me causoit toujours mon hôte; mais c'étoit à tort que je le soupçonnois; car il étoit impossible d'être plus obligeant et plus sensible, ainsi que me l'a

prouvé dans la suite la conduite qu'il a tenue envers moi.

A peine le jour eut-il commencé à paroître, qu'il se leva pour me demander si les douleurs que j'éprouvois, s'étoient un peu calmées. Lui ayant répondu que je souffrois toujours autant, il parut un peu surpris de ma réponse, d'après la persuasion où il étoit sans doute que les feuilles devoient avoir produit un meilleur effet. Il m'engagea à m'avancer à l'entrée de la hutte. Etant parvenu à m'y traîner, il examina le mal, et fut tout interdit, en voyant qu'il n'avoit fait encore qu'augmenter. Après avoir réfléchi quelques instans, il envoya ramasser d'autres feuilles, semblables à celles de nos saules d'Europe. Les ayant pilées dans un mortier, avec de la graisse, il en fit un onguent vert, dont il parut attendre un meilleur effet, et m'en frotta le pied avec tant de force, que je pensai m'évanouir par la douleur que me causa ce frottement. Il enveloppa ensuite la partie malade avec des bandelettes, et m'invita à aller me recoucher. Au bout de quelque tems que je fus sur ma natte, les douleurs se calmèrent, et je finis par m'endormir.

Vers le soir, quand je me réveillai, je trouvai encore mon pied enveloppé de feuilles de

palmier; et j'en souffrois peu. Je fus huit jours sans pouvoir marcher. Pendant que j'étois malade, il vint un jour dans la hutte un homme à qui mon hôte raconta différentes choses qui me concernoient, et entr'autres, les mauvais traitemens que j'avois éprouvés de la part de quelques habitans de l'endroit. Cet homme parut en être indigné. Quand il fut sorti, j'appris que c'étoit le *Mohwoia*, beau-fils de mon bienfaiteur, et qu'il avoit promis de punir sévèrement ceux qui avoient eu la barbarie de me traiter avec autant d'inhumanité.

Après avoir séjourné dix jours chez ce brave *Mataman*, je me disposois à me remettre en route pour continuer mon voyage, lorsque sa femme accoucha d'un garçon. Il voulut absolument que je différasse mon départ, afin d'assister à la fête qu'il donnoit en réjouissance de la naissance de ce fils. Je ne me mis donc en marche que le lendemain, avec quelques provisions, qui étoient des restes de la fête, et que mon hôte me pria de vouloir emporter. Je passai devant trois villages; et vers le soir j'arrivai sur les confins du pays des *Séégériens*. Je couchai dans le village de *Mukosah*, situé sur une éminence.

CHAPITRE VII.

Histoire des Séégériens. Caractère de ce Peuple. Arrivée de l'auteur dans le premier village des Séégériens, appelé Mukosah. *Sur la traite des Nègres. Description d'une chasse aux tigres. Continuation de voyage. L'auteur est conduit prisonnier dans la province de* Porguhomat, *appelée sur la carte* Osila. *Détails historiques sur cette nation. L'auteur est commandé pour une expédition sur les frontières de ce pays, pour enlever un convoi considérable d'esclaves à des marchands ennemis, et rendre la liberté aux prisonniers. Il est fait prisonnier lui-même, et emmené avec ce convoi chez les* Sovians, *après avoir éprouvé toute sorte de fatigues. Description de cette peuplade. Conformité du caractère de ce peuple avec celui des* Angolais. *Différence de langue. L'auteur devient gardien de bestiaux chez le* Mani. *La quatrième femme de ce* Mani *devient amoureuse de lui. Il échappe par la fuite aux moyens de séduction employés par cette femme, et arrive dans le royaume d'*Angola. *Description de ce royaume; de la température du climat; de ses limites; de ses productions et de tout ce qui tient à l'histoire de cet état; sur le roi qui le gouverne, le genre de gouvernement qui y est établi; sur la religion, les moeurs, les usages et l'habillement de ce peuple. L'auteur est arrêté par un* Evanga, *c'est-à-dire, un prêtre, qui lui vole son argent*

et son journal. L'avidité de cet Evanga *lui fait courir les plus grands dangers pour sa vie; l'amour de la justice du roi lui fait rendre sa liberté. Description de* Mahakah, *résidence du roi située sur le fleuve du* Coanza. *Départ.*

Les Séégériens sont fort pauvres, très-paresseux et ne vivent presque que de leur chasse. Ils étoient autrefois fort puissans, et le canton qu'ils habitent, assez étendu; mais le grand nombre de guerres qu'ils ont eu à soutenir avec leurs voisins, et dans lesquelles ils ont presque toujours eu le dessous, en a resserré les limites, et leur a fait perdre successivement beaucoup de terrain. Ce qu'ils possèdent aujourd'hui, peut être parcouru en deux jours de marche pour la longueur, et en une demi-journée pour la largeur. Cette peuplade compte environ huit mille ames. Elle habite dans de très-mauvaises huttes, bâties sur quatre piquets, et couvertes de joncs. Chaque village n'est ordinairement composé que de dix à douze de ces huttes. La couleur de ces peuples tire plutôt sur le rouge que sur le brun. Ils sont petits de taille. Ils ne portent pour tout habillement qu'un tablier fort court qui leur couvre les parties naturelles. Ils ont les cheveux crépus, et le nez épaté. Ils passent

pour être très-habiles à manier l'arc. On vante leur hospitalité; mais on leur reproche avec raison, de voler les étrangers qu'ils reçoivent, quand ils sont bien vêtus et hors de leurs huttes; et c'est un usage autorisé par les lois du pays. Cette peuplade n'a point de roi; mais un chef que l'on appelle *Koojamah*. Elle tire le sel dont elle se sert, d'une montagne située vers l'Ouest, à quelques journées de marche de ce canton; quelquefois elle en fait des échanges avec d'autres nations qui demeurent à quelque distance de-là. Les prisonniers qu'elle fait, particulièrement sur les *Malamans*, nation avec laquelle elle est souvent en guerre, donnent également lieu à des échanges avec les peuples voisins, qui les revendent ensuite à des marchands d'esclaves de la côte du Congo.

C'est ici le lieu de dire deux mots sur la traite des Nègres.

Les marchands qui les achètent sont des *Maures* qui s'avancent jusqu'au désert de *Sahara*. Sous prétexte de faire avec les commandans des villes des échanges contre du bétail, des grains, quelquefois même contre des armes à feu, de la poudre et du plomb, ils enlèvent, quand ils peuvent, aux habitans de l'intérieur de l'Afrique, leurs enfans, et souvent

même des personnes plus âgées. Ces commandans rassemblent ces malheureux qu'ils vendent, par troupe de vingt à soixante, aux Portugais, aux François et aux Anglois, qui viennent les acheter sur la côte. Avant d'arriver à cette destination, ces esclaves sont obligés de soutenir souvent plus de vingt jours de marche, pendant lesquels ils sont traités avec moins d'humanité qu'on ne traite les animaux.

Sans les chrétiens qui s'introduisirent dans ce pays, et sans le désir de connoître les marchandises qu'ils y apportent, on y eût toujours ignoré cet abominable trafic. L'humanité est révoltée, en voyant la manière avec laquelle sont traités ces hommes par tous ces cannibales qui s'honorent du titre de chrétiens et de peuples civilisés. Ce n'est point dans ce pays seul, mais encore dans beaucoup d'autres parties du monde que des milliers d'individus gémissent dans l'esclavage. Presque partout, c'est au nom de cette religion de Jésus, si sainte, si respectable, qu'on est venu opprimer des hommes libres, les confondre avec les animaux; mais ce n'étoit qu'un prétexte pour leur arracher leurs trésors et accumuler des richesses de toute espèce. Il ne faut plus alors s'étonner si, dans les pays où la religion

chrétienne ne s'est propagée que par le fer et le feu, les chrétiens sont chassés, haïs et quelquefois impitoyablement massacrés.

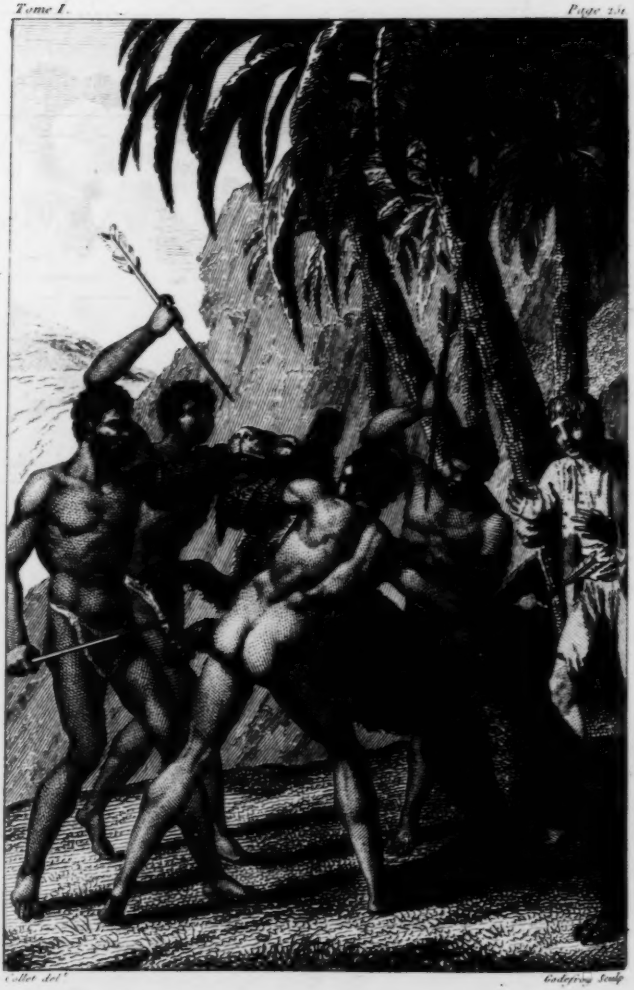
C'est avec raison que j'ai entendu dire à plusieurs idolâtres de ces contrées, que la religion chrétienne ne consistoit qu'à piller le bien d'autrui, qu'à ravager les pays où elle existe, et à plonger dans le malheur ceux à qui elle est annoncée.

Je me crois encore obligé de dire, qu'en peignant toutes ces nations aussi cruelles et aussi perfides, on a un peu trop consulté la haine et le ressentiment. Je conviens qu'il leur est arrivé de faire éprouver de mauvais traitemens à quelques Européens; mais ces derniers ne les avoient-ils pas exercés d'avance sur des milliers d'entr'eux? Quant à moi, je déclare que j'en ai été en général fort bien traité, même par les *Séégériens*.

Aussitôt que je fus entré dans le village de *Mukosah*, tous les habitans m'environnèrent et me conduisirent chez le commandant. A peine lui avois-je été présenté, qu'il m'offrit de l'eau, dans laquelle il versa une liqueur faite avec des prunes dont on avoit exprimé le jus. Il m'invita ensuite à m'asseoir sur une natte qu'il fit étendre par terre. Comme la langue de ce pays a beaucoup de mots techniques et

qui se prononcent d'une manière particulière, il me fut impossible de répondre à toutes les questions qui me furent adressées par le chef. Je m'efforçai de lui faire entendre par signes de quel endroit je venois et quel étoit celui où je voulois me rendre. Quand je lui eus montré, ainsi qu'aux autres habitans, le canton où j'avois l'intention d'aller, ils me firent à leur tour plusieurs signes comme pour me dissuader, autant que je pus le comprendre, de diriger ma route de ce côté.

Le lendemain de mon arrivée, je pris d'autres informations sur les nations les plus voisines de ce canton. L'après midi je fus à la chasse avec quatre habitans du village. La première bête sauvage que nous apperçumes, fut un tigre dont ils résolurent aussitôt de s'emparer. La peur me saisit, quand je leur vis faire tous leurs préparatifs pour attaquer cet animal. Ils ne purent s'empêcher de rire de ma frayeur. Par bonheur, il fut terrassé, sans qu'il arrivât rien de fâcheux à aucun de nous. Deux hommes lui lancèrent leurs flèches; les deux autres, armés de la leur qu'ils tenoient de la main droite, étoient placés à côté d'eux, ayant la gauche enveloppée d'un morceau de peau de buffle ou d'éléphant, pour se défendre dans le cas où le tigre manqué seroit venu fondre



Collet del.t Godefroy Sculp.

sur eux; et ce fut ce qui arriva. Cet animal s'élança sur l'homme qui étoit le plus avancé et voulut le saisir à la gorge; mais celui-ci lui présenta la main enveloppée de peau en la lui enfonçant dans la gueule pour l'empêcher de le mordre; au même instant il lui perça le corps avec la flèche qu'il tenoit dans la main droite, pendant que ses trois autre camarades, venus à son secours, achevèrent de tuer le tigre. C'est aussi de cette manière que se fait la chasse aux lions et aux loups.

Le 15 décembre, je me remis en route et traversai un vallon où je rencontrai une fontaine, dont l'eau avoit une couleur jaune et un goût très-acide. (1) Je passai devant trois villages, où je ne m'arrêtai point, attendu qu'il étoit encore de trop bonne heure pour discontinuer ma marche : ce ne fut qu'au quatrième, appelé *Aimahto*, que je me reposai pendant une heure sous un arbre charmant, connu dans ce pays sous le nom de *Matahora*. (2) J'eus la visite d'un grand

(1) C'étoit vraisemblablement quelque eau ferrugineuse, qui n'avoit ce goût acide que par le vitriol qu'elle contenoit.

(2) Les feuilles de cet arbre sont étroites, mais longues. Les branches pendent jusqu'à terre. Les

nombre d'habitans qui me regardèrent avec autant d'attention que de curiosité. L'un d'eux me présenta un morceau de loup qui me dégoûta beaucoup d'abord, mais que je finis par manger, quand je vis qu'on ne m'apportoit rien de plus; et je suis obligé de convenir que je trouvai cette viande infiniment meilleure que celle de buffle. A deux lieues de ce village, je trouvai dans un petit bois une quantité prodigieuse de tortues, dont je me sentis la plus grande envie de goûter. Bien décidé à passer la nuit dans cet endroit, j'allumai du feu et je me mis à en faire rôtir plusieurs que je trouvai excellentes. Ma gourmandise fut un peu punie; j'en avois tant mangé, qu'il me fut impossible de fermer l'oeil pendant toute la nuit. Je ne m'endormis que vers le jour. Il y avoit à peine une heure que j'étois livré au sommeil, lorsque je sentis quelque chose remuer à mes pieds. Ayant levé la tête, j'apperçus un serpent, long de trois aunes et gros d'un pied, qui dévoroit les restes de la tortue que j'avois fait cuire. (1)

---

fleurs tirent sur le rouge. Les fruits, de la grosseur d'un pois, sont ronds et remplis d'une farine dont on se sert, et qui a un goût excellent. On en fait des gâteaux qui ressemblent à nos biscuits.

(1) Cette espèce de serpens, dont la grosseur n'est

La vue de cet animal me causa une telle frayeur que je me levai à l'instant et me mis à courir pendant plus d'un quart de lieue. Quand je fus un peu revenu de mon effroi, je vis que ma calebasse me manquoit, et je fus obligé de retourner sur mes pas pour aller la chercher. Je la retrouvai heureusement à l'endroit où je m'étois reposé; mais je ne vis plus le serpent.

En sortant de ce bois, j'entrai dans une plaine délicieuse, où est situé le village d'*Ogtih*, composé d'une trentaine de huttes. Mon intention étoit de passer à quelque distance de ce village et de ne point y entrer : mais je fis la réflexion que, si j'étois vu par quelques-uns des habitans, ma conduite pourroit leur déplaire et m'attirer quelques mauvais traitemens. Je traversai donc ce village, mais sans entrer dans aucune hutte, ni sans demander la moindre provision à personne. Arrivé à peu près au milieu de cet endroit, je rencontrai un homme qui me présenta dans une écaille de tortue de l'eau et du jus de prunes avec quelques-uns de ces fruits; il ne pensa nullement à me retenir, quand il me vit m'éloigner.

---

nullement proportionnée à la longueur, est encore, je le présume, entièrement inconnue aux naturalistes.

Au sortir de ce village, j'entrai dans un vallon, arrosé par une petite rivière dont l'eau n'étoit point potable. J'y trouvai cependant quelques jolis coquillages, dont j'eus la fantaisie de goûter et que je trouvai fort bons. Vers la fin du jour, j'atteignis la frontière de ce canton, c'est-à-dire une chaîne de rochers assez étroite, mais fort longue. Je couchai dans cet endroit. Toutes mes recherches pour y trouver quelques plantes ou quelques racines, furent inutiles. Je fus donc obligé de me passer de souper.

Le lendemain matin, au moment où je me remettois en route, j'entendis des voix humaines, et quelques instans après, j'apperçus une vingtaine d'hommes armés qui conduisoient une troupe de prisonniers, attachés deux à deux avec une courroie. Un de ces hommes étant accouru vers moi, me prit au collet, et me traîna devant le chef du convoi. Celui-ci, après m'avoir considéré pendant quelque tems, détacha une des courroies qui lui servoit de ceinture, me lia les mains et me commanda de le suivre. Vers midi, nous entrâmes dans cette chaîne de rochers que nous traversâmes au milieu des chants d'allégresse de nos conducteurs, qui contrastoient avec l'air triste et abattu des prisonniers. Nous ne

tardâmes point à arriver au grand village d'*Euojaha*, où nous arrêtâmes pour nous procurer de l'eau. C'étoit le premier de la province de *Porguhomat*, qui sur la carte se trouve désignée par le nom d'*Osila*. Nos conducteurs étoient de ce canton et demeuroient à une demi-journée de marche de ce village, vers le Nord.

La province de *Porguhomat* est à deux jours de chemin de la frontière du *Congo*. Elle est très-fertile et offre à ses habitans une infinité de productions qui sont plus que suffisantes pour leur usage. Cette nation est très-belliqueuse, et montre autant de soin que de bravoure pour empêcher ses voisins d'empiéter sur son territoire. Différentes personnes m'ont dit qu'elle pouvoit mettre en campagne dix-huit, à vingt mille hommes. Mais je crois que ce nombre est porté trop haut de moitié, par la raison que la population est très-ordinaire. Autrefois cette nation étoit soumise aux souverains de la province de *Bengula*. C'étoit elle qui leur fournissoit des soldats, dont la force et le courage étoient au-dessus de toutes les fatigues de la guerre. La plus noire ingratitude devint souvent la récompense des services qu'elle avoit rendus à ces souverains. Car lorsqu'il arrivoit qu'un prince avoit besoin

d'argent, ou de quelque autre chose, il prenoit quelquefois vingt hommes d'entr'eux, souvent même davantage, pour les vendre à des marchands d'esclaves, s'ils ne pouvoient lui fournir ce qu'il demandoit. En 1776, le vieux prince *Khiguan* ayant voulu traiter ainsi ces soldats, cette nation se révolta, massacra le roi et se rendit presque indépendante. Le fils de ce prince à la vérité lui succéda à la couronne; mais ce fut à condition, ainsi que cela s'est toujours pratiqué depuis, qu'il auroit un conseil, composé des plus anciens de la nation, pour tenir, de concert avec lui, les rênes du gouvernement.

Ce sont les plus âgés de chaque famille qui se trouvent chargés du soin d'examiner les différends qui peuvent s'élever entre les habitans de la horde. La punition du coupable est toujours publique. Dans le tems que la puissance des rois étoit aussi arbitraire et aussi tyrannique, ils profitoient des contestations qui s'élevoient entre leurs sujets pour vendre ceux qui s'étoient rendus coupables, à des marchands d'esclaves, sans se donner la peine d'écouter ni les réclamations de la famille des condamnés, ni même celle de toute la nation.

Plusieurs des usages de ce peuple ressemblent beaucoup à ceux des peuplades voisines; Il y en

en a cependant quelques-uns qui lui sont particuliers et qui méritent un instant de fixer l'attention. Il se trouve ici moins de femmes que chez plusieurs autres hordes. Souvent il n'y en a qu'une pour deux hommes ; mais cela ne forme jamais entr'eux le moindre sujet de dispute. Les femmes jouissent dans ce pays d'une considération assez particulière, et ne sont point traitées aussi durement qu'elles ont coutume de l'être chez les autres nations africaines. Les hommes sont également chargés des détails du ménage, du soin des troupeaux et des autres occupations domestiques, pendant que leurs femmes préparent leurs alimens, épluchent le *matahora* pour en faire de la farine ou du gruau.

La langue de cette nation ressemble parfaitement à celle des habitans de la côte du Congo, ainsi que son habillement.

Le lendemain de leur naissance, tous les enfans mâles sont circoncis. Cette cérémonie se fait d'une manière assez solemnelle, par la raison que l'on fait beaucoup plus de cas d'un garçon que d'une fille. J'ai vu des mères de famille fortes et bien constituées, qui avoient eu jusqu'à dix-huit enfans mâles, qui tous montroient autant d'attachement que de respect pour celle qui leur avoit donné le

jour. J'ai été parfaitement content en général de la manière dont les enfans sont élevés et soignés chez cette nation. Aussitôt qu'un enfant est en état de parler, le grand-père, ou s'il est déjà mort, le père de cet enfant prend soin de son instruction. Il lui apprend à connoître les plantes et les fruits qui peuvent servir à sa nourriture, et lui explique les propriétés de celles qui seroient dangereuses et nuisibles à sa santé. L'enfant est obligé d'apprendre à tresser le jonc, pour en faire des nattes; et à mesure qu'il avance en âge, il prend plus de part aux détails et aux occupations du ménage. Les garçons sont tenus particulièrement de s'exercer à la chasse, afin de s'accoutumer de bonne heure aux ruses et au genre de bravoure que cet exercice demande. Celui qui tue un éléphant, sort de la classe des enfans et passe dans celle des hommes.

Tout étranger qui ne fait point commerce avec ce peuple, est regardé par lui comme esclave. Il en est cependant traité avec bonté et ne court point le risque d'être vendu une seconde fois, par l'horreur qu'inspire à ce peuple la traite des Nègres, et par l'attention qu'il apporte à enlever aux autres peuplades les esclaves qui sont désignés pour être vendus une seconde fois à ceux qui en font trafic.

Ainsi lorsqu'on apprend qu'un marchand d'esclaves doit passer avec un convoi sur le territoire ou sur les limites du canton, on se coalise pour tomber sur la caravane, la disperser et se rendre maître des esclaves qui, de ce moment, sont reçus et admis comme membres de la nation qui les a délivrés. Les prisonniers de guerre sont également fort bien traités, et incorporés à ce peuple, lorsqu'ils le désirent.

A la fin, je fus conduit au village de *Soltaho*, résidence du souverain, et présenté à ce petit monarque, en très-grande cérémonie. Après m'avoir accueilli avec bonté, il me fit ôter les courroies qui m'attachoient les mains, ordonna à un de ses serviteurs d'aller me chercher un morceau d'éléphant rôti et de me conduire ensuite dans une hutte voisine. Les autres prisonniers furent également conduits dans d'autres huttes où l'on prit soin d'eux. Comme je n'entendois point la langue de ce pays, il me fut impossible de rien savoir de ce que l'on disoit de moi et quel étoit le sort que l'on me destinoit. Je devins cependant un peu plus tranquille, quand je vis que l'on me distinguoit des autres prisonniers. Ils étoient obligés de travailler aux champs, de ramasser du bois, et de se livrer à d'autres

travaux pénibles, tandis que moi, je n'avois autre chose à faire que d'aller, avec un des serviteurs du prince, chercher le *matahora*, de l'éplucher, de le faire sécher et de le broyer.

Au bout d'un mois passé dans ce village, je m'apperçus que tout le monde se refroidissoit à mon égard et me traitoit de jour en jour avec indifférence. A force de soins et de questions pour en savoir le motif, j'appris que ce refroidissement venoit de ce que l'on me prenoit pour un *Mambutaja* (un Portugais.) Je conservai toujours la même liberté et les mêmes prérogatives; mais on me donna à entendre qu'en me traitant aussi bien qu'on le faisoit, on étoit en cela plus généreux que ne l'avoient été les Portugais envers des hommes de cette nation auxquels ils avoient fait éprouver les plus mauvais traitemens. Je ne négligeai rien alors pour faire comprendre au *Buliha*, c'est-à-dire le roi, que je n'étois point un Portugais, mais un *Achkahrey*, (un habitant des pays orientaux;) et que les hommes de ma nation détestoient ces *Mambutajas*. Cette explication produisit le meilleur effet, et j'obtins de ce moment la permission de coucher dans la hutte du prince, qui me fit présent d'une excellente peau de mouton. J'em-

ployai mes momens de loisir à faire de la poterie. J'avois remarqué que la vaisselle de terre que faisoient les femmes, ne duroit que quelques jours ; j'avisai aux moyens de donner plus de solidité à la mienne. Je construisis un petit fourneau, et leur montrai la manière d'y cuire la viande : ce qui étoit beaucoup plus commode et plus avantageux que de la faire rôtir sur des charbons, comme cela se pratiquoit.

Cette invention ne contribua pas peu, ainsi que plusieurs autres choses du même genre, à m'attirer une grande considération. Je n'en éprouvai pas moins souvent pour cela les besoins de la faim ; car ce peuple est extrêmement sobre ; et la moindre quantité d'alimens suffit pour sa nourriture. Une personne ne dépense guère, par jour, qu'un quarteron de farine ou de gruau, une demi-livre de viande au plus, avec un peu de lait.

Il y avoit plusieurs mois que j'étois chez ce peuple, lorsqu'un événement singulier me fit passer au milieu d'une autre horde, celle des *Sovians*. (1) Le 17 juillet 1785, il arriva au village de *Soltaho*, où j'étois, deux esclaves qui s'étoient échappés d'une bande de Nègres

(1) Elle habite le petit royaume de *Sova* qui dépend du roi d'Angola.

que des *Sovians* conduisoient à *Bengula* sous très-forte escorte. Ils assurèrent que, le 19, cette caravane, composée de trente esclaves, devoit passer sur la frontière du district de *Sova*. Chacun se disposa aussitôt à partir pour enlever ce convoi, et donner la chasse à l'escorte, ou la faire prisonnière.

J'appris en même tems que, malgré l'éloignement des Angolais qui demeuroient à huit journées de marche loin de ce canton, on n'en étoit pas moins occupé à les harceler sans cesse, ainsi que les *Sovians*, et surtout à empêcher leur commerce d'esclaves.

Jusqu'à ce moment, je n'avois fait quelques excursions avec les habitans de ce village, que pour visiter la frontière et voir ce qui s'y passoit; mais aujourd'hui je fus obligé de me mettre en campagne avec eux pour attaquer l'ennemi. Le 17 juillet, vers la fin du jour, nous nous rassemblâmes au nombre de soixante-quatorze hommes; les uns armés de flèches et de couteaux de chasse, les autres de massues. Après avoir marché toute la nuit et avoir traversé des montagnes et de grands bois, situés vers le Nord-Est, nous fîmes le matin une halte de quelques heures sur une montagne plate, au bas de laquelle nous trouvâmes le village de *Wakulaho*, qui est encore du

territoire de cette nation. Nous y recrutâmes une vingtaine d'hommes qui se joignirent à nous; et vers midi, notre petit corps d'armée se mit en marche, en suivant toujours la direction du Nord-Est. A la fin du jour, nous passâmes une petite rivière, sur les bords de laquelle nous attendîmes l'arrivée de la nuit. Nous nous remîmes alors en route; et au lever du soleil, nous apperçûmes un village qu'il fut décidé que nous irions visiter, tant pour reconnoître la position, que pour savoir quand arriveroit le convoi. Aussitôt le chef, qui s'appeloit *Kidomoh*, m'ordonna à moi et à deux autres hommes de la troupe qui avoient mal aux pieds, de faire halte et d'attendre dans l'endroit où il nous fit arrêter, qu'il fût de retour du village avec ses compagnons d'armes. Nous fûmes enchantés de cette halte; et quand la troupe fut partie, nous allâmes nous placer derrière des rochers, en attendant le moment de son retour. La nuit étant venue, et ne voyant arriver personne, nous nous approchâmes du village jusqu'à l'entrée d'un champ, où nous crûmes devoir nous arrêter. Le jour ayant paru, et ne voyant ni n'entendant aucun de nos compagnons, nous prîmes le parti de venir les joindre dans le village. Après les avoir cherchés de tous les côtés, sans pouvoir

les trouver, ni savoir même ce qu'ils étoient devenus, nous continuâmes de marcher en avant. Arrivés à un chemin fourchu où nous vîmes des empreintes encore toutes fraîches de pas d'hommes, nous fûmes dans le plus grand embarras pour savoir lequel des deux chemins il nous falloit prendre.

Après avoir tenu conseil pendant long-tems entre nous, nous fûmes d'avis de nous partager, d'aller l'un vers le Nord-Est, et de prendre vers l'Est, mon autre compagnon et moi. A peine eûmes-nous fait une demi-lieue, qu'il nous fut impossible de trouver aucune autre trace de chemin. A force de marcher, nous arrivâmes à la fin au village par où le convoi devoit passer; et ce fut dans cet endroit que nous fûmes rejoints quelques heures après notre arrivée par celui de nos compagnons qui avoit pris l'autre chemin. Nous priâmes un bon vieillard, dont nous fîmes la rencontre, de vouloir bien nous donner à coucher. Nous étions tranquillement à nous reposer, lorsque, vers minuit, nous entendîmes des cris dans le village. Croyant que c'étoient nos amis qui revenoient, nous nous empressâmes de sortir de la hutte pour aller au-devant d'eux. Quelle fut notre surprise et notre frayeur, en voyant nos ennemis! Prévenus à tems qu'on

devoit les attaquer, ils avoient pris un autre chemin et étoient arrivés dans ce village sans éprouver la moindre difficulté. Après s'être emparés de nous et de quelques jeunes femmes du village, ils continuèrent leur route le lendemain, à travers des bois et des montagnes.

Nous arrivâmes, vers le déclin du jour, au village de *Brhtyho*, situé sur le territoire des *Sovians*. Tous les prisonniers furent conduits chez le *Mani*. Il nous fit donner pour notre souper du lait caillé et du *medubahat* (des espèces de pois). Notre gîte fut aussi mauvais qu'incommode : obligés d'être soixante dans la même hutte, il nous fut impossible de dormir un seul instant.

Aussitôt qu'il fit jour, on nous accoupla trois par trois avec des courroies, afin de nous conduire plus loin. Nous eûmes un chemin détestable, au point que la plupart d'entre nous se trouvant avec les pieds tout écorchés et couverts de plaies qui les faisoient horriblement souffrir, il fut impossible de nous faire avancer plus loin. Quoi qu'il y eut des villages à droite et à gauche du chemin, nos conducteurs ne jugèrent point à-propos de nous y faire entrer, dans la crainte d'une surprise qui pouvoit devenir plus fâcheuse dans un village que sur le grand chemin où ils nous firent passer la nuit.

Les villages que l'on rencontre dans ce canton, sont fort mal bâtis. Ils sont composés de seize à vingt huttes, basses, construites en quarré et recouvertes de joncs.

A minuit, nous nous remîmes en marche; et jusqu'à midi, nous fîmes route au milieu d'une plaine sablonneuse, aussi désagréable que pénible à traverser. Nous arrivâmes à la fin à une petite bourgade, où nous fûmes conduits chez le *Mani*. On nous ôta nos courroies, et l'on nous donna un peu de lait et de farine de pois. Presque tous les prisonniers avoient les pieds horriblement enflés. Les miens étoient couverts d'empoules, occasionnées par la piqûre des chardons qui s'étoient trouvés sur le chemin. Chacun chercha à calmer de son mieux les cuisantes douleurs qu'il souffroit. Je remarquai dans plusieurs des habitans de cet endroit quelques mouvemens de compassion qui me firent plaisir.

Les usages, les coutumes et les mœurs de cette nation, ainsi que sa religion, son habillement et sa manière de vivre, ressemblent parfaitement à ceux des *Angolais*. Il y a quelque différence dans leur idiome; mais c'est bien peu de chose. Les trois peuplades dont je viens de parler, ont presque le même, excepté les *Osilans*, où *l*, *u*, *h*, *g* et *v* ne

se prononcent point, ou du moins très-rarement, comme on peut le voir par les mots suivans :

Manière dont s'écrivent quelques mots osilans.	*Manière dont se prononcent ces mêmes mots.*
Engalo . . .	Enalo, le sanglier.
Algagia . . :	Alaia, le chat-zébré.
Pongo	Pono, le singe.
Ouvanda . . .	Ovanda, le riz.
Ogheghe . . .	Oie, des prunes.

Les *Sovalans* au contraire prononcent ces mots d'une manière très-rude, comme : *enggalo : algaggia : ponggo.*

Le 23, on rassembla tous les esclaves à l'entrée de la bourgade sur une place plantée en gazon. Ce fut là qu'on les visita de la tête aux pieds, pour voir s'ils étoient en état de pouvoir remplir les différentes vues que l'on avoit sur chacun d'eux. On donna à ceux qui avoient les pieds écorchés, de l'onguent pour les guérir. Le *Mani*, m'ayant fait sortir des rangs, me demanda, après m'avoir soigneusement examiné, si j'étois un Chrétien ? Je lui répondis que non, et me donnai pour un habitant des pays orientaux.

Quand la visite fut faite, on conduisit dans une hutte particulière trente personnes, parmi

lesquelles il se trouvoit six femmes et deux jeunes filles. Je fus ramené moi, et tout ce qui restoit, dans la hutte où nous avions passé la nuit.

Le troisième jour, on fit partir les deux bandes pour *Mahpangoh*, à l'exception de moi et d'un jeune *Mataman*, fort beau garçon, que le *Mani* jugea à propos de retenir. On me fit gardien de bestiaux. Comme on avoit moins de confiance dans le jeune *Mataman*, et que l'on craignoit qu'il ne profitât de la connoissance qu'il avoit du pays pour s'évader, on lui donna l'emploi de couper du bois et de tresser des nattes.

Le compagnon qui me fut adjoint pour garder les troupeaux, étoit un *Bengulan* qui s'étoit vendu volontairement au *Mani* moyennant la nourriture. Je ne tardai point à m'en faire un ami. Notre troupeau consistoit en soixante-dix moutons et vingt-sept chèvres, que nous menions paître à une lieue de la bourgade, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais nous le ramenions tous les soirs dans une hutte qui lui servoit d'étable, et à nous de chambre à coucher. Nous recevions, tous les matins, pour notre ration, une poignée de farine de mil et une chopine de lait. Comme cette portion ne pouvoit nous suffire, nous

avions grand soin d'y ajouter un petit supplément et de traire à la dérobée quelques moutons ou quelques chèvres qui venoient paître près de l'endroit où nous étions assis.

Le *Mani* étoit un excellent homme, d'un caractère doux et humain ; il avoit six femmes qui toutes étoient méchantes et querelleuses, surtout la quatrième nommée *Natahar*. Cette femme dont les passions étoient très-vives, ne venoit jamais traire les troupeaux, sans me faire beaucoup d'agaceries dont je ne tardai point à deviner le motif ; mais plus elle se montroit prévenante, plus je m'empressois de m'éloigner d'elle, et de ne pas faire semblant de comprendre ce qu'elle désiroit de moi. Mon compagnon, au contraire, étoit rempli pour elle d'attention et de complaisance, et ne rougissoit même pas de me prendre pour témoin de toutes les faveurs qu'il obtenoit de *Natahar*.

Furieuse de voir que tous les moyens qu'elle avoit employés pour triompher de ma résistance, étoient inutiles, elle conçut pour moi la haine la plus décidée, et ne s'occupa plus que du désir de m'éloigner de la maison du *Mani*, à qui elle crut que j'avois découvert une intrigue qui devoit lui attirer les plus rudes châtimens. Elle dit un jour à mon camarade

qu'elle étoit absolument décidée à se défaire de moi. Celui-ci, étant venu aussitôt me faire part de cette confidence, me conseilla de me tenir sur mes gardes. Je fus un peu rassuré sur les mauvais desseins de cette femme, en pensant qu'elle ne me vendroit point comme esclave, par la raison que j'étois des pays orientaux ; mais elle pouvoit me livrer aux Portugais et demander pour ma rançon une somme d'argent considérable que je ne pourrois acquitter qu'en me soumettant chez eux à des travaux pénibles et à un service non moins fatigant qui pourroit durer un très-grand nombre d'années. (1) Peut-être même

(1) Si les Portugais s'étoient chargés de ma délivrance, j'eusse été obligé de servir chez eux pendant plusieurs années en qualité de soldat, et d'acquitter ainsi le prix de ma rançon. De plus, si je n'eusse point voulu embrasser la religion catholique, je n'eusse point manqué d'éprouver de leur part les plus mauvais traitemens.

C'est une fausseté de dire que les Portugais, les Anglois et les Hollandois payent la rançon des malheureux Européens pour les faire sortir d'esclavage et les renvoyer ensuite dans leur patrie. C'est également une erreur de croire que les personnes sur les bras desquelles on voit dessinés des crucifix, des noms, des figures et d'autres choses semblables, aient été pour cela esclaves chez une nation étran-

cette femme vindicative avoit-elle l'intention de m'empoisonner. Pour me soustraire à ce dernier moyen de vengeance, j'échangeai tous les jours en secret ma portion de mil et de lait contre celle de mon camarade; mais rougissant bientôt d'une conduite aussi peu dé-

gère. Pour un verre d'eau-de-vie et une pipe de tabac, on voit sur les vaisseaux des matelots qui se laissent graver des figures sur les bras, sur les reins et les gras de jambe; et voici de quelle manière cela se pratique : ils attachent ensemble trois ou quatre aiguilles, avec lesquelles ils picotent la partie de leur corps sur laquelle ils veulent imprimer cette figure. Ils répandent et écrasent ensuite sur tous ces petits points de la poudre à tirer qui leur donne cette couleur bleue qu'ils conservent. Aux iles de St. Yago, de Ste. Hélène et de Ste. Claire, aussi bien qu'au Cap et ailleurs, on voit beaucoup de Nègres qui ont sur leur peau les plus jolies figures qui y sont gravées de cette manière. Il y a fort peu d'années que l'on a vu en Saxe et dans d'autres pays, plusieurs personnes qui montroient leurs bras, chargés de toute sorte de figures semblables, pour faire accroire qu'elles avoient été esclaves chez les Africains, qui leur avoient imprimé sur le corps ces différens stigmates pour les distinguer. Un de ces imposteurs s'appeloit *Weisshaupt*, et étoit un ramoneur de cheminée de Silésie: j'ai oublié le nom du second qui étoit un compagnon boulanger de la Haute-Saxe.

Je veux bien croire que quelques personnes qui sont ainsi stigmatisées, ont été réduites en esclavage;

licate, j'avisai aux moyens que je pourrois employer, pour échapper à ces persécutions. Après y avoir bien pensé, je résolus de m'évader en cachette. Je connoissois assez mon camarade pour lui découvrir mon projet. Je l'en instruisis donc, en le priant de vouloir

---

mais voici dans quel sens je le crois : c'est en punition de quelques friponneries pour lesquelles elles ont été condamnées au Cap ou ailleurs, à l'état de manœuvres et de porte-faix. Quand le tems de leur punition est expiré, on leur donne vingt florins, et on les renvoye en Hollande.

J'eusse peut-être été plus heureux si quelque marchand m'eût racheté sur la côte; mais il ne m'eût pas moins fallu travailler pendant plusieurs années pour acquitter ma rançon. On voit encore aujourd'hui beaucoup d'Européens qui, tombés au pouvoir des Africains à la suite d'un naufrage, n'ont été délivrés de leurs mains que pour passer sur des établissemens de leurs compatriotes Européens comme eux, qui les retiennent dans le plus dur esclavage, et qui ne leur accordent la liberté, qu'après l'avoir gagnée par les travaux pénibles auxquels ils les ont forcés de se soumettre. Les Anglois qui se font passer pour si généreux, dépensent des sommes considérables pour acheter de ces malheureux qu'ils conduisent dans leurs colonies, sans leur laisser l'espoir de revoir jamais leur patrie. — Les Hollandois font la même chose : leurs établissemens dans les îles soumises à leur domination, fourmillent d'une infinité de ces malheureux.

bien m'aider dans ma fuite. Je fis tout ce que je pus pour l'engager à me suivre ; mais j'eus beau l'exhorter ; il étoit trop paresseux et trop lâche pour prendre un parti qui demandoit une sorte de courage et d'énergie.

De ce moment je fis des préparatifs pour mon départ ; je pensai à faire sécher différens fruits ; tels que des *kikery*, (espèce de prunes) des *guajavas*, (fruit qui ressemble aux poires) dont la chair tire sur le rouge ; et je me décidai à profiter, pour m'enfuir, de la première pleine lune où personne n'alloit à la chasse, à cause de la fête qui se célébroit ce jour-là ; et ce moment si désiré arriva le 12 octobre.

Le matin, nous conduisîmes les troupeaux dans la prairie, ayant eu la précaution de choisir ce jour-là un canton vers le Nord, voisin d'un bois où, la surveille, j'avois caché ma provision de fruits secs. Aussitôt que les femmes eurent achevé de traire, et se furent éloignées, je pris congé de mon compagnon. Après avoir traversé un grand bois qui se trouvoit tout près de là, en continuant de courir à toutes jambes, j'atteignis, au bout de deux heures, une chaîne de montagnes, dont la direction est du Nord au Sud. Croyant alors n'avoir plus rien à craindre, puisque je n'avois

plus que trois villages à passer pour gagner la frontière du royaume d'*Angola*, qui n'en étoit qu'à quatre journées de chemin, je fus m'asseoir au pied de la montagne, et j'y mangeai quelques-uns des fruits de ma petite provision; mais dans le moment que j'avois les yeux tournés du côté de l'Ouest, j'apperçus trois lions qui s'avançoient vers moi d'un pas majestueux. Jusqu'alors ces animaux, qu'il m'étoit arrivé de rencontrer quelquefois sur ma route, ne m'avoient fait aucun mal, la prudence m'engagea à rebrousser chemin vers la montagne. Quand je fus à une certaine distance, et que je vis qu'ils dirigeoient leur route du côté de l'Est, je commençai à me rassurer, et je me remis en marche. Je trouvai sur mon chemin des fruits de différentes espèces; mais comme j'en avois encore provision, et que j'ignorois quelle pouvoit être leur propriété, bonne ou mauvaise, je n'en mangeai point. Je préférai de faire rôtir quelques tortues que je trouvai non moins bonnes que celles que j'avois déjà rencontrées quelques tems auparavant.

Après avoir ramassé du bois, je me retirai au pied de trois rochers, où j'allumai du feu, et j'y passai la nuit la plus tranquille.

Aussitôt que le jour eut commencé à paroître, je me mis en marche et gagnai un large

vallon, arrosé par une petite rivière, sur les bords de laquelle je me reposai quelques heures, pour découdre trois florins de mon gilet, afin de les avoir tout prêts, en cas de besoin. J'apperçus dans le lointain plusieurs villages que je fis ensorte d'éviter, par la raison que j'avois encore des provisions et de l'eau en abondance.

Vers la fin du jour, je me trouvai très-près d'un autre village, appelé *Akhimy*. Dans le moment où je me disposois à le tourner, pour éviter de le traverser, je fus apperçu par plusieurs personnes qui accoururent au-devant de moi, et qui m'invitèrent à y entrer. Leur ayant demandé un peu de farine, chacune d'elles s'empressa de m'en offrir. Je m'informai ensuite du *Mani*, chez lequel je désirois être présenté. Il se trouva que la personne à qui je parlois étoit le *Mani* lui-même. Je le priai de m'accorder l'hospitalité pour cette nuit. — « Ce sera avec grand plaisir, me répondit-il, pourvu que tu ne sois point un chrétien. » — Je suis Arabe. — « Que viens-tu faire en ces lieux, continua-t-il de me demander? Ton intention seroit-elle par hasard de nous voler des esclaves? » — Rassurez-vous; ce n'est point là ce qui m'amène chez vous. Je n'ai d'autre désir que celui de regagner ma patrie. — « A

quelle distance en es-tu encore? » — Il me reste à marcher au moins pendant quatre lunes, pour arriver à l'Orient... — « Eh bien, puisque tu n'es point un chrétien, ajouta ce *Mani*, tu viendras passer la nuit dans ma hutte. Tu n'y seras tourmenté par personne. Assieds-toi sur ce gazon. »

M'étant assis devant la hutte, le *Mani* me demanda, après m'avoir examiné avec la plus grande attention, comment et dans quel endroit j'avois appris la langue du pays. Je lui répondis que j'avois séjourné pendant trois mois chez un prince de leurs voisins, qui m'avoit parfaitement bien traité tout le tems que j'avois passé auprès de lui.

Jusqu'à près de minuit, je fus environné de curieux qui m'accablèrent de questions, en me tâtonnant à droite et à gauche, sans cependant me faire le moindre mal. A la fin, le *Mani* les ayant congédiés, il me fit entrer dans le fond de la hutte, où je dormis jusqu'au lendemain, du sommeil le plus calme et le plus tranquille.

Quand il vit que je me disposois à partir, il fut me chercher un peu de farine, qu'il parut m'offrir du meilleur de son coeur, en me conseillant de prendre ma direction vers l'Est, afin d'éviter une grande forêt que je serois

obligé de traverser, et dans laquelle je rencontrerois vraisemblablement des *Angolais*, qui ne manqueroient point de me faire un très-mauvais parti. Je ne changeai rien pour cela au plan que j'avois formé, et je continuai ma route vers le Nord. Après avoir passé devant un village des *Sovians*, j'atteignis vers midi, la forêt dont m'avoit parlé le *Mani*. Sa longueur peut être d'une demi-journée de marche. Elle s'étend du Nord-Est au Sud-Ouest en forme d'amphithéâtre. Elle est partagée par une petite rivière, qui sert de limite au canton des *Sovians* et au royaume d'*Angola*.

Il commençoit à faire nuit, quand j'atteignis cette rivière. J'étois tellement fatigué et pressé par la soif, que je me couchai sur le rivage pour boire plus à mon aise. Je trouvai cette eau si excellente que je me décidai à faire halte dans cet endroit, et à y passer la nuit.

Le lendemain 25 octobre, je quittai la forêt pour entrer dans une très-belle plaine, couverte d'un jonc très-fin et très-haut. Vers midi, je rencontrai à la sortie d'un petit bois, douze hommes de *Matamba*, qui faisoient le commerce de sel. Ils furent extrêmement honnêtes et polis envers moi. Ils me firent une infinité de questions, pour savoir, autant que

je pus les comprendre, quel étoit le motif et le but de mon voyage. Je leur répondis du mieux qu'il me fut possible; et ils parurent entendre ce que je leur dis; car ils ne me firent plus d'autres questions. M'ayant invité à marcher de compagnie avec eux, je les remerciai, attendu qu'ils faisoient route vers l'Ouest, et moi vers le Nord. Ils m'offrirent un peu de farine et d'eau, et nous nous séparâmes à l'entrée du village de *Gality*. C'est le premier du royaume d'*Angola* que l'on rencontre de ce côté. Il est très-peuplé. Etant entré dans ce village, je me fis conduire chez le *Mani*, pour lui demander sa protection. Je trouvai un homme dur et grossier, qui ne consentit à m'écouter et à prendre des manières plus douces envers moi, que lorsqu'il vit les trois florins que je lui présentai. Il fut aussitôt me chercher du lait, de la farine et des poires sèches, me conduisit dans l'étable où couchoient ses moutons et ses chèvres, et m'invita à y prendre séance pour la nuit.

Le royaume d'*Angola* peut avoir dix journées de chemin du Nord au Sud, et quatorze de l'Ouest à l'Est. Il est entrecoupé de montagnes et de rochers pelés; de vallons fertiles et de prairies charmantes. Il offre en abondance, à ses habitans, tout ce qui pourroit

les rendre à leur aise ; mais ils sont trop paresseux pour savoir profiter des riches présens que leur a fait la nature, et leur ambition se borne à se procurer uniquement ce dont ils ont besoin pour leur subsistance journalière. Le pays est arrosé par plusieurs petites rivières, sans parler de celle de *Bambe*, qui est considérable, et qui, après avoir séparé au Nord ce pays du royaume de *Congo*, se divise en plusieurs bras qui arrosent les contrées adjacentes. Cet Etat est borné à l'Est par le royaume de *Matamba ;* au Sud, par celui de *Bengula* et de *Sova ;* et à l'Ouest par la mer.

On trouve dans ce pays du salpêtre, des mines d'argent et d'étain. Il fournit aussi beaucoup d'ivoire ; en raison de la quantité d'éléphans que l'on y rencontre. Ce sont les Portugais qui font le commerce de tous ces objets, et qui achètent une grande quantité de peaux de toutes les espèces. Ce pays est un des plus riches en toute sorte d'animaux, et produit abondamment tout ce qui peut servir à l'entretien de ses habitans. On y apprivoise l'éléphant et le rhinocéros ; et l'on y en rencontre des troupeaux assez nombreux. On fait peu de cas du bétail. On préfère la chair des bêtes sauvages.

Les rois de ce pays étoient soumis aux souverains du *Congo*. Le prince, qui régne aujourd'hui ayant secoué leur joug, parvint à s'affranchir de cette dépendance, et s'attira par cette action, l'amour et l'estime de ses sujets, au point que les femmes et les enfans se mettent en campagne avec lui, quand quelque prince voisin vient à lui déclarer la guerre. Il a une cour particulière, composée de vingt-quatre *Manis*, de cinquante prêtres et de deux cents cinquante soldats. Ces derniers sont armés de fusils que l'on a enlevés aux Portugais, dans une action qui eut lieu en 1763. Ils manient cette arme avec beaucoup d'adresse. Il y a dans chaque ville deux *Manis*, qui sont chargés de tout ce qui tient à l'ordre et à la police, et un seul, dans chaque village. Ces inspecteurs n'ont pas le droit de prononcer sur aucune affaire, sans en avoir auparavant référé au roi, qui juge d'une manière absolue et sans appel. Le prince régnant à l'époque où je fus dans ce pays, pouvoit avoir trente-six ans. Il portoit de longues chausses bleues, et un manteau rouge de mauvais drap. Il est l'ennemi déclaré des Portugais, et par conséquent de tous les Chrétiens. La seule liberté qu'il leur accorde dans ses Etats, c'est d'y faire le commerce; et encore paroît-il n'at-

tendre que le moment favorable de leur en interdire entièrement l'entrée. Il peut mettre sur pied, cinquante mille hommes de troupes bien disciplinées. Ce prince n'entretient point de cavalerie; parce que les chevaux sont rares dans ce pays, et que la quantité de bêtes féroces ne permet guère d'en augmenter le nombre et d'en propager l'espèce. On se sert de buffles pour transporter les équipages et tous les attirails de campagne.

Le roi de ce pays donne ordinairement ses audiences en rase campagne, environné de sa garde particulière, et de plusieurs officiers qui ont le sabre nud. Les premiers s'appellent *Fidolgos;* (1) (fidèles compagnons) et les seconds *Mokarani,* (les plus vaillans soldats) quoiqu'ils ne se mettent jamais en campagne. Les prêtres, nommés *Evanga* ont le rang immédiatement après le roi. Ensuite vient le *Tambokado,* espèce de haut officier de justice, auquel les *Manis* sont tenus de soumettre leurs jugemens et leurs rapports; c'est lui qui les présente au roi, ou qui les fait présenter par les prêtres.

Ces peuples ne sont point idolâtres; ils

(1) Ce nom est d'origine portugaise, et signifie gentilhomme.

adorent le soleil et la lune, comme étant les seules grandes divinités dignes de leurs hommages et de leur vénération. A chaque quartier de la lune, ils célèbrent le jour du repos, pendant lequel personne n'a le droit d'aller à la chasse. On ordonne ordinairement des jours de pénitence, quand il s'élève des orages, dans la persuasion où l'on est que *le Grand-Maître est en colère :* on s'abstient de toute espèce de nourriture, et on sort de la hutte, particulièrement lorsqu'il tonne pendant la nuit, pour se prosterner la face contre terre, jusqu'à ce que l'orage soit passé. Le troisième jour de la moisson se célèbre avec beaucoup de pompe et de cérémonie. La circoncision est en usage parmi ce peuple, quoiqu'il suive la religion payenne. Il a aussi des huttes consacrées à l'exercice de son culte, dans lesquelles se tiennent des assemblées religieuses, aux jours indiqués par les prêtres.

On remarque dans chaque ménage autant d'ordre que d'économie; et quoique la nature ait placé dans ce pays des animaux de toute espèce, et une variété infinie dans toutes ses productions ; le peuple y est cependant très-sobre. L'agriculture y est en général fort négligée. On n'y sème qu'une espèce de mil, de l'orge et du blé de Turquie. Il y vient des

courges et des melons d'eau qui sont délicieux. On est dans ce pays très-curieux et très-avide de coquillages; au point de faire quelquefois plusieurs milles pour en aller chercher. On observe diverses cérémonies pour les mariages; par exemple, le prêtre bénit le couple qui est assis par terre, en récitant certaine formule que personne ne comprend; il en fait ensuite plusieurs fois le tour, avec une baguette à la main, et exorcise les malins esprits. Quand cette cérémonie est achevée, la famille allume du feu, dans lequel on jette la baguette dont je viens de parler, pour la réduire en cendres que l'on mêle dans du lait, et que le prêtre fait boire aux nouveaux mariés, après qu'il les a bénits. Ce breuvage est donné pour favoriser la fécondité du couple, et éloigner de lui tous les maléfices.

La polygamie est permise et en usage parmi les *Angolais;* et quoiqu'il se trouve beaucoup de femmes qui aient sujet de quitter leurs maris par la manière dure dont elles en sont traitées, on voit cependant très-peu de divorces.

On élève les enfans avec le plus grand soin. Ce sont les prêtres qui leur montrent à écrire, et qui leur enseignent les lois du pays, ainsi que tout ce qui concerne les pratiques reli-

gieuses. En guise de papier, on se sert d'une peau d'animal, frottée de noir de fumée et de graisse ; et c'est un os pointu qui tient lieu de plume. La leçon se donne en plein air; et j'ai remarqué que les enfans l'écoutoient avec beaucoup plus d'attention que ne le font les nôtres dans nos écoles en Europe.

Tous les enfans mâles sont à la disposition du roi, qui les fait exercer au maniement des armes, aussitôt qu'ils sont en âge ; et c'est pour cela que le père obtient un certain dédommagement. Par exemple, celui qui fournit un garçon, parvenu à l'âge de faire le service, reçoit gratuitement pendant un an, tout ce qui est nécessaire pour son entretien et sa nourriture. Pour pouvoir suffire à ces grandes dépenses, chaque individu est tenu de céder au roi le tiers, tant des bêtes sauvages qu'il tue à la chasse, que du butin qu'il fait sur l'ennemi, du produit de ses moissons et de ses autres revenus.

La manière de s'habiller est très-variée. Les uns ne portent qu'un tablier de feuilles de palmier ; d'autres un manteau gris cendré de mauvais drap, ou de toile qu'ils ont achetés des Portugais. Il y en a qui se couvrent le dos de la peau de différens animaux.

Les *Angolais* ont des cheveux courts et

crépus qu'ils ornent avec des coquillages, des guirlandes ou d'autres colifichets qui leur ont été vendus par les Portugais. Ils se peignent les joues en bleu ou en rouge. Ils laissent pousser leurs ongles, sans jamais les couper, de manière que tels d'entr'eux qui veulent se distinguer, ou conserver leurs ongles pour se défendre au besoin, ont des doigts qui ressemblent à des griffes d'aigles et de vautours.

Ce peuple est très-hospitalier envers les Africains; mais il n'a nulle pitié des chrétiens. Il est tellement prévenu contre eux, il les voit de si mauvais œil s'avancer dans l'intérieur des terres, que pour les empêcher d'y venir, il apporte aux Portugais, sur des buffles, les marchandises qu'il veut échanger, et rapporte de même celles qu'il en a reçu en échange.

Les Portugais qui ont des comptoirs à *Loanda* et à *Gambaba*, sont obligés d'envoyer deux fois par an, à *Manpango*, où réside le roi, deux députés pour le rassurer en quelque sorte sur la crainte et les inquiétudes qu'ils lui donnent, parce qu'il voit avec peine le grand nombre de sujets qu'ils lui enlèvent pour en faire des esclaves. Si l'alliance projetée entre ce prince et le roi de *Mataman*, pouvoit s'effectuer, il est vraisemblable qu'il arriveroit ici aux Portugais ce qui leur est arrivé au Japon.

Le 26 octobre, c'est-à-dire, le lendemain de mon arrivée chez le *Mani*, lorsqu'il vit que je me disposois à me remettre en route, il me donna à entendre que je ne pouvois repartir sans avoir obtenu du roi la permission de voyager dans ses Etats. Lui ayant répondu qu'il m'étoit impossible de retourner sur mes pas, et qu'il falloit absolument que je continuasse mon chemin à travers ce pays, il me fit escorter par quatre hommes qui eurent ordre de me conduire à *Manpango*, pour voir le roi et obtenir son agrément.

Le lendemain de mon départ, nous arrivâmes dans les environs de *Maspa*. (1) Nous apprîmes que le roi venoit de se rendre dans cet endroit pour passer en revue les troupes qui s'y étoient rassemblées. Je fus conduit d'abord devant un *Evanga*, qui me reçut assez mal. Comme il me prenoit pour un espion portugais, il me fit aussitôt attacher avec une courroie, sans avoir aucun égard à mes représentations, et me donna à entendre que je serois traité fort durement, qu'il étoit inutile que je pensasse à voir le roi; que je

(1) C'est un fort joli village, situé dans une contrée charmante, et à une journée de chemin de *Mapata*. Le roi vient tous les ans passer deux mois dans un camp qui se rassemble tout près de là.

n'en obtiendrois point la permission. Il commanda aussitôt à mes conducteurs de me dépouiller de mon gilet, dans lequel il soupçonnoit qu'il pouvoit y avoir quelque arme meurtrière cachée, ou quelque poison dont j'avois bien sûrement l'intention de me servir pour empoisonner le roi.

A mon grand chagrin, on m'enleva mon gilet, et avec lui, tout mon petit trésor qui s'y trouvoit renfermé, ainsi que mon journal de voyage, que j'avois caché dans une des manches. On se figure aisément les cris de joie et les sauts que firent mes conducteurs lorsqu'en déchirant ce vêtement, ils virent tomber les pièces de monnoie qui y étoient cachées. Je me mis aussitôt à crier et à arracher avec les dents la courroie qui m'attachoit les mains, pour essayer de reprendre quelque chose de ma propriété. Mes gardes tombèrent sur moi à grands coups de plats de lance, et m'ôtèrent bientôt l'envie de leur opposer aucune résistance. Ils me conduisirent ensuite dans une hutte toute ruinée, m'attachèrent par le pied à un piquet qui se trouvoit planté au milieu, sans me donner aucune nourriture.

Pressé par la faim dont personne ne paroissoit s'occuper de calmer les besoins, je demandai

à mes gardes si leur intention étoit de me laisser périr de misère. Ils me répondirent insolemment que je n'avois qu'à manger du *kohla*, (expression que la décence ne permet pas d'expliquer,) et je ne reçus pas le moindre aliment. Ils poussèrent l'inhumanité jusqu'au point de refuser de me détacher un instant pour satisfaire à un besoin naturel qui me pressoit.

La garde qui vint le matin relever celle qui avoit passé la nuit auprès de moi, m'apporta une demi-poignée de mil, environ une chopine d'eau pour ma nourriture de toute la journée. J'appris par ceux qui vinrent me garder le lendemain, que l'*Evanga* avoit eu l'idée de me faire exécuter à l'insçu du roi et que peut-être j'aurois cessé de vivre avant la fin du jour. (1) Je fus d'autant plus surpris de cette nouvelle

(1) L'exécution se fait de la manière suivante : le patient est étendu par terre, comme s'il devoit être roué, les bras et les jambes attachés à de longues perches. On lui perce ensuite les mains et les pieds avec quatre longues lances que l'on fiche dans la terre. Il y a beaucoup de ces malheureux patiens qui vivent ainsi pendant des quatre à six jours. Leurs corps sont abandonnés pour servir de pâture aux oiseaux de proie. Quand on veut adoucir ce supplice, on passe une flèche au travers du corps de ces malheureux, quelques heures après qu'ils ont été ainsi empalés.

nouvelle, que je savois que le roi étoit au camp, et que j'espérois qu'on l'avoit informé qu'il étoit arrivé dans ses états un espion, ainsi que chacun affectoit de le dire. Après y avoir mûrement réfléchi, je ne tardai pas à m'appercevoir que cette idée n'avoit été suggérée à l'*Evanga* que par les pièces de monnoie que l'on avoit trouvées dans mon gilet. Car en me présentant à ce prince pour me faire juger sur le crime dont on m'accusoit, il eût fallu lui rendre l'argent que l'on m'avoit pris.

Je fis part de mes soupçons à un de mes gardes, en lui demandant s'il croyoit que le roi approuvât une conduite aussi affreuse. Il me répondit, que tout le monde savoit que j'étois un espion qui avoit eu le projet d'assassiner le roi; que la chose avoit été confirmée par la déposition des prêtres qui ne mentoient jamais.

Combien je regrettai alors d'avoir quitté le Cap! et que je me sus mauvais gré de n'être pas resté avec mes bons amis les Cafres pour y passer le reste de mes jours! Je fus tellement accablé par toutes les noires idées qui vinrent m'assiéger, que je conservai à peine la faculté de penser. A la fin j'entendis mes gardes répéter plusieurs fois le nom du roi. L'un d'eux ayant ajouté que sa majesté ne

tarderoit pas à passer devant la hutte, je leur demandai en grâce de me délier les pieds et de me permettre de m'avancer seulement jusqu'à l'entrée pour voir ce prince. On me répondit par des coups, en me menaçant de redoubler si je m'avisois de dire encore un mot. Je pris donc le parti de m'asseoir et de me taire.

Tout à coup ayant vu mes gardes tomber à genoux à l'entrée de la cabane et prendre l'air le plus respectueux, cela me fit soupçonner que le roi passoit. Je me mis aussitôt à crier de toutes mes forces: *Ekomah! Ekomah!* c'est-à-dire, au secours! au secours! Un des gardes s'étant relevé m'asséna plusieurs coups sur les épaules pour me faire taire; mais le désespoir où j'étois ne me permettant plus de garder aucune mesure, je me mis à crier encore plus fort: *harahky! harahky!* grâce! grâce!

Le roi ayant entendu ces mots, s'avança auprès de la hutte, en demandant ce qu'il y avoit là. Un des gardes lui ayant répondu, je distinguai dans le nombre des choses qu'il dit au prince les mots d'espion, de meurtrier, de mort et plusieurs autres semblables. Cette réponse donna au roi le désir de me voir. Il ordonna de me faire sortir à l'instant de la

hutte, ajoutant qu'il vouloit lui-même me tuer sur la place, si j'étois coupable de tout ce dont on m'accusoit. On me détacha aussitôt, en me commandant d'avancer; mais j'étois tellement affoibli par le défaut de nourriture, et j'avois les pieds tellement enflés par la force dont on les avoit serrés avec la courroie qui m'attachoit au piquet, que je pouvois à peine me tenir debout. On m'appliqua de nouveaux coups de courroie pour me faire sortir de la hutte et on me traîna par les cheveux aux pieds du roi.

Ce prince me fit alors demander par un *Evanga*, qui lui servoit également d'interprète, ce qui m'avoit engagé à venir dans ses états pour l'assassiner. — « Je ne suis point un assassin, lui répondis-je, mais plutôt un marin infortuné qui traverse les états de votre majesté pour tâcher de rentrer dans sa patrie. » — Et comment s'appelle le pays où tu t'en retournes? — « l'Arabie. » — Mais tu es un Chrétien; et tu viens pour espionner ce qui se passe dans mes états et débaucher mes sujets. — « Ce ne sont nullement là mes intentions. J'ai déjà dit, il y a quelques jours, au *Mani d'Akhimy*, que je désirois obtenir de votre majesté la permission de traverser ses états pour retourner dans ma patrie. Il m'a fait con-

duire en ces lieux pour la demander moi-même au plus juste et au meilleur de tous les princes.» — Le *Mani* eût dû te chasser à l'instant de mes états, par la raison que je n'y souffre aucun Chrétien. — «Cela eût été beaucoup plus heureux pour moi; tes sujets ne m'eussent point dépouillé et maltraité, comme ils l'ont fait.»

Cette réponse mit ce prince dans une telle colère, qu'il s'avança aussitôt vers moi et me prit par le bras, en me disant: que viens tu là me raconter, chien de Chrétien? Lève-toi et donne-moi la preuve de ce que tu as osé avancer.

» Si tes barbares sujets ne m'eussent point aussi cruellement maltraité, je pourrois me tenir debout et je ne resterois point ainsi aux pieds de ta majesté; mais après tout, je m'abandonne à la sage providence de celui qui est plus grand, plus puissant que toi et qui saura te punir toi et tes coupables sujets. Tu refuses de croire qu'ils m'ayent aussi inhumainement dépouillé; tu préfères de m'ôter la vie, sans penser quelle tache doit imprimer à ton nom un pareil assassinat..... — Je t'ordonne de me dire, reprit alors ce prince, dans quel endroit tu as été volé et quel est celui qui a commis cette honteuse action. — «Si les au-

teurs de ce vol viennent à nier, lui répondis-je, tu ne m'en croiras point; et quand bien même tu m'accorderois la vie, je n'en serois pas moins exposé à périr par la main de ces hommes que j'aurois accusés...» — Réponds-moi sans aucun préambule, chien de Chrétien, dit ce prince, en m'interrompant et en me donnant un rude coup de pied dans les reins, réponds, ou c'en est fait à l'instant de toi. — « Avant de m'ôter la vie, si je suis coupable, lui répondis-je, qu'il me soit permis du moins d'achever ce qu'il me reste à dire pour ma défense et pour ma justification.» Je racontai alors à ce prince la conduite de l'*Evanga* envers moi, et le projet qu'il avoit formé de m'expédier en cachette. Ce récit excita toute son attention; et après avoir réfléchi quelques instans, il me fit conduire devant sa tente. M'ayant donné deux peaux de loup pour me couvrir, il ordonna qu'on me servît plusieurs morceaux d'éléphant que la faim me fit trouver délicieux.

Je ne tardai point à être informé que les prêtres avoient dit au roi que j'étois un furieux qui finiroit très-probablement par l'assassiner, s'il ne prenoit le sage parti de se défaire promptement de moi. — Il a des gardes auprès de lui, leur répondit le roi. Il ne peut appro-

cher de ma personne qu'autant que je le voudrai. Il est possible que cet homme soit un furieux : il faut auparavant en avoir la preuve certaine.

Le lendemain, le roi étant venu me voir, ordonna de me frotter les pieds avec une espèce de baume, et me dit qu'il venoit de donner ordre d'arrêter les quatre gardes qui m'avoient dépouillé de mes habits chez l'*Evanga*, et qui les avoient mis en pièces; que son intention étoit de les interroger. Dans le moment que ce prince parloit encore, on vint lui annoncer l'arrivée de ces quatre hommes. Ils avoient les mains liées derrière le dos. On les conduisit dans la hutte où étoient les différens animaux destinés pour le service du prince. Le lendemain matin, il les interrogea en ma présence pour savoir s'il étoit vrai qu'ils m'eussent volé quelque chose. Ils nièrent qu'ils m'eussent rien pris; mais ils ajoutèrent qu'ils avoient remis à l'*Evanga* mon gilet, plusieurs pièces de monnoie et encore une autre chose qu'ils ne pouvoient dépeindre.

Le roi ayant fait mander aussitôt l'*Evanga*, lui adressa les paroles suivantes, dès qu'il comparut: « Tu dois être juste, et tu as commis une injustice; ton emploi est de chercher à

calmer la colère des dieux; et c'est toi-même qui la provoque; car tu as dépouillé un étranger innocent et l'as fait maltraiter. Retire-toi, et reçois le châtiment que tu lui destinois.» Aussitôt l'*Evanga* fut garrotté et conduit dans la hutte des animaux. A peine y fut-il entré, qu'on le dépouilla de ses habits et qu'on vint lui annoncer derechef la peine de mort à laquelle le roi venoit de le condamner. On me rapporta peu de tems après mon argent et mon journal. Je lus alors au roi le nom des peuples, des villes et des villages où j'avois été. Cela confirma de nouveau mon innocence, me mérita de nouvelles bontés de la part de ce prince, et une entière liberté d'aller où bon me sembleroit. Cet argent et ce journal étoient ma propriété; mais je crus, par reconnoissance, devoir offrir quelque chose au roi. Je lui présentai vingt florins qu'il reçut avec le plus grand plaisir. Il me donna à son tour de la poudre d'or qui valoit beaucoup plus que les pièces de monnoies dont je venois de lui faire présent.

Le jour où l'*Evanga* et les quatre gardes devoient être suppliciés, étant arrivé, je reçus l'ordre d'assister à l'exécution, placé à très-peu de distance de l'endroit où étoit le roi qui y fut également présent. Ces cinq hommes étant sortis de la hutte, on les conduisit à

CARTE D'AFRIQUE

POUR SERVIR AU VOYAGE

DE DAMBERGER,

Dressée d'après celles de

Rennell, Forster, Arrowsmith, Danville, Vaugondy &c.

Par CH. J. GOLDBACH.

Revue et rectifiée par Poirson *et plusieurs autres Géographes.*

Gravé par Tardieu *l'aîné.*
Rue de Sorbonne N.° 383.

Echelle de 30 Journées de Marche avec des Chameaux.
Chaque Degré est de 4 Milles Géogr. et de 18 jusqu'à 30 pour la Latitude.

Echelle représentant 30 Journées de marche de l'Auteur.
Chacune de 8 Milles ½ et de 15.m de Latitude.

Longitude 10 à l'Ouest de Paris. 0 Longitude 5 à l'Est 10 de Paris.

l'endroit marqué pour leur supplice. L'*Evanga* m'ayant apperçu, s'approcha de moi pour me demander pardon. Il vouloit encore continuer de parler, mais le roi lui ordonna de se retirer et de subir son jugement. A peine eut-il donné cet ordre qu'ils furent percés de flèches et qu'ils expirèrent aussitôt. Au même instant, leur corps fut coupé par morceaux et brûlé au moment du coucher du soleil.

Depuis cet événement, je ne quittai plus le roi. Trois semaines après, je l'accompagnai dans une expédition contre les *Bengulans*. Elle fut très-heureuse; car nous fîmes cent soixante-trois prisonniers, parmi lesquels se trouvoient quarante hommes des *Kahamyrois*, peuples sauvages et grossiers, qui demeurent au Sud du royaume de *Bengula*.

Dans mes momens de loisir, je m'occupai à nettoyer et à raccommoder les fusils des soldats. Ils s'entendoient si peu à tout ce qui concerne les ouvrages d'armuriers, qu'ils furent très-surpris, quand ils me virent enlever les batteries de ces fusils et les nettoyer. On rencontre quelquefois des Maures qui ont quelques connoissances de ce métier, et qui viennent exprès dans ce pays pour raccommoder les

fusils; mais il y avoit huit ans qu'on n'y en avoit vu aucun. (1).

Ce nouveau talent me mit tellement en crédit auprès du roi et des principaux chefs de l'état, que l'on m'offrit le grade d'officier; mais je préférai à cet honneur la permission de continuer mon voyage. Je fus quelque tems sans pouvoir l'obtenir. Ce prince voulut absolument que je l'accompagnasse à *Mahakah*, où il résidoit. C'est une espéce de fort, situé au haut d'une montagne escarpée, sur le fleuve du *Coanza*, de l'autre côté du village de *Mapango* qui fut entiérement détruit par les Portugais en 1779. Les augmentations et les embellissemens qui ont eu lieu dans ce village depuis qu'il a été rebâti, pourroient bien lui mériter le nom de ville; car on y compte quatre cents huttes. Le château où réside le roi est difficile à prendre. Les Portugais en ont fait plusieurs fois le siége qu'ils ont toujours été obligés d'abandonner, après

(1) Dans le cours de mon voyage, j'ai rencontré dans le désert de *Sahara* de ces armuriers ambulans, qui étoient de l'Abyssinie. Ils voyagent ordinairement pendant six mois; et ce qu'ils gagnent, sert à les nourrir pendant les six autres mois de l'année qu'ils passent dans leurs foyers. Ils fabriquent aussi des fusils. J'aurai occasion de parler plus amplement dans la suite de ces Abyssiniens.

y avoir perdu beaucoup de monde. Il n'y a qu'un seul chemin qui y conduit. Il est étroit, tortueux et bordé de grosses pierres que l'on fait rouler sur l'ennemi, quand il s'avise d'approcher. J'ai vu des quartiers de rochers de quarante à cinquante pieds de long qui sont destinés au même usage. A l'entrée de ce chemin, dans l'endroit le plus étroit, sont quatre rangées de pallissades très-épaisses, en terre et défendues de l'autre côté par d'énormes rochers.

Le château est mal bâti. Il n'a qu'un étage. On voit dans le milieu une source qui fournit de l'eau pour remplir un fossé qui a quatre pieds de large et autant de profondeur. Les gardes du roi demeurent dans une des aîles. Dans le milieu de la grande cour, on trouve un temple et un autre bâtiment occupé par les huit femmes de ce prince. Je passai six jours dans ce château et j'y fus traité de la manière la plus flatteuse et la plus distinguée. Au bout de ce tems j'eus la liberté d'aller partout où bon me sembla. Je le quittai le 26 février 1786, pour reprendre le cours de mon voyage, après avoir reçu de la part de ce monarque et de tout ce qui l'approchoit les plus nombreuses et les plus sincères félicitations.

Fin du premier volume.

EXPLICATION

DE LA CARTE.

C'est une vérité généralement reconnue, que de toutes les parties du globe, il n'en est aucune sur laquelle nous soyons plus en arrière en géographie, que pour ce qui concerne l'Afrique. Rien, par conséquent, de plus imparfait que les renseignemens que nous avons pu nous procurer, jusqu'à présent, sur toutes les parties encore si peu connues de cette grande et vaste portion de la terre. Malgré le zèle et l'activité que l'on pourra mettre à y pénétrer pour y faire des découvertes, il se passera encore bien du tems avant que l'on connoisse toutes les régions qui la composent, et qu'on puisse déterminer avec une certaine précision leurs positions respectives, car, croiroit-on que, dans l'intérieur des terres, à l'exception de quelques observations qui se trouvent dans les voyages du major *Hougthon*, de *Browne* et de *Bruce*, et de quelques points en Egypte,

on est obligé souvent de parcourir une étendue de trois à quatre cents milles, sans rencontrer un seul endroit dont la position soit déterminée astronomiquement, ou de quelque autre manière exacte et certaine ? Le seul moyen que l'on ait, c'est d'indiquer par distances de marche la position des lieux, autant qu'il est possible. C'est même celui qu'ont toujours employé les géographes; et ils sont obligés de recourir à ce moyen, beaucoup plus qu'on ne le croit souvent; mais il s'en faut bien que cette méthode puisse indiquer, sous beaucoup de rapports, la manière de voyager aujourd'hui en Afrique, avec la même facilité que l'on a pour aller dans les états connus et habités des autres parties du monde. Elle ne donne pour cette portion du globe, que des résultats encore très-incertains; car le petit nombre de voyages que nous avons, n'offre rien de ce qu'il faut pour établir les positions d'une manière précise, et ne permet pas même de faire toutes les combinaisons qui peuvent nous donner pour les autres parties du globe plus fréquentées par les voyageurs, un moyen sûr et plus rapproché de la vérité.

Sous ce rapport, le présent voyage doit être regardé comme un avantage précieux pour

la Géographie. Il conserveroit encore ce mérite, quand même on contesteroit à l'auteur plusieurs positions rapportées dans son voyage, et que nous ne croyons point devoir examiner ici.

Le but de cette carte n'est pas seulement de guider le lecteur qui sera curieux de lire ce voyage, mais encore de lui donner la facilité de connoître l'intérieur de l'Afrique; nous assurons d'avance qu'elle a été exécutée avec la plus grande fidélité, et que nous n'avons pas moins apporté de soins pour consulter les auteurs qui nous ont servi de guides.

Quant à ce qui concerne la projection de cette carte, nous avons préféré celle de *Mercator*, comme étant la plus commode pour indiquer les endroits que notre voyageur cite souvent; et parce que le désagrément de trop étendre les degrés de latitude, précisément auprès de l'Afrique, que l'équateur coupe passablement dans le milieu, est déjà considérable par lui-même, et qu'il paroît alors égal des deux côtés. Les degrés de latitude ont été comptés de cinq en cinq, d'où il résulte, que dans la formule admise pour ces degrés de latitude R = 9,3010 pouces de Paris, et que, parconséquent, cinq degrés de longitude font 0,81166 pouces. Il seroit à

souhaiter que chaque carte donnât la mesure en nombre, comme celui qui a servi de base pour la confection de celle-ci, et que les connoisseurs ne regarderont point comme une chose inutile et superflue.

L'auteur avoit tracé sa route de voyage sur l'excellente carte anonyme de *Mannert*, qui parut en 1794, à Nuremberg. On pourroit croire que je n'ai eu qu'à transporter cette route sur ma carte, en employant au hasard la déclinaison de l'aiguille aimantée, suivant l'hypothèse de Renell. Mais, il m'a souvent été impossible d'arranger ses directions de manière à les faire rencontrer sur les endroits qu'il nomme. J'ai donc été forcé de marquer ces dernières, comme elles se sont présentées, d'après les moyens les plus avantageux dont j'ai pu profiter, et de les faire cadrer avec son voyage, du mieux qu'il m'a été possible. Sa boussole, (car il en avoit une,) paroit avoir été fautive.

Les positions déterminées astronomiquement, sont en petit nombre; et la plupart de celles qui ont été données par les voyages de *Niebuhr*, de *Bruce* et de *Browne*, ainsi d'après les découvertes les plus récentes des Français en Egypte, sont trop éloignées de la route qu'a suivie notre auteur, pour que j'eusse pu en

faire le moindre usage pour son voyage.

Dans la partie septentrionale de l'Afrique, la côte depuis le *Cap Spartel* jusqu'au *Cap Verd*, a été parfaitement déterminée par *Fleurieu*, dans un ouvrage in-4°., publié à Paris en 1793, à l'occasion du voyage de la frégate l'*Isis*. La position de cette côte nous a servi de base, à l'exception de quelques points principaux, que nous n'avons point pris, tels qu'ils se trouvent marqués dans ce voyage, mais dans la *nouvelle Connoissance des Tems* pour l'année XI^e^.; nous avons établi des interpolations pour les autres. Les cartes que Bellin a publiées pour *l'Histoire générale des Voyages*, donnent, à partir du *Cap Verd* jusqu'au *Cap Négro*, une description très-exacte et très-détaillée de cette côte. Cette dernière position a été déterminée astronomiquement. Du *Cap Négro* jusqu'au *Cap de Bonne-Espérance*, *Arrow-Smith* paroit avoir très-bien indiqué la position de cette côte, dans la seconde carte générale du globe, qu'il a publiée en 1795. J'y ai trouvé plusieurs positions astronomiques que je n'ai rencontrées nulle part.

Lacaille a fixé avec beaucoup d'exactitude la position du *Cap de Bonne-Espérance*, et particulièrement celle de la ville du *Cap*;

mais à partir delà pour aller jusqu'à la *Mer Rouge*, où commencent les observations de *Niebuhr*, il n'y a point, à l'exception de l'isle de *Madagascar*, de portion du globe qui soit moins connue. J'ai consulté, le plus qu'il m'a été possible, pour cet endroit, les deux cartes générales d'Arrow-Smith, celle de Vaugondy, en trois feuilles; celle de *Mannert*, et la plus récente du docteur Reinecke. Le *Cap Guadarfui* se trouve placé au 12^e^. 45' de latitude septentrionale.

Pour ce qui concerne l'intérieur des terres, dans la partie septentrionale, il n'y avoit point à choisir. *Renell*, dans sa nouvelle carte, y a presque donné toute une autre forme; et les positions qu'il y a tracées, seront encore pendant long-tems le phare des Géographes. C'est une chose que l'on sent parfaitement, quand on compare sa première carte du Nord de l'Afrique qu'il a donnée en 1793 à la Compagnie Africaine, avec la nouvelle qu'il a faite pour le voyage de *Mungo-Park*. Des voyages qui pourront avoir lieu à l'avenir, présenteront beaucoup de choses sous un autre point de vue; déjà nos découvertes les plus récentes assignent une position toute différente à de certaines parties, comme par exemple, au royaume de *Darfour*, que Renell

place de cinq degrés plus au Sud que *Browne*, mais ceci n'est point la faute de cet estimable auteur : il ne faut l'attribuer qu'au peu de connoissances que nous avons sur l'Afrique. Il est seulement fâcheux qu'il rende par-là ce travail plus difficile pour celui qui veut suivre plus exactement ses traces, puisque la projection stéréographique qu'il prend ordinairement pour ses cartes, n'est pas toujours juste et exacte.

J. R. *Forster* a publié sur la partie méridionale, une carte qui a paru à Nuremberg. Je ne sais pour quelle raison cette carte a placé d'un degré plus à l'Ouest le *Cap de Bonne-Espérance*, et d'autres points principaux. Toutes les positions prises sur cette carte, sont à l'Est dans cette proportion.

On ne connoit dans la partie inférieure, sur la côte Orientale, que les royaumes de *Monomotapa*, de *Sofala*, et quelques états voisins; et à l'Ouest, ceux de *Loango*, du *Congo*, d'*Angola* et de *Benguela*, avec deux ou trois autres situés dans cette contrée. J'ai tracé ces états d'après les deux cartes d'*Arrow-Scith*, attendu qu'il y en a une qui contient, tantôt plus, tantôt moins que l'autre, des noms de lieux et des dates géographiques. J'ai consulté aussi *Bellin*; j'ai

pris ce qui manquoit à ces auteurs dans *Vaugondy*, *Reinecke*, *Mannert*, et dans la carte publiée en 1753, par *Janvier*, par conséquent, trois ans après celle de *Danville*. J'ai été content de cette carte qui suit en très-grande partie celle de Danville, que je n'ai pu me procurer. Ce célèbre géographe a publié une dissertation infiniment précieuse dans le 26e. volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, sur les rivières de l'intérieur de l'Afrique. Je ne parle point de quelques autres cartes dont je me suis servi, telles que celle du royaume d'Alger, où se trouve la description la plus récente de cet état, qui a paru il y a quelques années à Altona, et qui est la meilleure que l'on ait sur ce royaume, attendu que ces cartes ne m'ont donné que quelques points isolés.

A Leipzig, le 11 octobre 1800.

C. F. GOLDBACH.

N. Les nombreuses additions faites à cette carte, pour la rendre encore plus complète qu'elle ne l'étoit, en sortant des mains de M. Goldbach, ne peuvent manquer de la faire accueillir avec intérêt. Si le cadre l'avoit permis, on eût ajouté beaucoup de positions qui n'ont pu y trouver place; cependant on s'est appliqué à n'en omettre aucune de celles qui ont paru essentielles et propres à indiquer d'une manière certaine la marche de notre voyageur.

Paris, ce premier Germinal, an 9.

DELAMARRE.

Fautes à corriger dans le premier volume.

Page ij, lig. 11, au lieu de, beaucoup plus qu'on ne la croit souvent, *lisez* beaucoup plus souvent qu'on ne le croit.

Page jv, lig. 26, au lieu de, ainsi d'après, *lisez* ainsi que d'après.

Page vij, lig. 27, au lieu de, Arrow-Scith, *lisez* Arrow-Smith.

Page 13, ligne 14, au lieu de, il s'enivra, *lisez*, et s'enivra.

Page 20, lig. 16, au lieu de, près le, *lisez* près du.

Page 21, lig. 4, au lieu de, apperçue, *lisez* apperçus.

Idem lig. 6, au lieu de, que je fusse, *lisez* que je fus.

Page 25, lig. 14, au lieu de, échappée, *lisez* échappé.

Page 30, lig. 17, au lieu de, tirer, *lisez* trier.

Page 57, lig. 16, au lieu de, tant les habitans du pays que les équipages, *lisez* les habitans, etc, et les, etc.

Page 69, lig. 9, au lieu de, qu'on avoit volés, *lisez* qu'on leur avoit volés.

Page 87, lig. 2, au lieu de, une, *lisez* d'une.

Page 102, lig. 6, au lieu de, plongée, *lisez* plongé.

Page 108, lig. 3, au lieu de, pillé et cruellement massacré, *lisez* pillée et massacrée.

Page 116, lig. 25 au lieu de, autour, lisez à l'entour.

Page 138, lig. 1, au lieu de, qu'on ne s'empressât, *lisez* qu'ils ne s'empressèrent.

Page 152, lig. 21, au lieu de, attendu que, *lisez* en lui disant que.

Page 180, lig. 25, au lieu de, revient trouver son mari, *lisez* revient dans sa hutte.

Page 184, lig. 23, au lieu de, qui chassèrent, *lisez* qui chassoient.

Page 188, lig. 12, au lieu de, toucher sur moi, *lisez* tomber sur moi.

Page 211, lig. 11, après, étoient restés, *ajoutez* et les avertir.

Page 216, lig. 17, au lieu de, cet adultère, *lisez* d'adultère.

Page 259, lig. 2, au lieu de, moutons, *lisez* brebis.

VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE

TOME II.

T. II. p. 227.

Dessiné par Collet. Gravé par C.P. Gaucher

VOYAGE

DANS L'INTERIEUR

DE L'AFRIQUE

DEPUIS LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE A TRAVERS LA CAFRÉRIE, LES ROYAUMES DE MATAMAN, D'ANGOLA, DE MASSI, DE MONOÉMUGI, DE MUSCHAKO etc. EN CONTINUANT PAR LE DÉSERT DE SAHARA ET LA PARTIE SEPTENTRIONALE DE LA BARBARIE, JUSQU'A MAROC.

Commencé en 1781, et achevé en 1797

PAR CHR. FR. DAMBERGER

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR L. H. DELAMARRE

Avec figures gravées par GAUCHER, GODEFROY et PILLEMENT, sur les dessins de COLLET, élève de DAVID. Accompagné d'une carte gravée par TARDIEU l'aîné.

TOME SECOND

A PARIS
chez AMAND KÖNIG, Libraire
quai des Augustins, No. 18.
A STRASBOURG,
même maison de commerce, rue du dôme, N.° 26.
AN IX.

VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

*Départ de l'auteur : il prend congé du roi d'*Angola, *qui, avant de le quitter, lui fait plusieurs présens. Il est accompagné par deux guides. Il prend sa direction vers le Nord : il passe dans le village de* Muhag, *et dans la petite ville de* Methekaha. *Détails historiques sur les* Azahoriens, *les villages de* Mahiny *et d'*Emwahat. *Description des serpens appellés* Copra, *que l'on y rencontre en grand nombre. Village de* Mohakam : *position de ce village sur les frontières du ci-devant royaume de* Loango. *Position géographique et histoire de ce pays, avec la description de l'état actuel de ce canton, de ses productions, de ses habitans et de son commerce. Passage de la rivière de* Bambo *aux villages de* Wodolaha, *et d'*Ogo. *L'auteur fait séjour dans ce dernier : il y rencontre un compagnon de voyage : c'étoit un mineur qui portoit de la mine à* Malemba. *Il fait route avec lui pendant une journée et demie. Histoire et description de la ville de* Malemba. *L'auteur y est sévèrement examiné et conduit devant le roi qui lui fait don-*

ner des habits, et qui le nomme piqueur du buffle qui lui servoit de monture : il passe de cet emploi à celui de page favori du prince ; ayant été disgracié fort peu de tems après, il est condamné à l'esclavage. Il trouve moyen de s'échapper et passe chez les Jaganiens.

QUAND je fus au moment de mon départ, le roi me fit donner une nouvelle calebasse, quelques livres de viande avec un paquet de farine pour quatre jours. Il ajouta à ce présent celui de trois cents *zimpo*, c'est-à-dire des coquillages qui tiennent lieu d'argent. Il donna ordre à quatre jeunes gens bien dispos de m'accompagner pendant deux jours de marche, et de ne rien négliger de tout ce qui pourroit me donner la facilité de continuer mon voyage.

A peine avions nous fait mille pas, que je m'apperçus que nous faisions route vers le Nord, tandis que mon intention étoit d'aller vers l'Est. Je demandai alors à mes compagnons de voyage pourquoi nous prenions cette direction. Ils me répondirent que c'étoit par ordre du roi, afin d'éviter les factoreries portugaises, où vraisemblablement j'avois le desir de me rendre. Je vis bien alors que le roi continuoit de me soupçonner des intel-

ligences avec les Portugais; et que c'étoit une des raisons qui l'avoit déterminé à m'éloigner de sa personne.

Comme toute réplique eût été inutile, je suivis mes conducteurs, sans leur faire aucune autre question sur ce sujet. Vers midi, après avoir passé une petite rivière, nous arrivâmes dans une plaine fertile où est situé le village de *Muhag*. Quoique ce village fût très-grand, et que le nombre des habitans se montât à près de six cents, nous y rencontrâmes très-peu d'hommes. J'appris qu'ils étoient à travailler à une mine d'argent qui se trouvoit à une lieue et demi de là vers l'Est. J'eus beau prier mes guides de m'y conduire; ils ne voulurent jamais y consentir, pour ne point enfreindre l'ordre du roi. Je fus donc obligé de renoncer au desir que j'avois d'aller visiter ces travaux. Nous nous arrêtâmes dans ce village pour y faire la méridienne. Le juge ou bailli n'eut pas plutôt appris que j'étois un hôte du roi, qu'il vint m'apporter avec profusion du lait, de la farine et des poissons secs, en m'invitant à séjourner quelques jours dans cet endroit. Après l'avoir beaucoup remercié de son offre, nous nous remîmes en route et atteignîmes, vers le soir, la petite ville *Methekaha*, située sur la montagne *Matori*, c'est-à-dire la carrière.

On y voit environ trois cents maisons ou huttes mal bâties, et une petite rivière qui la traverse. Les habitans cultivent du mil, de l'orge des courges, des melons et un peu de maïs; mais ils élèvent peu de bétail, à cause de la grande quantité de tigres et de loups qui sont continuellement aux aguets pour leur enlever quelques pièces. En me promenant de côté et d'autre, j'y trouvai, à mon grand étonnement, deux forges et deux ateliers de poterie. Je vis que les vases de terre étoient faits avec autant de goût que de solidité. Je sus de plus, que l'on en faisoit un très-grand commerce. La première chose que nous fîmes, fut de nous présenter chez le juge, pour lui demander sa protection; mais il nous renvoya à l'*Evanga*, qui me retint auprès de lui, et fit passer mes compagnons dans une autre hutte. On ne me donna pour mon souper qu'une poignée de farine mêlée avec un peu d'eau et de lait. Ma chambre à coucher fut l'étable aux chèvres, dont mon hôte ferma la porte en dehors avec une croix de bois (1). La mauvaise odeur que je respirai,

(1) Ces croix ressemblent à ce que nous appelons chevaux de frise; elles sont armées de longues épines très-pointues. On se sert de ces croix pour empêcher les tigres et les loups d'entrer dans les étables des bestiaux.

et la chaleur étouffante qu'il faisoit dans cette étable, m'empêchèrent de fermer l'œil un instant pendant toute la nuit; au point que le matin, lorsque mes guides vinrent me joindre, ils me trouvèrent extrêmement accablé. M'étant plaint du mauvais gîte que l'on m'avoit donné, ils en firent aussitôt des reproches à l'*Evanga*, en le menaçant d'instruire le roi de la manière dont il m'avoit traité. Cette menace produisit le meilleur effet; car il fut à l'instant nous chercher du lait, de la farine et des poissons secs, en nous invitant, quand nous eûmes mangé, à emporter pour notre route ce qui pouvoit nous rester encore. Il engagea aussi mes compagnons à venir, à leur retour, coucher et manger chez lui.

Nous marchâmes vers le Nord-Est et traversâmes une montagne qui va de l'Est au Nord, et qui forme un triangle. Nous y rencontrâmes beaucoup de fruits sauvages; et vers midi, plusieurs *Azahoriens* qui demeurent dans ces montagnes où ils vivent de fruits et de racines, et particuliérement de pillage. Je m'attendois à quelques mauvais procédés de leur part; mais la distribution que nous fîmes avec eux de nos provisions de bouche, les rendit fort polis envers nous; au point qu'ils nous invitèrent à faire halte

chez eux et à nous reposer. Nous y consentîmes ; et ce ne fut qu'au bout de quelques heures que nous songeâmes à nous remettre en route. Mes compagnons me racontèrent alors que ces *Azahoriens* n'avoient ni huttes, ni champs, ni bestiaux ; qu'ils couchoient toujours en rase campagne, errant sans cesse dans les montagnes où nous venions de les rencontrer.

Cette peuplade est composée de sept à huit cents personnes qui augmentent tous les ans, de manière à pouvoir causer à l'avenir beaucoup d'inquiétude à ses voisins. On prétend qu'elle vient de la ville de *Zohare*, dans les états de la province de *Joga*, où elle habitoit jadis, en bien plus grand nombre qu'elle n'est aujourd'hui. Le roi *Manimúgy*, étant entré les armes à la main dans cette province, en 1623, et en ayant réduit la plus grande partie sous son obéissance, fit sommer la ville de *Zohare*, de se rendre. Les habitans, loin d'accepter cette proposition, rassemblèrent une petite armée qui s'avança à la rencontre de l'ennemi. Cette conduite excita à un tel point la colère du prince, qu'il fit marcher des troupes qui battirent les *Zohariens*, entrèrent dans leur ville qu'elles réduisirent en cendre, après avoir

massacré tous les habitans qui n'avoient point eu le tems de prendre la fuite. Tous ceux qui eurent le bonheur de s'échapper, vinrent se mettre sous la protection du roi d'*Angola*, qui les reçut avec plaisir, et qui leur accorda différentes places pour leur servir d'asyle. En tems de guerre, cette tribut forme un corps libre, et a presque toujours l'avantage de réussir dans tout ce qu'elle entreprend. On ne lui laisse les flèches et les haches d'armes qui composent son armure que pendant le tems que dure la guerre. Elle est obligée de les remettre entre les mains de ses protecteurs, aussitôt qu'elle est finie. Les hommes sont grands et forts; la couleur de leur visage est plutôt d'un rouge foncé que d'un brun noir; ils ont les cheveux crépus, et s'ornent la tête avec des petits os : ils suivent la religion payenne. C'est le plus âgé d'entr'eux qui remplit les fonctions de juge et de prêtre. Il ne prononce que dans les affaires de peu d'importance. Celui qui s'est rendu coupable de quelques crimes, est livré entre les mains du roi qui le fait punir conformément aux lois du pays. J'ai remarqué, relativement aux femmes de cette peuplade, une particularité que je ne puis m'empêcher de rapporter ici; elles ont les

cheveux très-longs et fort beaux; et la longueur de ceux d'une jeune fille de quelques mois, comparée aux cheveux d'un garçon du même âge, offre une différence très-sensible.

Après avoir encore rencontré quelques bandes d'*Azahoriens*, nous atteignîmes vers le soir, à la descente de la montagne, le petit village de *Kamoh*, situé dans une contrée agréable et fertile, sur la petite rivière de *Molo*, qui peut avoir quatre pieds de large. Après plusieurs circuits dans cette montagne elle prend son cours vers le Nord-Est. Je vis dans cet endroit une quantité prodigieuse de bestiaux, et des champs cultivés avec soin. Le juge nous donna un fort bon lit et le meilleur souper qu'il lui fût possible.

Le lendemain matin, je me séparai de mes guides à qui je fis mes adieux. Aussitôt que le juge sut que j'étois un ami du roi, il me pria d'accepter un homme qu'il me présenta pour m'accompagner jusqu'à *Mahiny*.

Nous eûmes un chemin détestable : obligés de traverser un hallier qui ressembloit à un abattis d'arbres, ce ne fut qu'avec la plus grande peine que nous parvînmes à nous en

tirer. Nous fumes forcés de faire souvent de longs détours, par l'impossibilité d'avancer par le chemin que nous avions pris. Ce bois fourmilloit d'insectes et de serpens; nous y rencontrâmes aussi quelques jeunes lions qui nous suivirent pendant plus d'une lieue. J'en fus moins effrayé que mon guide, à qui la vue de ces animaux parut causer la plus vive inquiétude.

Nous traversâmes plusieurs vallons, mais sans rencontrer nulle part une seule goutte d'eau qui fût potable : c'est sans doute pour cela qu'on n'y voit point de villages. Il étoit déjà tard quand nous arrivâmes à *Hatagna*, petit hameau composé de seize à vingt mauvaises huttes. J'avois le plus grand desir de m'arrêter dans cet endroit pour y coucher; mais mon guide m'observa qu'il avoit ordre de se rendre à *Mahiny*, dont nous n'étions plus éloignés que d'une lieue; je consentis à le suivre.

Lorsque nous arrivâmes dans cet endroit, le juge étoit couché. Mon guide fut l'éveiller, en lui disant que c'étoit par ordre du roi qu'il m'avoit accompagné jusqu'à *Mahiny*, et qu'il espéroit qu'il voudroit bien me donner l'hospitalité. Le juge s'étant levé avec humeur et à moitié endormi, consentit à nous rece-

voir. Ayant étendu une natte par terre, il nous dit qu'il alloit chercher du lait et de la farine. Je n'attendis point son retour; j'étois si fatigué que je me jetai sur la natte, et ne tardai point à m'endormir.

Le matin, quand je m'éveillai, je m'apperçus que mon guide n'étoit plus dans la hutte. Ayant demandé au juge ce qu'il étoit devenu, il me répondit qu'il étoit parti, il y avoit déjà long-tems. Me fixant alors avec plus d'attention, et voyant que j'étois d'une autre couleur que les habitans du pays, et de plus, entendant assez bien sa langue, il prit avec moi un ton plus doux et plus amical, et m'invita de la manière la plus pressante à rester chez lui et de partager sa table. J'acceptai sa proposition avec plaisir, et je profitai de ce moment pour me reposer et m'entretenir avec ce juge.

Je mangeai pour la seconde fois de la chair d'éléphant, préparée avec du *metaba* (*), du lait et du *ogheghe bonitahs*, c'est-à-dire du jus de prune. Je trouvai ce mets excellent. Le *metaba* et le *mout* de prune avoient

(*) C'est une espèce de pois qui vient sur un buisson par petites grappes de cinquante jusqu'à cent. A proprement parler, ce ne sont point des pois, attendu que le *Metaba* ne vient point en gousses; ce sont plutôt des graines de semence.

attendri la viande et lui avoient communiqué un goût d'aromates délicieux.

Le 3 de juin, je me remis en route, et fus accompagné par un esclave du juge jusqu'à *Emwahat*, village le plus proche de-là, et qui en est à une demi journée de chemin. Nous n'y fussions point venus, si nous eussions pris notre direction vers le Nord-Est; mais mon guide ne voulut point absolument prendre cette route. Il préféra d'aller vers l'Est, en me montrant au loin, dans le canton par où je voulois passer, deux montagnes pelées très-roides, et en ajoutant qu'entre ces montagnes, se trouvoit une caverne nommée la *Nunquiata* (la caverne des serpens), remplie d'une quantité prodigieuse de ces reptiles qui cherchoient leur nourriture dans les environs. Quand nous fûmes à une bonne demi-lieue du village dont je viens de parler, il me raconta qu'à quelque distance de-là, du côté de la caverne des serpens, ce village entretenoit continuellement deux hommes qui faisoient sentinelle pour surprendre et tuer les serpens qui venoient de ce côté.

Il m'apprit ensuite quelle étoit la manière que l'on employoit pour prendre et tuer ces animaux dangereux. On tâche d'abord de s'en saisir de manière à pouvoir leur couper la

queue, où l'on prétend que leur venin est caché : ensuite on les fait rôtir sur des charbons ; ils sont alors excellens à manger. Je vis dans le village plusieurs de ces serpens morts, et que les habitans appelloient *Copra* (*) ; ils étoient fort longs et pouvoient peser vingt à trente livres; ils avoient la tête ronde, un peu aplatie sur le haut ; le fond de la couleur étoit d'un gris cendré, avec une raie verte, large d'un pouce, qui leur courroit tout autour du corps. Je trouvai de pareils serpens dans le royaume de *Bahahara*. Ils étoient cependant d'une espèce moins grosse.

Le village d'*Emwahat* est composé d'une trentaine de huttes. Il dépend encore du royaume d'Angola ; il est situé à une demi journée du chemin de la frontière, dans une contrée fertile, bornée au Nord par une petite montagne, et au Sud, par une rivière qui me parut être un bras de celle de *Bambo*.

Quand nous fumes à une lieue de ce village, mon guide voulut s'en retourner ; et ce ne fut qu'à force de prières que je le déterminai à m'accompagner un peu plus loin. Après nous être reposés environ deux heures, nous traversâmes un petit bois charmant,

(*) Ce mot dérive probablement du Portugais, et vient de *Cobra*.

rempli de fruits de toutes les espèces, et arrivâmes à la frontière. Ce fut là que mon fidèle guide me quitta pour retourner à *Emwahat*, après nous être fait réciproquement les plus tendres adieux. Je marchai encore pendant une heure et m'arrêtai sur la lisière de ce bois, où je passai la nuit.

Le 5 de juin, j'atteignis un défilé qui me conduisit au village de *Mohakam*, situé sur la frontière du ci-devant royaume de *Loango* (1). Je n'eusse point apperçu ce village qui se trouve caché par une éminence, sans une vieille bonne femme occupée à ramasser du bois, qui m'y conduisit. En arrivant dans sa hutte, elle me présenta du lait, et me mena ensuite chez le juge. C'étoit un jeune homme rempli de bon sens et d'honnêteté. Après m'a-

(1) Ce pays qui formoit autrefois le royaume de *Loango*, peut avoir cinquante-six milles de long de l'Ouest à l'Est, et cinquante de large du Sud au Nord. Il est situé au Nord-Est d'après la boussole, entre la Guinée et l'embouchure de la rivière de Zaire. Le roi ayant été battu en 1778 par les Portugais et par le souverain *Sihao-Atuly* de *Cacongo*, fut massacré immédiatement après la bataille, par ses propres sujets. Les habitans du pays sont aujourd'hui indépendans. Ils payent à la vérité un tribut au roi de Cacongo; mais c'est très-peu de chose, et ce tribut est acquitté en grande partie par les Portugais, pour la permission qui leur est accordée de faire le commerce dans le royaume de Loango. La charge de juge est exercée par les plus âgés de cette nation qui se soumet avec plaisir à leurs décisions.

voir fait plusieurs questions sur le but de mon voyage, il me présenta dans une écaille de tortue du lait avec de la farine de mil. Il chercha ensuite à me dissuader de continuer ma route; et m'invita à rester chez lui, ou bien à retourner sur mes pas, attendu que je ne pourrois voyager chez plusieurs nations sauvages et cruelles qu'il me désigna, sans courir les plus grands risques d'y perdre la vie. Tout ce qu'il me dit ne fut point capable de me faire renoncer à mon projet. Je fis ensorte au contraire de tirer de lui le plus de renseignemens qu'il me fut possible, pour savoir la manière dont je pourrois continuer mon voyage, et dans quels endroits je devois aller sans être exposé aux dangers qu'il venoit de me dépeindre. Je m'attachai particulièrement à le questionner sur la route qui conduisoit à la ville de *Malemba*, que mes guides précédens m'avoient assuré être très-grande et fort bien bâtie. M'ayant dit qu'il ne croyoit pas que le chemin fût très-bon, et que je serois obligé de prendre un conducteur qui pourroit me coûter trente *zimpo* par jour; je le priai de faire en sorte de m'en procurer un. Celui qu'il fut me choisir étoit un de ces coureurs avides de nouveautés, qui joignoit à une cons-

titution forte et robuste, un air sauvage qui m'en imposa. Le juge remarquant, à l'embarras que j'éprouvois en voyant ce nouveau compagnon de voyage, combien il m'inspiroit peu de confiance, chercha à calmer de son mieux mon inquiétude et me conseilla de n'avoir aucun soupçon sur le compte de cet homme qui connoissoit parfaitement les chemins, qui étoit très-honnête et sur-tout intrépide dans le danger. Je passai donc encore cette nuit chez le juge, qui me donna un excellent gîte, sans parler du souper, où j'eus avec profusion du lait, de la farine et de la chair de tortue. Le matin, avant de partir, je comptai les trente zimpo (1) à mon conducteur, afin d'avoir cela de moins à porter dans la route.

C'est ici le lieu de dire un mot sur la peuplade que je visitai, et que l'on m'avoit assuré être si sauvage.

Le canton qu'elle habite, est divisé en trois parties: quoique très-montagneux, il n'en est pas moins fertile. On y trouve beaucoup de mines de cuivre, de plomb, d'étain, et un peu de poudre d'or; il produit du mil, du bled de Turquie, des pois, des courges, de cannes à

(1) Trois cents valent un rixdaler, c'est-à-dire 4 francs.

sucre et du tabac. On y prépare un vin de palme qui est assez médiocre; on tire de la prune une liqueur excellente. Le produit du cotonnier est peu considérable dans ce moment, à cause des guerres continuelles avec les nations voisines qui en diminuent et en empêchent la culture; ce fut par suite de ces guerres, qu'en 1780 fut entièrement brûlé un bois charmant, situé auprès de la ville d'*Alimth Angoy*, qui avoit une lieue de long, sur presque autant de large, et qui fournissoit une si grande quantité de coton. On y trouve un très-grand nombre d'animaux domestiques et sauvages, tels que des éléphans, dont on fait très-grand cas, à cause de l'ivoire; des rhinocéros, des lions, des tigres et des loups, avec les peaux desquels on fait un commerce considérable à Malemba, qui est l'entrepôt de ce canton où viennent commercer plusieurs nations de l'Europe, et particulièrement les Hollandais. On y trouve, en outre, des buffles, des bœufs, des paons, des autruches, des pigeons de roche rouges et rayées de bleu, d'une grosseur particulière, des perdrix, etc. Les lièvres de ce pays que l'on appelle *Mazatho*, sont gros comme des lapins angola; mais on ne fait aucun usage de leur poil, non plus que de la laine des moutons

qui

qui ressemblent à nos chiens-loups. Le grand lac qui est en-de-çà de la ville de Malemba, fournit de bons poissons, et sur-tout des moules très-grosses et d'un goût délicieux.

Les trois parties qui divisent ce pays, sont: 1°. la partie supérieure voisine de la mer, qui appartient aux Portugais; 2°. celle du milieu, habitée par les Malembais mêmes qui sont au centre du pays, et qui avoisinent, du côté de l'Ouest, les comptoirs des Portugais; 3°. la partie inférieure qui compose le royaume de *Cacongo*.

Il y a environ cent cinquante ans, les deux peuples dont je viens de parler, étoient gouvernés par un roi; mais dans la suite, plusieurs grands de la cour du souverain de Loango ayant profité de l'indolence et de l'apathie dans laquelle il étoit plongé, rassemblèrent une armée, et cherchèrent à fonder des états dont ils pussent devenir les maîtres: ce fut ainsi que se formèrent les royaumes de *Malemba* et de *Cacongo*, qui, par la suite, éprouvèrent différens changemens.

Les deux principales nations qui s'opposent à l'extrême desir qu'auroient les Portugais de pousser plus loin leurs conquêtes, sont en état, avec le secours de leurs alliés, de mettre

sur pied trente mille hommes. Les armes de ces peuples sont l'arc et la flèche qu'ils savent manier avec autant de dextérité que de bravoure. Toute leur armée n'est composée que d'infanterie; ils suivent la religion payenne. Leur culte est simple et dégagé de toute espéce de cérémonies religieuses. Ils se bornent à adorer un être suprême auquel ils adressent leurs prières matin et soir dans des temples fort mal bâtis. Les prêtres n'ont aucune influence sur le gouvernement; il s'en faut qu'ils jouissent d'une considération aussi marquée que chez toutes les autres nations payennes. Les Portugais n'ont rien épargné pour introduire le christianisme dans ces états; mais toutes leurs tentatives ont été inutiles. Je me suis laissé dire que le grand nombre des cérémonies en usage dans la religion catholique, et particuliérement les dogmes que la raison ne peut comprendre, ont été, en grande partie, ce qui a empêché que le christianisme ne fût adopté par ces payens accoutumés à un culte simple.

On ne trouve chez ces peuples aucun édifice consacré aux écoles : les enfans sont instruits en plein air, assis sur des tapis de verdure où ils reçoivent les leçons de leurs instituteurs. Il y a long-tems que l'écriture

y est connue : en guise de papier, on se sert de feuilles de palmiers; ce sont des petits os d'oiseaux ou des arêtes de poissons qui tiennent lieu de plumes.

La couleur des habitans de ce canton tire plutôt sur le brun foncé que sur le rouge : elle leur donne un air sauvage. Il sont tous, pour la plupart, grands et forts : ils ont de gros yeux et de longs cheveux qu'ils ornent avec de petits os et des coquillages; leur nez est épaté et leurs lèvres grosses et renversées. La partie supérieure de leur corps est nue; la partie inférieure est couverte d'un tablier fait de peau de bête ou de feuilles de palmier : ceux qui demeurent dans le voisinage des établissemens portugais, portent des tabliers d'une toile bleue rayée et aussi claire que nos étamines.

Les femmes n'ont rien qui distingue leur costume, excepté qu'elles font quatre à six tresses de leurs cheveux qu'elles tournent autour de leur tête, et qu'elles ornent de coquillages, d'os, et particulièrement de perles de verre. Chacun se frotte le corps avec de la graisse de queue de mouton que l'on fait fondre, et qui demeure toujours liquide. Je fus obligé d'avoir recours moi-même à cette onction, toute dégoûtante qu'elle me parut,

pour calmer les cuisantes douleurs, causées par l'ardeur du soleil qui m'avoit brûlé la peau. Les maisons sont bâties en joncs, en bois, et en terre; quelquefois elles sont faites d'un quartier de rocher brut: elles ressemblent beaucoup aux huttes ordinaires; au milieu du toit, qui est rond, se trouve une ouverture pratiquée pour laisser sortir la fumée.

La nourriture la plus ordinaire de ces peuples est du lait caillé, de la farine, du poisson et la viande des animaux qu'ils tuent à la chasse. On ne tue des animaux domestiques qu'aux jours de grandes fêtes. On vit mieux dans les villes que dans les villages; on connoit la batterie de cuisine; mais on en fait rarement usage, par l'habitude où l'on est de préparer les alimens suivant la manière reçue depuis un tems immémorial.

Il n'est point de pays en Afrique où l'on exerce l'hospitalité avec autant de rigidité et de plaisir que dans celui-ci. On ne laisse jamais voyager seul un étranger qui ne connoit point le pays; mais on l'accompagne, ou jusqu'à un autre village, ou jusqu'à ce qu'il ne puisse plus se tromper de chemin. Ce peuple est en général libéral et bienveillant. Il se fait un plaisir de partager avec d'autres ce qu'il a; mais il aime être payé de retour. Il ressent vivement

un outrage qu'on peut lui faire, et il est en général très-jaloux. Tout homme qui soupçonne sa femme d'avoir la moindre intelligence avec un autre homme, ou de lui inspirer le moindre intérêt, l'oblige de l'accompagner partout où il va, afin d'empêcher par-là qu'elle n'ait aucune occasion de lui devenir infidèle.

La plupart des hommes n'ont guère d'autre occupation que celle de la chasse et de la pêche : quelques-uns font de la vaisselle de terre, forgent des armes, ou font des filets.

Je traversai avec mon guide les villages de *Magay*, d'*Ahala* et de *Séhang*, et nous fûmes coucher dans la petite bourgade de *Kungoha*, située dans une contrée marécageuse, et au pied d'une montagne. J'y comptai environ deux cent soixante-dix maisons, fort mal bâties; j'y trouvai de l'eau puante que l'on va chercher à un quart de lieue de là. La plupart des habitans sont des ouvriers en mine, qui passent une grande partie de leur vie dans les montagnes voisines : cette bourgade appartient au roi *Masakwah* de *Cacongo*, qui y entretient deux juges, chargés du gouvernement de cette place. Malgré la bonne réception que l'on m'y fit, je ne me crus pas moins obligé de songer à mon départ le lendemain matin, quand je vis qu'on me prenoit

pour un esclave blanc, et qu'on paroissoit avoir envie de me retenir. Un florin que je donnai à l'un des juges, me fit obtenir ma liberté, et j'en profitai aussi-tôt pour me remettre en route.

Le 8, nous traversâmes le *Mahta*, l'une des plus hautes montagnes de ce canton, et qui avoisine les *Monts de la Lune*. Nous y apperçûmes à notre gauche la ville de *Moohog* appellée encore *Niederbemde*. Ayant vu au bas de cette montagne un grand nombre de personnes qui travailloient, nous fûmes les joindre: c'étoit quarante hommes qui tiroient de la mine d'étain. Leur ayant demandé s'ils savoient fondre ce mineral, ils me répondirent que non : que tout ce qu'ils ramassoient, se portoit dans les fonderies de *Malemba* où ils alloient le vendre. Je les priai de me procurer un peu de lait qu'ils m'apportèrent aussitôt; leur ayant donné un florin pour ce lait, ils me rendirent trois cent-soixante zimpo : ce qui me surprit beaucoup, par la persuasion où j'étois que l'argent monnoyé étoit inconnu dans ce pays. Mon guide, à qui la vue de cette monnoie parut faire envie, me pria de lui faire présent d'une de ces piéces d'argent, en me disant que ce n'étoit pas la première fois qu'il en avoit vu.

Vers le déclin du jour, nous rencontrâmes plusieurs hommes qui venoient de la chasse et qui s'en retournoient au village de *Wodolaha*, où ils demeuroient (1). Ils nous invitèrent à marcher de compagnie avec eux ; mais mon guide refusa de les suivre : et quand nous les eûmes quittés, il me dit que cet endroit n'étoit pas en très-bon renom, et qu'il n'y avoit nulle sûreté pour les voyageurs. Nous fîmes halte une lieue plus loin, devant le village d'*Ohgo*, dans un endroit où l'on devoit passer également cette rivière. Nous essayâmes d'y faire du feu : n'ayant pu réussir à l'allumer, et nous trouvant extrêmement fatigués, nous prîmes le parti de nous jeter sur un tas de feuilles d'arbres, où nous dormîmes du sommeil le plus tranquille jusqu'au lendemain matin. Nous entrâmes alors dans le village. Après y être restés environ une heure, nous nous embarquâmes sur la rivière, moyennant soixante zimpo que je fus obligé de payer pour notre passage.

Nous rencontrâmes dans cet endroit un compagnon de voyage qui portoit de la mine

(1) Ce village est composé de quelques maisons, bâties sur la rive occidentale de la rivière de *Bambo*, dans l'endroit où l'on traverse cette rivière.

pour vendre à *Malemba*. Cet homme paroissoit réunir plusieurs connoissances; et je regrettai beaucoup de ne pouvoir l'entendre aussi bien que je l'aurois desiré. A partir de la rivière de *Bambo* jusqu'à *Malemba*, qui en est à une journée et demie de chemin, on trouve sur cette route toute sorte de beaux fruits d'un goût délicieux. L'eau qu'on y rencontre, est également excellente à boire. On remarque sur-tout une fontaine à une lieue de la ville, et dont les eaux ont encore une qualité supérieure, qui lui a fait donner par les habitans le nom de *Bonhi-Bikoma* (la fontaine d'or).

Le 11, vers midi, nous arrivâmes aux portes de la ville. Nous ne pûmes y entrer qu'après avoir envoyé un exprès au *Malfukka*, (espèce de gouverneur) pour lui annoncer notre arrivée, et lui demander la permission d'y entrer. Au bout d'une heure, nous vîmes arriver un officier, accompagné de trois hommes, qui me demanda mon nom, comme cela se pratique dans presque toutes les grandes villes d'Allemagne. Il parut fort étonné, quand il m'entendit lui répondre que j'étois un habitant des pays orientaux, et surtout, lorsqu'il me vit habillé comme les gens du pays, sans avoir dans mon costume au-

cune marque distinctive qui confirmât ce que je venois de lui dire. Se tournant alors vers les trois hommes de garde qui le suivoient, il leur dit : *Mani-Manbuta* (c'est un monsieur portugais). Nous fûmes conduits aussi-tôt dans une hutte qui se trouvoit dans le fauxbourg et confiés à la surveillance de quatre gardes qui ne nous perdirent pas un seul instant de vue.

Je ne tardai point à m'appercevoir qu'on me regardoit comme un espion, et que peut-être je serois traité fort durement. L'officier nous ayant quittés, revint nous trouver au bout de quelque tems, pour ordonner à mon compagnon de sortir de la hutte et de le suivre. C'étoit probablément pour l'interroger sur ma personne, et tâcher de savoir de lui quel étoit le motif de mon voyage.

Cet homme étant venu me rejoindre, me dit que son intention étoit de s'en retourner. Je lui comptai alors les *zimpo* dont je lui restois redevable, et j'y ajoutai deux florins pour le récompenser de la fidélité avec laquelle il s'étoit conduit envers moi pendant toute la route. Aussitôt que je lui eus remis cet argent, il partit, escorté par un garde qui l'accompagna jusqu'à la sortie du fauxbourg.

Pendant le premier jour, on me laissa reposer tranquillement dans la hutte. On m'y apporta de l'eau, des prunes, des pommes et un peu de lait avec de la farine.

Les gardes chargés de veiller sur moi, ayant montré le plus grand desir d'apprendre quelque chose sur l'histoire de mes voyages, je leur racontai tout ce que je crus pouvoir leur dire. Le soir, lorsque l'officier revint au poste, ces hommes n'eurent rien de plus pressé que de lui raconter à leur tour tout ce qu'ils avoient appris de moi, sans oublier d'y ajouter leurs commentaires et leurs réflexions particulières. Cet officier crut n'avoir rien de mieux à faire que d'aller le lendemain matin rendre compte au roi, qui venoit précisément d'arriver, de tout ce qui lui avoit été dit à mon sujet par les soldats de garde dans la hutte où il m'avoit fait conduire. Ce prince, curieux de me voir, donna l'ordre qu'on me fit venir à l'instant. A peine fus-je entré dans son appartement, qu'il me fit une infinité de questions auxquelles je répondis sans hésiter. Il me demanda ce que je venois chercher à Malemba; si j'étois un marchand ou un espion. — « Prince, lui répondis-je d'un ton assuré, mais respectueux, je ne cherche rien qui puisse faire ombrage à votre Majesté. Vous voyez en

moi un malheureux naufragé, qui n'a d'autre desir que celui de voir cette ville charmante qu'il a entendu vanter dans les pays lointains. »

— De quelle nation es-tu, ajouta ce prince, et de quel endroit viens-tu ?

» Je suis arabe, et je viens de la Caffrérie méridionale, sur les côtes de laquelle notre bâtiment a fait naufrage ».

— Si la chose est ainsi que tu le dis, tu dois avoir plusieurs compagnons. Où sont-ils?

— » Ils ont tous péri dans le naufrage, à l'exception de deux qui m'accompagnoient et qui ont été massacrés par les Caffres ».

— A quelle distance de cette ville a fait naufrage le bâtiment sur lequel tu étois ?

— « Six à sept cents milles ».

— Avois-tu le même costume que je te vois, lorsque tu étois sur ce bâtiment ?

— « Non : mes habits m'ont été enlevés par les Caffres ».

— Combien peut-il y avoir d'ici jusqu'au pays que tu dis être ta patrie?

— « Il m'est impossible de le dire à votre Majesté ».

— Il suffit, dit le roi. Je te garderai à mon service, jusqu'à ce qu'il arrive quelque vais-

seau sur lequel tu puisses aller rejoindre tes amis ».

Aussitôt il ordonna à l'officier qui m'avoit amené, de me reconduire dans la hutte, et de me donner des habits. Je reçus un manteau bleu, pareil à celui que portoient les gardes-du-corps du prince, et qui ne descendoit que jusqu'au haut des cuisses; un petit tablier fort court, et une pièce de coton que l'on me fit arranger autour de ma tête en manière de turban. Quand je fus habillé, l'officier me ramena devant le roi, qui m'honora de l'emploi de premier piqueur de son buffle de bât, pour charger et décharger ses bagages. J'occupai cette place pendant trois mois, jusqu'au moment où le monarque retourna au château dans lequel il faisoit sa résidence.

Malemba étoit autrefois le chef-lieu d'un petit état, dont le prince se nommoit *Malemba Nahakany* (prince de la droite). Le dernier s'étant réuni avec les *Zoggoréériens* (1), pour se faire déclarer roi des deux peuplades et enlever des provinces à ses voisins, fut battu par le roi de *Cacongo*, fait prisonnier et dépouillé de ses états. Tout le royaume

(1) Ils étoient tributaires du roi d'Angola, et possédoient une certaine étendue de pays à l'Est de ses états.

de *Cacongo*, dont *Malemba* fait également partie, peut avoir environ soixante-dix milles de long et à-peu-près quarante de large. C'est un pays fertile, qui fournit des grains de différente espèce, des minéraux, des bestiaux, et d'autres productions. On y trouve une très-grande variété de bêtes sauvages auxquelles on fait la chasse, à cause des peaux qui sont très-estimées. Il fournit aux habitans le sel dont ils peuvent avoir besoin pour leur consommation. On y voit beaucoup d'airain, mais on ne sait pas le travailler aussi bien que dans les états voisins. La rivière de *Bambo* et le lac de *Sahmoja* fournissent beaucoup de poissons et de coquillages. Le commerce que l'on y fait, est extrêmement avantageux aux Européens; car pour des choses de peu de valeur, telles que des coquillages, des morceaux de fer, des perles de verre, du gros drap, de la toile, du coton et de mauvais fusils, on donne souvent une très-grande quantité d'excellentes peaux de bêtes sauvages.

L'armée qui dépend du roi, est composée de dix à douze mille hommes, que l'on peut rassembler dans l'espace de deux fois vingt-quatre heures. Ce prince est très-vaillant et très-belliqueux; il commande ses troupes en

personne : et soit par adresse, soit par l'effet de sa bravoure, il en est venu au point de se rendre très formidable à ses voisins, beaucoup plus puissans que lui, et qui avoient voulu essayer de le dépouiller de ses états. Il est aussi fastueux qu'il est brave et ne sort jamais sans être accompagné par quatre ministres, qui ont en même tems le titre d'officiers, et par douze hommes de sa garde particulière : quand il donne audience, tous ceux qui se trouvent présens, sont obligés de se mettre à genoux.

La plupart des officiers sont également juges dans les villages et dans les villes ; mais ils sont obligés d'en référer au prince pour les choses d'une certaine importance. Ce monarque est très-religieux ; il assiste à la prière qui se fait soir et matin dans un oratoire consacré pour cela. Les prêtres sont tenus à mener une vie exemplaire, et à remplir ponctuellement les devoirs de leur état, s'ils veulent jouir des bonnes graces du roi.

La polygamie est permise dans ce pays. Les enfans mâles sont serfs du prince qui les destine tous au métier des armes, et qui les y exerce dès l'âge le plus tendre. L'éducation des filles est confiée aux meres. Ce sont les prêtres qui prennent soin de celle des garçons.

Le roi avoit alors vingt femmes, qui, toutes sont traitées en esclaves; elles osent très-rarement se montrer en public. La plupart des garçons auxquels ces femmes donnent le jour, sont destinés, dès leur plus tendre jeunesse, à remplir des places d'officiers. En tems de guerre, il n'y a que les officiers qui reçoivent la solde et leur nourriture du roi; le commun des soldats est obligé de pourvoir lui-même à subsistance. Ce sont ordinairement leurs femmes qu'ils emmènent avec eux, qui sont chargées de tous les détails qui concernent les vivres dont ils peuvent avoir besoin.

Le roi compte dans l'étendue de son domaine deux villes, trente-huit villages et un château bâti sur une haute montagne; *Malemba* en est la capitale. Elle a sept cents maisons et huttes, trois grandes rues principales, et deux de traverse, dans lesquelles on trouve la rue *Kossa*, ou du Commerce, qui est une des plus belles et des mieux peuplées. C'est dans cette rue que se tiennent souvent des marchés. Les Portugais et les Hollandais y ont leurs comptoirs et leurs magasins, et c'est en général l'endroit où se fait la plus grande partie du commerce. La rue *Kisuhaho* a également une place de mar-

ché, consacrée à la vente des fruits et particulièrement de toute espèce de bétail. Chaque rue principale est terminée par deux portes qui sont gardées par seize à vingt hommes, afin que personne ne puisse faire entrer dans la ville des provisions, des marchandises et d'autres choses semblables, sans acquitter auparavant un certain droit qui ressemble beaucoup à l'accise qui se lève en Allemagne. La ville est entourée d'un mur, fait de quartiers de rochers, placés les uns sur les autres sans aucun mortier ni ciment, et d'un fossé assez profond. Le château où le roi fait sa résidence, quand il vient dans cette ville, est également très-mal bâti; il n'a qu'un étage, et peut avoir cinq cents pieds de tour. Les bâtimens extérieurs sont occupés par les soldats; les femmes du roi sont renfermées dans ceux qui se trouvent dans l'enceinte.

Ce château est situé en face de la porte d'eau, sur la rivière de *Malempo* près de la mer. On y jouit de la plus belle vue. J'y ai remarqué quatre pièces de canon de trois, qui ont dû coûter fort cher. Je crois devoir dire encore que c'est à *Malemba*, que l'on apporte, des environs, l'ivoire et la mine brute que l'on vend, où que l'on échange contre des marchandises d'Europe. Tous les chré-

tiens

tiens commerçans, établis dans cette ville, sont obligés de payer un droit de cinq pour cent.

Il y avoit déjà quelque tems que j'y demeurois, quand il arriva un vaisseau marchand Hollandais. Le capitaine, nommé Rosenmeyer, qui vouloit traiter avec mon maître, pour trente dents d'éléphans, lui offrit quelques aunes de gros draps pour faire un turban; trois colliers de perles de verre, deux couteaux à manches d'étain et une écharpe de coton. Voyant que ce prince n'étoit pas très-éloigné de terminer cet échange, je pris la liberté de me mêler du marché, et d'offrir au capitaine dix de ces dents, en lui disant que ses marchandises n'étoient que des bagatelles, qui valoient à peine un ou deux de ces objets; qu'il feroit encore un bénéfice considérable, si le prince lui donnoit dix dents; mais que bien certainement il n'en auroit pas trente; que s'il vouloit avoir les vingt autres, il falloit qu'il apportât plus de marchandises, et qui valussent un peu mieux que celles qu'il venoit d'offrir à sa majesté. Le capitaine me regardant, en ouvrant de grands yeux, me demanda d'un ton ironique si j'étois le tuteur du roi. — « Non, lui répondis-je: mais j'ai pris sur moi d'en-

gager sa majesté à vendre ces dents d'éléphans ce qu'elles valent, et à ne pas les donner pour rien ».

Cette réponse donnant de l'humeur au marchand, il chercha à persuader au roi que je voulois rompre le marché, puisque je n'acceptois point les marchandises qu'il venoit de lui présenter. Le prince lançant sur moi un regard sévère, me demanda avec vivacité qu'elle étoit la raison qui m'empêchoit de livrer toutes les dents d'éléphans au capitaine. — « C'est parce que les dix que je lui donne, mon prince, répondis-je avec un ton d'assurance, valent déjà beaucoup plus que les marchandises qu'il offre; et que je ne puis voir, sans peine, que mon bon et gracieux maître consente à faire un marché qui lui est aussi désavantageux ». Cette réponse paroissant un peu calmer le roi, — « Eh bien! me dit-il, si tu peux en faire un meilleur, fais-le. » Et en achevant ces mots, il se tourna d'un autre côté, et sortit de son appartement.

Le capitaine se mit alors à marchander de nouveau; et j'obtins pour les trente dents d'éléphans, en sus des marchandises dont il a été fait mention, deux haches, six paires de ciseaux, un miroir et vingt florins. Je gardai l'argent pour moi, et ne donnai à ma-

jesté que les marchandises qui furent acceptées avec la plus grande joie. Cette marque d'intérêt disposa tellement le prince en ma faveur, qu'il me fit passer sur-le-champ, de mon emploi de piqueur à celui de garde du corps de sa personne, et donna ordre de m'apporter d'autres habits : il y ajouta même le cadeau du manteau qu'il portoit, et qui pouvoit valoir tout au plus une douzaine de sous.

Dès ce moment, je fus obligé d'être continuellement auprès de ce prince, et de l'accompagner partout ; ce qui ne me fit pas très-grand plaisir, à cause du peu de tems dont cette occupation me permettoit alors de disposer. Un jour que j'étois à la chasse avec lui, il m'arriva de tuer un bouc d'un coup de flèche que je lui lançai. Le roi fut tellement enchanté de mon adresse, qu'il me donna la liberté d'aller à la chasse à l'avenir, aussi souvent que j'en aurois la fantaisie.

Mais l'*Evangia* qui faisoit semblant de m'être extrêmement attaché, étoit mon ennemi dans le fond du cœur, et ne cherchoit que l'occasion de m'enlever les bonnes graces de mon maître ; elle ne tarda point à se présenter. Le roi m'ordonna un jour d'aller dans un de ses jardins cueillir quelques prunes,

que je porterois ensuite dans le bâtiment où demeuroient ses femmes. Lui ayant demandé à qui je remettrois ces fruits, il me dit que j'y rencontrerois une vieille femme à qui je pourrois les donner. Quand les prunes furent cueillies, je m'empressai de les apporter au sérail à l'endroit désigné; mais je n'y trouvai point celle qui devoit y être pour les recevoir. Je me mis alors à appeller. Voyant que personne ne me répondoit, je pris le parti d'appeller de nouveau, en criant de toutes mes forces. L'*Evanga* qui demeuroit tout près de-là, ayant entendu ma voix, accourut me trouver, en me défendant de crier davantage, pour ne point effrayer, ou importuner les sultanes. J'eus beau lui dire que c'étoit de la part du roi que je me présentois en ces lieux; il m'imposa silence, et m'ordonna de m'éloigner, en ajoutant qu'il se chargeoit d'offrir lui-même ces fruits, à l'insçu du roi, à la sultane, pour laquelle ils étoient destinés. Voyant que je refusois de les lui donner, et que je persistois à vouloir pénétrer dans le sérail: — « Si tu t'avises d'aborder les princesses, c'en est fait de toi: demain tu auras vécu ».

Je savois bien qu'il étoit expressément défendu, sous des peines très-sévères, de pé-

nétrer dans ces lieux ; mais comme je ne m'y présentois que de la part du roi, j'étois sans inquiétude sur les suites de cette démarche. L'*Evanga* à force de me représenter combien ce que je voulois faire étoit téméraire, finit par me persuader de l'accompagner chez lui. A peine y fus-je arrivé, qu'il me présenta de l'*embetta*, c'est-à-dire du vin de palme. Cette liqueur m'enivra au point, qu'oubliant les prunes qui étoient destinées pour la vieille femme à qui j'avois ordre de les remettre, je sortis tout chancelant, pour retourner chez moi, où je ne tardai point à m'endormir. Profitant alors de mon oubli, l'*Evanga* prit les fruits, et fut, sans perdre de tems, trouver le roi à qui il dit que j'étois en démence, à en juger par le tapage que je venois de faire dans le quartier des sultanes, qui en avoient été extrêmement effrayées, ajoutant que les gardes avoient couru les plus grands risques pour m'empêcher d'y pénétrer..... Comme ces gardes s'étoient trouvés absens, au moment où je m'étois présenté pour entrer chez les femmes, ils furent obligés, d'après l'ordre de l'*Evanga*, et pour se soustraire à la sévère punition qu'ils méritoient pour avoir abandonné leur poste sans permission, de

déposer contre moi, et de soutenir tout ce que cet imposteur avoit déjà avancé.

Le roi donna l'ordre aussi-tôt de m'arrêter et de m'interroger. Deux soldats s'étant présentés chez moi et étant parvenus à me réveiller, me conduisirent par devant le juge. L'état d'ivresse dans lequel j'étois, me fit répondre des choses que je n'eusse point dites, si j'avois été à jeun; c'est pourquoi l'on me chargea de fers, et l'on me conduisit hors du château dans une mauvaise hutte que l'on ferma aux verroux, avec la précaution d'en barricader la porte avec des courroies.

Je restai dans cette hutte jusqu'au lendemain, sans recevoir la moindre nourriture; à la fin, je vis paroître quatre soldats qui m'ordonnèrent de les suivre pour comparoître devant le roi. Ce prince lança sur moi un regard qui ne me permit point de douter de la colère qui le transportoit. Me souvenant fort peu de ce qui m'étoit arrivé et de ce que j'avois répondu dans l'interrogatoire que l'on m'avoit fait subir, je ne pus faire que des réponses sans suite aux différentes questions qu'il m'adressa, et me plaindre souvent de la fausseté de l'accusation de l'*Evanga*. La déposition n'ayant

point paru satisfaire les juges, le roi ordonna que je serois reconduit dans la hutte, après m'avoir fait donner auparavant du lait et de la farine.

Au bout de quelques heures que je fus rentré dans ma prison et que j'eus réfléchi tout à mon aise sur la triste position dans laquelle je me trouvois, j'appellai un des gardes pour le prier de m'ouvrir et de m'ôter mes fers. Sa réponse se borna aux menaces les plus dures, si je m'avisois de remuer davantage et de dire le moindre mot. Le lendemain, je fus de nouveau conduit devant les juges qui m'interrogèrent avec la plus grande sévérité. Le seul parti que j'eus à prendre, fut de chercher à m'excuser sur mon ivresse et à demander grâce. Mais toutes mes excuses, toutes mes prières furent inutiles : l'interrogatoire fini, je fus condamné à recevoir de deux soldats, entre les mains desquels on me livra, vingt coups d'une courroie faite en forme de tresse. Cette exécution douloureuse finie, on me reconduisit dans la hutte où je ne reçus pour adoucir les maux que je souffrois, qu'une chopine d'eau avec une poignée de mil.

Ma position avoit bien changé dans l'es-

pace de quelques jours : de ce moment, je ne fus plus traité que comme un esclave ; condamné à fendre du bois que je portois dans les appartemens du château, et à m'occuper des travaux les plus pénibles et les plus bas. Ce que je recevois pour ma nourriture, étoit de la plus mauvaise qualité et suffisoit à peine à moitié. J'étois sans cesse exposé aux huées de tous ceux que je rencontrois. La dureté des gardes qui me surveilloient, étoit poussée si loin, que je me souhaitois à chaque instant la mort, comme le seul moyen de mettre un terme à mes maux. L'*Evanga* seul parut me montrer quelque compassion ; l'avenir apprendra s'il étoit sincère. — L'orage ne gronde point toujours : il est bientôt suivi de quelques momens de calme et d'un rayon bienfaisant qui éclaire et qui adoucit les maux qu'il a pu causer.

Il y avoit déjà un mois et demi que je languissois sous le joug du plus rude esclavage, sans aucun espoir de me soustraire au sort malheureux qui m'étoit réservé, lorsqu'un jour l'inspecteur des esclaves reçut ordre du roi d'aller, avec une partie des hommes confiés à sa surveillance, à la re-

cherche des dents d'éléphans, vers le mont *Emkoh* (1). Le lendemain, 6 octobre, on fit partir seize esclaves, du nombre desquels j'étois, avec vingt soldats chargés de nous escorter. Nous fûmes obligés de nous arrêter d'abord au lac *Sohmota*, distant de *Malomba* d'une journée et demie de chemin, pour y pêcher des moules (2). Cette pêche est extrêmement dangereuse, parce que ces moules sont souvent à plusieurs brasses enfoncées dans la vase d'où il faut les tirer; il arrive aussi quelquefois à ceux qui les cherchent, d'avoir la moitié des pieds dévorée par de grosses tortues qui se trouvent également dans cette fange. J'eus le bon'heur d'échapper à ce danger, mais il n'en fut point

(1) Cette montagne sépare à l'Est ce pays de la province de *Jago* ou *Jom-Hago*; elle forme une chaîne de six jours de marche de l'Est à l'Ouest. On y rencontre des fruits de différente espèce et des palmiers.

(2) Ces moules sont rondes; et quand elles ont atteint leur grosseur, elles sont larges comme une assiette ordinaire. Elles ont une couleur verte, et contiennent des perles dont on fait peu de cas. On n'estime que les écailles, dont on se sert comme ornemens, en guise d'assiette, etc. On les polit avec des pierres, et on leur donne une forme très-agréable à l'œil. La chair de ces moules est très-blanche; mais en même temps très-dure, et l'on est obligé de la battre et de l'amortir avec un morceau de bois, quand on veut lui donner du goût. Ces moules sont appelées au Cap *Klip-Klo-chen* (Coquille de roche).

de même d'un autre qu'il me fut impossible d'éviter.

Chargé d'une trentaine de ces moules pour les porter à la ville, je ne tardai pas à sentir qu'il me seroit impossible d'aller loin avec cette charge, tant elle étoit lourde et au-dessus de mes forces. A peine avois-je fait une demi-lieue, que je me trouvai hors d'état de suivre mes compagnons, et que je restai en arrière; ce qui m'attira de la part des soldats qui nous conduisoient, des coups de courroies si souvent répétés, qu'à la fin je tombai par terre, rendant le sang par la bouche. Je ne fus pas plus ménagé pour cela. Mes conducteurs essayèrent de me faire relever à grands coups d'étrivières; quelques-uns de mes compagnons voyant l'impossibilité où j'étois de faire un pas de plus avec ma charge, furent assez compatissans pour se la partager entr'eux. Je me relevai alors, et après beaucoup d'efforts pour suivre la troupe, je parvins enfin à me traîner jusqu'à la ville.

L'inspecteur ayant rendu compte au roi de l'heureuse pêche que nous avions faite, n'oublia pas de lui parler du danger qu'avoient couru trois hommes de la bande, d'avoir les pieds mangés par les tortues : il lui raconta

de plus, en parlant de moi, que le nouvel esclave avoit succombé en route, sous le poids des moules dont il étoit chargé. Il se garda bien de lui rien dire des coups d'étrivières que j'avois reçus.

Le roi n'eut pas plutôt entendu parler de moi, qu'il donna l'ordre de m'amener devant lui; mais comme j'avois tout le corps couvert de sang qu'il falloit essuyer, avant de me présenter au prince, on vint lui dire que j'étois de nouveau tombé malade et hors d'état de paroître devant sa majesté. A la pointe du jour, l'*Evanga* vint me trouver pour me demander comment je me portois. Je me contentai, pour toute réponse, de lui donner quatre florins, en le priant de vouloir bien s'employer pour moi, auprès du souverain, pour me faire obtenir ma liberté. Fort peu de tems après qu'il m'eût quitté, je vis arriver un des serviteurs du roi, qui avoit ordre de me conduire devant sa majesté.

— Que te manque-t-il, me demanda le roi, aussitôt qu'il m'eût apperçu.

— « La liberté que j'ose te prier de m'accorder ».

— Puisque tu n'es point malade, pourquoi ne t'es-tu pas rendu hier au soir en ces lieux, quand je t'y ai fait appeller.

— « Personne ne m'a fait part de cet ordre de votre majesté ».

— On m'a rapporté que tu avois rendu du sang par la bouche, et que c'étoit pour cette raison que tu n'avois pu te présenter, quand je t'ai fait avertir que je voulois te voir.

— « Cela est vrai. Tes barbares soldats, en me traitant avec plus d'inhumanité qu'on ne traite une bête de somme, m'ont réduit dans le triste état où tu vas me voir. » Quittant aussitôt mon manteau, je montrai au roi toutes les marques des courroies et les plaies dont mon corps étoit couvert.

— Tu n'as vraisemblablement éprouvé ce châtiment, reprit le prince, que parce que tu l'as mérité ?

— « Ah ! m'écriai-je, que sa majesté ne me condamne point avant de m'avoir entendu ! On m'a donné trente moules à porter, tandis que mes autres compagnons d'infortune n'en avoient reçu pour leur part que douze à quinze.

— Telle devoit être la punition que tu avois méritée, pour avoir enfreint les devoirs de la subordination que tu avois à remplir, en ta qualité de serviteur libre, employé à mon service.

— « Cette insubordination n'a tenu qu'à

l'extrême desir que j'avois de suivre les ordres de sa majesté; et c'est l'*Evanga* lui-même qui m'a fourni l'occasion de les enfreindre.

— Il m'a raconté ta désobeissance, et m'a dit à quel point tu avois porté l'insolence et l'audace.

— « Je n'ai été ni insolent ni audacieux; je n'ai voulu qu'exécuter fidèlement les ordres de mon prince, lorsque cet *Evanga* vouloit m'en empêcher. » Je racontai alors au roi tout ce qui s'étoit passé entre moi et l'*Evanga*, et je le suppliai de nouveau de m'accorder ma liberté, en lui représentant qu'il n'avoit pas le droit de retenir comme esclave un étranger, qui n'avoit eu d'autre desir que celui de voyager dans ses états; qui n'avoit jamais demandé une seule fois l'hospitalité, sans offrir de payer tout ce qu'il avoit dépensé chez les personnes qui l'avoient accueilli. Je lui offris également de payer tout ce qu'il avoit fait pour moi, quoiqu'en ma qualité de serviteur attaché à sa personne, ce dût être à moi à réclamer le prix de mes services. Les officiers qui nous environnoient, me regardant avec l'air étonné, parurent fort mécontens de la hardiesse de mes discours; ce fut sur-tout l'*Evanga* qui se trouva le plus offensé de tout ce qu'il venoit de

m'entendre dire. Il représenta au roi que j'étois un imposteur, qui n'avoit pas dit quatre mots de vérité dans tout ce que j'avois raconté à sa majesté; que ce qu'elle pouvoit faire de mieux pour moi, c'étoit de m'échanger comme esclave dans quelque autre contrée. Le roi y consentit. Je fus cependant obligé de faire encore un voyage auparavant, pour aller chercher des dents d'éléphans. Cette expédition eut lieu dès le lendemain. Je reçus pendant la route une douzaine de coups d'étrivières. J'appris dans la suite que c'étoit la recommandation de l'Evanga qui m'avoit valu cette gentillesse. L'inspecteur du convoi eut ordre également de me surveiller avec la plus grande attention.

Le 12 octobre, nous partîmes de *Malemba* et arrivâmes après trois jours de marche à l'endroit où nous devions camper; c'étoit sur les bords d'une petite rivière, qui, vraisemblablement, étoit un bras de celle de *Bambo*, qui couloit entre cette chaîne de montagne un peu plus loin au Nord-Est. Les trois premiers jours, nous ne trouvâmes pas une seule dent; ce qui fit que, le quatrième jour, nous vînmes camper dans un bois qui étoit plus à l'Est. Le cinquième jour, nous fîmes la trouvaille de trois dents; mais elles

faillirent nous coûter la vie, attendu que les éléphans n'avoient point encore quitté cette contrée. Le 19, nous nous retirâmes au pied de la montagne et fûmes camper en face du village de *Wahat* (1).

Vers midi, notre inspecteur nous partagea en deux petits pelotons pour parcourir le bois. Je m'avançai à la droite vers la frontière avec un esclave et trois soldats. Au déclin du jour, nous trouvâmes une dent d'éléphant qui pesoit environ soixante livres. Nous revînmes alors sur nos pas. Il étoit près de minuit, quand nous rentrâmes au camp. Le lendemain fut un jour de repos. Le 22, nous nous remîmes en marche pour continuer nos recherches, après nous être divisés par bande, comme nous avions déja fait les jours précédens. Je fus envoyé au même endroit avec les mêmes compagnons. Après nous être avancés à quelques lieues de-là, nous prîmes notre direction vers le Nord-Est, sans trouver pendant toute la journée rien de ce que nous cherchions. Nous avions résolu de revenir encore au camp, quand nous vîmes la nuit arriver; mais nous pré-

(1) Il est composé d'une vingtaine de huttes; et c'est le dernier village que l'on rencontre à l'Est de la frontière de ce canton.

férâmes de nous asseoir auprès d'un buisson et d'y manger quelques poignées de mil, que nous avions emporté pour notre provision. Les soldats s'étant trouvés passablement dans cet endroit, et trop fatigués pour retourner au camp, qui étoit presque à trois lieues de-là, se décidèrent à y passer la nuit. Nous ramassâmes du bois, et nous nous disposions à allumer du feu, quand arriva un de nos camarades qui avoit été se promener dans les environs et qui nous dit, qu'ayant apperçu du feu à fort peu de distance de l'endroit où nous étions, il étoit prudent de ne point en faire, afin de ne pas être découverts dans notre retraite. Ce feu avoit été probablement allumé par les *Jaganiens* (1), sur la frontière desquels nous étions campés, et qui étoient aussi venus de leur côté pour chercher des dents d'éléphans. Je ramassai une botte de joncs, sur laquelle je me couchai, en faisant semblant de m'endormir. Mes compagnons après s'être entretenus pendant une heure sur différentes choses, et particulièrement sur le

(1) Je ne puis assurer si ces *Jaganiens* sont les *Jaggas* que plusieurs ouvrages de géographie placent dans le royaume de *Monoëmugi*. Mais je puis certifier que le souverain de ce royaume n'a point de *Jaggas* pour sujets.

feu

feu qu'ils avoient vu, finirent à la fin par se coucher sur l'herbe et par s'abandonner au sommeil. Quand je me fus reposé pendant une couple d'heures, je me levai et fus à une trentaine de pas du camp, sous prétexte de satisfaire quelques besoins naturels. Voyant que personne n'avoit l'œil sur moi, et présumant par-là que mes camarades étoient profondément endormis, je doublai le pas vers l'endroit où j'avois vu du feu.

Il faisoit déjà jour, quand j'atteignis la hauteur sur laquelle j'avois vu briller la flamme. Je n'y trouvai personne; mais seulement des charbons encore tout rouges, et autour de la place du feu, des empreintes de pas d'hommes que je suivis pendant une lieue, à travers un bois, à la sortie duquel je vis trois hommes qui étoient armés de flèches et de couteaux de chasse. M'étant arrêté, je leur demandai en criant : « *Mara, mah, jakoho;* c'est-à-dire, » Amis, où suis-je? » Ils accoururent aussitôt vers moi, et me firent différentes questions pour savoir d'où je venois et où je voulois aller.

Je leur racontai succinctement l'histoire de mon voyage; mais je leur peignis dans le plus grand détail la misère et la détresse dans laquelle je venois de me trouver réduit.

Ils me demandèrent ensuite dans quel endroit se tenoient ceux qui étoient occupés à chercher des dents d'éléphans ; s'ils étoient nombreux, et quelles étoient les armes qu'ils avoient. Quand j'eus répondu à toutes leurs questions, ils me conduisirent à une grande lieue de-là dans un bois au milieu duquel se trouvoit le village qu'ils habitoient, et qui étoit composé de dix-huit huttes. On m'y fit raconter encore une fois au *Majta* (au chef) tout ce que j'avois dit aux trois hommes que j'avois rencontrés. Il ne put s'empêcher de regarder comme une offense et une insulte faite à sa nation la conduite d'une peuplade qui osoit se permettre de venir chasser sur son territoire et y chercher des dents d'éléphans. Il fit aussitôt rassembler tous les hommes en état de porter les armes, pour aller fondre sur cette horde. Mais on arriva trop tard dans l'endroit où l'on espéroit la surprendre ; car aussitôt qu'ils virent que je manquois, les soldats qui commandoient le petit détachement, persuadés que je découvrirois leur demeure, avoient levé le camp et s'étoient retirés.

CHAPITRE II.

Détails historiques sur les Jaganiens ; *mœurs, usages, caractères et manières de vivre de ce peuple. Description des buffles de bataille et des outres faites avec des intestins d'éléphans. L'auteur continue son voyage et traverse le mont* Akafi. *la ville de* Groh, *et arrive à* Wahhala, *village situé sur la frontière, dans la province de* Mugari *ou* Minto. *Description de cette province et de ses habitans. Voyage à travers des bois épais. Passage de montagnes. Arrivée au village de* Sowohm. *Apperçu sur le commerce qu'on pourroit y établir. Histoire et description du royaume de* Massi. *Sur* Mamkam ; *résidence du souverain de ce canton ; et sur* Muhotahu, *autre village moins considérable que le premier. Les habitans vivent de pillage. L'auteur continue son voyage et rencontre sur sa route les villages de* Dômoh, *de* Bathym *et de* Hata. *Arrivée chez les* Mathithans. *Détails sur cette peuplade. Sur le royaume de* Juhkodego *ou* Monoëmugi ; *position, limites, histoire et description de ce royaume. Sur les deux différentes origines des habitans. Sur la forme du gouvernement, la religion, les mœurs et les usages de ces peuples. En continuant sa route, l'auteur rencontre le village d'*Awakana, *le lac et la ville de* Zambre. *Description de cette ville et du*

château habité par le souverain. Caractère de ce prince. Habillement des officiers. L'auteur raccommode la montre du roi, obtient ses bonnes graces, et fait un voyage avec lui au lac de Zambre. *Redressement et correction que l'auteur a occasion de faire sur la carte. Après avoir traversé le mont* Akmaho, *il rencontre les villages de* Serra, *de* Mehar, *et de* Jelloh; *ceux de* Etahan, *de* Muss, *de* Himogu, *de* Mosata *et de* Gohamy; *à la suite du passage des montagnes qui servent de limites à cet état, il trouve* Paatan *et* Kohlogom, *qui en est le dernier village.*

Les *Jaganiens*, peuplade peu considérable et pauvre, habitent, en très-grande partie, dans des forêts, et se nourrissent de fruits et de racines. La chasse ne leur est point très-avantageuse, à cause de la grande quantité de tigres qui ne permettent point aux autres sauvages de s'accroître beaucoup dans ce canton. On y rencontre un très-grand nombre d'éléphans, dont les dents servent à faire des échanges contre des flèches et des couteaux de chasse.

La portion de terrain, occupée par cette peuplade, appartient encore de droit à *Malemba*. Elle s'en est cependant rendue indépendante. Elle possède huit villages, si proches

les uns des autres, que les habitans peuvent, dans le même jour, se rassembler tous dans le même endroit. Chaque village est gouverné par un chef, que l'on choisit parmi ceux qui se sont le plus distingués par leur courage et leur bravoure. Il m'a été impossible de rien apprendre sur l'origine de cette tribu. Je présume qu'elle descend des habitans du *Congo*. On m'a dit que le nombre des personnes en état de porter les armes, s'élevoit aux environs de mille, et d'une bravoure dont rien n'approche. Le roi de *Cacongo*, qui prend le titre de protecteur et de grand-maître des *Jaganiens*, est au contraire très-flatté de l'alliance de cette peuplade, à en juger par la considération et les égards qu'il a pour elle. Les ordres qu'il lui donne ne sont rien moins qu'absolus. Quoiqu'il ait dans son empire un bien plus grand nombre de sujets en état de porter les armes, il ne pourroit cependant nuire que très-foiblement à cette poignée de *Jaganiens*, qui habitent dans les montagnes, les bois et les cavernes. On leur a reproché d'être voleurs, et de se nourrir de chair humaine. Je n'ai pas remarqué la moindre chose de tout cela: on m'a bien raconté qu'il arrivoit quelquefois aux habitans du *Monomotapa*, leurs

voisins, de piller tout ce qu'ils pouvoient rencontrer, et de manger la chair de leurs prisonniers qu'ils tuoient; mais je n'ai rien appris de semblable sur les *Jaganiens*, qui sont au contraire très-hospitaliers, et qui donnent aux étrangers qui viennent dans leur canton, tout ce qu'ils ont de meilleur à leur offrir. Un voyageur qui se met sous leur protection, est en sûreté, et ne doit pas craindre qu'il lui soit fait le moindre mal.

Cette peuplade ne reconnoit pas de roi; et n'a point de prêtres. Elle vit d'une manière très-simple et la plus rapprochée qu'il est possible des premières lois de la nature. Quand il lui arrive de manquer d'eau dans un canton, elle se retire alors un peu plus vers le Nord, particulièrement vers le bras de la rivière de *Bambo* qui n'est jamais à sec dans aucun tems de l'année. Les enfans croissent tels qu'il plaît à la nature de les former. Elle seule prend soin du développement de leurs corps et de leur constitution. Les occupations des hommes, excepté la chasse, sont très-peu de choses. Ce sont les femmes qui vont ramasser du bois pour le feu dont elles ont besoin, et qui font la provision de fruits qui servent à les nourrir. On ne connoît parmi ce peuple ni les

nattes, ni les tabliers : il dort sur des bottes de joncs, et va tout nud. La plupart d'entr'eux restent quelquefois couchés pendant plusieurs jours et plusieurs nuits de suite ; et je puis assurer avec vérité que la classe des paresseux et des fainéans est ici la plus nombreuse que l'on rencontre dans toute l'Afrique.

Je n'ai été témoin chez cette peuplade d'aucune pratique de religion ; et je n'ai pas même pu savoir quelle étoit celle qu'elle observoit.

Le chef du village où j'étois, m'invita à rester chez lui aussi long-tems que je le voudrois. « Etranger, me dit-il, reste, reste en ces lieux ; tout le tems que tu y seras, nous en serons charmés, et tu n'éprouveras point les besoins de la faim. » Je ne conviendrai point de la vérité de cette dernière proposition. Car, comme pendant les grandes chaleurs, on mangeoit fort peu, et même qu'on ne mangeoit point du tout, et que chacun restoit à fainéanter, nonchalemment étendu sur sa botte de joncs, je fus obligé d'aller moi-même ramasser des fruits et des racines ; et pour que la paresse ne vint point me gagner à mon tour, je fis connoissance avec une jeune fille, qui gravoit des figures sur des

os blancs, préparés exprès pour cela. Elle enterroit ces os dans du sable humide. La chaleur du soleil venant à l'échauffer, attiroit à soi toutes les petites particules de chair qui pouvoit rester sur ces os; elle y gravoit ensuite avec une pierre toute sorte de figures. Elle étoit si exercée et tellement habile dans ce travail, que beaucoup d'artistes, même avec du talent, ne seroient point en état de l'imiter.

Le commerce des hommes avec les femmes est permis ici à tout le monde, comme un besoin prescrit par la nature, et qu'il doit être libre à chacun de satisfaire.

Je restai jusqu'à la fin de l'année chez ces bonnes gens. Je me joignis plusieurs fois à eux pour repousser leurs ennemis et je les aidai à s'emparer de deux buffles de bataille (1), qui furent tués dans la suite, et

(1) J'aurois déjà dû parler de ces buffles de bataille. On les dresse pour cet usage lorsqu'ils sont encore jeunes; on leur fend les cornes en plusieurs parties, et on les courbe insensiblement en les écartant les unes des autres, pour les faire aller en avant, ce qui présente un moyen de défense qui en impose aux bêtes sauvages. Ensuite un homme qui est monté dessus ou qui se trouve placé derrière eux, les accoutume et les dresse, en les piquant avec un aiguillon, à courir brusquement en avant. C'est de cette manière qu'en tems de guerre on les fait foncer sur l'ennemi, à qui ils causent le plus grand dommage, en renversant et culbutant avec les

mangés dans une fête de la victoire, qui se donna à cette occasion. Lorsque je voulus me disposer à me remettre en route, cette nouvelle répandit la tristesse parmi un grand nombre des habitans du village. Les ayant priés de me montrer le chemin qui conduisoit au royaume de *Massi*, où j'avois le desir d'aller, la plupart d'entr'eux m'offrirent de m'accompagner jusqu'à la frontière. On me donna pour ma route des racines sèches et une outre pour y mettre l'eau dont j'aurois besoin (1).

Le 2 décembre 1786, je me remis en route avec deux hommes, que les *Jaganiens* me donnèrent pour m'accompagner. Après avoir marché quelques tems, nous attei-

---

pointes de toutes ces cornes tout ce qui se trouve sur leur passage. On leur attache ordinairement devant la tête et le poitrail un double morceau de peau d'éléphant, tant pour les préserver contre les flèches qu'on leur lance, que pour les empêcher de s'effrayer à la vue du grand nombre d'ennemis qui viennent fondre sur eux.

(1) Ces outres sont faites avec des intestins d'éléphans que l'on frotte avec de la cendre et qu'on fait sécher à l'air. Elles servent à mettre de l'eau, lorsqu'on voyage. Quand elles en sont remplies, on se les attache autour du corps; et lorsqu'on veut avoir de l'eau fraîche, on suspend ces outres en l'air entre deux piquets ou deux arbres, pour lui donner le tems de se rafraîchir. Ces outres sont de la plus grande utilité aux voyageurs qui, par ce moyen, peuvent toujours avoir de l'eau fraîche.

gnîmes le village de *Tamoh*, composé d'une quinzaine de huttes; nous y déjeûnâmes et traversâmes ensuite le mont *Akafi*. Vers midi, nous entrâmes au village de *Groh*, qui pourroit fort bien passer pour une ville, puisqu'on y compte environ trois cents huttes qui sont en général très-bien bâties. Cet endroit est situé au milieu d'une plaine très-belle et très-fertile : je m'y arrêtai le reste du jour, pour avoir le plaisir de passer encore quelques heures avec mes compagnons qui se disposoient à me quitter. Le *Majta*, après nous avoir très-bien accueillis, nous fit servir en alimens tout ce qu'il pouvoit avoir de mieux dans sa hutte.

Le lendemain matin, aussitôt après le départ de mes compagnons de voyage, je me remis en route : je traversai un désert rempli de broussailles pendant l'espace de trois lieues; je n'en avois point encore rencontré de semblable. Je fus obligé très-souvent de faire plus de cent pas, et quelquefois davantage, sous des buissons très-épais, et de me traîner à plat ventre pour sortir de ce fourré. Ce ne fut qu'au bout de cinq heures de marche, que j'atteignis le village de *Wahhala*, situé sur les confins, près d'une petite rivière, qui, après avoir coulé de l'Est à l'Ouest,

se trouve resserrée par une longue chaîne de montagnes qu'elle traverse, pour se jeter ensuite dans le lac de Sohmoja, dont j'ai déjà parlé. Ce village, composé de quinze à dix-sept huttes, est situé près d'un petit bois, sur une éminence. On y trouve de fort beaux arbres fruitiers, entr'autres des pruniers, et quelques tamarins plantés ça et là dans les environs, mais dont les habitans ne savent faire aucun usage. Le chef de ce village, chez lequel je fus descendre, me parut être un homme quinteux, et sur-tout fort avare. Après m'avoir offert de l'eau et quelques prunes, il me montra devant sa hutte, une botte de joncs, comme étant le seul lit qu'il eût à m'offrir. Malheureusement pour moi, il s'éleva pendant la nuit un violent orage, accompagné d'une pluie abondante qui me fit appercevoir doublement de l'incommodité de mon gîte. Mon hôte fort embarrassé, et ne sachant trop quel parti prendre avec moi, me fit entrer à la fin dans sa hutte; mais j'étois absolument trempé par la pluie que j'avois reçue.

Aussitôt que le jour parut, je me levai et pris ma direction vers l'Est, à travers un bois, à la sortie duquel je me trouvai au pied de la chaîne de montagnes, dont j'ai déjà parlé.

Elles confinent à la province de *Mugari*, qui, dans le pays même, porte le nom de *Minto* (1). Cette province est peu étendue; ses habitans sont en très-petit nombre et très-peu civilisés : ils ne font aucun cas des voyageurs qui ne savent point leur langue, par l'opinion extravagante où ils sont, que celui qui parle une autre langue que celle qui est en usage chez eux, veut les offenser. Ils sont petits de taille, et ont fort mauvaise grace dans toute leur tournure; ils sont peu considérés par leurs voisins, dont j'ai déjà fait mention, ainsi que par les *Messians*. La petitesse de leur stature ne nuit point à l'adresse qui les distingue des nations voisines pour la chasse des éléphans. Ce sont les peaux et les dents de ces animaux qui leur servent à se procurer les choses dont ils ont besoin pour leur subsistance. Le nombre des habitans, tout compris, ne s'élève guère plus haut que trois mille : la plupart demeurent dans les montagnes, dans des grottes environnées de tant de broussailles, qu'un voyageur passe dix fois devant, sans pouvoir les

(1) La plupart des géographes ont placé trop loin vers le Nord la peuplade qui habite ce canton. Cette nomade a beau errer et n'avoir point d'habitation fixe, elle ne parcourt pas certainement un espace de trois cents milles, dans les deux royaumes.

découvrir. Les étrangers qui peuvent s'entretenir avec eux et qui entendent leur langue, sont très-bien accueillis, et traités avec la plus grande bonté. Leur nourriture ordinaire est la chair d'éléphans qu'ils savent accommoder de plusieurs manières, par le moyen de plantes qui lui donnent un goût excellent. Ils la coupent par morceaux très-minces qu'ils mettent dans la saumure avec des herbes. Après les y avoir laissés pendant quelques jours, ils les en retirent, les font sécher à l'air pendant le tems nécessaire ; ensuite, ils font rôtir cette viande sur des charbons, à petit feu ; elle acquiert alors un goût infiniment plus délicat que celui de la chair de nos sangliers, quand elle est marinée et rôtie.

Cette peuplade n'occupe qu'une partie de la montagne ; l'autre est habitée par les *Massians*. Son idiome est différent de celui des deux nations voisines, au point qu'il y a des personnes de ces deux mêmes nations qui ne l'entendent pas, tandis que le leur est parfaitement entendu par les habitans de cette peuplade. Ils ont les cheveux crépus, le nez épaté, de gros yeux, des lèvres renversées, des dents pointues qu'ils rendent telles, par le moyen de pierres avec lesquelles ils se

les liment. La couleur de leur corps tire plutôt sur le jaune que sur le noir : ils ont des pierres caustiques avec lesquelles ils se gravent sur le front et sur les joues toutes sortes de figures. Ils vont tout nuds : leur extrême nonchalance ne contribue pas peu à l'embonpoint qu'on leur remarque assez généralement. On peut parcourir en une demi journée le canton qu'ils habitent.

Le 5, 6 et 7, j'eus un très-mauvais chemin dans les bois et les montagnes qu'il me fallut traverser; je ne rencontrai ni village, ni ame qui vive, et fus tourmenté par une soif des plus pressantes. La nature y fournit cependant en abondance tout ce qui seroit nécessaire pour la nourriture. On y trouve beaucoup de caroubiers (1); une très-grande quantité de bêtes sauvages, particulièrement des chamois et des sangliers. Je fus tellement inquiété par ces derniers, que je n'eus d'autre moyen pour échapper à leur poursuite, que de grimper bien vîte sur des

(1) Le caroubier est un arbre de moyenne grandeur; ses fruits que nous nommons aujourd'hui *carouges*, et autrefois *caroubes*, sont des siliques ou gousses applaties, longues de près d'un demi pied, jusqu'à quatorze pouces, sur un pouce et demi de large. Ces gousses sont remplies dans leur substance d'une pulpe douce, noirâtre et miélleuse, approchante de celle de la casse. (*Note du Traducteur.*)

arbres. Je trouvai une défense de sanglier qui avoit huit pouces de long, sur trois de large, et que tout le monde eût prise pour de l'ivoire de la plus belle qualité.

Le 7, vers la brune, j'atteignis enfin le village de *Sowhom :* il est très-mal bâti, et composé d'une trentaine de huttes, placées à la file les unes des autres, du Nord à l'Est, entre une petite chaîne de montagnes. A mon arrivée dans ce village, les habitans accoururent avec empressement pour me voir. Les uns me touchèrent à la bouche, d'autres à la tête; et je fus obligé de me laisser ainsi examiner par eux comme un animal curieux dont ils sembloient n'avoir jamais vu le pareil. Je n'entendis pas un seul mot de leur langage; plusieurs d'entr'eux entendirent cependant le mien. La manière dont ils me regardoient, me fit croire qu'ils n'avoient jamais vu de blanc; et cela me parut d'autant plus probable, que les montagnes et les bois impraticables à traverser pour arriver dans ce village, avoient dû nécessairement empêcher d'y aborder ceux qui jusques-là auroient pû en avoir la fantaisie. Je crois, cependant, que ce pays mériteroit la peine qu'une société de négocians voulut se réunir pour communiquer avec cette nation; car, il est vraisem-

blable que les grandes montagnes que l'on y rencontre, recèlent des trésors considérables. Ce peuple ne repousseroit point ceux qui viendroient chez lui pour des objets de commerce. Car, non seulement il n'en a pas la force; mais encore rien ne seroit plus facile que de le conduire, en y mettant de la bonté et de la douceur. Les pelleteries et l'ivoire deviendroient un article de commerce extrêmement avantageux, et l'on pourroit, en six jours transporter ces marchandises par la rivière de *Zambeu*, dans de petites barques, jusqu'au fort *St. Martial*, qui appartenoit jadis aux Portugais, et là, les vendre pour d'autres objets qui seroient donnés en échange.

Le roi *Mumkaham* qui règne aujourd'hui, fut élu en 1783. Le prince *Massi* qui a donné son nom à ce pays, est mort, il y a déjà cinquante ans. On compte quatorze souverains, qui, depuis, ont occupé le trône. Le roi est aussi pauvre que le reste de ses sujets; sa seule prérogative consiste à pouvoir faire la paix où la guerre, en sa qualité de chef de la peuplade, et de la commander, lorsqu'elle se met en campagne. On ne voit ici ni prêtres, ni sous-commandans; et dans l'étendue de tout le canton, qui peut avoir six journées

journées de chemin de long et quatre de large; on ne trouve pas une seule ville, mais seulement plusieurs villages et deux bourgades; l'une, qui est le lieu de la résidence du prince, et qu'on appelle *Mamkam*, est composée de quatre cents mauvaises huttes : l'autre, nommée *Muhotahu*, est moins considérable. Il se tient tous les mois à *Mamkam*, qui se trouve à deux jours de marche du lac *Jamré*, une foire considérable, où se rendent un grand nombre des habitans de ce canton, tant pour faire des échanges, que pour avoir audience du roi; car ce n'est que ce jour-là, et sur la place publique, qu'il est dans l'usage de la donner.

Muhotahu est situé au Nord de ce district, sur un bras de la rivière de *Zambéce*. Les villages sont fort mal bâtis et les huttes sont toutes couvertes en paille.

Lorsque cette nation est en guerre, elle la fait avec moins d'avantages que beaucoup d'autres. Elle n'a point d'armes de fer, mais seulement des haches d'armes qui sont en bois et des flèches dont la pointe est garnie d'os. J'ai retrouvé dans ce canton des brebis dont on fait grand cas, et que l'on renferme la nuit dans des huttes, pour empêcher les tigres de les attaquer. Ce peuple

fait de tout tems des incursions sur les terres voisines; mais c'est seulement du côté du Nord, contre les *Melekgohs* et les *Wahyhoy* qui l'avoisinent dans cette partie. Il vit dans la meilleure intelligence avec ses voisins de l'Est, c'est-à-dire avec les *Malhihas* et les *Halogros*, qui vivent également de vol et de pillage. Je parlerai de leurs mœurs et de leurs usages, en faisant mention de ceux de la peuplade qui vient ci-après, avec lesquels ils ont infiniment de rapports.

En arrivant à *Sowohm*, je fus conduit chez un vieillard qui étoit juge de ce village; car ce sont toujours les hommes les plus âgés que l'on appelle à remplir cette charge. Quand tous les curieux, las de me regarder et de me tâtonner de tous les côtés, se furent retirés, ce juge me conduisit dans sa hutte; et après m'avoir donné de la farine et de l'eau, il me montra dans un coin une botte de paille qui devoit composer le lit qu'il avoit à m'offrir. Comme il y avoit trois jours que j'avois peu reposé, je me jettai sur cette botte de paille, et ne fut pas long-tems sans m'endormir. Le soleil étoit déjà très-élevé au-dessus de l'horison, quand je m'éveillai. Ayant senti une démangeaison très-cuisante par tout mon corps, je le trouvai, en l'exa-

minant, entièrement recouvert de taches rouges. Ayant fait aussitôt la visite de mon lit, je ne tardai point à m'appercevoir qu'il étoit placé sur une fourmillière (1). Ayant montré au vieillard toutes les piqûres dont j'étois couvert, il se mit à rire, et me présenta de la graisse dans une écaille de tortue, en me faisant signe de m'en frotter. Dans le moment où je voulois commencer l'opération, le morceau de boyau de buffle dans lequel j'avois serré mon petit trésor et la poudre d'or dont j'ai déjà eu occasion de parler, se dénoua de dessous mon aisselle où je l'avois attaché, et tomba par terre et s'ouvrit. Je fus tout interdit de l'accident. La promptitude avec laquelle je le ramassai, n'empêcha pas le vieillard d'appercevoir ce précieux sachet; et, malgré son grand âge et sa foiblesse, il s'élança dessus avec autant d'agilité, qu'eut pu le faire un jeune homme, dans l'intention de me l'arracher des mains. Après plusieurs ef-

(1) Ces fourmis tirent sur le blanc et sont un peu plus grosses que les fourmis ordinaires. Elles déposent leurs œufs sur le sable, où la chaleur du soleil les fait éclorre dans l'espace de vingt-quatre heures. Pour les écarter de soi, on se frotte le corps avec une espèce d'huile que l'on tire des pieds d'éléphans.

forts pour l'en empêcher, je courus devant la porte de la hutte où je vis de la paille dans laquelle je cachai bien vîte ma chère ceinture. Je ne gardai entre les mains que quelques coquillages, pour faire croire au vieillard que c'étoit-là ce que j'avois laissé tomber par terre. Il s'en saisit avec une avidité à laquelle je fus loin de m'opposer, afin de l'empêcher de soupçonner que j'eusse sur moi aucune autre chose précieuse.

Je ne sortis point de la hutte pendant toute la journée, afin d'éviter la visite des curieux qui se rassembloient pour me voir. Le vieillard ayant remarqué que j'étois encore fatigué et que je devois beaucoup souffrir des douleurs que je paroissois éprouver, empêcha la foule d'approcher. Je tirai encore une vingtaine de coquillages que je lui offris, en lui montrant que c'étoit tout ce que je possédois. Il me soigna alors du mieux qu'il lui fut possible ; et me présenta deux poignées de farine avec un pot rempli de lait qui vint très-à-propos pour me rafraîchir et me désaltérer.

M'étant apperçu qu'il m'examinoit avec une sorte d'attention particulière, je fissemblant de passer en revue tous mes petits effets, et je tirai adroitement de mon sachet

un florin que je le priai d'accepter. Transporté de joie à la vue de cette piéce de monnoie, il sortit précipitamment de la hutte pour la faire voir à ses voisins. Effrayé de l'imprudence qu'il alloit commettre, je courus aprés lui pour le retenir; mais comme je ne pouvois m'en faire entendre, je le laissai aller. Quand il fut rentré dans la hutte, je tâchai de lui faire comprendre les craintes que j'avois, que ce qu'il venoit de faire ne m'attirât quelque persécution. Il se mit à rire, et fit de son mieux pour éloigner de moi une idée qui paroissoit me tourmenter.

Mais ce que j'avois pensé, arriva. La nuit suivante, pendant que je dormois sur ma botte de paille, je me sentis assailli tout-à-coup par un homme qui m'enleva d'abord mon manteau. J'eus beau vouloir crier, j'en fus empêché par un voleur qui étoit à genoux sur ma poitrine, et qui vraisemblablement m'eût étouffé, si le vieillard, éveillé par mes gémissemens, ne se fût levé et ne fût parvenu par ses cris à donner la chasse aux voleurs. Je restai étendu à moitié mort. Le vieillard, placé debout devant moi, n'avoit pas l'air plus rassuré. Ayant appellé, il arriva aussitôt plusieurs personnes à qui il raconta ce qui venoit de se

passer; ayant fait aussitôt des recherches de tous les côtés, on apperçut, dans le fond de la hutte, une ouverture par laquelle les voleurs étoient entrés. On y plaça alors quatre hommes en sentinelle; et aussitôt que le jour commença à paroître, on continua à faire les recherches les plus sévères pour tâcher de découvrir la trace des voleurs. Il me fut impossible de savoir la suite de ces recherches. Je soupçonnai cependant que les coupables avoient prié le vieillard de ne point les punir de l'acte de violence qu'ils avoient exercée contre moi. Enchanté d'avoir sauvé mon argent et ma vie, je me disposai, vers midi, à me remettre en route, tout foible et tout malade que j'étois. Le vieillard m'accompagna pendant une lieue, et ne me quitta qu'après m'avoir souhaité toute sorte de bonheur.

L'extrême inquiétude où j'étois que l'on ne vint à ma poursuite, me fit doubler le pas. Arrivé au haut d'une montagne, je promenai mes regards de tous les côtés, pour voir si je n'étois pas poursuivi : je n'apperçus âme qui vive; et je commençai à me rassurer. La précipitation avec laquelle j'avois été forcé de partir, m'avoit empêché de prendre avec moi ni eau ni aucun autre aliment. Je ne

trouvai dans cet endroit, ni fruits, ni fontaine, pour calmer la soif brûlante dont j'étois tourmenté. A la fin, je pris plusieurs petits cailloux que je conservai dans ma bouche pour essayer de me soulager un instant par la fraîcheur qu'ils y répandoient. Je me remis ensuite en chemin et continuai de marcher jusqu'au déclin du jour. Je me trouvai dans une très-belle plaine; mais je n'apperçus d'aucun côté ni fruit ni eau.

L'extrême lassitude dont j'étois accablé, m'obligea de me coucher par terre, persuadé qu'il étoit impossible que j'évitasse la mort très-prochaine qui me menaçoit. Cette idée affligeante m'empêcha de fermer l'œil un seul instant pendant toute la nuit, et ne servit qu'à augmenter encore l'agitation dans laquelle je me trouvois. Je me levai brusquement et m'avançai à quelque distance de-là. A peine avois-je fait une centaine de pas, que j'apperçus des roseaux. En ayant arraché promptement une poignée, je me mis à en sucer la racine pour essayer de me rafraîchir; si amère que fût la liqueur que je parvins à en exprimer. Accablé de sommeil, je me couchai de nouveau par terre, et je dormis profondément jusqu'au lendemain matin.

Aussitôt que je fus éveillé, je me remis en marche et traversai un petit desert qui me conduisit, vers midi, au village de *Kamoho*. La chaleur étoit si forte que je ne vis personne devant les huttes. Je pris alors le parti d'entrer dans la première que je rencontrai, appelant de toutes mes forces, et faisant signe que je voulois boire. Aucune des personnes que je trouvai dans cette hutte, ne prit la peine de me répondre. Loin de faire le moindre mouvement pour m'offrir ce que je demandois, elles parurent au contraire extrêmement effrayées de ma présence. Ayant pris une natte sur laquelle je fus m'asseoir à l'entrée de la hutte, je me mis à crier de nouveau en plusieurs langues : « Donnez-moi de l'eau ; donnez-moi de l'eau. » A la fin, je vis s'approcher de moi un jeune homme, qui me parla d'une manière fort respectueuse dans une langue que je n'entendois nullement, en me faisant signe de la main de m'avancer dans la hutte. A force de chercher à lui faire voir combien j'avois besoin de boire, il finit par m'entendre. Ayant prononcé quelques mots que je compris aussi peu que les premiers qu'il m'avoit adressés, on m'apporta, au bout de quelques minutes, du lait et de la farine.

Les habitans des huttes voisines qui avoient entendu crier, étant sortis pour voir ce que cela pouvoit être, et m'ayant apperçu dans la hutte, accoururent en foule pour m'examiner. Je remarquai dans tous ceux qui m'environnoient des sentimens de la plus tendre compassion; les uns m'apportèrent du lait; d'autres, de la farine, des fruits et des racines. L'un d'eux m'invita à venir dans sa hutte; mais l'odeur infecte que l'on y respiroit, ne me permit point d'y rester. M'étant retiré derrière cette hutte, je m'y reposai quelque tems, et me remis ensuite en marche, en prenant ma direction vers le Nord-Est, afin d'éviter l'endroit où demeuroit le souverain de ce canton. Avant de partir, je priai mon hôte de me procurer une outre qu'il remplit d'eau fraîche.

Si je n'eusse point été aussi fatigué, j'eusse pu arriver en six heures à *Ahmigo*, au lieu que je fus obligé de passer la nuit sur un arbre, livré aux plus tristes inquiétudes, par la quantité de loups, de tigres, de lions et de buffles que je rencontrai dans ce canton.

Le 11, je traversai des bois et des montagnes à pic. Ce ne fut qu'après avoir fait plusieurs lieues, que j'arrivai dans une belle plaine, où je découvris, à ma grande sa-

tisfaction, une source d'eau vive et limpide qui sortoit de dessous le sable. Je m'arrêtai dans cet endroit près d'une heure pour me désaltérer tout à mon aise. Après avoir bu, les besoins de la faim que j'éprouvois, se firent sentir d'une manière encore plus pressante; au point que je tombai en foiblesse sur le sable, lorsque je voulus me remettre en route. Quand je fus un peu revenu à moi, je portai mes regards de tous les côtés, pour voir si je ne découvrirois pas quelque empreinte de pas d'hommes : je n'en apperçus pas le moindre vestige, je repris alors ma route fort tristement vers le Nord, du côté où j'avois vu une petite montagne qui se trouvoit en face de moi.

Aussitôt que j'y fus parvenu, je me mis à chercher de tous les côtés des fruits ou des racines de plantes que je pusse manger; toutes mes recherches furent inutiles; à la fin, cependant, je rencontrai une grosse tortue. Comme je ne pouvois allumer du feu dans cet endroit, je me décidai à prendre cette tortue sur mon dos et à l'emporter. Après avoir fait une lieue avec cette charge qui me fatiguoit, et sentant ma faim s'augmenter de plus en plus, je vis que je n'avois rien de mieux à faire que de briser cette tortue, et d'en pren-

dre un morceau pour le manger cru. Dans le moment où j'allois l'ouvrir, j'apperçus derrière moi une troupe d'éléphans. J'oubliai alors la faim et la soif, et ne perdis pas un instant pour m'enfuir.

Vers le soir, je découvris une empreinte de pas d'hommes; mais si légèrement marqués sur le sable que j'eus beaucoup de peine à les suivre. J'atteignis cependant quelques huttes : n'y ayant trouvé personne, je me couchai par terre, à l'entrée de la première, en attendant qu'il arrivât quelqu'un : au bout de quelque tems, je vis paroître une vieille femme qui me regarda avec un air d'étonnement et de surprise. A peine eût-elle dit quelques mots, qu'il se présenta une vingtaine d'hommes de tout âge, qui me regardèrent la bouche béante. Je leur demandai quelques alimens; voyant qu'ils ne me comprenoient point, j'essayai de leur faire entendre par signes ce que je leur demandois. Ils m'apportèrent alors de la viande et de l'eau. Quelque mauvaise odeur qu'eût la première, je ne laissai point que de la manger pour satisfaire la faim que j'éprouvois. Ayant apperçu à côté de la hutte, du feu que l'on venoit d'y allumer pour préparer le souper de mes hôtes, j'y fus pour faire cuire ma tortue,

et, m'asseoir sur une peau de loup qui me fût présentée. Le lendemain matin, je mangeai ce qui restoit de mon rôti, et me remis ensuite en marche, après avoir prié ces bonnes gens de me donner de l'eau fraîche dans mon outre.

Il étoit midi, lorsque j'arrivai au village de *Muhotahu :* on y compte cent soixante huttes, fort mal bâties, au pied d'une petite montagne, et sur les bords d'un bras de la rivière de *Zambéce*, dans une contrée fertile. Ces huttes sont construites sur trois lignes parallèles; on y voit au milieu une espèce de temple, desservi par trois vieillards qui sont les *Galygo*, c'est-à-dire, les chefs du village: ils ne reçoivent point les étrangers qui s'y présentent; c'est à eux à chercher quelque hôte bienveillant qui veuille leur donner l'hospitalité. Je fus accueilli par des jeunes gens nouvellement mariés qui eurent envers moi les procédés les plus honnêtes. Je regrettai beaucoup de ne pouvoir répondre à toutes les questions qui me furent adressées par les habitans de ce village.

Le 15, je continuai ma route vers l'Est, afin d'éviter les *Melekgohs* et les *Wahyhoys*, que l'on me peignit comme une peuplade fort cruelle. Vers midi, j'atteignis le

village de *Dœmoh*, où je fus très-bien reçu : j'y passai une heure à me reposer : je dirigai ensuite ma route vers *Bathym*, à travers une contrée délicieuse et très-fertile, plantée d'arbres qui fournissent un ombrage très-agréable pour les voyageurs. Je n'y rencontrai pas une seule bête sauvage. Je couchai dans ce village ; mais il me fut impossible d'y dormir, par la défiance où j'étois que les habitans ne me jouassent quelque mauvais tour.

Le 14 et le 15, j'eus un très-mauvais chemin : je traversai plusieurs montagnes roides et rocailleuses ; je ne rencontrai sur ma route que le village de Hâta, qui me parut fort mal bâti. Le 15, vers le soir, j'atteignis une plaine qui fait la ligne de démarcation entre ce canton et celui qui l'avoisine : j'y trouvai deux *Mathihans* qui ramassoient du bois. Ils ne m'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils prirent la fuite. Ce fut après les avoir suivis à grands pas, pendant une demi lieue, que j'arrivai au village où ils demeuroient. Il étoit composé d'une soixantaine de huttes, bâties en cercle, et environnées d'un petit étang où les habitans conduisent l'eau d'une source un peu salée, qui vient de la montagne. Cet etang est re-

couvert d'un toit en roseaux, pour empêcher l'ardeur du soleil.

Les *Mathihans* comptent dans leur tribu environ huit mille ames. Leur territoire qui dépend encore du royaume de *Massi*, peut avoir une étendue de deux journées et demie de marche. Ce peuple se nourrit de pillage ; il pousse rarement jusqu'à la côte les incursions qu'il fait dans le voisinage. Ces habitans sont petits, mais forts : ils ont de gros yeux, de grands nez en bec à corbin, et des lèvres renversées ; la couleur de leur corps est d'un rouge noir ; ils portent de longs cheveux et vont nuds. Cette tribu est gouvernée par un chef que l'on appelle *Kill-hotonca :* c'est lui qui juge dans tous les différends qui peuvent s'élever ; il remplit en même tems les fonctions de prêtre.

Ce peuple est très-actif et très-laborieux : le quart s'occupe d'incursions ; une autre partie, de la chasse ; les deux autres restent dans les villages, pour s'y livrer aux travaux domestiques qu'ils ont à y remplir. J'ai vu dans ce canton de très-beau bétail qui provient des peuplades voisines chez lesquelles il a été enlevé. Bien loin d'attaquer et de piller les voyageurs, on les accueille avec intérêt, et l'on se fait un plaisir

d'exercer envers eux les devoirs de l'hospitalité. La langue de ce peuple a beaucoup de ressemblance avec celle que l'on parle sur la côte du *Congo*. Lorsque j'arrivai dans ce village, plusieurs habitans s'avancèrent à ma rencontre, leur massue à la main, en criant après moi. Je m'arrêtai et les laissai s'approcher, en leur disant, en langue du *Congo*, aussitôt qu'ils furent à portée de m'entendre, que j'étois un étranger, leur ami, et que je les priois de me recevoir chez eux pour y passer la nuit. Un homme âgé, de la bande, s'étant approché de moi, me dit, après m'avoir soigneusement examiné : « Si tu n'es point un Chrétien, viens avec nous ».

Je le suivis, sans rien répondre, jusque devant sa hutte. Quand nous y fûmes arrivés, il me fit asseoir auprès de lui sur une botte de joncs, pour lui raconter l'histoire de mon voyage, qu'il écouta avec beaucoup d'attention. Lorsque j'eus fini de parler, il me fit apporter de la farine et de l'eau. Tous ceux qui m'environnoient, ne purent s'empêcher d'exprimer leur étonnement sur la manière dont ils me voyoient manger, et ils se dirent les uns aux autres : « Il y a long-tems qu'il n'a mangé; il a grand faim. » Ils ne firent néanmoins aucun mouvement pour aller

me chercher d'autre nourriture. Le vieillard m'ayant demandé si je ne lui avois point apporté quelque présent, je promis de lui donner le lendemain matin celui que je lui destinois, en lui disant que j'éprouvois un besoin de dormir qui ne me permettoit point de m'occuper de cette chose pour le moment. Il ordonna aussitôt à toutes les personnes qui m'environnoient, de se retirer chacune dans leur hutte, en me montrant dans le fond de la sienne une place commode pour me reposer.

Le matin, quand je me vis seul, je tirai de mon petit sachet un florin, que je donnai au vieillard, lorsqu'il rentra. Il me remercia, en me serrant la main de la manière la plus expressive. Voyant que je me disposois à le quitter, il fut me chercher une poignée de farine, et me montra ensuite la route que je devois suivre.

Je pris ma direction vers l'Est; et, après avoir traversé une haute montagne, je trouvai, au revers un village, composé d'une quarantaine de huttes, où je ne m'arrêtai que le tems nécessaire pour demander une poignée de farine que l'on me donna, et je continuai ma route. J'apperçus bien quelques villages à ma droite et à ma gauche; mais comme

il

il n'étoit point encore tard, et que j'avois de l'eau et de la farine, j'évitai d'y entrer. Je ne tardai point à m'en repentir; car la nuit étant arrivée et n'appercevant aucune hutte, je fus obligé de la passer en rase campagne, inquiété par les bêtes sauvages qui pensèrent me dévorer. Comme il faisoit clair de lune, je me mis en marche avant la pointe du jour; et, au lever du soleil, j'apperçus une quinzaine de huttes. M'en étant approché à vingt pas, et n'ayant encore vu personne qui en sortoit, je pris le parti de m'asseoir par terre, en attendant que j'apperçusse quelqu'un des habitans, et ne tardai point à m'endormir.

Lorsque je m'éveillai, je me trouvai dans une hutte recouvert de deux peaux de mouton. Je ne pus m'empêcher d'être tout interdit, en voyant ce qui venoit de m'arriver. Ma première pensée fut de porter la main sous mon aisselle pour savoir si mon cher sachet y étoit encore. L'ayant trouvé intact et tel que je l'avois placé, je promenai mes regards dans toute la hutte. N'y trouvant personne, et n'y voyant rien qui dût m'inspirer de l'inquiétude, je restai étendu sur ma peau de mouton où je me rendormis. Vers le déclin du jour, quand je m'éveillai, j'apper-

cus à quelque distance de moi une jeune fille qui étoit assise. Je me levai pour lui demander de l'eau ; elle fut m'en chercher à l'instant. Lui ayant exprimé le besoin que j'avois de manger elle me répondit que si je voulois attendre le retour de son père, qui ne devoit point tarder a revenir de la chasse, elle me donneroit tout ce qui seroit en leur pouvoir. Je lui demandai alors comment et par qui j'avois été transporté dans la hutte. Elle me raconta que son père et son frère avoient cru devoir m'enlever de la place où j'étois endormis, pour empêcher que je fusse dévoré par les tigres, qui venoient souvent jusque dans les huttes (1). Sur ces entrefaites, le père étant arrivé avec son fils, ils me firent l'un et l'autre l'accueil le plus flatteur, et m'offrirent de la viande, du lait et de la farine. Comme je vis que la nuit ne tarderoit point à arriver, je sortis de la hutte pour satisfaire la curiosité de quelques habitans qui desiroient me voir. Je leur racontai différentes histoires sur mon voyage; et cette

(1) Une chose assez singulière, c'est que les tigres n'attaquent que très-rarement un Européen, à moins qu'il ne les excite. Les Africains au contraire sont obligés de les éviter. J'ai été témoin de plusieurs exemples de ce genre. Cela vient probablement de ce que les Africains se frottent le corps de graisse qui ne tarde point à répandre une certaine odeur propre à attirer ces animaux.

complaisance me valut plusieurs présens en viande, en lait et en farine que j'emportai dans la hutte, quand l'heure de nous séparer fut arrivée.

Le 21, je me remis en route avec une provision de vivres pour deux jours. Vers midi, j'arrivai sur les bords d'un bras de la rivière de *Zambéce*. J'y vis quelques huttes, où je ne m'arrêtai qu'un instant, par le desir que j'avois de gagner la frontière du royaume de *Juhkodego*, appelé sur la carte *Monoëmugi* (1). Au bout d'une heure de marche, j'arrivai au village d'*Awakana*. Cet état a, du Nord au Sud, une étendue de dix-sept jour de marche, et de treize de l'Ouest à l'Est. Il forme un quarré long et confine du côté de l'Est à l'*Abyssinie;* au Sud, au royaume de *Monomotapa*; à l'Ouest, à celui de *Massi;* et au Nord, aux états du prince *Mojaphar* ou *Mangas*. La rivière de *Zambéce*, qui se divise en cinq parties auprès de la ville de *Juhkora*, et qui arrose également ce pays, forme, à une demi-journée de marche de la ville de *Zambre*, un grand lac qui porte le nom de cette dernière ville. Cet

(1) Le prince qui régnoit dans le tems que j'ai passé dans ce pays, s'appeiloit *Juhkodego*. J'ai entendu quelquefois donner ce nom au pays même.

état se trouve traversé par une double chaine de montagnes qui vont du Nord au Sud, et sur lesquelles on rencontre de grands bois et une prodigieuse quantité de bêtes sauvages; on trouve dans ces montagnes beaucoup de salpêtre; mais les habitans des environs sont trop paresseux pour le ramasser et en faire un objet de commerce.

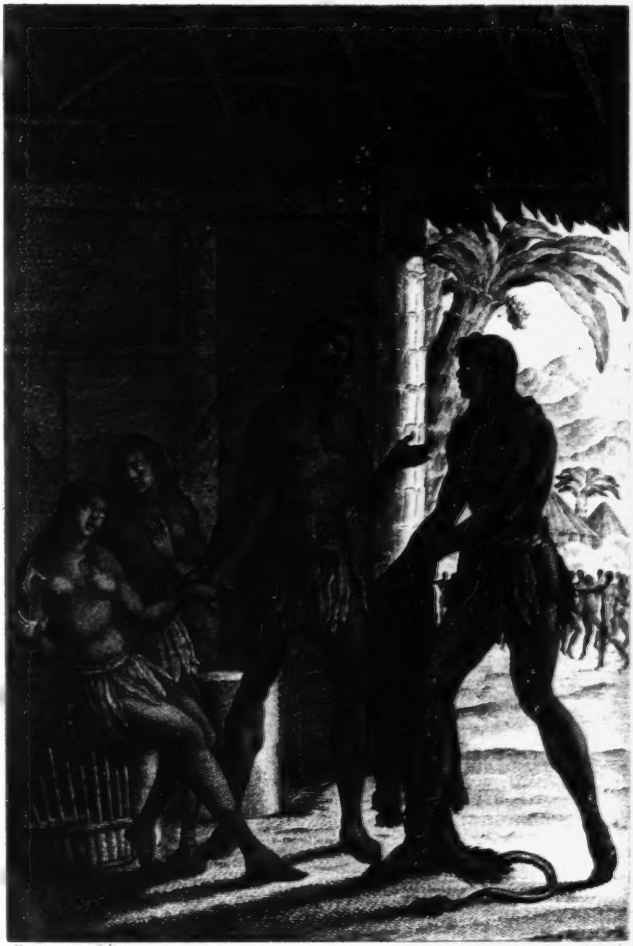
La chaleur excessive qu'il fait dans ce pays, et la grande quantité de sable dont la terre est couverte, font que l'herbe y est très-rare, et qu'on n'y voit point d'arbres fruitiers comme on en rencontre dans beaucoup d'autres contrées de l'Afrique. Les melons d'eau, les courges, le maïs, le mil et les pois, produits par un arbre d'une certaine espèce, sont les seuls fruits que l'on y récolte. On y trouve une très-grande quantité de poissons et de tortues, particulièrement dans le lac dont je viens de parler. On n'y élève point de bufiles, ni de moutons; ceux que l'on y voit, proviennent des échanges que l'on fait avec les habitans du Monomotapa, contre des peaux de tigres, de l'ivoire et un peu de salpêtre.

Les habitans de ce royaume sont de deux espèces : savoir, 1°. les *Misahomi*, qui sont les plus anciens établis dans ce royaume, et que l'on distingue par leurs tabliers de

feuilles de palmiers, et par leurs cheveux qu'ils tressent. Ils sont de plus gouvernés par des prêtres qu'ils élisent eux-mêmes, et ils ne contractent de mariage qu'avec ceux de leur peuplade, 2°. Les *Jahkodego*, ou *Monoë-mugians :* ils vont tout nus. Ils se couvrent quelquefois les parties naturelles avec une feuille de palmier. Ils laissent flotter leurs cheveux. Leur nez est épaté. Ils ont les lèvres renversées et de petits yeux. A l'exemple des *Massians*, leurs voisins, ils s'impriment sur les joues toutes sortes de figures par le moyen d'arêtes de poissons et de petits os d'oiseaux. Ces deux peuples sont de moyenne taille : ils parlent la même langue. Ils sont excellens soldats et très-habiles chasseurs : mais ils portent souvent la paresse jusqu'à rester plusieurs jours et plusieurs nuits de suite couchés nonchalemment dans leurs huttes, qui sont rondes et couvertes de nattes de joncs et de feuilles de palmier. Ce sont les femmes qui se trouvent chargées du soin de réparer ces huttes et de cultiver le peu de terres dont elles ont besoin pour le maïs et autres grains qui servent à la nourriture du ménage. Les mariages sont accompagnés de beaucoup de bouffonneries de la part des prêtres : et ce n'est qu'après tous leurs tours

de passe-passe que le couple reçoit leur bénédiction. On regarde comme un grand crime pour un homme de quitter sa femme. Il n'en a la permission qu'autant qu'elle est stérile. La femme, répudiée pour ce motif, est bannie de la commune, vendue ou échangée comme esclave. Voici de quelle manière se célèbrent les accordailles.

Quand un homme a fait choix de la femme qu'il veut épouser, il va trouver ses parens pour la leur demander en mariage. Ils ne peuvent la lui refuser, sans avoir de très-puissantes raisons pour motiver leur refus. Du moment que cette femme lui est accordée, il ne lui est plus permis de sortir de la hutte de ses parens. Elle est obligée d'y rester pour tresser des nattes de joncs, pendant que ceux-ci s'occupent à chercher une place pour lui bâtir une hutte, qu'ils ramassent du bois, des feuilles de palmier, et tout ce qui est nécessaire pour la construction de cette cabane. Pendant ce tems, l'époux futur ne reste point oisif : il est à la chasse avec son père; car le jour de la noce, qui est ordinairement le sixième après celui où il a formé sa demande, il est obligé d'apporter la peau d'une bête féroce, qu'il a du tuer, et de fournir deux boucs pour le repas qui



Tirmac. aux Gobel.

suit cette cérémonie. Cette peau est suspendue sur la nouvelle hutte. C'est alors que l'on proclame le nom du jeune héros et qu'il est admis dans la classe des époux. Si dans l'espace donné, il ne lui a pas été possible de tuer une bête féroce, on lui accorde un nouveau délai, pendant lequel il est obligé de fournir une peau et de donner des preuves de sa bravoure et de son courage.

Le jour de son mariage, les parens et les amis des futurs se rassemblent avant le lever du soleil devant la nouvelle hutte, y allument du feu et font rôtir les deux boucs qui doivent servir au repas des noces. Les deux jeunes époux n'ont point la permission de se trouver à cette cérémonie. Ils doivent, pendant ce tems, se retirer auprès du prêtre chez lequel viennent les chercher tous les convives de la noce. Aussitôt que les deux boucs sont au moment d'être cuits, on les amène au milieu de chants d'allégresse dans l'endroit où est le feu dont on leur fait faire le tour. La même cérémonie se répète pour la hutte. Le prêtre tient à la main deux grappes de maïs. C'est lui qui conduit le cortége, en criant de toute sa force, soutenu par les convives qui s'appliquent à

chanter à l'unisson. Après avoir fait trois fois le tour du feu et de la hutte, chacun s'assied en cercle. Alors le prêtre met les deux grappes de maïs sur les charbons pour les faire griller. Il en présente ensuite un morceau de chaque au nouveau couple qui en mange plusieurs grains, et qui distribue le reste aux personnes qui composent le cercle. Ces deux grappes de maïs ainsi préparées sont l'emblême de la fécondité des nouveaux époux et des enfans qu'ils doivent avoir dans la suite en aussi grand nombre qu'ils ont mangé de grains de maïs. Le partage des autres grains est fait pour marquer que les descendans qu'ils espèrent avoir se réuniront un jour avec le même plaisir qu'ils ont eu à se rassembler eux-mêmes dans le cercle qui a eu lieu pour la cérémonie de leur mariage.

Quand cette distribution de maïs est faite, on s'asseoit, et l'on place les boucs rôtis devant le prêtre, qui en présente le cœur aux nouveaux époux, laissant aux autres convives le soin de prendre les morceaux qui leur conviennent. Après le repas, commence la danse qui dure toute la nuit et qui termine la noce.

Il est permis aux hommes d'entretenir au-

tant de maîtresses qu'ils veulent. Une femme qui a commerce avec d'autres que son mari, est punie de mort. Il y a peu d'hommes qui aient plus d'une femme. Ils sont trop paresseux pour se donner la peine de rechercher les faveurs de plusieurs ; de manière qu'ils n'ont guère que trois ou quatre enfans, quoiqu'ils soient dans l'usage de se marier entre douze et quatorze ans. Les femmes accouchent avec la plus grande facilité, et reprennent leurs occupations domestiques fort peu d'heures après leur accouchement. Jusqu'à l'âge de six ans, les garçons et les filles restent sous la direction maternelle, passé ce tems, ce sont les prêtres qui prennent soin de l'instruction des premiers, que leurs pères mènent avec eux de tems en tems à la chasse. La mère demeure chargée du soin des filles : l'instruction étant regardée pour elles comme une chose inutile, elles en reçoivent rarement de la part des prêtres.

Ces peuples suivent la religion payenne. Ils adorent le soleil et la lune. A chaque nouvelle lunaison, on célèbre une fête, ainsi qu'après une victoire remportée sur l'ennemi, l'élection d'un nouveau roi, ou bien lorsqu'on a tué quelque bête capable

de nuire au bien-être des habitans du canton. Le roi est despote et a droit de vie et de mort sur ses sujets, sans que personne s'avise jamais de s'y opposer. Le moindre crime suffit pour faire condamner à mort celui qui s'en est rendu coupable; et quand il a l'air d'être étonné du châtiment qu'on lui inflige : « C'est par ordre des dieux, disent alors les prêtres. » C'est pour cela que l'on voit plusieurs personnes aller à la mort avec une sorte de plaisir.

Le roi ne laisse pas que d'avoir un assez grand train. Par exemple, quand il sort, il a toujours à sa suite cinq ou six éléphans. Lorsqu'il va à la campagne, il est monté sur un buffle, assez richement enharnaché, conduit par deux de ses fidèles serviteurs. Pour aller dans la ville, il se sert d'un zèbre. Toutes les fois qu'il monte ou ce buffle ou ce zèbre, il est toujours accompagné par vingt officiers qui marchent à pied à ses côtés. Quoique les prêtres aient la plus grande influence sur l'esprit du peuple, ils ne s'avisent pas néanmoins de s'immiscer dans les affaires du gouvernement.

Chaque homme étant obligé de servir, le nombre de ceux qui composent l'armée du prince peut s'élever à quarante ou cin-

quante mille hommes d'infanterie. Ces soldats passent pour être très-braves. A la guerre, on se sert des buffles de bataille. Ce peuple a pour ennemi tout ce qui l'avoisine. Les chrétiens ne sont point souffert dans cet état, parce qu'on les accuse, et peut-être avec raison, d'avoir cherché sourdement à s'en rendre les maîtres. Ce fut ce motif qui, en 1763, fit chasser les Portugais, avec défense aux habitans d'entretenir aucun commerce avec eux. Les officiers sont en même-tems juges dans les villes et dans les villages; mais dans les affaires d'une certaine importance, ils sont obligés d'en référer à la souveraine autorité du prince. Tout étranger qui a soin de ne pas se dire chrétien, peut voyager en toute sûreté dans cet état; il y est parfaitement accueilli et traité en général avec le plus grand désintéressement. Les chrétiens au contraire sont escortés d'un endroit à l'autre et obligés de payer tout ce dont ils ont besoin.

Lorsque j'arrivai à *Awakana*, je ne tardai point à être environné par une foule de curieux qui accoururent pour me voir. J'y reçus l'accueil le plus honnête et le plus flatteur. On me fit demander par un des habitans qui entendoit le *Congo*, si j'étois chrétien.

Lui ayant répondu d'une manière négative, on m'apporta aussitôt une provision d'eau et de farine, et je fus invité à accepter le gîte qui me fut offert et dont j'eus lieu d'être fort content.

Du 22 au 24, je trouvai de fort bons chemins, et je n'eus qu'à me féliciter de l'accueil que je reçus dans tous les villages que je traversai et dans lesquels je m'arrêtai pour coucher. Le 25, j'atteignis le lac de *Zambre*, et couchai à trois lieues à l'Ouest de la ville de ce nom, dans le village de *Keha*. Le juge de cet endroit, qui étoit un officier, me fit entrer dans sa hutte et me reçut fort bien. Il poussa les attentions pour moi, au point d'envoyer chercher un homme qui demeuroit à une certaine distance de la ville et qui entendoit le *Congo*; et quand il eut appris le motif de mon voyage, il offrit de me rendre tous les services qui seroient en son pouvoir. Il me fit coucher à côté de lui, et partager une natte de joncs qui lui servoit de lit. Le lendemain matin, il m'accompagna à la ville de *Zambre*, qui porte également le nom de *Zembre*.

Cette ville est composée de quatre cents huttes et d'une soixantaine de maisons. Les premières sont en bois et couvertes en paille;

les secondes sont bâties en petits cailloux assemblés avec du ciment. Le château du roi, construit dans le même genre que les maisons, est situé dans la partie Sud-Est de la ville, et environné de murs qui sont également en pierres. La ville est sur la rive droite de la *Zambre* et forme un triangle. On y remarque deux rues principales et trois de traverse. Le mur qui l'environne ne s'étend seulement que de l'Ouest au Nord. Les maisons n'ont qu'un étage ainsi que le château. Les huit temples que l'on voit dans la ville sont tous en bois et recouverts en joncs, à l'exception de celui du château, qui est bâti en ciment et en cailloux. La plupart des habitans sont extrêmement indolens et paresseux; ils ne travaillent qu'autant qu'ils y sont forcés, excepté cependant les potiers et les armuriers qui sont en grande partie occupés à faire des armes pour le compte du roi.

Le château est bâti en forme de quarré long : le dépôt, placé dans ce château et où l'on garde les armes nécessaires pour la guerre, est confié à la surveillance de cinquante hommes qui sont obligés, en outre, de faire d'autre service dans l'intérieur. L'appartement du roi n'est composé que de deux pièces, qui

sont situées dans la partie orientale de ce château. Il n'a qu'une femme; et elle n'a point la permission de venir chez lui pendant le jour, non plus que les deux prêtres attachés à l'oratoire de ce prince. Ses occupations, pendant la journée, consistent à travailler avec les officiers (1), sur tout ce qui concerne les affaires civiles et militaires; à donner audience à ses sujets; à recevoir leurs plaintes et leurs demandes; à s'entretenir avec les étrangers qui viennent visiter cette ville. Quand le jour commence à tomber, alors les prêtres sont obligés de venir trouver ce prince, à moins que la reine ne les ait fait mander chez elle. Tout le monde jouit d'un libre accès auprès du prince. Seulement les étrangers qui viennent dans la ville, et qui veulent voyager dans l'intérieur du pays, sont tenus de comparoître devant le roi, pour lui demander sa protection. Ce souverain est fort

(1) Ils sont distingués des autres habitans par leur tablier de peau de Zèbre, et leur turban de peau de Jakal, et qui est orné d'os et de coquillages. Quand ils viennent à la ville, ils sont nourris et défrayés par le roi. Ils ne reçoivent du reste aucune autre solde, non plus que les soldats. Ce qu'ils pillent en tems de guerre leur appartient; c'est pour cela que dans les endroits et les cantons où ils ont passé, on ne trouve pas la moindre chose qui ait une certaine valeur. Ils emportent jusqu'aux piquets sur lesquels on bâtit les huttes.

rigide, très-actif et très-belliqueux; il sait par-là en imposer à ses ennemis qui lui sont très-supérieurs en force, et les tenir continuellement en respect.

Lorsque j'arrivai dans cette ville, la sentinelle me demanda qui j'étois : celui qui m'accompagnoit, répondit que j'étois un étranger, qui se rendoit auprès du roi chez qui il desiroit que je fusse annoncé. Après avoir réfléchi un instant, cette sentinelle nous laissa continuer notre route. En nous avançant dans la ville, j'exprimai à mon interprète l'étonnement que j'éprouvois de ce que la sentinelle avoit hésité à me faire accompagner par un officier. Il me répondit que ces gardes jouissoient de la plus haute considération, et qu'il dépendoit d'eux de m'empêcher d'entrer dans la ville, et d'instruire le roi de mon arrivée. Lorsque j'entrai dans le château, je trouvai une autre sentinelle qui m'arrêta, et qui ne voulut point consentir à me laisser passer, malgré les représentations de l'officier, qui fut aussitôt m'annoncer au roi. Ayant rapporté à la sentinelle un morceau de bois sur lequel étoient empreints quelques signes avec un fer chaud, j'eus alors la permission de m'avancer dans le château. Je trouvai le roi qui m'attendoit

sur le seuil de la porte de son appartement, tenant à la main une grosse canne, dont la vue m'inspira une certaine frayeur; mais son air doux et affable ne tarda point à me rassurer, et l'accueil que j'en reçus dissipa bientôt toutes mes craintes. Ce prince avoit les cheveux tressés et ornés de coquillages : la partie inférieure de son corps étoit couverte d'une feuille de palmier, tout le haut étoit nud. Il se servit d'un interprète pour s'entretenir avec moi, quoiqu'il entendit fort bien la plupart des mots que je lui adressai.

— D'où viens-tu? me demanda ce prince.

— « Je ne puis désigner positivement cet endroit à sa majesté; attendu que j'ignore le nom de la contrée où a fait naufrage le bâtiment sur lequel jétois ».

— Es-tu chétien?

— « Non : je suis un Egyptien qui retourne dans sa patrie.....

— Combien y a-t-il de tems que tu voyages? reprit ce prince, en m'interrompant.

— « Il y a déjà quatorze lunes.

— Les habillemens que je te vois, sont-ils le costume de ton pays?

— « Non : je les ai quittés chez les caffres méridionaux ».

— N'as-tu couru aucun risque pour ta vie, en

en traversant les pays habités par tant de nations différentes?

— « Non, personne ne m'a fait le moindre mal, parce qu'on a vu que j'étois pauvre : partout on m'a présenté de la viande, du mil, de la farine, du lait et de l'eau; partout on m'a donné asyle dans des huttes où j'ai eu la permission de me reposer tranquillement, et aussi long-tems que j'ai voulu ».

— C'est aussi de cette manière que tu seras traité dans mes états;... mais la facilité avec laquelle je comprends ton idiome, me porte à croire que tu n'es pas très-éloigné de tes foyers.

— « Si je parlois à votre majesté la langue de mon pays natal, elle ne me comprendroit point; celle que j'ai l'honneur de lui parler dans ce moment, je l'ai apprise chez le roi d'*Angola*, qui m'a reçu avec bonté, pendant que j'étois malade, et qui a eu celle de me garder auprès de sa personne jusqu'à ma parfaite guérison ».

— Je te promets également mon assistance et ma protection, tout le tems qu'elles te seront nécessaires..... approche, viens t'asseoir sur cette natte.

A peine étois-je assis dans l'endroit que ce prince m'avoit indiqué, qu'un de ses ser-

viteurs m'apporta un pot rempli de lait. On me demanda ensuite si j'avois faim. Ayant répondu que je mangerois avec plaisir, le même serviteur fut me chercher de la farine dont je mangeai à discrétion. Vers le soir, le roi me congédia et me fit conduire dans une hutte tout près du château; j'y passai la nuit. Le lendemain matin, on vint me reprendre pour me conduire au château.

Ce prince m'ayant mené dans une des pièces de son appartement, me montra ses trésors, qu'il estimoit beaucoup, quoique, dans le fait, ces trésors fussent très-peu de chose C'étoient quelques vieilles gravures qui provenoient sans doute des Portugais, dans le tems qu'ils étoient encore établis dans ce pays; deux miroirs, un calendrier de l'année 1783, quelques feuilles en papiers imprimés, quatre petits canons, semblables à ceux que l'on donne souvent aux enfans pour leur servir de jouets; un infinité d'autres bagatelles en marchandises de Nuremberg; une horloge de bois qui me parut être sur son repos. Ce prince me fit dire par son interprète combien il étoit fâché que cette pendule n'allât pas comme auparavant, quelque peine qu'il se fût donnée pour la mettre en mouvement.

Quand je fus seul avec le trucheman, je lui fis part du desir que j'avois d'essayer de raccommoder cette horloge, si sa majesté y consentoit. Il courut aussitôt avec joie informer le prince de ma proposition qui fut acceptée sur-le-champ. L'interprète eut ordre en même tems de rester auprès de moi, afin que je ne dérobasse aucune des pièces de la pendule. Il me conduisit dans l'appartement du roi pour y commencer mon travail. Le peu de connoissances que j'avois en horlogerie ne me rendit pas très-expéditif dans mon entreprise. Pour ne pas mêler et ne pas confondre chacune des pièces, j'eus l'attention de les numéroter, à mesure que je les enlevois, et, à défaut de papier, de porter ces numéros sur mon journal avec du charbon et du crayon rouge.

Le lendemain matin, je me mis à l'ouvrage de très-bonne heure, afin d'avoir tout remis en place, quand le roi paroîtroit. Aussitôt que j'eus fini, je suspendis cette horloge à la place où elle étoit, et j'eus le plaisir de la voir aller comme auparavant. Le roi ayant paru, ne put s'empêcher de m'exprimer son admiration et de publier que j'étois un très-habile artiste, puisque j'avois eu le talent de rac-

commoder cette horloge qu'aucun de ses sujets n'avoit été en état de réparer.

De ce moment, la considération dont je jouissois, ne fit encore qu'augmenter; je fus nourri absolument comme le roi, et il fallut que je l'accompagnasse par-tout où il alloit. Cela me donna occasion de bien voir le lac de Zambre dans un voyage qu'y fit le prince, pour assister à une pêche et à une chasse aux oiseaux. Il faut trois bonnes journées pour parcourir ce lac dans sa longueur; on y remarque une quarantaine de petites isles dans lesquelles on trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux; on en prend une partie, et l'on enlève les œufs de ceux qu'on juge à-propos de ne pas tuer. Ce lac a une forme ovale; sa largeur, dans le milieu, demande une demi-journée de marche pour être traversée. A la pointe septentrionale, il n'a guère qu'un quart de lieue. Le roi y entretient deux cents hommes de garde, pour empêcher qu'on ne prenne, ni les poissons, ni les oiseaux qui font une partie de son revenu; mais j'ai appris que les soldats ne s'en font point faute et qu'ils en mangent autant qu'ils en ont besoin. Dans plusieurs cartes, on a placé la plus grande partie de ce lac dans le royaume

de Massi; ce n'est pas là sa véritable position. Plusieurs géographes lui ont également donné une étendue beaucoup trop considérable : ils placent encore un troisième royaume entre ceux de *Massi* et de *Monoëmugi*. Je n'ai point entendu dire un seul mot de cet état, quelque soin que je prisse pour m'en informer.

Par-tout où j'accompagnai le roi, je fis en sorte de lui devenir utile. C'étoit souvent par des bagatelles; mais elles avoient toujours le plus grand prix à ses yeux. Je lui montrai par exemple, plusieurs moyens adroits pour prendre les poissons et les oiseaux; je lui fis un cadran solaire, et préparai la viande que l'on destinoit à rôtir, d'une manière différente de celle qui étoit en usage dans le pays, afin de lui donner par là un goût plus agréable et plus délicat. Je formai des liaisons très-particulières avec la plupart des officiers, et leur inspirai une si haute estime, qu'il leur arriva plus d'une fois de me demander conseil. Tous leurs desirs, ainsi que ceux du roi, auroient été que j'eusse voulu accepter une place d'officier que m'offrit ce prince. Pour me retenir dans ses états et réussir plus sûrement à m'y déterminer, il me proposa de me

marier avec une femme qu'il me présenta ; et que je refusai. Je marchai trois fois avec lui pour repousser une nation voisine qui étoit venue l'attaquer. Différens succès qu'il eut dans un grand nombre d'entreprises, furent dus, en grande partie, à mes conseils et à l'intelligence avec laquelle j'en dirigeai l'exécution : ce qui n'ajouta pas peu à l'estime et à l'attachement que ce prince me témoignoit déjà. Ayant appris la langue du pays, cela me donna la facilité de me passer d'interprète et de m'entretenir seul avec le roi. Je profitai de cet avantage pour lui donner plusieurs avis qu'il m'eût été impossible d'énoncer en présence d'un tiers. Toutes les fois que ce prince alloit à son oratoire pour prier, je l'accompagnois et priois également, en joignant les mains. Cela lui fit croire que j'avois adopté sa religion, et il ne m'en estima que d'avantage ; au point qu'il ne pouvoit plus se passer de moi, et que pour me prouver la haute considération qu'il m'accordoit, il me permit de manger chez la reine. Il ne me laissa cependant point, seul avec elle, et je n'eus jamais non plus que les autres officiers de sa cour, la permission d'entrer dans l'appartement de cette princesse.

Au bout de cinq mois passés chez ce mo-

narque, j'éprouvai le desir de continuer mon voyage; je fis donc en sorte de trouver le moment favorable de l'instruire du projet que j'avois formé. Il ne tarda point à se présenter. Un jour que je fus à la chasse avec lui, je crus devoir profiter de cette occasion, pour lui dire que j'étois décidé à quitter sa cour, pour retourner dans mes foyers, et tranquilliser mes parens et mes amis, qui vraisemblablement me croyoient mort; que j'avois en outre plusieurs affaires de famille que je serois fort aise de pouvoir terminer; que je me promettois le plaisir de revenir ensuite dans ses états pour y finir mes jours, et tâcher de reconnoître par mes fidèles services les bienfaits sans nombre dont sa majesté m'avoit comblé.

Ce prince ne me répondit rien; mais je vis à l'air de tristesse qui se répandit sur son visage, que cette proposition l'avoit affligé.

Le soir, pendant le souper, il fit tomber la conversation sur ce que je lui avois dit à la chasse. — Tu aurois donc bien du plaisir, me demanda-t-il, à retourner auprès des tiens?

— « Oui, répondis-je, si votre majesté veut m'en accorder la permission, et si elle n'exige rien de moi pour toutes les marques de bonté que j'en ai reçues ».

— Je t'ai accordé l'hospitalité, j'en conviens, reprit le roi; mais tu ne me dois rien pour cela. Je te le répète, j'aurois le plus grand plaisir à te voir rester auprès de ma personne.... Tu peux, continua-t-il, après quelques observations que je me permis de lui faire, tu peux partir, quand tu voudras. Je te ferai accompagner jusqu'à la sortie de mes états, et je donnerai mes ordres pour que tu sois accueilli, ainsi que tu le mérites, partout où tu pourras te présenter; mais je t'invite à revenir auprès de moi, le plutôt qu'il te sera possible. Je ne veux point avoir de meilleur ami que toi.... Quand desires-tu partir, me demanda-t-il, après avoir réfléchi quelques instans?

— « Dans trois jours, lui répondis-je ». Aussitôt il donna l'ordre de tenir prêt sous deux fois vingt-quatre heures un bouc que l'on iroit tuer à la chasse; d'en faire rôtir le quart du train de derrière, et de me le donner pour ma route.

Le 28 mai 1787, je quittai mes amis, qui furent extrêmement affligés de mon départ, et je pris ma direction vers le Nord-Est. Le prince me fit accompagner par un homme qui portoit mes provisions, et qui eut ordre de prendre le plus grand soin de moi au pas-

sage du mont *Akmaho*, où il y avoit beaucoup de loups. Le premier jour, nous traversâmes *Serra* et *Mehar*, deux villages assez mal bâtis et situés au pied de cette montagne. Nous fûmes coucher à *Jelloh*, autre village situé au milieu des montagnes, et composé d'une douzaine de huttes. Les habitans en sont très-pauvres; ils recueillent peu de fruits, et sont obligés d'aller chercher, dans un vallon à une lieue de là, l'eau dont ils ont besoin. Ils nous offrirent de la chair de tortue rôtie, de la farine et de l'eau.

Le 29, dans la matinée, nous rencontrâmes dix hommes qui travailloient à une mine de salpêtre, au bas de la montagne. Je visitai cette mine, et j'y trouvai environ deux brasses de salpêtre le plus beau et le plus pur. Quatre-vingt pas plus loin, du côté du Nord, on me fit voir une source d'eau chaude qui exhaloit une odeur de souffre, et qui paroissoit avoir une couleur rougeâtre. Nous nous reposâmes quelques instans dans cet endroit. Après avoir traversé une autre partie de cette montagne, nous atteignîmes, vers le soir, le grand village d'*Etaham*, situé au Nord de ces monts : j'y comptai environ cent-quarante huttes. Il est à l'entrée d'une grande plaine qui peut avoir

trois lieues de long. On y rencontre beaucoup d'arbres fruitiers et de joncs. A l'Ouest de ce village, coule un bras de la rivière de *Zambèce*, qui se perd ensuite en serpentant dans les montagnes. C'est-là que les habitans de ce village sont obligés de venir chercher de l'eau dont ils ont besoin. Vers les mois de juin et de juillet, ce ruisseau se déborde et inonde toute la contrée. Avant que ce débordement ait lieu, les habitans du village creusent à quelque distance de leurs huttes de grands trous, dans lesquels ils conservent de l'eau pendant quelque tems, lorsque le ruisseau est rentré dans son lit.

Nous fûmes passer la nuit chez un *Awollo*, c'est-à-dire un prêtre qui nous reçut fort mal. Nous couchâmes par terre, sans natte, ni aucune autre chose. Le lendemain, mon compagnon me fit ses adieux, et je pris ma route vers la plaine que je traversai. Déjà j'apercevois le village de *Muss*, où j'avois l'espérance d'arriver bientôt heureusement, quand j'entendis derrière moi plusieurs bêlemens qui me causèrent la plus grande frayeur. M'étant retourné, j'apperçus un troupeau de gazelles qui fuyoient de mon côté, poursuivies par un grand nombre de chiens sauvages. Je me mis à courir de

toutes mes forces, pour échapper à ces derniers animaux. L'inquiétude et la frayeur me donnant des jambes, j'atteignis enfin le village. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je tombai par terre, accablé de fatigue et respirant à peine. Ce ne fut guère qu'au bout d'une heure, que je commençai à reprendre un peu mes esprits, et à me sentir plus à mon aise.

Les habitans, témoins de l'état pénible dans lequel je me trouvois, y parurent assez sensibles. Quand je leur eus raconté ce qui venoit de m'arriver, ils me dirent que je courois risque de rencontrer plus d'une fois de ces chiens sauvages dans ce canton, attendu que les débordemens des rivières, occasionnés par les pluies qui tomboient pendant cette saison, obligeoient les gazelles de se retirer sur les hauteurs où elles rencontroient de ces chiens sauvages qui leur donnoient la chasse. Je tins conseil alors avec moi-même pour savoir si je resterois dans cet endroit, ou si je continuerois ma route. Ayant demandé à ces bonnes gens combien de tems ces chiens sauvages s'arrêtoient dans ces cantons, ils me répondirent qu'ils y resteroient encore, pendant deux lunes entières. Je regrettai beaucoup alors de

n'avoir pas pris des renseignemens plus exacts et de n'être pas demeuré deux mois de plus auprès de mon bienfaiteur, le roi de *Monoëmugi*.

Le lendemain, après avoir mangé le restant des provisions que ce prince m'avoit fait emporter, je me décidai à me remettre en route. Quand je fus prêt à partir et que j'eus examiné le pays qui m'environnoit, je pris ma direction vers l'Est, et fis le tour d'un bois qui se trouvoit en face de moi. En suivant directement mon chemin, j'eusse rencontré trois villages que je vis à ma droite, mais il m'eut fallu pour cela traverser le bois: et c'étoit ce que je voulois éviter. Je fus obligé de passer la nuit sur un arbre. Il me fut impossible d'y dormir un seul instant, dans la crainte de faire une chûte qui eût été plus fâcheuse encore que la rencontre des chiens sauvages. Aussitôt que le jour commença à poindre, je descendis en bas de mon arbre pour chercher de l'eau. N'en ayant point trouvé, je pris le parti de me désaltérer avec des tamarins. Au bout de quelque tems, je m'apperçus que ces fruits produisoient un effet contraire à celui que j'en attendois, et qu'ils ne servoient qu'à augmenter ma soif, qui devint si pres-

sante, que j'eusse bu de l'eau, même la plus mauvaise, si j'en avois eu dans ce moment à ma disposition. Je me trouvai tellement épuisé de fatigue et d'accablement, que je pouvois à peine me trainer, au risque de devenir la proie des chiens sauvages, dont j'entendois les cris de tous les côtés. A chaque pas, c'étoit une nouvelle frayeur, par le tapage continuel que faisoit autour de moi une quantité prodigieuse de singes que je pris pour les chiens sauvages que je voyois sans cesse à mes trousses.

A l'accablement et à la fatigue près, j'atteignis cependant vers le soir le village de *Himogu*, sans qu'il me fût rien arrivé de fâcheux. Je ne balançai point un instant à y entrer, et je ne doutai point que je n'y fusse reçu pour coucher, moyennant le petit morceau de bois, marqué d'un signe fait avec un fer rouge et que le roi m'avoit donné, pour engager ses sujets à me faire bon accueil, en leur faisant voir cette marque de sa recommandation spéciale. Elle fut inutile t sans effet auprès des habitans de la première et de la seconde hutte à qui je la présentai. Je ne fus reçu que par ceux de la troisième, après beaucoup de prières et d'instances. A peine étois-je entré dans ce vil-

lage, que je me vis environné par une foule de curieux, et sur-tout par une bande de marmots qui crioient à tue-tête : *Solleboa, solleboa ! Un chrétien, un chrétien !* Mon souper consista en une poignée de mauvaise farine qui avoit un goût aussi détestable que l'eau croupie qui me fut présentée. On me conduisit coucher dans une petite hutte où se trouvoit une trentaine de chévres et de boucs, qui, mécontens du nouvel hôte qu'on leur avoit amené, ne firent que sauter et bondir d'un côté et d'autre pendant toute la nuit et qui me passèrent à chaque instant sur le corps. J'étois au moment de sortir de cette cabane pour passer dans une autre qui étoit plus spacieuse, lorsqu'il commença à tomber quelques gouttes de pluie qui ne tardèrent point à être suivies d'un violent orage. Je fus obligé de rentrer et de me remettre à la discrétion de mes chévres inciviles, pour réfléchir et savoir de quel côté je porterois mes pas le lendemain. Ayant entendu deux forts coups de tonnerre, je m'avançai à l'entrée de la hutte, pour voir si l'orage dureroit encore long-tems. J'apperçus dans ce moment mon hôte, avec toute sa famille, qui sortoit de sa demeure, et qui se précipita à genoux la face contre terre, avec un air de consternation

dont je ne puis m'empêcher de rire, quand je les entendis tous crier : *Ollahou jungo gohlibiny ! Dieux ! ne nous précipitez pas dans l'abîme !* Quelques instans après, les coups de tonnerre étant devenus encore plus forts et plus fréquens, toute la bande dévote se releva et s'approcha de moi, en me demandant si j'avois aussi adressé mes prières aux dieux.

— « Je les prie tous les jours, leur répondis-je ; mais je n'ai garde de m'affliger, quand il survient un orage. J'en suis au contraire extrêmement joyeux, parce que cela est très-salutaire pour la conservation de la santé. »

— Mais lorsque les dieux sont en courroux et qu'ils menacent de te foudroyer, reprit mon hôte, cela est-il aussi très-utile pour ta santé ?

— « Les dieux n'exerceront point sur moi un tel châtiment, parce que j'observe leurs lois et celles du prince. C'est sur vous seul que tombera tout le poids de leur colère, parce que c'est vous seuls qui les avez enfreintes. » Après m'avoir regardé pendant quelques tems, mon hôte me prit par la main, me conduisit dans sa hutte, et me prépara un excellent déjeûner, avec du lait de chèvre, de très-belle farine de mil, et un

morceau de tortue rôtie. Il m'invita de plus à passer la journée chez lui. J'acceptai le déjeûner, et refusai de me rendre à son invitation. Après avoir fait remplir d'eau l'outre qui me servoit pour cet usage, je me remis en marche et m'avançai vers le Nord. Je ne rencontrai que trois petits villages, où je ne m'arrêtai point. Je couchai dans le quatrième et j'y fus beaucoup mieux traité que je ne l'espérois, d'après la mauvaise mine que je trouvai à une trentaine de personnes dont ce village est composé, et qui n'annonçoit guère que ces habitans fussent très-riches et très-opulens. On me donna cependant pour mon souper un morceau passable de tortue rôtie, de la farine et de l'eau excellente. J'y trouvai également un fort bon lit, composé de roseaux et de feuilles de palmier. Le soin avec lequel on l'avoit préparé, ne fut point perdu. J'y dormis profondément et du sommeil le plus tranquille. Je passai le jour suivant dans cet endroit, afin de m'y reposer. Je me bornai à faire avec mon hôte, jeune homme fort honnête, une simple promenade dans la plaine voisine où nous trouvâmes quatre tortues. Nous les rapportâmes à la hutte. Nous n'en fîmes cuire que deux : je gardai les autres pour mon voyage.

Du

Du 2 au 5 juin, je traversai un petit désert, où je ne rencontrai ame qui vive. J'y trouvai des arbres fruitiers et de l'eau excellente. Les provisions que j'avois emportées, et l'avantage de trouver sur ma route de quoi satisfaire ma soif, quand je le desirerois, ne contribuèrent pas peu à me donner des forces, pour soutenir les quatre jours de marche que j'employai à traverser le désert qui peut avoir une trentaine de milles. J'eus beau chercher des villages, je n'en trouvai point. J'eusse parcouru une très-grande étendue de terrain, avant de pouvoir en rencontrer; car j'appris dans la suite que toute la partie septentrionale du canton que je traversai, n'étoit presque point habitée.

Le 5, vers le soir, j'atteignis le village de *Mosatu*, composé d'environ quatre-vingt huttes, tellement éloignées les unes des autres, que je mis plus d'une grande demi-heure à le traverser. Je ne fus pas plutôt apperçu par les personnes qui étoient à la porte de ces huttes, qu'elles accoururent à ma rencontre, et me regardèrent avec un air de curiosité qui annonçoit la surprise que leur causoit ma présence. Je leur montrai le petit morceau de bois, frappé au coin du roi, dans l'espoir de les engager par-là à m'offrir l'hospitalité. Elles ne s'em-

pressèrent pas plus pour cela de répondre à ma demande. A la fin, je donnai cette marque à un homme d'un certain âge, qui la fit aussitôt circuler entre les mains de tout ce qui se trouvoit présent. Quand elle lui fut rendue, je vis aussitôt tout le monde courir vers les huttes, et me laisser seul. Je me mis à courir à mon tour après celui qui avoit ma marque pour la lui redemander; mais à peine étois-je à quelques pas des huttes, que j'apperçus plusieurs personnes qui venoient à ma rencontre, portant les unes du lait pur, et les autres du lait mêlé avec de l'eau. Quelques-unes m'apportèrent aussi de la farine et de la viande, de manière que dans l'espace de quelques minutes, je me vis des provisions pour huit jours. M'étant assis devant la première cabane que je rencontrai, je ne songeai qu'à faire honneur aux différens présens qui venoient de m'être apportés. Tous ceux qui m'environnoient, ne purent s'empêcher d'être surpris de la quantité d'alimens qu'ils me virent manger, et ils m'offrirent d'aller m'en chercher d'autres. Comme il me restoit encore beaucoup de choses, je les remerciai, en leur donnant à entendre que je desirois entrer dans quelque hutte pour m'y reposer. Aussitôt plusieurs d'entr'eux offrirent de m'ac-

compagner. M'étant levé, je les suivis chez le prêtre de ce village, dans la hutte duquel ils me conduisirent. Il me reçut avec un air de bonté, me montra une natte sur laquelle il me fit asseoir, et se plaça à côté de moi, en me faisant, jusqu'à près de minuit, une infinité de questions auxquelles il me fallut répondre, malgré l'envie que j'avois de dormir. Il me demanda entr'autres d'où je venois et dans quel endroit j'allois; si j'étois chrétien; si j'avois vu le roi, etc., etc.

Le 6, six hommes de ce village qui alloient à *Gohamy* avec des buffles, chargés de poterie, m'ayant engagé à les accompagner, je me mis en route avec eux. Nous marchâmes lentement, à cause de nos bêtes de somme, que le poids des marchandises qu'elles portoient, empêchoit d'aller très-vîte. Il étoit fort tard, quand nous arrivâmes à ce village. Nous nous avançâmes jusqu'au milieu, vers une place plantée en gazon, où l'on déchargea toute la poterie que l'on desiroit vendre. Je restai avec mes compagnons et dormis le reste de la nuit du sommeil le plus tranquille. Cet endroit est composé d'environ une centaine de huttes, situées dans un joli vallon. La manière dont elles sont bâties, annonce l'aisance de ceux qui

les habitent. Le lendemain, j'examinai toute cette poterie qui n'approche certainement pas de celle dont nous nous servons en Europe : elle est très-mal faite. On la met sécher au soleil et on la vernisse avec une liqueur que l'on tire des feuilles du palmier et du tamarin. Elle ressemble à nos pots de fleurs, avec cette différence seulement, que tous ces pots sont aussi larges par en bas que par en haut, et qu'ils ont une espèce d'anse fort longue qui sert pour les tenir. J'y ai vu aussi des plats et des assiettes ; mais tout cela étoit très-mal fait.

Le 7, je gagnai une chaîne de montagnes qui fait la limite de cet état, et qui s'avançant en amphithéâtre de l'Est à l'Ouest, forme à différentes distances d'autres montagnes qui coupent de tems en tems le pays. Je traversai toute cette chaîne ; mais ce ne fut pas sans peine que je parvins à me tirer de la première. Je m'arrêtai à *Paatam*, chez l'inspecteur qui étoit en même tems officier. J'en fus très-bien reçu. Comme il pleuvoit très-souvent, je profitai de l'invitation qu'il me fit de rester chez lui, et j'y passai trois jours, moyennant un florin que je lui donnai, tant par reconnoissance, que pour payer les frais de ma nourriture. En

partant, je le priai de me changer un autre florin, pour lequel il me donna deux cents coquillages. J'eus soin de m'informer, avant de le quitter, combien j'avois encore de chemin à faire pour gagner la frontière ; il me dit que le dernier endroit, appellé *Kohlogom*, étoit à peine à une journée de marche de celui où j'étois.

CHAPITRE III.

Arrivée de l'auteur aux premières huttes des Moohatans, *situées sur la frontière du* Monoëmugi. *Détails historiques sur cette peuplade. L'auteur est obligé de rester malgré lui, à cause de la saison des pluies, dans le village de* Mytob. *Il continue son voyage avec des conducteurs de buffles de la province de* Mosseguejos, *sur la côte orientale du* Monoëmugi, *qui se rendoient dans le royaume d'*Otoba. *Il traverse la rivière de* Druma *et parvient au village de* Nhavat, *qui sert de limite au royaume de* Monoëmugi. *Il rencontre un détachement de* Kinoniens. *Il se sépare de ses compagnons de voyage, traverse plusieurs montagnes fort hautes du côté de l'Ouest et arrive chez les* Mophaniens *qui demeurent dans des cavernes. Description de ce peuple, de ses mœurs, de ses usages; détails sur ce pays, sur la forme de son gouvernement, sur le souverain qui y commande, sur la religion que l'on y professe et sur plusieurs autres productions particulières de ce canton. Correction et redressement de la carte sur quelques positions géographiques. Projet de l'auteur d'aller en Guinée avec une caravane qui faisoit route de ce côté, et de s'en revenir en Europe. Il continue son voyage et passe dans les villages d'*Ohgothen, *d'*Uhwoh, *de* Matoh,

pour se rendre à Ocymoroh, *lieu de la résidence du roi. L'auteur est mis au nombre des esclaves de ce prince. Il trouve moyen de s'échapper; il traverse des déserts couverts de sable, et après avoir cotoyé les* Monts de la Lune, *il arrive chez les* Womahaniens.

Le 11, après avoir traversé toute cette chaîne de montagnes, j'arrivai à *Kohlogom*, dernier village du royaume de *Monoémugi*, et composé de vingt-deux huttes. Je m'y reposai une couple d'heures, et m'étant avancé par de-là la frontière, j'atteignis vers le déclin du jour les premières huttes, habitées par les *Moohatans*. Cette peuplade est forte et belliqueuse; elle occupe un petit canton sur les confins du *Monoémugi*, et dépend du souverain de cet état. Ces *Moohatans* habitoient jadis dans une autre contrée, soumise au roi de *Muschako*; mais ce prince ayant voulu donner à son frère le gouvernement de ces peuples, et les opprimer d'une manière encore plus dure, ils se révoltèrent contre leur nouveau maître la barbarie avec laquelle il les traitoit, les engagea à se lier avec plusieurs autres tribus qui avoient égale-

ment à se plaindre du despotisme de ce prince; ils tombèrent sur lui et l'assassinèrent. Cette conduite transporta de colère le roi de *Muschako*; et pour punir ces rebelles, il fit marcher des troupes contre eux : ayant été battu et repoussé; ce prince rassembla un autre corps d'armée plus considérable pour attaquer et détruire entièrement toute cette peuplade; mais les *Moohatans* n'attendirent point son arrivée. Ils vinrent se mettre sous la protection du roi de *Monoémugi*, qui les reçut en 1728, et qui leur assigna sur la frontière de ses états le canton qu'ils habitent aujourd'hui, et qui n'est rempli que de montagnes et de vallées stériles. Il peut avoir, tout au plus, dans sa longueur, pour deux journées de marche; le nombre des habitans que l'on y compte, s'élève à seize mille. Ils ont pris pour beaucoup de choses les coutumes et les usages des *Monoémugiens*. Ils ne payent point de tribut au prince; mais en tems de guerre, ils sont obligés de lui prêter main forte, et de défendre la frontière sur laquelle ils habitent, contre les attaques de l'ennemi qui voudroit y pénétrer. Ils sont gouvernés par des vieillards que l'on appelle *Bingpo*. Ces vieillards ne marchent point en campagne; mais ils

confient le commandement à ceux de leurs compatriotes qui, par leur âge et leur bravoure, se sont montrés les plus dignes de cette charge honorable. Cette nation a reçu vraisemblablement le nom qu'elle porte du roi de *Monoëmugi ;* car *Moohata*, en langue du pays, veut dire *étranger.*

Pendant les deux jours que je passai dans ce petit village, on ne me laissa manquer de rien ; mais il ne me fut permis d'entrer dans aucune hutte, par la raison que je passois pour un chrétien.

Le 14, je ne pus faire que trois lieues, et gagner quelques huttes que je rencontrai çà et là sur la route. L'eau qui, dans la saison des pluies, descendoit par torrens des montagnes voisines, s'étoit répandue dans la plaine et y formoit une mer à perte de vue. Je priai les habitans de ces huttes de me recevoir pour quelques jours, en promettant de leur payer pour chacun de ceux que j'y passerois, soixante *gauërs*, ou coquillages. Ils consentirent à me loger pour ce prix ; et je restai dans cet endroit jusqu'au 24. J'y vis pleuvoir tous les jours. Il souffla un vent de Nord des plus violens ; et j'eus le chagrin de voir que les eaux augmentoient de plus en plus. J'apperçus nager çà et là sur la surface de cette mer

un grand nombre de gazelles noyées. Les habitans des huttes me dirent que les pluies forçoient ces animaux de descendre des montagnes ; qu'ils étoient alors entraînés par les eaux, et qu'il en périssoit beaucoup. Je remarquai une chose assez singulière ; c'est que pendant ces orages et ces pluies si abondantes, le ciel n'étoit point chargé de nuages noirs ; il paroissoit au contraire être tout en feu.

Fatigué d'attendre, et ennuyé de l'état d'oisiveté dans lequel je languissois, les jours me parurent fort long. Je n'avois pour toute compagnie dans la petite hutte où j'étois, que quelques chèvres, et j'y passai des journées entières, sans voir d'autre figure humaine que celle d'une vieille femme qui m'apportoit un peu de farine et de lait caillé, qui suffisoient à peine pour le quart de ma nourriture. Il m'arriva plus d'une fois d'être obligé de me passer de ma ration. Cette bonne femme, mettant les provisions par terre à l'entrée de la hutte, j'avois beau m'élancer dessus le plus promptement que je pouvois, les chèvres étoient souvent plus agiles que moi. Envain je défendois mes provisions, lors même que je les tenois : j'étois obligé de céder aux importunités de ces animaux, qui mouroient de

faim, par le peu de fourrage qu'on leur donnoit, et de jeûner le reste de la journée.

Le 24, je pris mon parti et m'avançai dans l'eau jusqu'à la ceinture vers une petite colline à quelques lieues de-là, et qui se trouvoit à égale distance des huttes que je venois de quitter et du village de *Mytob*. J'eus toutes les peines du monde à traverser cette mer, où je pensai plusieurs fois m'ensevelir pour jamais. Arrivé sur cette éminence, je m'y reposai une bonne heure, occupé à considérer la contrée voisine. A la fin, je me remis en marche et gagnai *Mytob*, où j'arrivai de bonne heure. Les habitans furent très-étonnés de la hardiesse que j'avois eue de traverser cette mer. Ils me reçurent fort bien. Je restai chez eux jusqu'au 19 du mois suivant, parce que les eaux étoient trop grosses pour penser à aller plus loin, sans m'exposer à une mort certaine. Au bout de quelques jours que je fus avec ces habitans, j'éprouvai de leur part un changement de conduite qui m'affligea. Ils perdirent de l'estime qu'ils avoient eue d'abord pour moi, sans que je susse à quoi attribuer ce manque de soins et d'égards. Ils me reléguèrent dans le fond d'une hutte avec leurs chèvres. Comme elle étoit fort mal recouverte et que

la pluie perçoit de tous les côtés, je me trouvai tellement arrosé, pendant près de huit jours, par l'eau qui me tomboit continuellement sur le corps, que je finis par avoir la fièvre. Ce fut encore bien autre chose, lorsqu'on me vit malade : on crut que j'étois attaqué de quelque mal dangereux, et l'on me repoussa d'un coin de la hutte dans un autre, en me menaçant de me jeter à la porte, tant on craignoit que je ne donnasse aux chèvres la maladie dont j'étois attaqué.

Ce village étoit composé de trente-six huttes, et d'un temple, où l'on se rendoit en pélerinage, suivant ce que l'on me raconta, de toutes les contrées voisines, et même des pays situés à trente journées de marche delà. C'est dans l'endroit où est bâti ce temple, que fut assassiné le saint roi *Amahratus de Jaga*. On prétend que ses meurtriers furent frappés de la foudre, au moment qu'ils portoient les derniers coups à ce bon prince (1). Toute la contrée étoit inondée

(1) Je ne prétends pas que cette histoire soit vraie. On raconte la chose de plusieurs manières ; mais voici la version la plus générale. Le roi de Jaga ayant déclaré la guerre à ce pays, avoit fait prisonnier le roi de *Monoëmugi*, et l'avoit massacré. En s'avançant sur les terres de son ennemi, il avoit dit à ses soldats : « Tuez tous les hommes que nous verrons

à perte de vue par les eaux d'un bras de la rivière de *Druma*; et les flots s'étoient élevés si haut, que les huttes étoient au moment d'être submergées à leur tour. Par bonheur, le tems vint à changer, et les rayons du soleil, ainsi que le vent chaud qui souffla, ne tardèrent point à dessécher ces eaux et à mettre un terme au deuil qui sembloit répandu sur toute la nature.

J'offris à mon hôte deux florins pour ma

---

combattre, à mesure qu'ils tomberont entre vos mains : n'épargnez pas même les enfans.»

Ce prince n'avoit donné cet ordre, que pour venger la mort de plusieurs braves de son armée qui étoient tombés au pouvoir des *Monoëmugiens*, qui les avoient fait rôtir tout vifs. On ajoute qu'ayant fait marcher en avant son corps d'armée, il n'avoit gardé auprès de sa personne qu'une escorte peu nombreuse. Les *Monoëmugiens* fuyards qui s'étoient retirés dans les bois et dans les cavernes, ayant eu avis de l'ordre du roi, marchèrent à sa rencontre. L'ayant fait prisonnier avec toute sa suite, ils résolurent de le tuer. Après avoir coupé son corps par morceaux, il le jettèrent au feu et s'enfuirent aussitôt. Les soldats, fâchés d'être séparés de leur roi, revinrent sur leurs pas pour le joindre; mais ils ne trouvèrent que les restes de cet infortuné monarque que le feu achevoit de consumer. A force de recherches pour découvrir les assassins, ils les atteignirent à quelque distance de ce temple, où ils les massacrèrent tous, à l'exception d'un seul qui s'échappa, malgré les blessures dont il étoit couvert. On prétend que ce fut ce dernier qui vint raconter ce qui s'étoit passé, en ajoutant que lui et ses camarades avoient été foudroyés par les dieux, en punition de l'assassinat du saint roi qu'ils avoient eu la barbarie d'égorger.

nourriture ; mais ne connoissant pas la valeur de cet argent, il refusa de l'accepter : je lui remis alors cent coquillages qu'il parut recevoir avec plus de plaisir.

Le 19, je vis arriver dans cet endroit un grand nombre de voyageurs avec des buffles, qui venoient de la province de *Mosseguejos*, à l'Est du royaume de *Monoëmugi*, et qui alloient chercher du sel dans le royaume d'*Otoba*. On a accusé ces peuples d'être antropophages : mais tout ce que j'ai appris sur ce sujet, dément cette assertion. Ayant été instruit que ces hommes avoient aussi le projet de faire route vers le Nord, je leur demandai la permission de les accompagner. Ils y consentirent ; et le 20, à la pointe du jour, toute la caravane se mit en mouvement. Les buffles marchoient à la tête, attachés deux à deux. Au bout d'une heure, nous atteignimes la rivière de *Druma*, que je traversai heureusement, monté sur un buffle, dont mes conducteurs m'avoient permis de me servir. Nous tournâmes ensuite une montagne vers l'Est, afin d'éviter une plaine de sable, et arrivâmes au village de *Nahvat*, composé d'une soixantaine de huttes. Ayant demandé quelques vivres aux habitans, ils ne purent m'en procurer, attendu qu'ils en

manquoient eux-mêmes. Ils n'eurent à m'offrir qu'un verre d'eau, que j'acceptai et que je trouvai fort bonne. Ce village fait exactement la limite du royaume de *Monoëmugi*; car, à droite, commence celui de *Muschako*, et à gauche, celui d'*Otoba*. Nous passâmes une autre rivière, et fûmes coucher au pied d'une montagne, où je fis mon souper d'un morceau de deux tortues que nous rencontrâmes dans cet endroit.

Il y avoit plusieurs jours que je n'avois vu de bêtes sauvages; mais elles fourmilloient dans ce canton; et nous eûmes pendant la nuit la visite d'un grand nombre de tigres et de loups, qui furent relevés le matin par plusieurs lions, dont la vue causa le plus grand effroi à toute la caravane. Il me fallut user de toute mon éloquence pour la tranquilliser. Ces hommes étoient pauvres. Ils vécurent de fruits et de racines et restèrent souvent des jours entiers sans manger, par la difficulté de trouver des fruits qui étoient très-rares dans cette saison. Ils me racontèrent qu'ils faisoient ce voyage deux fois par an, tout pénible qu'il fût, tant à cause des bêtes féroces, que par le grand nombre de voleurs avec lesquels ils étoient souvent obligés d'en venir aux mains.

Il n'étoit pas encore midi, quand nous rencontrâmes un détachement de *Kinoniens*, désignés sur les cartes par le nom de *Bamba*. Ils étoient armés de flèches et de haches d'armes. Ils nous racontèrent que les *Otobans* s'étoient avancés contre eux, il y avoit une douzaine de jours; qu'ils avoient brûlé plusieurs villages, et massacré une centaine de personnes; mais qu'on étoit en mesure et en force suffisante pour marcher contre ces brigands et les mettre à la raison. Quand ces *Kinoniens* nous eurent quittés, je demandai à mes compagnons si, en ma qualité d'étranger, je pouvois voyager en sûreté dans le canton de ces *Otobans*. Ils me répondirent qu'ils ne me conseilloient pas d'y mettre le pied; que je n'avois rien à craindre, tout le tems que je serois avec eux; mais que la montagne où ils alloient chercher du sel, n'étant plus qu'à deux journées de marche, de l'endroit où nous nous trouvions, je me verrois obligé, une fois qu'ils seroient arrivés, de continuer ma route tout seul. Je passai encore ce jour-là avec ces bonnes gens, parce que nous ne rencontrâmes point de village; mais, le lendemain matin, je leur fis mes adieux, et pris ma direction du côté de l'Ouest, vers une chaîne de montagnes, ne pouvant traverser la

la plaine qui étoit encore recouverte d'une grande quantité d'eau.

Le lendemain 23, je trouvai à l'extrémité de la montagne huit hommes, qui revenoient de la chasse. Voyant qu'ils poursuivoient toujours leur chemin, quoiqu'ils m'eussent bien apperçu; je les appellai, et j'eus le plaisir de les voir s'arrêter, pour me demander ce que je voulois, qui j'étois, etc. Quand j'eus répondu à leurs questions, ils firent volte-face, et se disposèrent à continuer leur route. Je crus remarquer que mon costume ne leur plaisoit point; je les priai cependant de vouloir bien m'emmener avec eux. A force d'instances, ils y consentirent, et me conduisirent à l'Ouest de la montagne où je rencontrai un grand nombre de personnes, mais sans appercevoir une seule hutte. Je ne tardai point à deviner ce qui en tenoit lieu à ces habitans, en me voyant conduire dans une caverne qui en avoisinoit une cinquantaine d'autres, où j'appris que demeuroit tout ce monde. Mon souper consista en quelques racines, un peu d'eau avec un très-petit morceau de viande. Aussitôt que j'eus fini ce frugal repas, je me couchai par terre dans un coin de la caverne, et je m'y endormis.

Le lendemain matin, on m'appella, en me

disant que, si je voulois m'avancer à l'entrée de la caverne, j'y recevrois de l'eau et de la farine. Je n'eus pas plutôt paru, que je vis accourir toutes les personnes du voisinage, pour me voir, et me faire des questions. Je fus obligé de répondre une seconde fois à celles que l'on m'avoit faites la veille, et de désabuser, du mieux qu'il me fut possible, la plupart de ces questionneurs qui me prenoient, les uns pour un Chrétien, les autres pour un Mahométan, et plusieurs, pour un esclave échappé, sans savoir au juste à laquelle de toutes ces opinions ils devoient s'arrêter. Quelques-uns dirent qu'il falloit me conduire pardevant le roi *Majaphar* (1); d'autres, et sur-tout les femmes, furent d'avis qu'il falloit me garder, à cause de ma jolie couleur blanche qui leur plaisoit beaucoup. Il y eut deux ou trois habitans qui crurent que j'étois un espion de quelque autre nation; que je ne tarderois probablement pas à être suivi par de nouveaux émissaires; que ce qu'il y avoit de mieux à faire, c'étoit de me tuer, afin d'intimider par-là ceux qui viendroient pour es-

(1) C'est le nom du souverain de ces états, que l'on désigne sur la carte, par le nom de *Mushako*. Je n'ai jamais entendu prononcer le nom du pays; et quand on vouloit parler des habitans, on disoit: les *Mophuirns*.

pionner. Par bonheur, cette dernière proposition fut rejettée ; et un vieillard de la bande s'étant avancé vers moi : « Honnête étranger, me dit-il, notre intention est de te procurer les alimens dont tu as besoin, de t'accorder l'hospitalité pour le tems que tu voudras rester parmi nous, et de te laisser partir, quand il te plaira de nous quitter ». Il me demanda ensuite de quel côté je voulois tourner mes pas. Je lui répondis que je desirois me rendre en Egypte, et je lui racontai que mon projet n'avoit point été d'abord de venir dans leur pays ; mais qu'ayant appris, il y avoit deux jours, que les nations voisines étoient en guerre, j'avois cru qu'il valoit mieux pour moi me diriger de ce côté, afin de pouvoir être en sûreté, et continuer librement mon voyage. Je le priai de nouveau de m'accorder la liberté de me remettre en route. « Elle te sera accordée, me répondit ce vieillard ; mais il faut auparavant que nous te conduisions pardevant notre souverain à qui tu pourras la demander. En attendant, viens dans ma caverne partager le peu d'alimens que je puis t'offrir ». Je fus tellement enchanté de la manière dont me traitoit ce bon vieillard, que je passai trois jours chez lui, et que je lui donnai, en par-

tant, par reconnoissance pour tout ce qu'il avoit fait pour moi, un florin qui parut lui faire le plus grand plaisir, quoiqu'il ne connût pas la valeur de cette pièce de monnoie.

Le roi de ce pays jouit d'une puissance très-étendue. Pour parcourir ses États de l'Est à l'Ouest, il faut au moins dix jours de marche, et sept, du Nord au Sud. On y rencontre beaucoup de montagnes et des plaines très-fertiles; les habitans ne savent point profiter des productions qu'ils pourroient y recueillir. Dans les montagnes qui sont au Nord, on trouve de l'or; mais le roi ne les fait point fouiller; il en a abandonné le droit au prince *Mohopharo*, son voisin, moyennant un impôt que celui-ci lui paye tous les ans. On y voit une quantité considérable d'animaux de toute espèce, particulièrement des Zèbres, dont la chair est extrêmement délicate.

Parmi le grand nombre d'arbres fruitiers qu'on y trouve, on remarque sur-tout l'arbre de *Domo* et d'*Inkobak;* le premier, porte une espèce de pommes sans pepins, qui ont un goût de citron. Elles sont de la grosseur d'un œuf ordinaire et jaunes comme de l'or. Cet arbre croît sur les montagnes : ses feuilles sont longues, étroites et en forme de lance. Il vient de la hauteur d'un cerisier;

l'écorce, ressemble beaucoup à la canelle. On la ramasse aussi bien que les fruits, et l'on s'en sert pendant toute l'année, comme d'une nourriture qui fortifie beaucoup. L'*Inkobak* porte un fruit qui ressemble à une noix, et de la grosseur d'un œuf. Il est oblong et recouvert d'une coque rouge qui, probablement fourniroit une excellente teinture pour les étoffes. J'eus occasion de voir que l'on frottoit la poterie avec la liqueur que l'on en exprime, et que cette couleur ne perdoit rien de son éclat, lorsqu'on l'exposoit au feu. Le noyau de ce fruit est blanc, et a également un goût de canelle. L'arbre qui le produit, vient aussi haut que nos chênes d'Europe. Il porte des fruits et des fleurs pendant toute l'année. Les feuilles ressemblent à celles de nos figuiers, excepté qu'elles sont beaucoup plus grandes.

En tems de guerre, le souverain de ce pays peut mettre douze à quinze mille hommes de troupes sur pied. La plupart des habitans de ce canton demeurent dans des cavernes; leur paresse étant trop grande pour leur permettre de se bâtir d'autres habitations. Le roi ne laisse pas que d'avoir un certain appareil et un train considérable. Quand il sort, il est ordinairement accompagné par cinquante *Kolomays* ou

officiers. Ce sont les plus âgés qui décident les différends qui surviennent dans les familles. Ces officiers ne sont, en grande partie, que les enfans des maîtresses du prince, que l'on destine presque tous au métier des armes; et ils sont en si grand nombre que, sur vingt hommes, on peut compter un de ces officiers.

Le roi est maître de tout ce qui appartient à ses sujets, sans excepter même leurs femmes qui sont à sa disposition, toutes les fois qu'il lui convient. En voit-il une qui lui plaît? il la fait venir aussitôt, suivie du mari qui s'empresse de témoigner ses remercîmens à sa Majesté, pour l'honneur insigne qu'elle lui fait. Toutes les jeunes filles jolies sont obligées de se présenter au roi avant de se marier. On regarde comme une preuve de très-grande faveur, quand il permet à quelqu'un de ses officiers d'épouser une des huit cents femmes qui composent son sérail, et qui ne lui plaisent plus. Ce prince est très-superstitieux; et cinq ou six prêtres qui l'environnent sans cesse, ne font encore que le fortifier dans sa superstition. L'influence de ces prêtres n'est ni moins grande, ni moins dangereuse dans ce pays, que dans beaucoup d'états de l'Europe. Ils sont les seuls à qui il soit permis d'entrer chez

les maîtresses du roi. Celui qui oseroit y aborder, seroit puni de mort.

Ce prince est revêtu ordinairement d'un manteau long, fait d'un mauvais drap rouge. Il porte au côté un grand sabre. La plupart des soldats ont des manteaux courts, tissus de poils de chévres. Ils portent également un sabre. On ne trouve point dans ce canton de villes, ni de villages, comme dans les autres pays voisins. Le plus grand nombre des habitans demeurent dans des cavernes; d'autres sous des tentes qui sont ordinairement assez éloignées les unes des autres. Ce n'est que dans l'endroit où se trouve celle du roi, qu'on en voit une centaine qui l'avoisinent. Ce peuple change de place plusieurs fois dans une année, et ne va habiter pour l'ordinaire que dans les endroits où il peut trouver de l'eau et un terrain fertile. Sa nourriture consiste en mil, et en maïs avec un peu de lait de chévres. Il est idolâtre : il adore le soleil et la lune. C'est toujours en rase campagne qu'on se rassemble pour prier. Le prêtre est placé au milieu d'un cercle, formé par tous les assistans; c'est là qu'il commence son invocation, pendant laquelle il se prosterne souvent la face contre terre, ainsi que tous ceux qui l'environnent.

On ne trouve point de temples dans ce pays. Il n'y a que le roi et les prêtres à qui il soit permis d'avoir plus d'une femme. L'instinct de l'amour est très-foible en eux; et c'est une chose très-rare de voir quatre ou cinq enfans dans un ménage. On ne connoît ni la circoncision, ni aucune autre cérémonie semblable, lorsqu'un enfant vient au monde.

Les morts sont enterrés en général sur de hautes montagnes, ou sous un monceau de pierres. On les place de manière à ce qu'ils aient le visage tourné vers l'Orient. On met à côté d'eux dans leurs tombes des alimens qui sont bénits auparavant par les prêtres. Les hommes sont encore plus paresseux que les femmes; et quand ils ne chassent point, on les trouve nonchalemment étendus dans leurs cavernes. Ce sont les femmes qui préparent les tentes et les manteaux qu'elles font avec du poil de chèvres (1). Ce sont elles encore qui fabriquent la poterie, qui font sécher les peaux, et qui s'occupent en général de tous les autres détails du ménage.

(1) Le poil de ces chèvres est aussi fin que la soie; tandis qu'au contraire la laine des moutons, depuis le Cap jusqu'au Désert, ressemble beaucoup au poil de chien, et qu'on en fait peu d'usage.

Les marchandises en poterie et en peaux sont échangées contre du fer chez les nations voisines. Leur langue ressemble beaucoup à celle des habitans du Congo, excepté qu'ils mettent un *o*, où ceux-ci mettent un *a*. Elle est usitée, à quelques changemens près, jusqu'à la rivière du *Niger*. Les enfans sont instruits en plein air par les prêtres, et cette instruction a lieu deux fois par jour.

Le 26, je quittai le village dont je viens de parler, et me remis en route avec un guide pour aller trouver le roi de ce canton. Nous nous dirigeâmes vers le Nord-Est, en traversant quelques montagnes, que l'on trouve dans la plaine. Elles étoient habitées par les *Mophaniens*. Aussitôt qu'ils surent que j'avois l'intention de me rendre auprès du roi, ils me permirent de continuer mon chemin, sans me faire la moindre difficulté. L'après midi, mon guide me quitta, et je m'avançai en droite ligne par la route qu'il m'avoit indiquée. Je rencontrai plusieurs endroits dans la plaine, tout couverts d'eau encore : ce qui m'obligea de faire plusieurs détours qui me retardèrent beaucoup; de manière qu'il étoit déjà nuit, quand j'arrivai à quelques cavernes, habitées par une vingtaine d'hommes. Ils me prirent pour

un esclave du roi de *Haphai* (1), qui alloit trouver leur souverain pour quelqu'affaire particulière. Je me gardai bien de les désabuser. Ils furent remplis de complaisance et d'attention pour moi, afin de me prévenir par-là en faveur de leur monarque, et de me donner une haute idée de sa munificence. Ils m'offrirent en abondance de la farine délayée dans de l'eau et du lait. Ils s'empressèrent de m'arranger un très-bon lit avec des peaux; et le lendemain, lorsque je partis, ils m'accompagnèrent pendant une grande lieue. Je fus obligé de traverser deux rivières; et comme les eaux étoient fort-grosses, je courus le plus grand danger de m'y noyer. Je rencontrai souvent des lions qui firent mine de vouloir venir de mon côté; ce qui m'obligea de grimper sur des arbres, jusqu'à ce qu'ils se fussent éloignés. Il y en eut plusieurs qui me suivirent jusqu'au village voisin, malgré mes cris et tout ce que je pus faire pour les forcer à s'éloigner.

En tirant vers l'Est, j'apperçus une longue chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'au fleuve *Nigar*. Je côtoyai les montagnes où

(1) Cet état se trouve désigné sur la carte par le nom de *Makoko*, et d'*Anziko*; mais il est placé trop loin vers le Sud; et cela ne s'accorde point avec ce que j'ai vu.

l'on trouve beaucoup de salpêtre, de l'or et des mines de cuivre, et quelques arbres dispersés ça et là. Les habitans établis dans les environs, remplacent le bois qui leur manque par des joncs et des roseaux, dont ils font des tas qu'ils rangent devant les cavernes où ils demeurent.

A une demi journée avant d'avoir atteint l'endroit où le prince faisoit sa résidence, je rencontrai un village, composé de cavernes. Je me présentai d'abord chez le prêtre de cet endroit, afin de lui demander un gite pour la nuit. Il refusa de me recevoir, et il me montra à l'entrée de sa demeure un monceau de roseaux, sur lequel il me dit que je pouvois me reposer, si j'en avois le desir. Peu content de cette réception, je m'avançai vers d'autres cavernes pour y demander l'hospitalité. Je n'éprouvai que des refus de tous les côtés. Un homme d'un certain âge, qui me donna un peu de farine et de viande, moyennant cinquante zimpo que je lui comptai, m'eût reçu volontiers, s'il n'eût appris que le prêtre avoit refusé de me donner asyle. Je n'eus donc d'autre parti à prendre que de me coucher sur les roseaux, aussi inquiet que mécontent de l'incivilité de ces *Mophaniens*. Le lendemain, aussitôt

aussitôt qu'il fit jour, je me remis en route.

J'arrivai, vers midi, dans le camp du roi, qui étoit placé sur une montagne. Je fus introduit aussitôt dans la tente royale. J'y trouvai un prince jeune, fort et de très-bonne mine, qui s'avança à ma rencontre, en me demandant d'où j'venois, et dans quel endroit je dirigeois mes pas, etc. Quand j'eus répondu aux différentes questions qu'il me fit: « Tu es sans doute, me dit-il, de la nation Maure, et tu viens probablement pour quelques affaires secrètes. Si, comme je le suppose, c'est-là le motif qui t'amène, tu dois t'attendre à ressentir les effets de ma colère; si ton motif est louable, je te promets ma protection et la liberté de traverser mes états. » Il me fit conduire aussitôt dans la tente de ses gardes, où je trouvai trente soldats qui me traitèrent avec autant d'égards que de bonté. Je reçus, par ordre du roi, de la farine, de l'eau et de la viande; et chacun eut pour moi les attentions dues à un hôte, que sa majesté daignoit accueillir d'une manière aussi distinguée.

Jusqu'au 6 août, je restai confié à la surveillance de ces gardes, sans que personne me fit aucune question; mais le 7, je fus obligé de comparoître devant le roi, que je

trouvai, assis par terre à l'entrée de sa tente, environnée de prêtres et de soldats.

— Tu m'as sans doute apporté quelque présent de ton pays? me demanda ce prince.

— « J'ai perdu tout ce que je possédois, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de le dire à sa majesté.

— Tu es donc Chrétien?

— « Non, je suis Arabe.

— Tu m'as déjà dit que tu t'étois égaré du chemin que tu voulois suivre. Quel motif a pu t'engager à venir dans mes états?

— « Ayant appris que les peuples qui avoisinent ceux de sa majesté, étoient en guerre, j'ai cru qu'il n'y avoit point de sûreté pour moi à voyager dans leur canton; et j'ai pris ma direction vers les terres de sa *hautesse*, parce que dans un endroit, à quelques journées de marche d'ici, on m'a vanté la munificence, l'amour de l'hospitalité et l'étendue du pouvoir du monarque, à qui je viens rendre mes devoirs.

— C'en est assez: je te promets sûreté et protection; mais garde-toi bien de sortir de mes états. Tu trouverois sur la frontière un ramas de brigands qui t'arrêteroient et te massacreroient sans pitié. Ainsi, je t'engage à rester auprès de ma personne.

— « Je voudrois auparavant que sa majesté me permit d'aller retrouver mes parens, deux femmes et quelques enfans que j'ai le plus grand desir de revoir.

— J'y consens. Vas les chercher. Je vous donnerai une tente pour vous loger tous ; mais il faut que tu restes encore ici plusieurs jours, attendu que la plaine est couverte d'eau, et que les montagnes sont remplies de bêtes sauvages dont tu serois la proie. »

Je me rendis aux sages observations du prince, en regrettant cependant de ne pouvoir m'avancer quarante mille plus loin afin de profiter d'une caravanne qui partoit de *Kammoh* ou *Kurufa*, pour se rendre en *Guinée*, où elle alloit tous les ans, aussitôt que les eaux des rivières débordées étoient rentrées dans leur lit. Après y avoir mûrement réfléchi, je finis par croire qu'il étoit plus sage de rester auprès du roi de *Muschako*, afin d'attendre le moment favorable de continuer ma route, sans courir tous les dangers auxquels je ne pouvois manquer d'être exposé, d'après ce que le prince venoit de me dire.

Je me mis à faire des couvertures et des manteaux de poils de chèvres ; et dans l'espace de

quelques jours, je fus aussi habile dans ce travail que les habitans mêmes du pays. Les métiers des tisserands sont faits autrement qu'en Europe. Au lieu d'avoir, comme chez nous, plusieurs marches que l'ouvrier fait mouvoir avec les pieds, pour serrer les fils de la trame entre ceux de la chaîne, ce sont des enfans qui entrelacent tous ces fils les uns dans les autres, après qu'une autre personne les a frappé, pour former le tissu de l'étoffe. On en fait des pièces qui ont jusqu'à trois aunes de long et autant de large. On file les poils de chèvres avec un fuseau que l'on jette en avant avec une certaine adresse, et que l'on retire ensuite pour envelopper autour le bout de fil que l'on vient de former. Ce métier est fait avec quatre piquets, fichés en terre, auxquels sont attachés, en forme de chassis, tous les fils de la chaîne; par-dessous est assis un enfant qui entrelace ces fils, pendant que, de chaque côté, deux autres personnes se jettent réciproquement, à travers l'ouverture des fils de la chaîne, une pelote sur laquelle est entortillée la trame. J'entrepris de faire quelques changemens à ces métiers, en établissant dessous plusieurs marches, afin d'épargner aux enfans la peine du travail qui leur étoit con-

fié, et j'attachai la chaîne sur un cylindre. Mon essai me réussit parfaitement ; mais je trouvai tous ces ouvriers trop attachés à leur ancienne routine, pour profiter des changemens que je voulois leur faire adopter.

Vers le commencement de septembre, je songeai sérieusement à mon départ. Je renouvellai au roi la demande que je lui avois déjà faite, et j'en obtins la permission de partir, quand je le voudrois. Ainsi, le 3 de ce mois, je me mis en marche, et pris ma direction vers le Nord, afin d'éviter les plaines qui étoient encore çà et là recouvertes d'eau. C'est la saison de l'année la plus favorable pour voyager : la nature qui, pendant le tems des pluies, a été privée de tous ses charmes, se ranime de nouveau, et le soleil est bien moins chaud qu'il ne l'est quelques mois plus tard. Je rencontrai de tems en tems des tentes et des cavernes ; mais comme j'avois une provision de vivres, je ne m'y arrêtai point. Je ne fis halte qu'au coucher du soleil, près de quelques tentes isolées où j'entrai, dans l'intention d'y demander un gîte pour la nuit. Les personnes que j'y trouvai, consentirent à me recevoir ; mais elles refusèrent de me donner aucun aliment.

Le

Le lendemain, vers midi, j'atteignis le mont *Kohango*, (la montagne perfide). Elle tire son nom de la quantité de lions que l'on y trouve, et qui rendent ce passage extrêmement dangereux pour les voyageurs. Cette montagne est étroite, et située à une demi journée de chemin de la chaine dont j'ai déjà fait mention. Je n'y arrivai que vers le soir, par la nécessité où je fus de traverser un vallon désert et sauvage, habité par un mauvais génie, suivant ce que prétendent ceux qui demeurent dans les environs. Il y a peu de personnes qui s'avisent de diriger leurs pas de ce côté; elles préfèrent de faire un détour de plusieurs lieues, plutôt que de le traverser.

Du 5 au 9, je passai toutes les nuits en rase campagne, faute d'arriver à tems dans des villages où je pusse coucher. Je trouvai partout des chemins affreux. Je n'en fus dédommagé que par le site du pays qui est charmant. Ce fut pendant que je voyageois dans ce canton, que je vis pour la première fois un *Touykoham*. (1) La vue de

(1) Cet animal ressemble à un lévrier : il a de longs poils et une queue de lion. Ses deuts de côté, ressemb'ent aux défenses du sanglier : ses poils, d'une demi aune de long, sont doux comme la soie. J'avoue que je suis trop peu instruit en fait d'histoire naturelle, pour assurer si cet animal est connu sous un autre nom.

cet animal me causa la plus grande frayeur, parce que je crus qu'il alloit fondre sur moi; mais il me laissa continuer mon chemin, sans me faire le moindre mal. J'appris, dans la suite, qu'il n'attaquoit jamais les hommes. Cela me fut très-utile; car plusieurs fois, j'en attrapai des jeunes que je tuai et dont je fis rôtir la chair sur des charbons.

Le 10, vers midi, je rencontrai une cinquantaine de tentes, où j'achetai, moyennant vingt coquillages, de la farine et du lait. Mon repas fini, je m'avançai vers quelques huttes où je fus très-bien reçu. Je partis de cet endroit, accompagné de plusieurs hommes, et gagnai le *Mont d'Or*, après deux jours de marche. J'y trouvai beaucoup de personnes occupées à fouiller la montagne, et à chercher dans les entrailles de la terre l'or qui y étoit caché. On m'invita à descendre dans la mine; mais tous ces ouvriers m'inspirèrent si peu de confiance, que je préférai aller trouver le *Corahaty*, c'est-à-dire, l'inspecteur de la mine. Cet homme, parut enchanté de me recevoir. Dans sa tente, qui étoit fort grande, se trouvoient en abondance des fruits secs, des racines et de la viande desséchée. Il m'invita à prendre de toutes ces provisions, autant que cela me feroit plaisir, et

ne s'occupa que du soin de me bien traiter. Cet air de bienveillance et d'affection me décida à passer trois jours avec lui. Il me montra ses provisions d'or. (1) C'étoient des morceaux de la grosseur d'un grain de mil, et voici comme on se les procure : on creuse dans la montagne, sous laquelle coulent des ruisseaux souterrains, de larges fossés ; on place à l'entrée, pour filtrer l'eau, des filets tressés en joncs, dans lesquels s'arrêtent tous les petits grains d'or que l'on recueille.

Je demeurai six jours chez ce brave homme, qui me traita comme son propre frére, et qui ne fut occupé que de tout ce qui pouvoit me devenir agréable. Il savoit écrire parfaitement à la maniére de ce pays. Il me traça, sur des écorces et des feuilles d'arbres, des mots, et des figures qu'il m'invita à imiter. Je lui dessinai à mon tour des lettres allemandes, qu'il copia avec autant d'adresse que de facilité. Je fusse resté plus long-tems chez cet inspecteur, si je n'eusse trouvé l'occasion, de continuer mon voyage avec quatre

(1) Cette mine est affermée par le roi *Mœaphar* au prince *Mohopharo*, qui lui donne en échange de la farine, des fruits et de la viande. C'est également lui qui entretient les ouvriers qui travaillent à cette mine, et qui sont en grande partie des sujets du roi *Mojophar*.

mineurs, qui portoient au roi la poudre d'or qu'ils avoient ramassée.

Je me remis donc en route le 17, après avoir pris congé, les larmes aux yeux, de mon excellent hôte. Je traversai, avec les compagnons dont je viens de parler, des bois très-épais, dont nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer. Il nous fallut gravir des rocs à pic, et passer dans des marais d'où s'exhaloit une odeur infecte. Nous fûmes très-souvent rencontrés par des lions, des tigres et des buffles qui nous causèrent autant de frayeur que d'inquiétude. Le premier jour, nous nous arrêtâmes pour coucher, au haut d'une montagne fort escarpée, afin de n'être point importunés par les bêtes sauvages. Nous nous remîmes en marche aussitôt après le lever du soleil, et arrivâmes vers le soir, après n'avoir rencontré sur notre route que quelques huttes éparses çà et là, sur les bords d'une petite rivière appellée *Wohala*, qui formoit la limite du royaume d'où nous sortions. Nous passâmes la nuit en rase campagne. La quantité de bêtes sauvages qui rôdoient autour de nous, nous empêcha de dormir un seul instant. Epuisés de fatigue et de crainte, nous nous mîmes en marche immédiatement après le lever du soleil, et at-

teignimes avant midi, à notre grande satisfaction, le village d'*Ohgothen*, composé de soixante-dix huttes.

La curiosité des habitans fut extrême. Ils se poussoient les uns et les autres, pour voir l'homme blanc; et ce fut une espèce de lutte pour savoir celui d'entr'eux qui auroit l'avantage d'être son ami et son protecteur.

L'idiome, les mœurs et les usages de ce peuple, ressemblent beaucoup à ceux des nations dont j'ai déjà parlé; avec cette seule différence, qu'on n'y voit point de prêtres. C'est le père de famille qui en tient lieu et qui sert d'instituteur aux siens. Les habitans de ce pays sont pauvres. Cependant il peut passer pour le plus riche de l'Afrique, par la quantité d'or qu'il renferme; et si l'on s'occupoit avec plus de soin et d'ardeur à fouiller toutes les mines inépuisables, on pourroit en retirer des richesses immenses. Le roi de ce pays jouit d'une puissance sans bornes. C'est à lui seul qu'appartient tout l'or qu'on y trouve, et que l'on échange sur la côte de Guinée, contre des mauvais draps, des miroirs, des ciseaux, des couteaux, des clous, des coquillages et marchandises de peu de valeur, qui y sont apportées par les Portugais, les Espa-

gnols, et souvent aussi par les Anglais. Ce commerce, comme on le pense bien, est infiniment désavantageux pour le prince. Ces marchandises valent tout au plus deux mille rixdalers; l'or, l'ivoire, et les peaux que l'on donne en échange, en valent, au contraire, plus de soixante mille. Les Portugais, les Espagnols et les Anglais, traitent d'une manière aussi avantageuse avec toutes les autres nations de l'Afrique, et en tirent, pour des bagatelles, des trésors immenses.

On commence à retrouver dans ce pays des villages et des huttes, bâties en paille de joncs, attendu que l'on n'y change jamais de demeure, par la facilité d'avoir de l'eau qui abonde de tous les côtés. On trouve dans ces villages des chèvres, et de tems en tems, des buffles que l'on a apprivoisés. Les hommes s'occupent de la chasse, quand leur paresse le leur permet. Ce sont les femmes qui veillent aux détails du ménage. Je ne puis déterminer la grandeur de ce pays, à cause des déserts que l'on rencontre à l'Est et au Nord, et de la grande chaîne de montagnes en face de ce canton, qui est remplie de vallons dont on ne peut approcher; outre cela, il est d'une largeur très-inégale. Les nations qui avoisinent

ce peuple, l'accusent d'être antropophage; mais toutes les informations que j'ai eu soin de prendre sur ce sujet, m'ont convaincu que cette inculpation étoit dénuée de toute espèce de fondement. Ce qui a pu y donner lieu, c'est peut-être parce que la plupart des habitans de ce pays se liment les dents, dès leur plus tendre jeunesse, afin de les rendre pointues; et comme d'autres peuples qui ont les dents de cette manière, se nourrissent en effet de chair humaine, on a regardé les dents pointues comme un signe caractéristique et particulier aux antropophages, dans la classe desquels on a également cru devoir ranger ces Mophaniens. Je conviens qu'ils sont sauvages et que les loix du pays autorisent le pillage; mais j'ai remarqué qu'ils mettoient une sorte de distinction dans les vols, et qu'ils ne dépouilloient que ceux qu'ils savent être riches, et qui possèdent d'autres choses que ce qu'ils leur prennent, c'est pour cela que les caravanes ne sont point en sûreté dans ce pays.

Ce peuple est plus nombreux que celui dont j'ai parlé précédemment. Il habite le long des deux rives de la *Wohala*, et occupe un espace de terrain que l'on peut parcourir en deux jours et demi de marche;

cette contrée est extrêmement fertile. On trouve aussi des villages sur toute la limite, afin de contenir l'ennemi, et l'empêcher de faire des incursions sur ces terres. La rivière de *Wohala* arrose ce pays de l'Est à l'Ouest, et lui fournit de l'eau qui est excellente.

J'ai déjà dit précédemment que les habitans du village sur la frontière où je m'arrêtai, m'avoient très bien reçu. Après m'avoir conduit auprès d'un grand feu, ils formèrent un cercle et se mirent à chanter en dansant autour de moi, de manière que tout ce qui m'environnoit étoit en mouvement et dans la plus grande joie. Au bout d'une heure que dura ce divertissement, ils me reconduisirent devant les huttes où chacun se disputa de nouveau le plaisir de me donner à coucher. A la fin, je vis s'avancer le chef de ce village, accompagné de sa fille. Après avoir écouté pendant quelques instans le motif de la contestation qui s'étoit élevée à mon sujet, il me prit par la main et me conduisit dans sa hutte, en me montrant une botte de roseaux, sur laquelle je me couchai aussi-tôt. Il y avoit environ une demi-heure que j'étois à me reposer, lorsque mon hôte, appellé par les autres habitans *Knewho*, et qui me croyoit endormi, se mit à parler de

moi avec sa fille. Ayant prêté l'oreille à ce qu'ils disoient, je fus instruit du motif de l'empressement que chacun de ces habitans avoit montré pour s'emparer de moi. « Nous recevrons une grande récompense de notre souverain, dit-il à sa fille, quand nous lui livrerons ce joli esclave blanc ».

La jeune fille, après avoir réfléchi pendant quelques instants, loin d'approuver le projet de son père, le pria, au contraire, d'y renoncer, et de lui permettre de se coucher à côté de moi. Le père lui fit quelques objections auxquelles elle répondit par de nouvelles prières, pour le faire consentir à ce qu'elle lui demandoit. Elle eût fini par obtenir la permission de venir partager mon lit; mais, dans le moment où le père alloit céder à sa demande, la mère entra dans la hutte, et l'on se mit à parler d'autres choses. La fatigue ne me permettant point d'écouter plus long-tems ce qui se disoit, je finis par m'endormir, malgré le soin et l'inquiétude que j'éprouvois relativement à mes compagnons, dont je n'entendois plus parler.

Le lendemain matin, ayant cherché à savoir de leurs nouvelles, j'appris qu'ils avoient profité du beau clair de lune qu'il avoit fait la nuit précédente, pour se rendre à *Ocy-*

miroh, grand village où demeuroit le souverain de ce canton.

Je m'éveillai de très-bonne heure. L'agitation où j'avois été toute la nuit, sur le sort qui m'étoit réservé; me permit à peine de fermer l'œil. Ayant promené mes regards dans l'intérieur de cette demeure, et m'étant apperçu que tout le monde dormoit encore du sommeil le plus profond, quoiqu'il fit déjà très-grand jour, je sortis sans bruit, hors de cette hutte, et jetai les yeux autour de moi pour prendre connoissance de l'endroit où j'étois. Ayant découvert de l'eau à vingt pas delà, je m'avançai et trouvai un réservoir, où vraisemblablement on abreuvoit les chévres. L'idée m'étant venue de me baigner, ce qui ne m'étoit pas encore arrivé depuis le commencement de mon voyage, j'ôtai ma pelisse et ma veste et sautai dans l'eau. J'éprouvai une satisfaction inexprimable; et quand je me fus ainsi lavé tout le corps, je me sentis deux fois plus fort que je ne l'étois auparavant. En rentrant dans la hutte, je trouvai mon hôte sorti pour aller me chercher, suivant ce que l'on me dit. Ayant rendu compte de ce que j'avois fait dans l'endroit où j'avois été, on me félicita de la bonne idée que j'avois eue. Sur ces entrefaites, je vis rentrer mon hôte

avec un air sombre, qui se dissipa bientôt, lorsqu'il m'eut apperçu, et qu'il sut que ma course s'étoit bornée à aller jusqu'au réservoir où je m'étois baigné.

Sa fille me montroit le plus grand intérêt, et avoit les yeux continuellement attachés sur moi. A peine ses parens furent-ils sortis de la hutte, qu'elle accourut me trouver, et me sauta au col, en me demandant si je voulois rester chez eux. Lui ayant répondu que mon intention étoit de partir le lendemain : « Si tu veux ne point t'en aller, me dit-elle, tu seras mon mari ». J'essayai de dissiper le chagrin que paroissoit lui causer mon départ. La manière dont je la consolai, lui fit le plus grand plaisir, et la rendit aussi familière avec moi, que s'il y eût eu plusieurs années que nous eussions fait connoissance.

Le père parut voir de bon œil les manières douces et prévenantes que j'avois pour sa fille; et je suis persuadé qu'il m'eut accordé sa main, sans la moindre difficulté, si je lui eusse témoigné le desir de rester avec lui. Vers midi, dans le moment où nous étions assis fort tranquillement en famille, au milieu de la hutte, je vis arriver un grand nombre d'habitans du village, qui demandèrent à mon

hôte, si c'étoit pour ce jour-là qu'il vouloit me faire conduire vers le roi, afin de recevoir le présent qu'ils en attendoient, en me présentant à ce prince. Leur ayant fait entendre que j'étois extrêmement fatigué, et qu'il falloit me laisser reposer, cette réponse parut les satisfaire pour le moment; mais ils lui firent promettre de ne pas leur manquer de parole pour le lendemain. En effet, à la pointe du jour, je vis arriver devant la hutte quatre hommes qui dirent qu'ils venoient pour m'accompagner. Mon hôte et sa fille, s'étant levés, et ayant pris ce qu'il leur falloit pour la route, nous partîmes environ une heure après.

Nous eûmes un chemin détestable. Nous rencontrâmes des plaines de sable et de cailloux, ainsi que des bois qui nous fatiguèrent et nous retardèrent beaucoup dans notre marche. Il étoit midi, quand nous arrivâmes aux villages d'*Uhwoh* et de *Matoh*. Ces villages sont composés de plusieurs huttes isolées qui se trouvent auprès d'*Ocymiroh*, il en sortit plus de cent personnes pour nous voir. Comme il étoit déjà tard, on ne voulut point me présenter au roi ce jour-là; on me conduisit dans une hutte qui ne désemplit point toute la nuit d'une foule de curieux qui arrivèrent pour voir *le blanc*.

Le 21, vers midi, je fus présenté au monarque qui me reçut assez bien. Comme il étoit au moment de sortir, il s'entretint peu avec moi, me dit seulement qu'il me défendoit de rester long-tems dans ses états, attendu qu'il savoit très-positivement que j'étois *Maure*, et que j'avois de fort mauvais desseins. Mes conducteurs, qui s'étoient attendus que ce prince leur feroit quelque grand présent, furent obligés de s'en revenir les mains vides, par la raison qu'il me prit pour un *Maure* qu'il ne vouloit point souffrir dans son domaine. Je fus d'autant plus satisfait de la résolution du roi, que j'étois loin de m'attendre qu'elle me seroit aussi favorable. Je n'eusse point tardé une minute à me retirer de la cour de sa majesté, si j'eusse su quelle route je devois tenir.

J'avois toujours le projet de chercher à rejoindre la caravane, dont j'ai déjà parlé, pour me rendre avec elle en Guinée, et y profiter, une fois que j'y serois arrivé, du premier bâtiment qui retourneroit en Europe; car je commençois à être las de voyager, d'autant mieux que je voyois bien que pour continuer ma route par terre, j'aurois à essuyer des contrariétés bien plus grandes et plus multipliées peut-être encore, que toutes celles

que j'avois déjà éprouvées. Je restai donc à *Ocymoroh*, pour tâcher d'obtenir quelques renseignemens. J'y appris, en effet, des choses qui me furent extrêmement utiles. Il y avoit déjà cinq jours que j'y étois, sans que personne daignât faire la moindre attention à moi, n'existant, en grande partie, que des charités que je me vis réduit à demander à de jeunes femmes qui me témoignèrent beaucoup d'intérêt, et qui me procurèrent du lait caillé et de la farine. N'ayant point d'endroit pour me retirer pendant la nuit, je couchai tantôt devant une hutte, et tantôt devant une autre. Je n'eus la permission d'entrer dans aucune.

Le 26, comme il faisoit extrêmement chaud, et que la plupart des habitans étoient restés renfermés chez eux, livrés à leur oisiveté ordinaire, je fus me mettre à l'ombre derrière une de ces cabanes, sans songer que si je m'y endormois, le soleil ne tarderoit pas à me gagner et à me rôtir la peau. La chaleur étoit si étouffante, que je finis par succomber au sommeil. Il y avoit déjà quelques tems que je dormois, lorsque m'étant senti secoué d'une manière assez rude, je m'éveillai en sursaut; et ayant apperçu plusieurs noirs arrêtés à quelque distance de-là, la première

idée qui me vint, fut que ces hommes ne venoient me trouver, que pour faire de moi un objet de risée. Je me levai et voulus m'enfuir; mais le nègre qui se trouvoit à côté de moi, et qui étoit un des esclaves du roi, ainsi que je le sus depuis, me saisit au collet, en me disant qu'il avoit ordre de me conduire pardevant sa Majesté. Ce prince, en passant pour aller se baigner dans la rivière, m'avoit apperçu couché derrière la hutte, exposé à l'ardeur du soleil, et avoit demandé qui j'étois. Aussitôt qu'on lui eût dit que j'étois l'étranger qui lui avoit été présenté quelques jours auparavant; il commanda d'aller m'éveiller et de m'amener devant lui. Cette nouvelle, loin de me déplaire, me fit le plus grand plaisir, par l'espoir où j'étois d'obtenir la permission de continuer mon voyage. A peine eus-je paru, que ce prince me demanda comment il se faisoit que je fusse encore à *Ocymoroh*, quand il croyoit, d'après l'ordre qu'il avoit donné, que j'étois parti, il y avoit déjà plusieurs jours.

— « J'étois à me reposer des fatigues de mon voyage, lui répondis-je, comptant toujours sur la permission que vous m'accorderiez de passer par vos états ».

— Qui t'a donné celle d'oser y mettre le pied? me demanda ce prince.

— « Votre Majesté seule avoit le droit de me l'accorder; et quand j'ai osé entrer sur ses terres, ce n'étoit que pour lui demander sa protection ».

— Je t'avois déjà ordonné, lorsque tu me fus présenté, de sortir à l'instant de mon royaume; puisque je t'y retrouve encore, tu resteras auprès de mes esclaves, jusqu'à ce que j'aie eu un nouvel entretien avec toi. Tu peux me suivre. « Je l'accompagnai à la rivière; et quand sa Majesté se fut baignée, je la suivis dans sa demeure : » Voici un endroit où tu resteras, me dit-il, en me montrant une hutte, voisine de la sienne, jusqu'à ce que je t'aie fait passer d'autres ordres ».

Cette hutte étoit celle où demeuroient les esclaves. Ils me reçurent avec un air d'intérêt. Ma nourriture ordinaire fut de la farine de sarrazin et de l'eau avec un morceau de viande, large de trois doigts et rôtie au soleil. La terre, voilà quel fut mon lit à côté des autres esclaves; dans l'espace de deux jours j'y ramassai une telle quantité de vermine, que tout mon corps en fût couvert. Quand ces esclaves virent que je cherchois à m'en débarrasser, ils se mirent à rire, en me disant que

que je prenois une peine inutile, attendu que tout le monde en étoit rempli, et que le roi lui-même, en avoit aussi sa part, quoique sa Majesté se baignât tous les jours. Mon occupation journalière, fut d'aller ramasser de quoi faire du feu, c'est-à-dire, des roseaux et des broussailles, d'accompagner le roi au bain, et d'aider les forgerons.

Mes compagnons d'esclavage n'avoient été condamnés à l'état où ils se trouvoient réduits, qu'à cause de leur paresse, à pourvoir à leur propre entretien. C'est une chose fort ordinaire dans ce pays; et les esclaves des prêtres et des officiers ne sont, pour la plupart, que des fainéans de ce genre à qui l'on a imposé cette punition. Ils n'y gagnent rien, puisqu'ils sont obligés de travailler, et qu'ils ont à craindre à chaque instant d'être vendus à des marchands d'esclaves, pour être transportés dans des pays étrangers. S'il en fût venu pendant que j'étois à *Ocymoroh*, il est bien sûr que j'eusse été vendu ou échangé.

Depuis mon arrivée dans cet endroit, j'avois fait connoissance avec une jeune esclave qui paroissoit très-amoureuse de moi, et qui me recherchoit avec le plus grand plaisir. A force de soin et d'adresse, elle parvint à obtenir la permission de partager avec moi dif-

férentes occupations que j'avois à remplir, et me rendit les plus grands services. Le 12 octobre, j'eus l'ordre de porter avec elle des roseaux dans la hutte du roi. La complaisance et l'intérêt marqué avec lesquels elle cherchoit à me prévenir dans tout, m'inspirèrent tant de confiance, que je me décidai à lui faire part du desir que j'avois de m'enfuir, et la priai de me seconder dans mon projet, en lui promettant ou de la prendre avec moi, ou de la récompenser généreusement. Elle me donna sa parole d'user de tous les moyens qui seroient en son pouvoir pour faciliter ma fuite. De ce moment, elle ne s'occupa plus que des préparatifs. Comme mon manteau de peau étoit rempli de vermine, elle me fit un tablier de feuilles de palmier, mit en réserve la ration de viande qu'elle recevoit tous les jours pour sa nourriture, etc.

Le 15, je fus commandé de nouveau pour aller avec cette esclave chercher des roseaux. Elle profita de ce moment pour me dire qu'elle avoit tout préparé pour notre fuite; qu'il falloit pour cela me lever le lendemain de grand matin, et sur-tout me garder de rien dire de notre projet à mes autres camarades. Je me levai donc de meilleure heure que de coutume, et m'empressai d'aller au

rendez-vous qu'elle m'avoit indiqué. Je crus que nous allions nous mettre en marche sur-le champ ; mais je la trouvai indécise sur ce qu'elle devoit faire. Elle me demanda ce que je lui donnerois, supposé qu'elle parvînt à me faire évader. Je lui montrai aussitôt trois florins, en la priant de m'accompagner jusques par-delà une rivière qui couloit vers les Monts de la Lune.

Après avoir réfléchi quelques instans, elle consentit à ce que je lui proposois, chargea sur son dos les provisions qu'elle avoit ramassées et m'engagea à la suivre. Elle me conduisit vers le Nord, et après avoir passé la rivière dont je viens de parler, nous marchâmes tantôt à droite, tantôt à gauche, afin d'éviter les villages que nous eussions pu rencontrer sur notre route. Vers midi, nous atteignîmes le pied des montagnes ; et les craintes qui m'agitoient commencèrent à un peu à se calmer. Nous nous arrêtâmes dans cet endroit pour prendre quelque nourriture. Ce fut le dernier repas que je fis avec ma chère compagne. A peine fut-il fini, que nous nous séparâmes les larmes aux yeux, elle pour retourner bien vite à *Ocymoroh*, et moi pour continuer ma route.

Je n'eus pour exister, pendant six jours,

qu'une demie chopine de farine, deux pintes d'eau et environ deux livres de viande. Il me restoit encore, en argent, vingt-sept florins et cinquante coquillages. J'avois pris à mon inspecteur une petite hache qu'il me prêtoit quelquefois pour couper des chardons. Arrivé au haut de la montagne, où j'eus toutes les peines du monde à parvenir, je me décidai à y passer la nuit, sans allumer de feu, dans la crainte de me trahir. J'avois toujours le projet de voyager dans le royaume *d'Akomako* ou de *Wangara*, et de tâcher de joindre la caravane dont j'ai déjà parlé et qui alloit en Guinée. Je doublai donc le pas et marchai ainsi le plus long-tems qu'il me fut possible. Il ne faisoit pas encore jour quand je me remis en route. Je ne tardai point à me trouver arrêté à un défilé fort étroit que j'étois obligé de traverser, par les rugissemens affreux de la quantité de lions que j'entendois autour de moi. Je m'empressai de gagner un rocher à pic qui étoit tout près de là, et d'y attendre que ces animaux se fussent retirés. Quand je fus au haut de cette montagne, qui, à une certaine distance, me paroissoit extrêmement pointue, je vis qu'elle avoit près d'une demi-lieue d'étendue.

Je rencontrai en chemin, sur ma gauche,

une mine où l'on cherchoit de la poudre d'or; mais je n'osai point m'en approcher, dans la crainte d'être reconnu et arrêté. J'éprouvai les plus grands obstacles avant d'atteindre la fin de cette chaîne de montagnes. Ne pouvant faire un pas sans grimper continuellement sur des roches escarpées, cela me fatiguoit et me faisoit perdre beaucoup de tems. Obligé de m'accrocher avec les mains à plusieurs quartiers de rochers en saillie, j'y restois suspendu jusqu'à ce que j'eusse rencontré quelque pierre solide sur laquelle je pusse poser le pied en sûreté, afin de ne pas tomber dans l'abîme qui se trouvoit au-dessous de moi. Quand je me vis enfin hors de toutes ces roches, je m'arrêtai dans un vallon pour y ramasser des chardons, de l'herbe et du menu bois. J'allumai aussitôt du feu et me mis à faire rôtir trois tortues que j'avois eu le bonheur de rencontrer.

Le 19, dans la matinée, je m'acheminai vers une très-belle plaine qui touchoit à une contrée couverte de sable que je traversai dans l'après-midi, et au milieu de laquelle je trouvai une source d'eau vive.

Du 20 au 24, je ne rencontrai aucune figure humaine, ni même une seule bête sauvage. Je ne vis pas une goutte d'eau, pas un seul fruit;

de manière que je fus obligé de traverser presqu'à jeun ce désert sablonneux et rempli, de distance en distance, de petites monticules qui ne servoient qu'à rendre ma route et plus fatigante et plus pénible. Mon outre étant vide et ne trouvant point de quoi la remplir, je pensai succomber à la soif brûlante qui me dévoroit.

Le 25, j'atteignis enfin la frontière de ce canton, où j'apperçus une rangée de huttes bâties dans la direction de l'Est à l'Ouest. Je n'hésitai point un instant sur le parti que j'avois à prendre ; la soif qui me tourmentoit, me faisoit une loi impérieuse de m'avancer vers ces huttes. A peine y fus-je arrivé, que j'entrai dans la première qui s'offrit à moi, pour y demander de l'eau et de la farine. On me fit signe de m'avancer vers la seconde hutte, où l'on me donna de l'eau qui étoit très-salée. A peine en eus-je avalé quelques gorgées, que je me sentis des coliques extrêmement douloureuses. Par bonheur, je ne tardai point à vomir toute cette eau, et mes douleurs cessèrent aussitôt. En peu de tems je me vis environné d'une foule de curieux qui s'étoient rassemblés autour de moi pour me voir. Aucun d'eux ne songea à m'offrir la moindre chose. Je fus obligé de recourir aux

prières pour en obtenir ce dont j'avois besoin. A la fin un homme de la bande, que je pris pour le chef, me tirant par la main, me conduisit dans sa hutte et me donna de l'eau et de la farine. Un florin que je lui offris, le disposa encore davantage à la bienveillance, et je reçus de lui tout ce qui étoit nécessaire pour calmer les besoins que la faim et la soif me faisoient éprouver depuis si long-tems. Avant de partir, je remplis mon outre d'eau et j'emportai de la farine pour deux repas.

Après avoir quitté la frontière, j'atteignis, vers le soir, quelques huttes situées dans un vallon, et habitées par des *Womahaniens*.

CHAPITRE IV.

Arrivée de l'auteur parmi les Womahaniens ; *quelques mots sur ce peuple, chez lequel il est fort bien accueilli. On lui offre, pour la première fois, de la chair de tigre. En continuant sa route vers le Nord, pour arriver au royaume de* Wohjagtam, *il passe dans le village de* Dayhamta *Il rencontre sur cette route, que l'on fait en trois jours de marche, des Nègres libres, marchands voyageurs. Ces Nègres, appellés* Taomuh, *habitent sur la frontière du pays où ils furent rencontrés par l'auteur. Détails sur cette peuplade et sur son commerce. L'auteur marche de compagnie avec ces Nègres jusque sur la frontière du royaume de* Bahahara. *Histoire abrégée de cette nation. Le* 19 *novembre, il part avec une caravane de ces Nègres qui alloient dans les états de* Wangara; *il passe dans les villages de* Wadgaju, *d'*Ohwuto, *de* Jomy, etc. *Ne pouvant la suivre à cheval, il est obligé de rester en route : il tombe malade. A peine est-il rétabli, qu'il retourne à* Jomy, *pour gagner la bourgade d'*Yandoka *et la ville de* Bahahara, *lieu de la résidence du souverain de ce canton. Il y est employé, pendant quelque tems comme esclave, à raccommoder les fusils du roi, qui lui accorde à la fin sa liberté. Il accompagne ce prince à* Kahoratho, *où il se rendoit avec toute*

sa suite. Description de ce pays et de sa ville capitale.

La nation des *Womahaniens* est peu considérable. A peine peut-elle compter trois mille hommes en état de porter les armes. Elle est très-attachée au chef qui la commande. Ce peuple est, en général bon, humain et très-porté à remplir les devoirs de l'hospitalité envers les étrangers. Quant à ses mœurs et à ses usages, ils sont à-peu-près les mêmes que ceux de la principale nation avec laquelle il est allié. On l'accuse, avec raison, d'aimer le pillage et d'assassiner même ceux qu'il dépouille. Ce sont les plus âgés d'une commune qui y remplissent la charge de juge et de prêtre : ils jouissent d'une grande considération.

On compte ce peuple au nombre des *Nègres*, quoiqu'on ne puisse rien assigner de positif sur son origine : il habitoit autrefois un autre pays, d'où il a été chassé par des nations plus fortes et plus puissantes; mais personne ne put me dire dans quel endroit ce pays étoit situé, et à qu'elle époque ce peuple en fut chassé.

On me conduisit auprès du chef d'un petit

village, qui me reçut avec honnêteté. Il m'offrit gratuitement de la farine et de l'eau, et de plus, un excellent gîte où je dormis du sommeil le plus tranquille. Je voulus reconnoître toutes ces marques de bonté, par quelques coquillages que je lui présentai ; mais il les refusa, en me disant qu'il n'avoit fait que son devoir, en assistant un voyageur qui pouvoit avoir besoin de secours. Après m'avoir offert, avec la même générosité, de la farine et de la chair de tigre dont je n'avois pas encore mangé, il me montra la route que je devois suivre et me souhaita un heureux voyage.

J'arrivai, dans l'après-midi, sur les bords de la rivière de *Faham*. Elle est peu considérable; mais les eaux en sont excellentes. Elles ont une couleur rougeâtre qui n'ôte rien à leur qualité. Je me reposai pendant quelques heures dans cet endroit, et je profitai de ce moment pour goûter de la chair de tigre. Je la trouvai excellente, et d'un goût infiniment au dessus de celui de la viande de chèvre.

Pendant plusieurs jours, je ne rencontrai pas un seul arbre, mais de tems en tems quelques petits buissons. Je vis plusieurs palmiers qui étoient de la plus grande beauté. Je commençai aussi à retrouver des bêtes sauvages.

Le lion est le seul animal de ce genre que l'on rencontre à une circonférence de cent milles; mais il s'en faut qu'il soit aussi féroce qu'on pourroit se l'imaginer. Le moyen de n'en être point attaqué, c'est de ne pas aller à sa rencontre; il laisse alors les voyageurs passer tranquillement leur chemin. Je ne rencontrai, jusqu'au déclin du jour, que trois villages où je n'entrai point. Je préférai de m'avancer vers *Dayhamta*, où je fus reçu aussi bien qu'il étoit possible. On me dit, dans cet endroit, que si je prenois ma direction vers le nord, j'arriverois, au bout de trois jours de marche, sur les confins du royaume de Wohjagtam (1).

Le 27, après avoir traversé une montagne assez étroite, j'arrivai vers la fin du jour dans un village habité par des *Womahaniens*. Ils me reçurent avec beaucoup de bonté, et je ne le quittai le lendemain, pour continuer ma route, qu'au milieu des félicitations de tous les habitans, et des vœux qu'ils firent pour que mon voyage fût heureux. Ce village

(1) Je ne puis assurer au juste, si ce royaume est celui qui est désigné sur la carte, par le nom de *Daume*; mais il est placé tout près du canton où se trouve situé le royaume de *Wohjagtam*. Il est seulement un tant soit peu trop à l'Est, d'un côté, et trop au Nord, de l'autre.

étoit un des derniers du canton des *Womahaniens*, quoique distant de plusieurs milles de la frontière. On m'y donna une provision d'eau et de farine pour deux jours; et je fus très-heureux de l'avoir; car je ne rencontrai, tout ce tems sur ma route, pas un fruit ni une goutte d'eau.

Le 28 et le 29, je traversai des petits bois et quelques plaines de sable, où je ne vis pas une seule bête sauvage, ainsi que me l'avoient fait craindre les habitans du village où j'avois couché la veille. Le 29, vers le soir, j'allumai un peu de feu avec des herbes que je ramassai. A peine étois-je assis auprès pour m'y reposer, que j'entendis, dans le lointain, plusieurs voix d'hommes. Ayant prêté l'oreille, sans cependant quitter ma place, je distinguai le bruit de la marche de plusieurs personnes qui venoient de mon côté, en causant. Quand elles furent à quelques pas de moi, je me levai et m'avançai à leur rencontre, sans dire un seul mot. — Que fais-tu là? me demandèrent-elles aussitôt. — « J'y entretiens du feu pour empêcher les bêtes sauvages de m'approcher et de me dévorer ». — Qui est-tu? — « Un malheureux voyageur étranger. » — D'où viens-tu, et quel est l'endroit où tu habites? Je répondis, comme à l'ordinaire,

que j'étois arabe et que j'avois fait naufrage. Quand ces hommes virent que j'entendois leur langue, ils m'engagèrent à marcher de compagnie avec eux, en me promettant de me donner un gîte et de quoi manger. Je laissai brûler mon feu et ne pensai plus qu'à les suivre.

Après avoir marché environ pendant deux heures, nous arrivâmes au pied d'une colline dans laquelle étoit creusée une caverne voûtée et assez spacieuse. Après que nous eûmes mangé des provisions que ces voyageurs portoient avec eux, chacun se livra au sommeil. Ces Nègres étoient au nombre de vingt-six et faisoient partie de la peuplade qui habite sur les confins du royaume de *Wohjagtam*. Ils sont libres et n'ont point de roi. Ils font, depuis la côte jusques dans l'intérieur du pays, un commerce très-considérable. Ils y portent de l'ivoire, de la poudre d'or, des peaux etc., qu'ils échangent avec les Portugais, les Anglais et les Français, pour de la clincaillerie, des miroirs, des marchandises de Nuremberg etc. Ils sont bien vus par toutes les nations avec qui ils ont des rapports, et personne ne met d'entraves au genre d'occupations auquel ils se livrent. Le motif de cet accueil, c'est le commerce; car si les Européens sont très-aises

de recevoir par ces Nègres les productions des pays qu'ils parcourent, les souverains de l'intérieur des terres ne sont pas moins contens de se procurer par eux, pour leur poudre d'or, des miroirs, de la clincaillerie, des perles de verre, des bagues, des boucles d'oreilles et autres bagatelles de ce genre. Quiconque s'avise de les troubler dans leur commerce, est condamné à la peine de mort, ou vendu comme esclave, aussitôt qu'ils en ont porté plainte au souverain. Ils font aussi le trafic d'esclaves, qu'ils conduisent sur la côte et qu'ils vendent aux Européens. Ils se nomment entr'eux *Taomuh*. Ils prétendent que le nombre des hommes et des femmes qui composent leur peuplade, ne se monte qu'à deux mille ames.

Ils s'occupèrent fort peu de savoir si j'étois chrétien, et ils en agirent fort bien avec moi, parce qu'ils connoissoient déjà beaucoup les Européens. Ils poussèrent l'obligeance jusqu'à m'offrir, quand ils retourneroient à la côte, de m'emmener avec eux, pour rejoindre mes compatriotes, ou me laisser à l'isle de Fernando, d'où ils étoient arrivés il y avoit peu de tems. Je les remerciai, en leur disant que ce chemin n'étant point celui que je voulois prendre pour retourner dans ma patrie, j'étois

obligé de poursuivre ma route dans l'intérieur des terres. Cette réponse parut les satisfaire, et ils me permirent de voyager avec eux, d'autant plus volontiers que le chemin que je desirois suivre étoit précisément celui qu'ils vouloient prendre eux-mêmes.

Le 30, nous atteignîmes enfin la frontière du pays des *Womahaniens*, et fûmes coucher entre deux chaînes de montagnes, situées le long de la rivière de *Tron*, dans une contrée qui fait la limite des trois nations. A l'Ouest, ces montagnes séparent, par un vallon, le royaume de *Bahahara* (1) de celui de *Wangara*, qu'elles partagent. Au pied de ces montagnes, au Sud, finit le royaume de *Wohjagtam*, qui s'étend en descendant le long de la rivière dont je viens de parler, et qui prend sa source au lac de *Rihmœ* ou *Bournou* (1), et qui coule vers le Sud-Ouest.

---

(1) Ce royaume n'est point marqué sur la carte que j'ai entre les mains, et aucun géographe n'en a encore parlé. D'après la manière dont les *nègres* le prononcent, ce nom doit être écrit *Bahahara*.

(1) De ce lac, qui est forme par les eaux du *Niger*, et qui peut avoir dans sa longueur pour une journée et demie de chemin, sur quatre milles de large environ, sortent trois rivières considérables, savoir ; 1°. le *Kahmgtho*, qui coule

Il étoit midi quand nous arrivâmes aux huttes de ces Nègres, situées sur les confins du *Bahahara*. Les habitans qui s'étoient empressés de venir nous rendre visite, m'accueillirent avec le plus grand plaisir, par la persuasion où ils étoient que leurs camarades m'avoient ramené de l'isle de *Fernando*; mais lorsqu'ils surent qu'au lieu d'être chrétien j'étois arabe, leurs attentions pour moi diminuèrent de beaucoup. Je ne pus m'empêcher d'être surpris du motif d'une conduite qui contrastoit avec celle qu'avoient tenue à mon égard beaucoup d'autres nations, par cela seul que j'étois chrétien. J'appris dans la suite que les Arabes et les Maures, à cause du commerce, étoient leurs plus mortels ennemis. Il part tous les ans de cet endroit une caravane très-nombreuse, qui se rend en vingt jours de marche au royaume de *Turno*, à une certaine distance de là. Elle a presque toujours en route quelque affaire avec les Maures, qui rôdent continuellement de ce côté. Toute cette caravane est armée et fait ce voyage à cheval.

---

vers le Sud-Est; 2°. le *Trangoht*, qui a sa direction vers le Sud-Ouest; 3°. le *Gambaru*, dont les eaux prennent leur cours vers l'Est. Outre ces trois grandes rivières, ce lac en fournit encore plusieurs autres petites, mais qui sont très-souvent à sec.

Ayant

Ayant entendu dire à mes compagnons, pendant qu'ils causoient entr'eux, qu'il y avoit une autre caravane qui étoit au moment de partir pour *Wangara*, afin d'y échanger les marchandises qu'on avoit rapportées de l'île de Fernando, je pris des informations plus exactes sur ce pays, et je sus que sans faire un très-grand détour, je pourrois faire route avec cette caravane, d'autant mieux qu'elle passoit le *Tigre*, qu'il étoit impossible que je pusse traverser sans guide. Je priai donc ceux qui devoient être de ce voyage, de me permettre de les y accompagner. Ils y consentirent; mais ils m'observèrent en même tems qu'une fois que je les aurois quittés dans le *Wangara*, je courois risque de tomber entre les mains des voleurs, qui étoient continuellement en course de ce côté et d'être vendu comme esclave. Cette observation ne m'empêcha point de leur assurer que je serois du voyage, et que je trouverois le moyen d'échapper aux pillards dont ils venoient de me parler.

Cette petite peuplade est beaucoup plus policée que plusieurs autres, à cause de ses rapports avec les Européens. Elle s'occupe d'agriculture, tient des magasins de vivres et d'autres choses semblables, etc. On re-

marque les chèvres de ce pays, pour leur grosseur et l'état d'embonpoint où sont tous ces animaux; ce qui provient de l'attention avec laquelle on les soigne et les nourrit. — Cette horde demeuroit autrefois dans une autre contrée, sous la protection du souverain de *Haoussa*; mais les fréquentes visites que lui rendoient les Maures, qui ne cessoient de faire des excursions sur ces terres, l'engagea à s'avancer vers *Tombucto*. N'ayant point trouvé la sûreté qu'elle y cherchoit, elle vint s'établir dans le canton qu'elle occupe aujourd'hui, et où elle jouit de la plus parfaite tranquillité.

Le 9 novembre, cent quarante hommes bien armés se mirent en route, et je les suivis à pied. Vers midi, nous atteignîmes le village de *Wadgaju*, où nous dînâmes, afin de donner le tems à nos chevaux de manger. Désirant beaucoup ne point quitter cette caravane, j'offris deux florins à un des hommes de la troupe, s'il vouloit me procurer un des chevaux qui portoient les bagages. La vue de mes deux pièces de monnoie le tenta, et je fus assez heureux pour obtenir ce que je lui demandois. Quand nous eûmes quitté le village de *Bahahara*, qui faisoit déjà partie du royaume de ce nom, nous fûmes obligés de

descendre de cheval et de conduire ces animaux devant nous, pour traverser les montagnes arides et escarpées que nous trouvâmes sur notre passage. Mes compagnons me dirent qu'ils n'avoient point pris la route ordinaire, qui étoit à vingt-quatre milles de là, et qui traversoit un grand désert, pour s'éviter la peine d'emporter la quantité d'eau et de fourrages nécessaires pour leurs chevaux, et qu'ils n'eussent point trouvés dans ce désert.

Le 10, nous voyageâmes dans les montagnes. Il étoit près de midi quand nous nous arrêtâmes au village d'*Ohwuto*, composé d'environ quatre-vingt huttes, habitées par des nègres qui cultivent, dans les montagnes, des courges et de très-beaux melons. Nous leur en achetâmes quelques-uns qu'ils nous firent payer fort cher. En continuant de marcher vers le Nord-Est, nous ne rencontrâmes que deux petits villages qui avoient si mauvaise mine, et qui étoient si mal bâtis, que nous préférâmes de coucher en rase campagne plutôt que d'y entrer.

Le 11, après être sortis des montagnes, que nous laissâmes à l'Ouest, nous entrâmes sur notre gauche, dans la plaine, mais sans rencontrer, jusqu'au 16, d'autre village que celui de *Jomy*, où nous nous arrêtâmes. Le

jour d'auparavant, plusieurs de nos compagnons de voyage s'étoient détachés de la caravane, afin d'aller à *Mooha*, petite bourgade du royaume de *Wangara*, pour affaires de commerce. Le 16, vers le soir, ils nous envoyèrent un exprès pour nous dire qu'ils prendroient leur direction de l'autre côté du lac de *Bournou*, et qu'ils espéroient nous rencontrer à *Wangara*.

Nous fûmes encore obligés ce même soir de traverser une montagne; comme il faisoit déjà nuit, et que je n'avois ni selle, ni bride pour conduire le cheval sur lequel j'étois monté, j'éprouvai les plus grandes difficultés à suivre mes compagnons. En voulant aller aussi vite qu'eux, je me laissai tomber en bas de mon cheval. Forcé alors de rallentir ma marche, j'entendis qu'ils m'appelloient, en m'engageant à faire ensorte de les suivre. Plusieurs chutes que je fis, m'ayant brisé tout le corps, je finis par leur dire qu'il m'étoit impossible de marcher aussi vîte qu'eux, et que je préférois de faire route à pied, plutôt que de m'exposer à de nouvelles chutes. Toutes mes représentations furent inutiles; on me répondit que la montagne étant remplie de bêtes sauvages et de voleurs, qui venoient par bande rôder dans

cette contrée, il n'y avoit point à hésiter sur ce que j'avois à faire. On m'obligea donc à toute force de remonter à cheval, avec la précaution de me placer entre deux des meilleurs cavaliers, et nous doublâmes le pas. A la pointe du jour, nous nous trouvâmes devant le village de *Fahja*. Je renouvellai alors mes représentations, par l'impossibilité où j'étois de me soutenir, à cause des douleurs que j'éprouvois par tout le corps. Après avoir fait halte pendant une couple d'heures, on me força de remonter de nouveau à cheval; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je me laissai tomber et restai sans connoissance étendu par terre. Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une hutte, soigné par un nègre fort humain, qui me dit que mes compagnons avoient continué leur route, et qu'ils m'avoient laissé un peu de farine et de viande sèche pour ma nourriture.

Je voulus essayer de marcher; il me fut impossible de faire un pas, ni même de me soutenir, par la violence de la fièvre dont j'étois attaqué. Je me couchai alors avec désespoir sur la première botte de paille que je rencontrai, en appellant plusieurs fois la mort pour mettre fin à ma pénible et douloureuse existence; car il me sembla que mes

souffrances augmentoient encore, quand je me vis transporté hors de la hutte et conduit dans l'étable aux chèvres. La fièvre étant une chose inconnue dans ce pays, on s'imagina, en voyant les tremblemens que me causa le frisson, que j'étois attaqué de quelque maladie contagieuse. On ne m'abandonna cependant pas entièrement; mon hôte charitable me fit avec des racines et des feuilles vertes, une espèce de thé qui avoit un goût très-acre, et dont il me fit boire abondamment. Cette boisson excita une forte transpiration et un assoupissement qui dura quelque tems. Pendant douze jours consécutifs, j'eus deux accès de fièvre dans le cours de la journée, et je n'en fus délivré, autant que je le puis croire, que par le thé dont je viens de parler, et qui me fortifia beaucoup.

En causant avec ceux qui vinrent me voir pendant ma maladie, j'appris que la route qui conduisoit à *Wangara*, n'étoit nullement sûre, à cause des voleurs qui avoient coutume de rôder dans un petit désert que je serois obligé de traverser. Ils me dirent de plus, que la capitale de cet état n'étoit ni aussi grande, ni aussi belle que je me l'étois imaginé. Tous ces renseignemens me firent croire qu'il valoit mieux revenir à quelques

milles sur mes pas, pour me diriger ensuite vers le royaume de *Bahahara*.

Je donnai deux florins au bon nègre qui m'avoit soigné, tant pour mon logement que pour les alimens que j'en avois reçus. Il n'y eut sorte de remercimens qu'il ne me fit pour ma générosité envers lui; et pour me prouver combien il étoit sensible à ce présent, il voulut absolument que j'acceptasse à mon tour celui d'un peu de farine et d'un très-beau melon qu'il m'offrit. Quand il vit que je me disposois à partir, il se mit en route avec moi, et me fit traverser la montagne où j'étois déjà passé à cheval pendant la nuit. Il étoit midi, quand j'arrivai de nouveau à *Jomy*. Je fus rendre visite à mon ancien hôte qui me donna du lait et de la farine, et je me remis en marche, en continuant ma route vers le Nord-Ouest.

Pendant deux jours, je n'apperçus pas une seule hutte; mais j'eus un chemin passable. Je trouvai toute sorte de fruits, et de distance en distance, des sources d'eau vives de la meilleure qualité. On rencontre dans ce canton une quantité prodigieuse d'autruches, dont les œufs sont une ressource infiniment précieuse pour les voyageurs.

Le 5, vers le soir, j'atteignis une quinzaine de huttes mal bâties. Je trouvai les habitans

occupés à danser, en mémoire d'une fête qu'ils célébroient ce jour-là. Je leur demandai la permission de passer la nuit dans cet endroit, et ils me l'accordèrent. Je fus me coucher derrière une de ces huttes sans boire ni manger, et je m'y endormis jusqu'au lendemain matin. Je ne fus pas peu surpris, à mon réveil, de me voir recouvert d'une peau de chèvre. Je ne tardai point à recevoir la visite d'un jeune homme qui m'apporta de la viande, de la farine et du lait. Tout en causant avec moi, pendant que je déjeûnois, il m'apprit différentes choses qui me firent grand plaisir. Pour éviter l'inconvénient dans lequel j'étois tombé quelque tems auparavant, je changeai le lieu de ma patrie, et je dis à ce jeune homme que j'étois de la Syrie. Il me répondit aussitôt que, si j'allois à *Bahahara*, j'y rencontrerois des caravanes qui arrivoient de ce pays. Je le remerciai de cette nouvelle; et lui ayant demandé ce que je devois pour les alimens qu'il venoit de m'apporter: « Rien, me dit-il; c'est sans intérêt que l'on offre ici aux voyageurs les choses dont ils peuvent avoir besoin ». S'étant éloigné pour un instant, il ne tarda point à venir me retrouver pour m'apprendre que deux des habitans de *Jomy* se disposoient à aller à *Wohmy* pour y

chercher du sel, et que je pourrois faire route avec eux.

Le 8, je me mis en marche avec ces deux compagnons de voyage : nous traversâmes une très-belle plaine où nous eûmes si chaud, que nous étions accablés de fatigue, quand nous arrivâmes aux premières huttes d'un village où nous fûmes reçus pour coucher. Nous trouvâmes un hôte fort pauvre, qui ne put rien nous offrir pour notre souper, même en payant. Nous lui donnâmes de l'argent, en le priant d'aller chez le *Dorisata*, c'est-à-dire le juge, nous chercher quelque chose à manger; il ne tarda point à revenir avec de la viande, de la farine, et l'argent que nous lui avions donné pour faire l'emplette de ces provisions. Lui ayant témoigné notre étonnement sur la générosité du *Dorisata*, il nous dit qu'il étoit chargé de nous répéter de sa part que c'étoit un devoir sacré d'être bienfaisant envers les étrangers, et de leur donner l'hospitalité; qu'il n'avoit point voulu d'argent pour les vivres qu'il nous envoyoit, mais qu'il nous prioit seulement de venir lui rendre visite, afin de se procurer le plaisir de voir les hôtes à qui il avoit pu être de quelque utilité. Nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous rendre chez lui le len-

demain matin. Notre visite finie, nous nous remîmes en route.

Après trois heures de marche, nous traversâmes des collines et quelques montagnes qui s'offrirent sur notre passage avant d'arriver à *Jandoka*, petite bourgade composée d'environ deux cents huttes. Je déjeûnai encore une fois avec mes compagnons. Comme ils restoient dans cet endroit, je pris congé d'eux et continuai seul ma route. Je ne tardai point à gagner une montagne qui pouvoit avoir six lieues de long, et qui étoit remplie de dattiers et de cotonniers. Voyant qu'il me seroit impossible de me rendre ce jour-là à la ville de *Bahahara*, qui étoit encore éloignée de plusieurs lieues, je pris le parti de faire halte dans cet endroit.

Le 10, dans la matinée, j'arrivai devant la ville dont je viens de parler. Je fus reçu par une escouade de six soldats, qui me conduisirent aussitôt vers la demeure du roi. Ce prince leur fit dire que ne pouvant me recevoir ce jour-là, ils n'avoient qu'à me ramener, sans me perdre cependant un seul instant de vue, jusqu'à ce que je lui eusse été présenté. On me conduisit dans une étable de chèvres, où je reçus abondamment tout ce qui m'étoit nécessaire pour ma nourriture.

Le lendemain matin arriva l'ordre du roi de m'amener en sa présence. Mes gardes s'empressèrent de me faire sortir de l'étable et de me conduire devant le souverain. Aussitôt que je parus, un de ses ministres (1) me demanda, entr'autres choses, quel étoit le motif qui m'amenoit dans ce pays; si j'apportois quelques présens au roi; dans quel endroit j'avois l'intention d'aller, et enfin si j'étois un chrétien. Je lui répondis que je n'étois entré sur les terres de son souverain, que pour prendre le chemin le plus court et le plus sûr qui pouvoit me conduire dans ma patrie; que j'étois un malheureux naufragé qui avoit perdu tout ce qu'il possédoit, et nullement un chrétien; que je ne demandois, pour toute grace, qu'un gîte et des alimens pour un seul jour; mais que si ma présence étoit désagréable au monarque, j'étois prêt à quitter la ville à l'instant même. Le ministre m'ordonna d'y rester, en me di-

(1) Le roi entendoit parfaitement ma langue; c'étoit pour se donner un air de grandeur, qu'il me faisoit parler par un de ses ministres. Ce n'est ordinairement qu'avec ses premiers officiers et les grands de sa cour, que ce prince daigne s'entretenir de vive voix. Ce fut pour me donner une très-grande marque de faveur, qu'il s'abaissa dans la suite à causer familièrement avec moi.

sant que le roi seroit bien aise de s'entretenir avec moi. Aussitôt on me reconduisit dans la hutte aux chèvres, où l'on me donna avec profusion tout ce qui m'étoit nécessaire.

Jusqu'au 14, je me trouvai fort bien. Je n'eus autre chose à faire que de boire, manger et dormir. Mais ce prétendu bonheur ne tarda point à être troublé par l'arrivée d'un officier qui vint me chercher pour me conduire dans la hutte des esclaves, d'où je sortis le lendemain de très-grand matin pour panser des chevaux en présence d'un inspecteur qui me surveilloit; je fus commandé ensuite pour aller abbattre des dattes et porter dans un bois voisin, tout ce qui étoit nécessaire pour la chasse, c'est-à-dire une lance, deux fusils et plusieurs cruches remplies d'eau. Je n'exerçai ces pénibles fonctions que pendant fort peu de tems. Un jour que j'étois à la chasse avec le roi, et que je portois son fusil, je m'amusai à le retourner dans tous les sens et à l'examiner avec une attention qui fut remarquée par ce prince. Ayant voulu savoir ce qui pouvoit m'engager à visiter cette arme avec autant de curiosité, je lui répondis que je ne la regardois ainsi que pour voir s'il n'y auroit pas moyen de la réparer, dans le mauvais état où elle se trouvoit. Il y avoit

vraisemblablement plusieurs années que la batterie n'avoit été démontée et frottée d'huile, à en juger par la quantité de rouille dont elle étoit couverte. Le roi, après m'avoir regardé avec une sorte d'attention, me demanda si j'étois capable de réparer ce fusil et de le nettoyer; lui ayant répondu que je le pouvois, il me promit de me faire donner ce jour même une autre habitation plus commode pour mon travail.

J'ai déjà eu occasion de dire précédemment qu'on rencontroit dans le *Bahahara* et dans les pays qui l'avoisinent, des armuriers ambulans, qui raccommodoient les armes et qui les remettoient en état. On pourroit s'imaginer, d'après cela, que mes connoissances dans cette partie étoient à-peu-près inutiles dans ce pays; mais ce qui suit prouvera le contraire. Quelques années avant mon arrivée dans ce canton, le roi de *Haoussa* avoit déclaré la guerre à celui de *Bahahara*, et elle fut extrêmement préjudiciable à ce dernier. Les armuriers, puisqu'il faut ainsi les appeller, venoient de raccommoder, précisément dans le tems de cette déclaration de guerre, toutes les armes de ce dernier prince, et se disposoient à s'en retourner. Le roi de *Bahahara* donna l'ordre de les empêcher de partir, afin

de les retenir dans ses états, et de leur ôter par-là la possibilité de réparer les armes du prince avec lequel il étoit en guerre. Ces ouvriers ayant voulu absolument s'en aller, puisqu'il n'y avoit plus rien à faire pour eux chez ce prince, celui-ci les fit arrêter et mettre dans une prison, d'où ils ne sortirent que lorsque la guerre fut finie. Depuis ce moment ils n'ont plus reparu dans ce pays, quelques promesses que le roi de *Bahahara* eut pu leur faire pour les y attirer.

Dès ce soir même, on me donna donc une hutte très-spacieuse, tout près du château du prince, avec des provisions de toute espèce, et un esclave pour me servir. J'en pris très à mon aise et travaillai fort lentement. J'eus le bonheur de réussir si parfaitement dans mon entreprise, que le troisième jour je présentai au roi son fusil de chasse entièrement réparé et dans le meilleur état possible; ce qui me valut les plus grands éloges et l'assurance des bontés du monarque.

Fort peu de tems après, il me manda auprès de lui, pour m'inviter à entreprendre la réparation de toutes les armes de ses soldats, et à vouloir bien montrer à quelques-uns d'entr'eux la manière de les entretenir eux-mêmes dans la suite. Je lui répondis qu'il m'étoit im-

possible de satisfaire sa majesté sur ce premier point, en lui représentant que je n'étois point capable de faire de nouvelles batteries et de nouveaux ressorts, et que par conséquent je ne pourrois réparer qu'une partie des fusils où ces pièces ne manqueroient point. Ce prince satisfait de ma réponse, me dit que je n'avois qu'à faire tout ce qu'il me seroit possible; que les fusils sans batteries et sans ressorts n'en serviroient pas moins pour cela. M'étant informé dans la suite comment il étoit possible de se servir de ces fusils, on me dit que les soldats qui n'en avoient point d'autres pour la guerre, faisoient usage d'un morceau de bois allumé ou d'un charbon ardent qu'ils posoient sur la poudre du bassinet pour y mettre le feu.

Dès ce moment j'eus beaucoup de bon tems. Je travaillois, quand cela me convenoit, et j'employai les instans où je n'étois point occupé à parcourir la ville, tant pour faire des connoissances que pour me mettre au fait des mœurs, des usages et des coutumes du pays. J'accompagnai très-souvent le roi à la chasse, et ce fut même dans ces parties que j'eus occasion de faire beaucoup de choses qui lui furent infiniment agréables. Plus d'une fois il me pressa de me marier, et ne parut même

pas très-éloigné de me céder une des quatre cents concubines qui composoient son sérail; mais je lui épargnai la peine de ce sacrifice, en lui disant que j'avois déjà dans ma patrie une femme et trois enfans; que j'étois dans l'intention d'aller les chercher pour les ramener dans les états de sa majesté, si tel étoit son bon plaisir.

Au commencement de mars 1788, ce prince me dit que la saison approchoit, où la mauvaise qualité des eaux l'obligeoit à quitter *Bahahara*, pour se retirer à *Kahoratho*, d'où partoit un canal de la rivière de *Gambia*, qui fournissoit de l'eau fraîche et excellente. Présumant que je serois obligé de l'accompagner, je formai le projet de m'évader furtivement de cet endroit, pour continuer ma route, si je n'en obtenois point la permission. En effet, deux jours avant le départ, ce prince me donna l'ordre de me tenir prêt à partir avec lui. Je le remerciai de cet avertissement et de la confiance qu'il vouloit bien m'accorder : je le priai en même tems de me permettre de retourner dans mes foyers, afin d'être de retour auprès de sa personne avant la saison des pluies. — Combien de journées de marche te faut-il, me demanda ce prince, pour regagner ta patrie? — « Plus de trente, lui

lui répondis-je.—Il suffit : je te donnerai deux guides fidèles pour t'accompagner dans les endroits où tu devras passer. — Je ne puis accepter cette marque de faveur dont votre majesté veut m'honorer, par la raison qu'il m'est impossible de nourrir ces hommes pendant la route ; et de plus, parce que leur arrivée dans le pays où je veux me rendre, ne manqueroit point de faire de l'éclat, et engageroit peut-être le roi à me retenir, attendu que c'est moi qui suis obligé de raccommoder et d'entretenir les armes de ce prince, ainsi que je viens de réparer celles de votre majesté. Ce n'est point le jour, mais seulement pendant la nuit que j'aurai la possibilité de m'enfuir, pour retourner dans vos états..... Cette explication ayant paru suffire à ce prince, il me permit de me mettre en route fort peu de tems après.

Le 13, nous partîmes de *Bahahara*, avec toute la cour, composée de vingt prêtres, de quatre cents hommes d'infanterie, de deux cents de cavalerie, et d'environ une centaine de femmes du roi. La ville de *Bahahara* peut avoir une lieue de long, sur trois quarts de large. On y voit peu de maisons, mais beaucoup de huttes, construites en roseaux, couvertes de feuilles de palmier, et dans le

bas, enduites d'une terre argilleuse. Cette ville est entourée d'une double palissade. On y compte environ cent temples, bâtis à-peu-près dans le même genre que ces huttes, placées sur cinq lignes parallèles, qui forment quatre rues. Le château, ainsi que le petit nombre de maisons, n'a qu'un étage : il est très-spacieux, et contient presque le sixième de la ville. Il est entouré d'un mur, construit en cailloux et en pierres de roche, lequel a cinq pieds de haut, sur trois de large, et d'une forme très-irrégulière. Dans la cour de ce château, sont neuf bâtimens séparés, occupés par les prêtres, les maîtresses du roi et ses officiers. Au Nord de ces édifices, est une espèce d'enclos, entouré de pierres, où l'on met pendant la nuit les chevaux des cavaliers qui sont de garde. Le bâtiment occupé par le roi, est au Sud, et composé de quatre pièces que l'on appelleroit chez nous des écuries. Les murs d'un de ces appartemens sont bâtis en argille et peints d'une couleur verte que l'on tire des feuilles de palmier encore tendres, et des fruits du tamarin. C'étoit la pièce où le monarque paroissoit davantage se complaire. On remarque dans la ville deux places de marché, dont l'une, assez proche du château, est destinée à la vente des fruits

et des grains; dans l'autre, qui se trouve à l'Ouest, on vend du poisson, des oiseaux et d'autres animaux C'est aussi dans cette place que se font les échanges. Les marchands, qui sont au nombre de dix ou douze, ont leurs jours particuliers de marché : ce sont, d'après notre manière de diviser les semaines, le lundi et le mercredi. Ils suspendent à des piquets plantés de distance en distance, les marchandises qu'ils ont à vendre. Il se tient deux fois par an une foire considérable où se rendent des marchands étrangers qui viennent de très-loin, et à plus de vingt jours de marche de cette ville. Ces foires n'ayant pas eu lieu pendant l'espace de tems que j'y passai, je bornerai là tout ce que je puis rapporter à ce sujet.

Malgré la lenteur avec laquelle marchoit toute cette troupe en sortant de la ville, et en traversant les montagnes, il me fut presque impossible de la suivre. J'avois l'honneur de faire partie du détachement qui étoit en avant : j'étois chargé de deux fusils, d'une cruche remplie d'environ trois pintes d'eau; je portois de plus, deux tortues, et presque un boisseau de farine. Comme la chaleur étoit excessive, je ne pus m'empêcher de m'asseoir contre un rocher pour me reposer un

instant. Mes camarades se mirent à se moquer de moi; mais l'officier qui commandoit cette avant-garde, leur en fit des réprimandes. Persuadé que j'étois malade, il en donna aussitôt avis au roi qui me fit ôter deux fusils, avec ordre de me donner un cheval, sur lequel je fis le reste de la route. Nous arrivâmes l'après-midi à *Kahoratho*. Vingt hommes qui avoient été envoyés, trois jours avant notre départ, avoient préparé les huttes pour nous recevoir, et tout étoit dans le meilleur ordre. Cet endroit ne mérite point le nom de ville; les huttes sont extrêmement mal bâties. Il faut aller chercher à deux lieues le bois qui sert à les construire; et cette distance est bien considérable pour des hommes nonchalans et paresseux qui auroient à faire un si long trajet. Ils préfèrent d'habiter dans des huttes en ruine, et de rester même exposés aux injures de l'air la nuit et le jour, ainsi que j'en ai été témoin. *Kahoratho* est situé dans une grande plaine, traversée par le canal dont j'ai déjà parlé. Un peu plus loin, sont des montagnes remplies d'arbres fruitiers de toute espèce; et c'est avec les fruits qu'ils en retirent, que les habitans se nourrissent pendant toute l'année. On y trouve aussi une très-grande quantité de poissons, de tortues d'eau et de terre, et beaucoup de volaille.

Avant de continuer la relation de mon voyage, je veux dire encore un mot sur la position de ce pays, sur les mœurs, les usages et autres objets qui ont fourni matière aux remarques que j'y ai faites.

Ce royaume est situé directement au Nord, d'après la boussole, à neuf journées de marche de *Wangara*, du côté de l'Est, et à douze journées de *Tombucto*, en allant vers l'Ouest. Sa longueur de l'Est à l'Ouest, peut avoir pour six jours de marche, et trois et demi du Nord au Sud. On y compte trois villes, savoir *Bahahara* qui en est la capitale, et situé au centre de ce pays; *Mahoora*, que l'on trouve à l'Ouest, et *Kahoratho*, qui est au Nord-Est, à une journée de chemin de *Bahahara*. Ce pays est fertile, et c'est pour cela qu'il est cultivé dans différens endroits. On y trouve une quantité prodigieuse d'animaux sauvages et domestiques, sans parler du poisson qui y est en très-grande abondance. La rivière de *Gambia* arrose, vers le Nord-Est, une portion de ce canton, et forme les deux petits lacs que l'on y rencontre. On trouve sur la montagne qui traverse ce pays, de l'Est au Nord-Ouest, beaucoup d'arbres fruitiers, parmi lesquels on distingue le *dattier*. Les prairies, dans les vallons formés

par cette montagne, fournissent d'excellens pâturages pour les chèvres que l'on y élève. On ne rencontre point de crocodiles dans les lacs et les rivières, ainsi que le soutiennent plusieurs géographes.

Je ne dirai rien sur les mœurs, les usages et les coutumes de cette nation. Ce que je pourrois rapporter là dessus, deviendroit superflu, d'après ce que plusieurs auteurs ont déjà écrit sur tout ce qui concerne ceux des nègres esclaves que l'on transporte en Asie et en Amérique, et dont on fait trafic dans ce canton, ainsi que dans les états voisins. Le roi jouit d'un pouvoir illimité. Ses sujets sont entièrement à sa discrétion, au point même qu'il peut les vendre quand cela lui convient (1). Après le roi, ce sont les prêtres qui jouent le plus grand rôle. Ils n'osent cependant jamais contredire le prince dans les choses qu'il a une fois décidées. Chaque village a son *Dorisata*, c'est-à-dire, son inspecteur ou juge. C'est le roi lui-même qui nomme

(1) Beaucoup de sujets de ce prince ne trouvant point dans leurs villages de quoi fournir à leur subsistance, se rendent auprès de lui, et s'engagent à servir comme esclaves, moyennant la nourriture; mais ils ne tardent point à être vendus à des marchands qui font la traite des *Nègres*, afin de laisser la place libre pour ceux qui viennent les remplacer.

à cette place. Chaque ville a trois de ces *Dorisata*; ce sont ordinairement des officiers à qui le souverain accorde la permission de juger de leur pleine autorité, suivant la bonne opinion qu'il a conçue de leur justice et de leur probité. Les troupes de ce prince sont composées de seize mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie; mais cette dernière est mal équipée. Elle n'a ni selles, ni brides; elle se sert de courroies pour conduire les chevaux qui lui servent de monture. Ce pays fait commerce de dattes, de coton et de pelleteries que l'on porte à *Syomohatony*, qui est à six journées de chemin de *Tombucto* : Il y a des caravanes qui transportent beaucoup plus loin ces marchandises par eau.

CHAPITRE V.

Départ de l'auteur de Kahoratho. *Il passe dans les villages de* Abatamy, *de* Sahmech, *et traverse plusieurs contrées où il ne trouve point d'eau. Description d'un fruit appellé* Bijong. *Arrivée de l'auteur au premier village frontière du royaume de* Haoussa. *Il y rencontre des* Samtygoëtys, *peuple voleur, qui le maltraitent. Il intéresse un des hommes de cette horde qui lui fait passer le* Gambouru, *ou* Niger. *Arrivée de l'auteur au village de* Kongao : *il y est fait prisonnier et emmené à* Haoussa, *ville capitale du royaume du même nom. En arrivant dans cette ville, il est conduit pardevant le roi qui l'attache à son service. Des hommes jaloux et vindicatifs cherchent à lui faire perdre ses bonnes graces. Il s'attire ce sentiment de leur part, par des ouvrages de menuiserie et des réparations qu'il fait aux armes de ce monarque. Trait remarquable de son amour extrême pour la justice. C'est à cette glorieuse conduite du prince, que l'auteur est redevable d'avoir échappé au danger qui le menaçoit. Il obtient, par le moyen des personnes qu'il connoissoit dans la ville, les renseignemens qu'il leur demande sur les nations voisines. Ces renseignemens lui servent à connoître la route qu'il doit tenir pour arriver dans la grande Barbarie.*

Détails sur la guerre qui étoit survenue entre le roi de Haoussa *et celui de* Wangara. *Les* Haoussans, *s'avancent jusqu'aux portes de la capitale de cet état, qu'ils prennent d'assaut. L'auteur est témoin de leur entrée triomphante dans cette place. Conditions de paix proposées par le vainqueur. Description de la ville de* Wangara. *Retour à* Haoussa. *L'auteur s'évade de ce royaume, et dirige ses pas vers celui de* Fèene, *qui n'en est qu'à trois jours et un quart de chemin. Description détaillée du royaume de* Haoussa, *et de la ville où le roi fait sa résidence. L'auteur voyage en qualité d'armurier. Il passe dans les villages de* Jelly *et de* Pygòhsity, *pour se rendre à la ville de* Fèene, *où il exerce le métier d'armurier. Il y est fort bien accueilli et reçoit une récompense considérable. Il est très-heureux pendant les six mois qu'il y passe. Il part de cette ville avec des outils, des habits, des provisions et une lettre de recommandation de la part de l'hôte chez lequel il logeoit. Il prend sa direction vers la ville de* Sille, *ou* Silla, *avec une petite caravane qui alloit à* Tombucto.

Le 17 mars, je me remis en route pour continuer mon voyage. Le roi me fit présent de deux cents *Coris* (1). Il y ajouta une pro-

(1) Le *Coris*, comme l'on sait, est un petit coquillage blanc qui se pêche aux *Philippines*, aux isles Maldives, etc. et qui sert de monnoie dans la plus grande partie des Indes-Orien-

vision de vivres, et me donna deux guides pour m'accompagner à quelque distance de là. Je pris ma direction vers le Nord, du côté des montagnes qui confinent à la plaine où est situé *Kahoratho*. Je m'arrêtai fort peu de tems au village d'*Abatamy*, afin d'aller coucher à *Samech* où mes deux guides me quittèrent.

Le lendemain, je ne rencontrai pas un seul village, et pris le parti de passer la nuit sur un rocher à pic, que je vis sur ma route. Je trouvai abondamment dans ce canton, des fruits et des racines excellentes à manger; mais j'eus beau chercher dans les vallons et parmi les rochers, je ne découvris pas une goutte d'eau. Je fus obligé de marcher jusqu'au 23, sans avoir pu en trouver nulle part, et sans rencontrer une seule figure humaine. Ce ne fut que ce jour-là que j'aperçus quelques huttes dont la vue me ranima. Je m'empressai de m'y rendre; mais elles n'étoient point habitées. Je présumois que c'étoit le défaut d'eau qui les avoit fait abandonner par les habitans, pour se rapprocher de quelque autre contrée où ils pussent en trouver.

---

tales, sur les côtes de Guinée, et dans presque tous les pays où l'on fait la traite des *Nègres*. (*Note du traducteur.*)

En quittant ces huttes, je me dirigeai plus vers l'Est que vers le Nord, afin de tourner la montagne qui se trouvoit de ce côté. J'atteignis, vers la fin du jour, un bois charmant, où je trouvai toute sorte de fruits, entr'autres le *Bijong*, (1) dont je mangeai à discrétion. Il y avoit une heure environ que j'étois assis auprès du feu que j'avois allumé dans cet endroit, quand je vis arriver six hommes qui se trouvoient à quelque distance delà. Aussitôt qu'ils avoient apperçu le feu, ils s'étoient empressés de venir voir par qui il avoit été allumé. S'étant placés à côté de moi, ils me dirent qu'ils habitoient les huttes que j'avois trouvées désertes; qu'ils en avoient bâti derrière le bois où ils s'étoient établis, pour ramasser des fruits. A peine eut-il fait jour, que je me mis en marche avec eux pour me rendre à ces huttes. La première chose que

(1) Ces fruits ressemblent à des coings. Ils ont une couleur rougeâtre et un goût très-agréable; ils sont de la grosseur d'un œuf. La chair qui tire sur le rouge-pâle, est farineuse: ces fruits n'ont point de pépins; l'écorce de l'arbre qui les produit, est blanche; ses feuilles sont larges et d'une forme circulaire. Il porte des branches qui sont aussi fortes que celles de nos chênes. Les habitans du pays font des nattes avec les feuilles, pour couvrir les tentes. Ils mettent les fruits sécher au soleil, et les réduisent en espèce de farine avec laquelle ils font des gâteaux.

je leur demandai, fut de l'eau qu'ils me donnèrent abondamment. Ils alloient la puiser à fort peu de distance delà, au fleuve de *Gambouru* (2). Je leur fis plusieurs questions pour savoir qu'elle route je devois suivre ; quelle nation je recontrerois sur mon chemin ; si je pouvois y voyager en sûreté, etc.

M'ayant conseillé de prendre vers le Nord, je continuai de marcher dans cette direction. En face de moi, étoit une petite montagne que je traversai, et où je rencontrai tant de scorpions, que je ne pus faire deux pas sans en écraser quelques uns. Comme je m'étois trop avancé vers le Nord-Ouest, je n'atteignis que vers la fin du jour un village où j'aurois pu arriver à midi. N'ayant apperçu aucun habitant devant les huttes, je crus qu'elles étoient désertes ; mais dans le moment que je mettois le pied sur le seuil pour y entrer, il se leva deux nègres qui tombèrent sur moi à coups de bâton. Je me mis à crier et à m'enfuir, poursuivi par ces deux hommes qui ne cessèrent de frapper, que lorsqu'ils m'eurent étendu par terre. Quand je fus un peu revenu à moi, je m'efforçai de me traîner en boitant vers une

(1) C'est le même que le *Niger* ; mais on lui donne un autre nom dans ce canton.

autre hutte que j'apperçus tout près de là. J'y trouvois une jeune fille à qui mon état parut inspirer quelques sentimens de commisération. Lui ayant fait voir mon dos et mes reins, tout couverts de sang, je lui pris la main, en accompagnant la prière que je lui adressai, de tous les gestes qui pouvoient exprimer le besoin des secours que j'attendois de sa pitié : car elle n'entendoit point ma langue, non plus que les deux nègres qui m'avoient accueilli d'une manière aussi brutale. Elle me fit signe de rester dans la hutte et d'attendre un instant. Elle courut aussitôt chercher son père, et ne tarda point à revenir avec un morceau de viande sèche qu'elle me présenta.

Le vieillard, après avoir dit quelques mots à sa fille, me demanda par signes d'où je venois, où j'allois, et ce que je desirois de lui. Je me servis du même moyen pour répondre à ces questions, en lui faisant entendre que je le priois de m'accorder l'hospitalité pour cette nuit. Il fit alors un signe à sa fille qui me prit par la main et me conduisit à côté de la hutte. Les habitans s'étant rassemblés autour de moi, il y en eut plusieurs qui se disposoient à m'étriller ainsi que l'avoient fait leurs camarades; mais le vieillard

s'y opposa, et pour me soustraire à leurs mauvais traitemens, il me fit rentrer dans sa hutte. Je ne pus m'empêcher de m'abandonner aux plus vives inquiétudes, en envisageant l'avenir qui m'étoit réservé. Mon hôte voulant profiter du moment où ses compatriotes dormoient encore, me conduisit vers le fleuve et m'embarqua dans un canot fait avec deux arbres, réunis et attachés ensemble par l'écorce.

Ce village, ainsi que je l'appris dans la suite, n'appartient point au royaume de *Bahahara*, mais à celui de *Haoussa*. La plupart des habitans qui demeurent sur les confins, ne sont qu'une horde de voleurs, errans çà et là, et que l'on appelle *Samtygoëtys*. Ils dépendoient autrefois du royaume de *Gratulagi*, ou *Kangha*, d'où leurs brigandages les ont fait chasser. Ils n'élèvent point de bestiaux et ne s'occupent nullement de la culture des terres ; ce qui fait qu'ils sont très-misérables. Ils ne se mettent en campagne pour piller, qu'autant qu'ils y sont forcés par le besoin d'avoir de quoi manger. Les *Haoussans*, chez lesquels je vécus dans la suite, furent très-surpris de ce que j'avois échappé, à si bon marché, des mains de ces voleurs, et me racontèrent qu'ils avoient ôté la vie à

plusieurs voyageurs. Ils me dirent de plus que le nombre des individus qui composent cette horde, ne se montoit guère qu'à quinze cents; et qu'au lieu d'élever leurs enfans, ils les vendoient, en les remplaçant par d'autres d'un âge plus avancé, qu'ils voloient, quand l'occasion s'en présentoit.

Le 25, j'apperçus sur ma route deux villages où je n'entrai point; et je ne fis ma nourriture que de fruits que je rencontrai sur mon chemin. Je passai la nuit sur un arbre, pour n'être point dévoré par les lions que j'entendois rugir de tous les côtés. Le lendemain, après une couple d'heures de marche, j'arrivai au village de *Kongao*, habité par des *Haoussans*, qui voulurent m'en défendre l'entrée, par l'opinion qu'ils avoient que j'étois un envoyé de la part de quelques voleurs d'esclaves. Mais lorsqu'on vit que je n'entendois nullement la langue du pays, et que je n'étois point ce qu'on avoit présumé, on me conduisit dans une hutte de chèvres où l'on m'apporta un peu de farine et de lait, lorsqu'on vint donner à manger à ces animaux. Le lendemain matin, quand on les fit sortir, pour les conduire aux pâturages, je voulus quitter également la hutte; mais on me repoussa, et quand on m'eût donné un peu

de lait et de farine, on ferma la porte aux verroux. Vers midi, je l'entendis ouvrir par un homme d'un certain âge qui, après m'avoir examiné avec attention, me fit signe de le suivre. En arrivant devant sa hutte, j'y trouvai rassemblés environ une centaine d'hommes qui me demandèrent par signes, dans quel endroit j'avois le projet d'aller; si j'avois de l'argent sur moi, etc. Je fis en sorte de répondre à mon tour par ce même moyen à leurs questions et d'exciter leur commisération, en leur montrant mon dos et mes reins encore tout meurtris des coups de bâton qui m'avoient été appliqués par les *Samtygoëtys*. Ce moyen produisit le meilleur effet; car on m'apporta aussitôt de la chair de tortue, du lait, de la farine et des fruits; je ne fus cependant pas moins obligé de retourner au bout d'une heure dans l'étable aux chèvres.

Le 28 mars, avant la pointe du jour, quatre hommes armés de lances, se présentèrent devant la hutte. Après m'avoir donné de la farine et de l'eau pour remplir mon outre, ils me commandèrent de les suivre. Comme c'eût été une folie de ma part de vouloir leur résister, je rassemblai le peu de provisions que j'avois, et je marchai à leur suite. Nous fîmes route vers le Nord-Est à travers une plaine

plaine où je vis de tems en tems des villages que nous évitâmes. A midi, après nous être reposés sur les bords d'un lac qui étoit à sec, nous gagnâmes une montagne, couverte d'arbres fruitiers et d'une grande quantité de roseaux. A la descente de cette montagne, nous trouvâmes le village de *Joomato*, composé de quarante-quatre huttes, dans l'une desquelles nous passâmes tous la nuit. Je remarquai sur le visage de ceux qui y demeuroient un air de compassion, en me regardant, qui me donna une espèce de pressentiment sur le sort malheureux que l'on me réservoit. J'étois tellement fatigué qu'il me fût impossible de rien manger des alimens que l'on m'avoit apportés en profusion, et que je succombai au sommeil.

Nous nous levâmes de très-grand matin pour nous remettre en route; mais je ne tardai point à être obligé de m'asseoir par terre, tant j'avois les pieds écorchés. Ces nègres eux-mêmes marchoient avec une telle vitesse, qu'il m'étoit impossible de les suivre. Ils eurent pitié de moi: m'ayant enveloppé les pieds avec des bandes de cuir, ils rallentirent leurs pas. Par ce moyen, je me trouvai en état de soutenir la marche jusqu'au soir, c'est-à-dire, jusqu'au quatrième village que nous

avions rencontré dans le jour, et où nous fîmes halte pour y passer la nuit. Ce village, appellé *Zooto*, étoit composé d'une soixantaine de huttes, à trois lieues du *Niger*, dans une plaine fertile où l'on cultive de l'orge, du maïs et des courges.

Le lendemain, on me donna de la graisse pour me frotter les pieds qui étoient enflés, et par commisération pour l'état dans lequel je me trouvois, nous restâmes dans ce village jusqu'à midi. On nous y servit pour notre dîner des courges qui avoient été cuites dans de la graisse d'*Okonnota* (1). Ce mets passe pour être très délicat; mais je le trouvai peu ragoûtant, par la quantité de graisse qui se figeoit sur chaque morceau, avant de le porter à la bouche.

Quand nous eûmes dîné, nous nous remîmes en route et parvînmes au haut d'une petite montagne d'où l'on pouvoit découvrir la plaine délicieuse qui étoit dans le bas, et dans le lointain, la ville de *Haoussa*, ainsi que le

(1) Cette graisse est d'une couleur verte-pâle, et se tire de baies de la grosseur de nos cerises. On en exprime le jus que l'on fait cuire, jusqu'à ce qu'il forme une bouillie qui n'est point désagréable au goût. On se sert de cette bouillie, en guise de graisse, pour faire des gâteaux et autres choses semblables. L'arbre qui produit ces baies, ressemble à nos sapins. Depuis le bas jusqu'au haut, il est garni de branches et de feuilles qui tombent en déversant. Il porte pendant toute l'année des fleurs et des fruits tout-à-la-fois.

grand fleuve du *Niger*, qui en étoit fort près. Je me trouvai tout à coup dans une contrée absolument différente de celles que j'avois parcourues depuis long-tems. De tous les côtés, à perte de vue, ce n'étoient que des huttes, des maisons, des bois charmans, des prairies couvertes de chèvres, de chevaux et de chameaux, des hommes à pied et à cheval, etc. Je puis affirmer avec raison que cette contrée est une des plus belles, ou pour mieux dire la plus belle de toute l'Afrique. De la montagne jusqu'au Niger, nous eûmes pour une bonne heure de marche. Nous voulions traverser le fleuve; mais six Maures qui gardoient l'*Ositatho* (1) défendirent aux bateliers de nous recevoir dans leurs barques. Ils voulurent même renvoyer mes compagnons et me garder seul. Ils me firent plusieurs questions auxquelles je ne pus répondre, faute d'entendre leur langue. Cela ne servit qu'à les confirmer encore davantage dans leur opinion que j'étois un chrétien; et ils dirent à ceux qui m'avoient accompagné, ainsi que j'eus occasion de le savoir dans la suite, qu'ils ne me permettroient point d'entrer dans la ville. Mes conducteurs m'eussent abandonné vo-

(1) C'est le nom de la douane ou bureau du bac.

lontiers, sans la peine qu'ils éprouvoient de se voir frustrés de la gratification qu'ils avoient espéré que je leur procurerois. Ils ne voulurent point consentir à perdre ainsi le fruit de leur peine et de leur spéculation, et l'on se mit à capituler. On permit à notre chef de passer le fleuve pour se rendre à la petite ville de *Boosu*, et l'on me laissa avec les autres dans le corps-de-garde confié à la surveillance des Maures dont je viens de parler. On entretient continuellement dans cet endroit un détachement pour surveiller toutes les personnes qui passent ce fleuve, et traduire pardevant le roi celles qui ont un air suspect. Mais les hommes chargés de cet emploi ne sont rien moins que fidèles. Ils s'emparent souvent des personnes qu'ils arrêtent et les vendent, pour leur compte, à des marchands d'esclaves, ou bien les renvoient, quand ce sont des chrétiens, à des négocians de la même religion, et se font donner, pour leur rançon, des sommes considérables.

Le lendemain, vers le soir, arriva notre envoyé, accompagné par trois Maures armés, qui étoient à cheval et qui devoient nous servir d'escorte. A la pointe du jour, on nous fit passer le fleuve, moyennant six *zimpo* par chaque personne. Nous ne tardâmes point à

arriver à *Boosu*, petite ville fort peuplée, composée d'environ deux cents maisons et du même nombre de huttes. Elle est à une demi-journée de chemin de *Haoussa*. C'est-là que s'arrêtent les caravanes de marchands qui partent de *Haoussa*, de *Féene*, de *Sille* et de *Tombuckto*, pour se rendre à *Wangara* et dans le royaume de *Mohapharo*, afin d'y faire provision de vivres et de fourrages pour leurs chevaux, attendu que tous ces objets y sont à meilleur marché qu'à *Haoussa*.

On nous conduisit pardevant l'*Akomokoni*, c'est-à-dire le juge. Quand il nous eut donné quelques alimens, et que nous eûmes fini de manger, il me fit demander par un interprète quel étoit le motif qui m'amenoit dans cette ville. Quand j'eus répondu à toutes ses questions, il entra en marché avec mes compagnons, auxquels il proposa six cents zimpo pour ma personne, bien persuadé qu'il me vendroit plus cher dans la suite à quelques marchands d'esclaves. Ceux-ci rejettèrent sa proposition, sous prétexte que l'ordre du roi étoit de lui amener tous les étrangers qui abordoient dans ses états. D'après cela, nous fûmes conduits plus loin par six hommes armés qui nous accompagnèrent jusqu'à la ville principale où le souverain faisoit sa résidence.

Nous avions encore trois milles à faire pour y arriver; mais cette distance me parut fort courte, par le grand nombre de personnes que nous rencontrâmes sur notre route, et par une infinité d'autres objets qui attirèrent mon attention. Le jour commençoit à tomber, quand nous arrivâmes à *Haoussa*. Cette ville est située sur une montagne et s'apperçoit de très-loin. Comme le prince étoit déjà couché, nous fûmes obligés de rester dans le corps-de-garde qui se trouve à la porte de la ville. On nous y servit un très-bon souper, et surtout un morceau de chèvre rôti qui étoit fort délicat.

Le lendemain, vers les huit heures, je fus conduit sur la place du château et traduit devant le roi. Il me fit une infinité de questions, et parut écouter avec un intérêt et une attention particulière le récit de mon voyage, qu'il m'invita à lui faire avec le plus grand détail. Pour satisfaire sa curiosité et le convaincre que je n'étois point un espion, je tirai mon journal de la poche de ma veste, et lui lus les endroits que je crus les plus propres à l'intéresser. L'interprète écrivit plusieurs passages sur une tablette de bois qu'il présenta au prince. A peine les eut-il lus, qu'il donna l'ordre de m'apporter à l'instant tous les alimens

dont je pouvois avoir besoin, de me conduire dans la salle de ses serviteurs et de me donner un manteau, en place de la pelisse et de la veste que je portois. Ce manteau, fait à la mode du pays, étoit très-court et d'une toile rougeâtre. Le nombre des domestiques attachés au service de ce prince, se montoit, moi compris, à soixante-huit personnes. Nos occupations consistoient à l'accompagner deux fois par jour au temple, et une fois dans un endroit où il distribuoit ses ordres. Lorsqu'il sortoit de la ville, c'étoit nous qui le portions en litière. Nous étions ordinairement huit pour faire ce service, de manière que notre tour ne revenoit qu'au bout de quelques semaines.

Il y avoit quinze jours que j'étois attaché à la personne de ce prince, quand il lui prit fantaisie d'aller à *Boosu*, pour voir différentes choses qui avoient excité sa curiosité. Comme c'étoit mon tour d'être de service, je ne pus me dispenser de ce voyage, et je fus extrêmement embarrassé de savoir comment je ferois cette route au trot, ainsi que cela se pratique. Je soutins cette marche assez bien dans le commencement; mais comme on ne faisoit point de halte, je me trouvai tellement épuisé et accablé de fatigue, que je

me laissai tomber par terre. Les Maures qui étoient de service avec moi, essayèrent de me relever. Voyant que je restois par terre comme une masse, et que je ne cherchois point à reprendre mon rang, ils détachèrent les courroies qui leur servoient à porter la litière, et m'en appliquèrent plusieurs coups. Je me mis à crier de toutes mes forces, afin d'exciter l'attention du roi, qui fit arrêter à l'instant. Aussitôt qu'il fut instruit de ce qui arrivoit, il ordonna à un des Maures qui l'accompagnoient à cheval, de descendre, de me donner sa monture et de prendre ma place. Cette marque de bonté m'attira la haine de plusieurs de mes compagnons; mais voyant que ce prince ne cessoit de m'accorder de nouvelles preuves de faveur et d'intérêt, ils n'osèrent rien faire paroître de l'animosité qu'ils avoient conçue contre moi. Au bout de six jours passés à *Boossu*, le monarque revint à *Haoussa*. Avant de partir, il donna l'ordre pour que je fisse le voyage à cheval, et qu'un autre me remplaçât à la litière. Je profitai avec un nouveau plaisir de cette marque de bonté, et je ne rendis le cheval à celui à qui il appartenoit, que lorsque nous fûmes de retour à *Haoussa*.

Pour remplir mes momens de loisir, je me

créai diverses occupations et cherchai à lier connoissance avec un homme qui faisoit différens ouvrages en bois. Il m'accueillit avec d'autant plus de plaisir, qu'il espéroit que je lui apprendrois plusieurs choses qui pourroient lui devenir aussi utiles qu'agréables. Je fis chez lui un chassis et une cassette. Ces ouvrages n'étoient point, à beaucoup près, aussi bien finis que ceux qui sortent des mains de nos menuisiers d'Europe; car n'ayant point les outils nécessaires, je fus obligé de me servir d'un couteau en guise de ciseau, et de suppléer au rabot qui me manquoit, par des pierres dont je tirai tout le parti que la nécessité put m'enseigner.

Il y avoit environ dix jours que j'étois chez cet homme, lorsque le roi m'envoya chercher pour me défendre de mettre dorénavant le pied dans la ville. On avoit cherché à me rendre suspect, et à persuader à ce prince que j'avois de mauvaises intentions. Je m'excusai du mieux qu'il me fut possible, en lui disant que je n'avois rien fait qui fût répréhensible; que j'avois été quelquefois chez un menuisier; mais que je n'avois cherché à lier connoissance avec cet homme, que parce que j'étois menuisier moi-même. La franchise avec laquelle le roi vit que je m'exprimois, lui fit

plaisir; et il me dit que puisque je m'entendois en menuiserie, je n'avois qu'à travailler pour lui et à donner un échantillon de mon savoir faire. Je le lui promis. Aussitôt il donna l'ordre de me procurer du bois, en ajoutant qu'il me permettoit de sortir tous les jours pendant deux heures, pour me promener dans la ville et voir les choses qui pouvoient m'y intéresser.

Je commençai par faire une petite armoire avec huit tiroirs, et ensuite une petite tablette à laquelle je donnai une teinte de jaune et de rouge. Ces deux menbles firent le plus grand plaisir à ce prince, et me méritèrent les plus vifs applaudissemens. Il ne cessoit de les regarder, de les faire placer, tantôt dans un endroit, et tantôt dans un autre, et d'y renfermer successivement les premières choses qui lui tomboient sous la main, en se félicitant de plus en plus, de posséder deux meubles aussi utiles et aussi agréables. Je m'appliquai ensuite à faire une demi douzaine de manches de coûteaux et de fourchettes avec des os de chèvres que j'entourai d'un cercle d'argent, sur lequel je gravai les lettres suivantes de son nom, *M. H. Y. Maohâoussary*, et je donnai à tout ce travail le plus beau poli qu'il me fut possible.

La vue de ces objets causa à ce prince un plaisir plus vif encore, et il n'y eut sorte de récompense qu'il ne promit de m'accorder dans l'occasion.

Un jour que l'on célébroit une fête, je fus le trouver pour lui demander la permission d'aller me promener dans les environs de la ville que j'avois le plus grand desir de connoître. Ce prince y consentit avec plaisir, et me donna, pour me servir de passe, un morceau de bois, sur lequel étoient gravées ses armes, formant la moitié d'un tigre, en me recommandant de rentrer au Soleil couché, afin de pouvoir l'accompagner au temple. Je sortis par la porte du Nord, et m'avançai vers le village de *Wahasua*, situé environ à une lieue de la ville. Au moment où j'allois y entrer, j'apperçus trois hommes à cheval qui en sortoient, et qui venoient de mon côté. Ils m'arrêtèrent comme déserteur, en me disant qu'il falloit reprendre à l'instant le chemin de la ville, ou sinon qu'ils m'y reconduiroient de force. Voyant que je ne tenois compte de leur avertissement, ils descendirent de cheval et s'avançèrent vers moi leur dague à la main. J'eus beau leur montrer ma marque de passe, ils me l'ôtèrent; et m'ayant lié les mains, ils m'attachèrent entre deux chevaux et me con-

duisirent dans cet état pardevant le roi, à qui ils dirent qu'ils ne m'avoient arrêté, que parce que je voulois m'enfuir. Ce prince parut fort surpris de me voir ainsi, pieds et poings liés. Ayant demandé le permis qu'il m'avoit donné, un de ces cavaliers le lui remit, en ajoutant qu'il ne s'en étoit emparé, que pour m'empêcher d'effectuer le projet que j'avois formé de m'évader. Aussitôt un de ces hommes dit que j'avois voulu les attaquer, et forgea beaucoup d'autres contes de ce genre. Je ne proférai pas un seul mot : je me bornai à écouter, avec le plus grand calme, toutes les impostures qu'il débitoit contre moi. Mon sang-froid plut au roi; et il me demanda si toutes ces plaintes étoient vraies. Après lui avoir répondu ce que je croyois nécessaire pour me disculper, je me plaignis de la violence qui avoit été exercée envers moi, d'après la sauve-garde qu'il m'avoit accordée pour m'assurer de ma liberté. Je lui représentai en même tems que n'entendant point la langue du pays, ces gardes ne m'avoient peut-être point compris, et que c'étoit-là ce qui les avoit portés faussement à croire que j'avois eu l'intention de les offenser.

Le roi écouta tout cet entretien avec autant de douceur que de sang-froid, afin

de m'engager, à m'expliquer avec confiance. A la fin, il donna l'ordre de me conduire en prison, en enjoignant en même tems à celui qui avoit porté le plus de plaintes contre moi, de rester auprès de sa personne jusqu'au lendemain, pour aviser à la punition qui devoit m'être infligée. J'étois dans la plus grande désolation. Persuadé que je touchois au terme de ma carrière, il me fut impossible de fermer l'œil un instant pendant toute la nuit. Le lendemain matin, je vis paroître quatre soldats qui m'ordonnèrent de les suivre. Je rencontrai sur mon passage des hommes compâtissans et touchés du traitement que j'éprouvois, tandis qu'il y en avoit d'autres qui paroissoient en être enchantés. Arrivé sur la place où l'exécution devoit avoir lieu, je vis trente soldats à pied et vingt à cheval, formant un cercle, dans le milieu duquel étoit étendue une peau de buffle ; et tout autour de cette peau, six jeunes gens vigoureux, dont deux tenoient de grosses courroies faites en tresse, et qui devoient servir pour la punition du coupable. J'éprouvai un tremblement universel à la vue de cet appareil, et je fus au moment de me trouver mal, en pensant que je ne pouvois échapper à la mort, ou du moins au plus cruel châtiment.

Le roi s'étant rendu sur la place, accompagné de ses officiers, appella le principal plaignant, qui se présenta avec un air de triomphe au milieu du cercle. Alors, ce prince me demanda dans quel endroit j'avois l'intention d'aller, lorsque je fus arrêté par cet homme. Je répondis que je me rendois à *Wahasua*. « Où as-tu rencontré cet étranger, demanda-t-il ensuite à mon accusateur ». Celui-ci ayant répondu effrontément qu'il m'avoit trouvé sur le chemin de traverse, derrière *Wahasua* (1), le roi le fit saisir aussitôt par les soldats, avec ordre de lui ôter ses habits, de l'étendre sur la peau de buffle et de lui appliquer soixante coups de courroies sur le ventre. Tous les spectateurs furent interdits, en voyant infliger à mon accusateur la punition qui paroissoit n'avoir été destinée que pour moi; mais le roi ne tarda point à leur expliquer le motif de sa conduite, en leur disant que personne ne devoit s'aviser de lui en imposer, ni commettre la moindre injustice envers un étranger, et encore moins, vouloir attirer sur lui un châtiment qu'il n'auroit point mérité.

(1) C'est le chemin qui conduit à *Féene*. C'étoit ordinairement la route que prenoient les esclaves qui cherchoient à s'enfuir de ce pays.

L'exécution finie, on emmena le coupable qui fut conduit sur les confins de cet état, avec défense d'y reparoître jamais, sous peine d'un châtiment plus sévère encore que celui qu'il venoit de recevoir. Le roi m'ordonna de prendre la place que ce Haoussan occupoit, ainsi que le cheval qui lui avoit appartenu. Il m'instruisit ensuite du motif qui l'avoit engagé à examiner avec autant d'attention ce qui s'étoit passé entre cet homme et moi. Ce prince avoit remarqué que c'étoit le même qui, dans le voyage de *Boosu*, avoit été obligé de me céder son cheval pour prendre ma place et porter la litière. Il avoit lu sur la figure de cet homme l'humeur et la colère qu'avoit excitées en lui une telle préférence. Tous ces rapprochemens l'avoient porté à croire que la vengeance étoit entrée pour quelque chose dans la plainte qu'il avoit formée contre moi; et il fut confirmé dans son opinion par l'aveu que lui firent les deux compagnons de ce Haoussan, dans l'interrogatoire sévère qu'il leur fit subir pour s'assurer de la vérité du fait.

Je crus devoir profiter de ces dispositions du roi en ma faveur, pour lui demander la permission de continuer mon voyage; mais il me la refusa, en me disant que je devois

faire ce qu'il m'ordonnoit. Alors le *Matially*, c'est-à-dire, le sous-officier des Maures m'emmena avec lui, me présenta le cheval qui m'étoit destiné, avec une bride en corde et la moitié d'une peau de chèvre pour me tenir lieu de selle. Je ne pus me défendre du premier mouvement de surprise que me causa l'idée du nouvel emploi auquel sa majesté vouloit m'élever. Je prévoyois déjà que, loin de pouvoir tirer parti de toutes les choses que le *Matially* venoit de me remettre, elles ne serviroient au contraire qu'à m'exposer à de nouveaux dangers que je n'étois nullement curieux de courir. Je pris donc de rechef la liberté de supplier le roi de me laisser partir, ou du moins de me placer dans un autre poste.

Le lendemain, ce prince me fit venir chez lui. M'ayant demandé si je savois monter à cheval, et lui ayant répondu que non : — « Eh bien, il faut apprendre, me dit-il; car je te destine une meilleure place que celle à laquelle je viens de te nommer, si tu restes auprès de ma personne ». Cette nouvelle proposition me fit voir qu'il étoit inutile de lui parler de mon congé, d'après l'intention qu'il avoit de m'attacher à son service. Si j'eusse insisté à solliciter cette permission, j'aurois pu courir le

le risque d'être envoyé à son beau-frère *Soomahaty* (2), le roi de *Zanfara*, chez lequel j'aurois eu à passer des jours fort tristes et fort malheureux. Je me résignai donc à mon sort, sans renoncer pour cela au projet que j'avois de profiter de la première occasion qui se présenteroit pour m'enfuir. J'appris à monter à cheval en fort peu de tems, et à m'y tenir assez bien pour être en état de charger un fusil, et de le tirer, en cas de besoin. Ma seule occupation étoit d'être auprès du roi, quand il sortoit en litière, ou quand il montoit sur son grand chameau, qui étoit conduit par quatre hommes. J'employai le reste de mon tems à sculpter différens petits ouvrages, ou bien à me promener dans la ville, pour tâcher d'obtenir quelques renseignemens sur les nations voisines.

Il arriva deux caravanes qui venoient de la Barbarie occidentale et qui alloient à *Wangara*. J'eusse éprouvé le plus grand plaisir à pouvoir les accompagner; mais il me fut impossible d'atteindre à cet égard le but que je

(2) On m'avoit dépeint ce prince comme un homme très-cruel. Il avoit épousé la sœur du roi de *Haoussa*, et n'en avoit pas moins quatre cents concubines. Il vendoit, de tems en tems, à des marchands d'esclaves, celles qui ne lui plaisoient plus, et il les remplaçoit par d'autres femmes qu'il faisoit chercher dans ses états.

me proposois. Je liai connoissance avec un très-riche marchand de la ville, nommé Koobi. Cet homme avoit toujours en route deux caravanes composées de cent seize bêtes de somme et de plusieurs esclaves, et faisoit un commerce considérable. Un de ces esclaves, jeune homme plein d'intelligence et d'activité, m'ayant raconté plusieurs choses de ses voyages, je m'appliquai particulièrement à lui demander des renseignemens sur la route qu'il falloit suivre pour arriver dans la grande Barbarie.

La saison des pluies étant arrivée, et le roi ne sortant plus que pour aller au temple et donner ses ordres dans la cour du château, cela me donna beaucoup plus de tems encore, et j'en profitai pour apprendre à prononcer les mots les plus difficiles de la langue du pays. Ce fut le jeune esclave dont je viens de faire mention, qui m'enseigna les expressions les plus usitées de celles qui se parloient chez les nations voisines, etc. Le roi m'ayant fait voir un jour un fusil dont la crosse étoit cassée, me demanda si le menuisier que je connoissois, étoit assez habile pour en faire une autre. Je lui dis que je voulois lui montrer cette monture; et l'ayant emportée, j'en fis moi-même une neuve qui causa tant de plai-

sir à ce prince, qu'il me donna cinquante zimpo de gratification.

Quand la saison des pluies fut passée, je ne songeai plus qu'aux moyens de m'évader; mais tous les soins que je pris, furent inutiles, à cause de la guerre qui venoit d'éclater entre le roi de Haoussa et celui de Wangara. Nous ne perdîmes pas un seul instant pour nous mettre en campagne, et le 24 juillet toute l'armée étoit déjà sur pied. Comme les pluies n'avoient pas encore entièrement cessé, les soldats eurent de l'eau jusqu'aux reins pendant une demi journée de marche. Ils n'en étoient pas moins gais et moins contens. Le roi de Wangara avoit cru qu'il étoit impossible à notre armée de traverser des vallons remplis d'eau et d'atteindre la frontière de ses états; mais il étoit dans l'erreur.

Le roi de Haoussa usa de toute la finesse possible pour empêcher que l'ennemi ne fût instruit de la marche de ses troupes. Le 22 juillet, il arriva, vers midi, un officier Wangarien accompagné par quatre Maures, qui apportoit à Haoussa la déclaration de guerre. Elle étoit écrite sur deux bandelettes blanches, étroites et entortillées autour de deux grands bâtons. Il dit en les présentant, que le roi son maître viendroit les redeman-

der incessamment. Le roi de Haoussa accueillit cet officier avec beaucoup d'honnêteté, l'engagea à loger dans son palais, et sans perdre un instant, donna l'ordre à son armée de se tenir prête à se mettre en marche. Il fit réponse alors à cet officier qu'aussitôt que les eaux auroient cessé de couvrir les plaines et les vallons, il s'empresseroit de reporter les bâtons qu'il venoit de lui remettre, c'est-à-dire de commencer la guerre.

Le 23, avant le lever du soleil, toute l'infanterie se mit en marche, et fut suivie, vers midi, de la moitié de la cavalerie. L'officier Wangarien vouloit également partir ce jour-là; mais le roi le pressa de rester, en lui promettant de l'accompagner le lendemain, pour empêcher qu'il ne fût attaqué en route. Le 24, à midi, il partit accompagné de ses officiers et de l'envoyé de Wangara. Ce prince me fit l'honneur de m'admettre au nombre des gardes attachés au service de sa personne. Le premier jour, nous nous avançames jusqu'à *Taahæsu*, petit bourg composé de deux cents huttes, où nous trouvâmes un détachement de cinq cents Maures qui se joignirent à nous.

Le 25, nous traversâmes le *Niger*, où nous faillîmes périr. Tous nos efforts ne purent sauver la vie à vingt hommes qui furent noyés.

Les eaux étoient très-grosses. La cavalerie ne pouvant être embarquée, fut obligée de traverser le fleuve à la nage. Nous atteignîmes *Maatoh*, village composé d'une quarantaine de huttes et situé dans un vallon arrosé par le Niger. Le 26 et le 27, nous traversâmes une chaine de montagnes vers l'Est, et arrivâmes, le 28 à midi, aux monts *Krahoto* ou *Monts d'Or*. On fit halte dans cet endroit. Ce fut là également que notre souverain congédia l'officier Wangarien, en le chargeant de dire à son maître que le prince *Maohaoussary* étoit en marche avec son armée pour aller lui faire visite dans ses états. On donna une escorte de vingt hommes à cet officier pour se rendre à *Kahsuto*, petite ville du Wangara.

A peine fut-il parti, que nous apprîmes que notre infanterie étoit presque sur le territoire ennemi, et qu'elle attendoit de nouveaux ordres pour aller en avant. Il n'y a point d'armée en Europe, si l'on n'excepte celle avec laquelle *Bonaparte* traversa les montagnes presque inabordables de la Suisse, qui soit capable d'entreprendre ce que j'ai vu exécuter ici par des troupes indisciplinées. Car nous avions en face de nous deux chaînes de montagnes énormes, que nous ne parvînmes à gravir que par des

chemins tortueux et remplis de précipices. Elles étoient en outre si roides et si escarpées, qu'il me parut impossible de jamais en gagner le sommet. Je vis cependant ce passage s'effectuer; malgré les obstacles presqu'insurmontables qui s'offroient de tous les côtés. A la pointe du jour, le roi distribua l'ordre aux officiers. Aussitôt la cavalerie qui se trouvoit à une demie lieue de nous, se rassembla, fit une décharge de mousqueterie qu'elle accompagna des cris suivans qui furent répétés par l'écho des montagnes : « *Osothsugo, Koato Aqulaty.* Ni la mort, ni l'enfer même ne peuvent nous effrayer. » Aussitôt toute la troupe s'élança vers la montagne, en faisant crouler à chaque pas des quartiers énormes de rochers, sans que le bruit horrible produit par leur chûte, pût intimider personne. Le camp du roi ayant été levé, nous fûmes obligés à notre tour de gravir la montagne. J'étois descendu de cheval, dans l'espoir de m'épargner la fatigue et les dangers de ce pénible trajet; mais cette précaution fut inutile. Le roi resta sur son chameau, fumant pendant ce tems sa pipe de tabac, avec un calme qui peignoit son intrépidité.

Un nouvel obstacle vint encore s'offrir à

la descente de la montagne. Nous nous trouvâmes sur les bords d'un bras du Niger, qu'il fallut traverser. Le roi le passa sur son chameau, conduit par les esclaves qui s'étoient jettés à la nage. Je le suivis sur mon cheval et gagnai heureusement la rive. Je sentis cependant aux pieds une douleur très-vive, occasionnée par les cordes qui m'avoient servi d'étriers. Le frottement m'avoit écorché la plante des pieds, au point qu'ils étoient tout en sang. Le passage de la seconde montagne ne nous coûta pas moins de peine. La nuit nous ayant surpris, au moment où nous finissions de la descendre, nous fimes halte dans cet endroit; et comme nous nous trouvions sur les terres de l'ennemi, nous crûmes prudent d'y camper. A deux lieues en face de nous, nous apperçûmes des flammes et des tourbillons de fumée occasionnés par le feu qu'avoit allumé l'infanterie qui étoit déjà en avant, occupée à piller et à brûler tout ce qui se trouvoit sur son passage. Cette découverte nous causa la joie la plus vive, et il n'y eut personne parmi nous qui ne s'empressât de l'exprimer par des cris et des chants d'allégresse.

Le lendemain matin, on distribua dans tout le camp aux domestiques, aux esclaves

et aux soldats, sans même excepter les prêtres, de la poudre et des petites pierres en guise de balles, pour nous mettre en état de résister à une attaque, quoique rien n'annonçât que nous dussions nous y attendre. Vers midi, nous vîmes arriver soixante-deux prisonniers qui furent conduits plus loin. Ces malheureux étoient dans un état à faire pitié. Les uns étoient criblés de coups de feu; d'autres taillades, et un très-grand nombre couvert de blessures des coups de lance qu'ils avoient reçus. Ils étoient tout nuds; car non-seulement on avoit brûlé leurs huttes, mais encore on leur avoit enlevé tout ce qu'ils possédoient.

N'ayant point d'hôpital à la suite de l'armée, ni même d'apothicairerie ou quelque autre établissement semblable, qui offrit aux blessés les secours dont ils pouvoient avoir besoin, on ne trouva d'autre moyen pour secourir ceux des prisonniers à qui de violentes douleurs faisoient pousser des cris et des gémissemens, que de cautériser à leurs blessures; et encore ce traitement fut-il une grace que le roi leur accordoit.. Notre marche fut très-lente; car nous ne nous avançâmes ce jour là que jusque dans les environs de *Kahsuto*, petite ville qui se trouvoit à deux lieues

de là nous y vinmes camper, et entendîmes des coups de fusil pendant toute la nuit. Il arriva souvent des officiers au camp pour faire au roi des rapports dont j'ignorai le contenu. A la pointe du jour, on amena cent des nôtres qui étoient blessés, avec trente prisonniers faits sur l'ennemi. Ayant appris que notre corps d'armée étoit devant *Kahsuto*, qui se défendoit avec la plus grande opiniâtreté, on fit partir aussitôt un renfort d'esclaves; mais ce secours fut inutile; car à peine étoit-il à une lieue, que nous vîmes des flammes s'élever de cette place, et nous ne tardâmes point à apprendre que l'ennemi en se retirant, y avoit mis le feu.

Comme le gros de l'armée marchoit en avant, nous levâmes le camp pour tâcher de le rejoindre. Nous eûmes pendant tout ce jour un chemin détestable. Nous fûmes obligés de traverser des bois et des plaines de sable assez étendues, où nous rencontrâmes plusieurs villages qui avoient été réduits en cendres. Nous vinmes camper sur les bords de l'*Emog*, dont notre armée occupoit la rive opposée. Cette rivière vient du Nord, et traverse tout le pays de Wangara, en coulant vers le Sud. Nous nous trouvâmes fort mal dans cet endroit, attendu que la plaine

étant encore à moitié couverte d'eau, nous fûmes obligés de marcher dans la fange jusqu'à mi-jambe. Il nous fut impossible d'y allumer du feu, et encore moins de goûter un seul instant de repos. Nous avions bien à notre droite une montagne où nous aurions pu nous retirer; mais, ne voulant point nous séparer de notre corps d'armée, nous préférâmes de rester où nous étions. Ceux qui avoient des chevaux, passèrent la nuit dessus, afin de se reposer du mieux qu'il leur seroit possible. A peine fut-il jour, que nous traversâmes la rivière et marchâmes sur Wangara.

Aussitôt que nous apperçûmes l'armée ennemie, on me donna une escorte de quarante esclaves et de cinquante soldats, pour garder les bagages. Le roi s'avança à la tête de ses troupes, et en prit le commandement. Au bout de quelques heures, l'action s'engagea entre les deux armées, et ce moment fut annoncé de part et d'autre par des cris et des mugissemens qui me causèrent le plus grand effroi. Nos troupes, qui ne s'étoient point reposées depuis plusieurs jours, furent repoussées plusieurs fois et revinrent à la charge avec autant d'intrépidité que d'acharnement. La victoire resta indécise jusqu'au soir, par les fréquentes retraites des combattans; mais

enfin, vers le déclin du jour, notre armée resta sur le champ de bataille et força l'ennemi à se retirer dans la ville. Nous fîmes deux cents prisonniers, et très-peu de butin. De ce moment, il n'y eut plus d'action générale, attendu que le pays se trouvant coupé par des bois, des vallons et des montagnes, il étoit assez difficile que les deux armées se trouvassent dans une position qui leur permit d'en venir aux mains, ainsi qu'elles l'eussent fait en rase campagne. Je remarquai qu'elles n'avoient ni l'une ni l'autre aucune connoissance de la tactique, et que c'étoit le courage et la supériorité des troupes qui décidoient de l'avantage. La bataille dura plusieurs heures; à peine se fit-il de part et d'autre, pendant tout ce temps, vingt décharges de mousqueterie. On se retiroit chaque fois qu'il s'agissoit de charger ses armes; et ce n'étoit qu'après cette manœuvre, qu'on s'avançoit de nouveau au combat. Je remarquai également que la poudre manquoit. Nous eûmes repos pendant deux jours. Le troisième, n'ayant point vu paroître d'envoyé pour traiter de la paix, nous nous remîmes en campagne, et marchâmes en avant.

Le défaut de vivres commençant à se faire

sentir, et toutes nos provisions étant épuisées, sans espoir de trouver en pays ennemi de quoi les remplacer, le roi fit publier dans toute l'armée que, n'étant point d'avis de retourner sur ses pas pour aller chercher des vivres, il falloit que celui qui avoit envie de manger, marchât avec lui sur Wangara, afin de s'en rendre maître. Comme il eût été difficile de faire autrement que le prince, toute l'armée se mit en mouvement et marcha toute la journée et une grande partie de la nuit, sans prendre la moindre nourriture, et sans rencontrer une seule botte de fourrage. A la pointe du jour, nous nous trouvâmes à une lieue de la ville que nous appercevions dans le lointain. De quelque côté que l'on promenât ses regards, ce n'étoit par-tout que des soldats de notre armée et de celle de l'ennemi. Nos troupes devoient commencer l'attaque; mais les *Wangariens* les prévinrent, en fondant sur elles du haut des montagnes qui se trouvoient en avant de la ville. L'action s'engagea avec la plus grande chaleur. Obligés de combattre sur tous les points, nous étions perdus sans ressource, sans l'intrépidité et le courage héroïque des Maures qui enfoncèrent à la fin les phalanges ennemies, et qui se rendirent maîtres de la ville.

Aussitôt qu'ils y eurent fait leur entrée, ils députèrent plusieurs des leurs vers le roi, pour l'instruire de cette heureuse nouvelle. Nous reçûmes l'ordre alors de nous avancer avec les bagages, et de suivre le prince à Wangara. Nous nous mîmes en marche avec la plus vive allégresse, par l'espoir que nous avions tous de trouver enfin de quoi nous rassasier, nous et les bêtes de somme, qui servoient à transporter nos équipages; mais nous fûmes déçus dans notre espérance, et nous ne trouvâmes plus la moindre chose. Les habitans, en s'enfuyant, avoient emporté tout ce qu'ils avoient pu; et le peu qui étoit resté dans la ville, avoit été consommé par les soldats de notre armée qui y étoient entrés les premiers. Déjà toute la partie du Nord avoit été réduite en cendres.

La première chose dont s'occupa le roi, fut de faire cesser l'incendie, et de délibérer avec ses officiers sur le parti qu'il y avoit à prendre. Je fus logé dans une maison qui avoit appartenu à un officier Wangarien. J'y trouvai tout ce que je pouvois desirer pour ma commodité, mais pas la moindre chose à manger. On distribua, à la vérité, un peu de farine à ceux qui n'avoient point eu de part au pillage; mais à peine si ce qu'on leur donna, pou-

voit suffire pour la moitié des besoins que la faim leur faisoit éprouver.

Le lendemain de notre entrée dans la ville fut un jour de repos pour toute l'armée. Le roi profita de ce moment pour faire les dispositions les plus avantageuses. J'eus ordre de l'accompagner, pour voir s'il n'y restoit pas encore des vivres; nous ne trouvâmes de tous les côtés que l'image de la plus grande misère. Partout nous ne vîmes que des méres et des enfans qui vinrent se jetter aux pieds de ce prince, pour implorer sa clémence et sa pitié. Il fut sourd à toutes leurs prières, et leur ordonna de se retirer de sa présence, sous peine d'être mis à mort à l'instant même. Je fus vivement affligé de l'état de ces infortunés, et je ne pus me défendre d'un mouvement d'indignation contre le prince qui leur faisoit de semblables menaces. Quoique je susse parfaitement qu'en tems de guerre, la pitié et la compassion sont deux sentimens souvent méconnus dans ce pays, je ne pus voir sans peine qu'il s'écartât ainsi des principes d'humanité dont je connoissois de lui plusieurs traits.

Je ne tardai point à reprendre la première opinion que j'avois conçue de la bonté de ce prince, quand je l'entendis, vers la fin de ce

même, jour donner l'ordre à toute l'armée de se préparer à quitter la ville le lendemain, avec défense d'y mettre le feu, comme cela se pratique ordinairement. Je ne fus pas moins content de celle qu'il fit aux soldats, d'emmener comme prisonniers de guerre ou comme esclaves, aucun des habitans. Il voulut qu'on les laissât en paix dans leurs huttes, à moins qu'ils ne fussent trouvés les armes à la main.

La ville de *Wangara* peut avoir une lieue de long, et presque une demi de large. On y compte six rangées de maisons et de huttes, et trois grandes rues, dans la direction du Nord au Sud. Ces maisons sont construites en argile et en pierres brutes, et les huttes, en joncs et en argile. A l'extrémité de chaque rue, on voit un temple; et dans le milieu de la ville, une place de marché, établie exprès dans cet endroit, à cause des rues de traverse qui correspondent avec les rues principales. Le château est bâti également en argile et en mauvaises pierres. Il étoit entouré d'un mur de six pieds de haut, qui tomboit en ruines dans plusieurs endroits, et qui avoit assez mauvaise mine. La ville est environnée de palissades qui ne valent pas beaucoup plus. On y trouve, au Sud, un fossé de six pieds, rempli d'eau pour abreuver les bestiaux, et

pour en fournir aux habitans eux-mêmes, en cas de besoin.

Nous quittâmes cette ville à la pointe du jour, pour aller reprendre notre ancienne position au pied des montagnes qui se trouvent sur les confins de ce canton. La cavalerie marchoit en tête, suivie par l'infanterie.

Le 23, arriva dans notre camp un officier Wangarien qui venoit faire des propositions de paix. Le roi ne voulut le recevoir, qu'à condition que le roi de Wangara se rendroit lui-même auprès de sa personne, pour traiter avec lui. Cette entrevue ayant eu lieu, on signa un traité de paix et d'amitié conçu en ces termes : 1°. le roi de Wangara s'oblige à fournir tous les ans, vingt esclaves au roi de Haoussa ; 2°. il viendra au secours de ce monarque, dans le cas où d'autres nations lui déclareroient la guerre ; et tout le butin que les troupes du roi de Wangara auront pu faire pendant cette campagne, leur appartiendra de droit ; 3°. tout le bétail que les sujets du roi de Wangara ont pu enlever du royaume de *Haoussa*, sera restitué à qui il appartient ; 4°. les deux souverains promettent d'entretenir la liberté du commerce entre leurs sujets respectifs. »

Lorsque ce traité fut signé, les deux princes agirent

agirent, de part et d'autre, avec un air d'amitié; ils fumèrent ensemble une pipe de tabac, et s'entretinrent de choses fort indifférentes, sans penser aux malheureux prisonniers qui se trouvoient réduits à l'esclavage, et entièrement à la merci de celui qui les avoit pris. Cette guerre avoit coûté aux deux partis environ mille hommes, un grand nombre de villes et de villages brûlés, sans parler de plusieurs milliers d'habitans à qui on avoit enlevé leurs huttes, et tout ce qu'ils possédoient. La paix fut signée, le 20 août; et le 28, nous rentrâmes dans *Haoussa*, lieu de la résidence du roi.

Je n'avois rien négligé pendant la campagne pour me faire des amis. Je réussis à me lier particulièrement avec quelques Maures; et ce fut par leur moyen que je sus des détails qui me servirent, dans la suite, pour continuer mon voyage. Je formai très fermement alors le projet de m'enfuir, aussitôt que j'en trouverois l'occasion, et de gagner le royaume de *Féene*, qui n'étoit qu'à trois jours et un quart de marche de la ville de *Haoussa*; mais avant de passer outre, disons un mot du pays où j'ai séjourné pendant plusieurs mois de suite.

Le royaume de *Haoussa* a été, pendant

tout le cours de mon voyage, depuis le moment de mon départ du Cap jusqu'à celui-ci, la plus belle province que j'aie vue dans l'Afrique. Il confine vers l'Est, au royaume de *Mophaty*, ou de *Zanfara*; vers le Nord, au pays de *Fomingho*. (1); à l'Ouest, au royaume de *Feene*, et au Sud, à celui de *Bahahara*. Le *Niger* traverse une partie de ce pays, qu'il fertilise, et devient de la plus grande ressource pour le commerce; car il y remonte beaucoup de bâtimens, depuis *Tambukto* jusqu'à *Boossu*, où se fait le déchargement des marchandises qui sont ensuite transportées plus loin par des caravanes. Ce pays est de la plus grande fertilité; et s'il étoit habité par des peuples civilisés, il offriroit des richesses immenses. On y trouve des animaux de toutes les espèces, du bois en abandance, et une très-grande variété de fruits. Les montagnes fournissent du sel et du salpêtre; les forêts, du miel et de la cire. Si l'on entreprenoit de fouiller ces montagnes, on y trouveroit des trésors inestimables. Les trois nations, en quelque sorte, par lesquelles il est habité, sont : 1°. Les *Samtygoetys* qui

(1) Je n'ai trouvé sur aucune carte cette province, qui peut avoir dix à douze milles de long sur cinq à six de large.

demeurent sur les confins au Midi; 2°. les *Kahmosans*, à l'Est; et 3°. les *Haoussans* qui en occupent l'intérieur. La plupart des habitans portent de longs manteaux de toile de couleur dont ils se ceignent le corps. Ils ont, pour se tenir lieu de souliers, des lanières de cuir, attachées en forme de croix par-dessus leurs pieds. Leur tête est ceinte d'un morceau de toile de couleur, ou d'étoffe de coton. Il n'y a que les soldats qui portent autour de la leur, une étoffe rouge, de poils de chèvres, ou de coton. Du reste, ils ont un manteau semblable à celui des autres habitans.

Ceux que portent les Maures sont de toile, rouges et courts. Le plus grand nombre des officiers et marchands s'habillent en soie. Les hommes sont grands, forts et braves soldats; les femmes sont d'une moyenne taille, et d'une tournure agréable. La couleur des uns et des autres est d'un brun clair : ils ont le nez plat, de belles dents, fort blanches, et de gros yeux. Les Maures sont d'une teinte plus blanche et d'une taille moyenne; ils ne sont point indigènes. Ils viennent du désert de *Sahara*, pour servir en qualité de soldats, moyennant la vie et l'habit. Ils savent tous monter parfaitement à cheval : c'est pour cela

qu'en tems de guerre, ils donnent beaucoup de tablature à l'ennemi, par leur adresse et leur agilité. Ils ont, dans les villes et dans les villages, des huttes et des maisons où ils habitent; mais ils ne sont point considérés par les habitans. Ils aiment à voler; ils se gardent bien cependant de montrer dans ce pays le talent avec lequel ils exercent ce métier, attendu que celui qui est convaincu d'avoir commis un vol, reçoit pour sa peine, de la part de celui qu'il a volé, un certain nombre de coups de courroie sur le ventre, pour être banni ensuite hors du royaume.

Les naturels du pays sont bons et obligeans. Par la raison qu'ils ne font point de mal à un étranger, ils ne souffrent pas qu'il leur en fasse. C'est un plaisir pour eux de remplir envers lui les devoirs de l'hospitalité, quand il les en prie; ils s'en font un également de lui indiquer le chemin qu'il doit suivre; et leur motif est d'empêcher par-là les Maures non-seulement d'attaquer et de piller les étrangers, mais encore de s'opposer à ce qu'ils les enlèvent et qu'ils les vendent. Ils sont très-propres dans l'intérieur de leurs maisons, et aiment beaucoup tout ce qui tient à l'ordre et à l'arrangement. Personne ne sort pour aller se mettre au travail, sans

avoir fait auparavant sa prière, en plein air, ou dans le temple. Quand le tems est mauvais, ils ne travaillent point aux champs, quoique cela fût souvent nécessaire. Ils s'occupent d'agriculture beaucoup plus que les autres nations chez lesquelles j'ai déjà voyagé. Les Maures suivent la religion mahométane, et les naturels du pays professent le paganisme. On trouve parmi eux un certain nombre de prêtres; mais bien loin d'avoir plus de prérogatives que les habitans du pays, ils sont obligés de s'occuper, comme eux, de la culture des terres, s'ils veulent avoir de quoi fournir à leur subsistance.

La circoncision est en usage dans ce pays. C'est toujours au moment de la pleine Lune que se pratique cette cérémonie religieuse, n'importe que l'enfant ait un, six ou vingt jours. L'art de l'écriture y est aussi très-connu. Les enfans se servent pour écrire de tablettes fort minces qu'ils recouvrent de sable, et sur lesquelles ils tracent les lettres avec des arêtes de poissons ou de petits os. Le tems de leur instruction est depuis six ans jusqu'à dix. On les occupe ensuite à des travaux domestiques. Le prêtre reçoit une chèvre pour le prix des leçons qu'il donne à chaque enfant. Ce sont encore les prêtres qui annoncent les

jours de fêtes; par exemple, celles de la nouvelle Lune. Au lever du Soleil ils se rendent au temple, accompagnés de leurs élèves. Lorsque toute la commune est rassemblée, ils font une prière pendant laquelle ils se tiennent debout, tandis que tous les assistans, au contraire, sont à genoux, le corps tourné en face du Soleil. Les enfans sont également debout, au milieu du cercle, et prient très-dévotement. Quand la prière est finie, c'est alors qu'on administre la circoncision aux jeunes enfans que l'on présente. Après cette cérémonie, le prêtre met l'enfant par terre, lui adresse un discours, et le rend ensuite à sa mère, avec toutes les différentes formalités d'usage en pareille circonstance. Les temples sont bâtis d'une manière très-simple. Dans les villages, ils sont, ainsi que les huttes, construits en paille de joncs, et recouverts de feuilles de palmier. Les murs de l'intérieur sont en argile, et peints ou enduits d'une couleur rouge que l'on trouve dans le pays même. Dans les villes, ils sont construits en pierres brutes, et très-soignés dans l'intérieur; une pierre est peinte en bleu, l'autre en rouge, une troisième en noir, etc. et quelquefois ornée de figures que l'on y a gravées.

Le roi jouit d'une autorité absolue. A proprement parler, il n'a point de ministres : ce sont ses officiers, qui, dans les villes remplissent les fonctions de conseillers; mais ils n'ont pas le droit de prononcer dans les affaires d'une certaine importance, sans avoir auparavant obtenu le consentement du prince qui est très-sévère dans ses jugemens. Souvent, pour des fautes très-légères, il condamne celui qui les a commises, à recevoir jusqu'à trente et soixante coups de courroie sur le ventre. On pend ordinairement les voleurs ; et voici de quelle manière cette exécution se fait : on enfonce dans la terre un piquet auquel sont attachés deux morceaux de fer qui saillent d'un demi pied. La pointe en est recourbée, et forme un crochet semblable à un hameçon. L'usage est, d'y pendre le coupable par la partie inférieure du menton, après lui avoir attaché les mains et les pieds. Il survit presque toujours trente-six ou quarante-huit heures à ce genre de supplice. Quelquefois la peine est adoucie, et l'on pend par le col ; ce qui fait qu'alors le patient ne vit guère qu'une couple d'heures.

Les forces militaires du roi de Haoussa consistent en dix-huit ou vingt mille hommes d'infanterie, tous naturels du pays, et en six

mille Maures de cavalerie, en tems de guerre. La plupart sont armés de fusils et de grands coutelas tranchans; quelques-uns ont des lances de quatre pieds de long. Le roi marche toujours à la tête de l'armée, et commande en personne; il est très-redouté de ses voisins, quoiqu'ils aient beaucoup plus de troupes que lui.

Le commerce qui se fait dans et à travers ce pays, est très-considérable. Sa position et son extrême fertilité ne contribuent pas peu à le favoriser autant. Les caravanes s'y arrêtent pour faire des provisions de vivres et de fourage, et à leur retour, elles y laissent beaucoup de marchandises en dépôt. Ce pays fournit de la manne, des dattes et du coton que l'on transporte à *Tombukto*, de l'ambre, du musc, et de la gomme que l'on envoie en Barbarie, sans parler de l'ivoire, des pelleteries, des plumes d'autruche et des côtes de baleine que l'on fait passer dans le royaume de *Tookahat* (1).

La ville de *Haoussa* (2) peut être compté

(1) Ce royaume est à vingt journées de marche de la ville de *Haoussa*, et confine à la côte de Guinée.

(2) C'est à tort que Mungo-Park a placé cette ville à deux journées de marche du *Niger*. Il s'en est rapporté à ce que lui ont dit des personnes mal instruites, ce qui l'on induit en erreur.

au nombre des plus grandes de l'Afrique. Il faut une demi journée pour la parcourir dans sa longueur. Elle peut avoir deux milles de large. Je n'ai pu savoir au juste le nombre des habitans, non plus que celui des huttes et des maisons On y voit, de l'Ouest à l'Est, neuf grandes rues qui portent le nom des neuf premiers mois de l'année, et qui sont 1°. la rue Joeh, 2°. Waahatiy, 3° Teethojoty, 4°. Saawoo, 5°. Nimjoto, 6°. Nahary, 7°. Terankjato, 8°. Milikotoala, et 9°. Sattomially: c'est-à-dire, la rue des Boucheries, du Feu, des Lions, du Veau, du Hérisson, du Chameau, de la Lune; la rue sombre, et enfin celle du Commerce.

Outre ces neuf grandes rues, on en compte encore seize de traverse, et autant qui n'ont point d'issue dans les autres. Celles où il n'y a point de pavé, sont recouvertes d'un sable très-épais. Les maisons, ainsi que les temples, sont, pour la plupart, construites en argile et en pierres. Elles n'ont qu'un étage. Ces maisons ne se touchent point; elles sont séparées par une clair-voie que l'on a laissée à dessein, à cause des incendies. On m'a assuré que cette ville seule comptoit près de deux cent-cinquante temples. On y voit quatre places de marché; savoir, le marché

aux hommes ou aux esclaves; celui des caravanes, où les marchands voyageurs vendent leurs marchandises; le marché des viandes ou des bestiaux, et la place de parade. Le château qui est au Sud, peut être regardé comme une place forte. Il est entourré de deux murs et d'un fossé très-profond. La garnison, tant de la ville que du château, se monte ordinairement à trois mille hommes. On trouve ici des fabricans et des ouvriers qui font de la grosse toile et de la poterie qui se vend dans d'autres pays; et environ trois mille marchands qui font un très-grand commerce, et qui ont pour leur compte plusieurs caravanes qui vont chercher les marchandises et qui les transportent dans d'autres cantons. La facilité accordée aux étrangers d'y commercer librement, fait que, dans certains tems, il arrive une foule de Juifs, qui échangent du fil de fer, des épées, de la poudre, des balles, des miroirs et autres choses semblables, contre de l'argent, de l'or, de l'ivoire, des couleurs et d'autres marchandises. On remarque dans les fauxbourgs des maisons plus solidement bâties et plus belles que celles de la ville même, quoiqu'elles ne soient habitées que par des paysans, des forgerons et des potiers.

A une lieue de la ville, du côté de l'Ouest, coule un ruisseau où sont établis les bains du roi, et ceux des principaux officiers de sa cour. Ils sont construits en paille et en feuilles de palmiers, avec une rangée de cotoniers qui se trouvent plantés à l'entour. L'eau sort très-chaude de la terre et charie, dit-on, beaucoup de poudre d'or. Je ne suis jamais entré dans l'intérieur de la grande hutte de ces bains; car il est défendu, sous peine de la vie, d'y mettre le pied sans la permission du roi. Seulement, j'ai remarqué que ce prince vendoit beaucoup de poudre d'or, quoiqu'il n'y eût aucun endroit connu dans ses états où l'on en fit la recherche.

Tous les ans, au mois de septembre qui est la saison la plus agréable, ce prince forme un camp dans les environs de *Boosu* pour y exercer lui-même une partie de ses troupes au maniement des armes.

Afin de faire plus de connoissances et de me procurer des renseignemens plus positifs sur la route que je voulois suivre, je demandai plusieurs fois au roi la permission d'aller me promener dans les fauxbourgs et dans les environs. Une des grandes contrariétés qui troubla ce plaisir et qui s'opposa à l'exécution de mes desseins, ce fut la com-

pagnie d'un Maure qui me suivoit de tous les côtés par ordre du roi, afin de venir à mon secours en cas de besoin. Depuis mon aventure fâcheuse, dont j'ai parlé précédemment, ce prince avoit prononcé la peine de mort contre tout individu qui permettroit qu'il me fût fait le moindre mal dans le cours de mes promenades. Si agréable que fût pour moi cette attention, sous le rapport de ma sûreté personnelle et de l'assurance où j'étois que personne ne s'aviseroit de m'insulter, elle me déplaisoit infiniment, en ce qu'elle m'ôtoit les moyens de pouvoir m'enfuir, ainsi que j'en avois formé le projet. Je fus donc obligé de recourir à un autre expédient, pour atteindre le but que je me proposois. Je pris le parti de ne plus sortir, mais de rester chez moi, et de faire semblant d'être malade. L'officier qui venoit tous les deux jours passer les Maures en revue, me demanda ce qui m'étoit arrivé. Je lui répondis que j'avois la fièvre. Il n'eut rien de plus pressé que d'aller informer le roi de l'état où il m'avoit trouvé. Ce prince manda à l'instant un prêtre, afin de savoir ce qu'il y avoit à faire pour me guérir. Celui-ci fut d'avis qu'il falloit que je me baignasse plusieurs fois par jour. Aussitôt le roi me fit dire de me rendre, à cet effet, à un petit lac qui

se trouvoit en face de la ville, afin de rétablir promptement ma santé. Pour écarter de lui tout soupçon, je lui fis répondre que j'étois trop foible pour pouvoir aller si loin. Cette excuse fut inutile. Il fut ordonné au Maure, que l'on plaça auprès de moi, de m'accompagner à ce lac, et de prendre de moi le plus grand soin. Je fus me baigner pendant huit jours dans ces eaux minérales, sans espérer de pouvoir m'évader, à cause de mon gardien qui ne me quittoit point un instant. Le neuvième jour, je fis semblant de me trouver plus foible que je ne l'avois encore été; et je lui dis, le matin, lorsque nous fûmes sortis, que j'avois obtenu la permission de ne point revenir à la ville de toute la journée, et que d'après cela, je resterois au lac jusqu'au soir. Ce Maure me crut; et m'étant mis au bain, il me quitta, en me disant qu'il alloit s'en retourner, et qu'il reviendroit le soir me chercher.

A peine l'eus-je perdu de vue, que je sortis de l'eau, en courant à toute jambe pour tâcher de gagner au plus vîte le royaume de *Féene*, vers lequel je pris ma direction. Il y avoit deux heures que je marchois, quand j'apperçus plusieurs Maures à cheval qui venoient de mon côté. M'ayant demandé où

j'allois, je leur répondis que j'étois malade, et que j'avois reçu ordre du roi de faire de l'exercice, afin de me rétablir promptement. Ils me crurent, en me conseillant cependant de ne pas m'avancer plus loin de ce côté, attendu que le bois qui se trouvoit en face de moi, au nord, étoit ordinairement rempli de voleurs qui me feroient un mauvais parti, si j'avois le malheur de tomber entre leurs mains. Les ayant remerciés de leur bon conseil, je m'assis par terre, en leur disant que je voulois me reposer une couple d'heures et reprendre ensuite le chemin de la ville. Ils continuèrent leur route. Quand je vis qu'ils n'alloient pas directement à Haoussa, j'en fus enchanté, et j'en avois d'autant plus de raisons, que s'ils y fussent rentrés, on n'eût point manqué de savoir aussitôt quel chemin j'avais pris.

Je me mis à courir le plus vîte qu'il me fut possible, sans faire attention aux personnes que j'apperçus çà et là dans le campagne, et que j'eus grand soin d'éviter. Arrivé sur les bords d'une forêt, je m'y reposai pendant une heure, et je me remis en marche ensuite. Il y avoit déjà quelque tems que j'avois cousu sous mon manteau, avec des bandelettes, ma

boussole et mon journal que j'avois enveloppés dans un morceau de peau de chèvre, afin d'avoir sur moi, lorsque je pourrois m'enfuir, des objets qui m'étoient aussi chers et aussi utiles. Je ne fus arrêté par aucune des personnes que je rencontrai sur ma route. Je mangeai, chemin faisant, quelques dattes, moins occupé de ma nourriture que de ma propre sûreté. J'apperçus plusieurs villages derrière la forêt; mais sachant qu'ils étoient habités par des Maures, je me gardai bien d'y entrer. Je passai, pendant la nuit, tout près de deux autres, afin de ne pas m'égarer de la route que je devois suivre. Je rencontrai plusieurs Maures qui, me connoissant, ne m'arrêtèrent point, d'après la persuasion où ils étoient que je voyageois pour affaire particulière du roi. Le troisième jour, j'atteignis le territoire de *Féene*. On se figure aisément la joie que je dus éprouver d'avoir encore une fois recouvré ma liberté. Toute la région, depuis cet endroit jusqu'au *Biledulgerid*, s'appelle le désert de Sahara.

Le 17 septembre, au matin, je rencontrai un detachement de Maures à cheval, qui me demandèrent qui j'étois et dans quel endroit je me rendois. Je leur répondis que j'étois un

armurier du *Bildugerid* (1), qui cherchoit, par son travail, à gagner quelque chose dans ce pays. « Eh bien, vas à *Féene*, me dit l'un d'eux, tu trouveras de quoi t'occuper. Pour ne point t'égarer de ton chemin, il faut, à quelque distance d'ici, que tu prennes à droite. » Je les remerciai de cet avertissement, et enhardi par l'air d'intérêt qu'ils prenoient à moi, je leur demandai un peu de viande et de farine pour calmer les besoins de la faim que j'éprouvois. Ils m'engagèrent à aller dans le village voisin, en m'assurant que j'y trouverois de quoi manger.

Je ne tardai point à avoir atteint ce village qui s'appelloit *Jelly*, et qui étoit composé de cinquante huttes, construites de manière à pouvoir être facilement démontées. Comme

(1) J'avois vu de ces Maures à *Haoussa*. Quoique la couleur de mon visage ne fût pas aussi noire que celle du leur, il n'en étoit pas moins assez difficile de soutenir que je fusse un étranger, à cause du hâle et de la poussière qui me couvroit la figure et toutes les parties du corps; outre cela, j'avois les cheveux crépus et frisés comme ceux des autres armuriers. Ces ouvriers ont la liberté de voyager dans l'intérieur du pays pour raccommoder les fusils; mais ils n'y demeurent point habituellement. Comme ce n'étoit pas précisément le tems où ils avoient coutume de venir de la Barbarie, d'où ils n'arrivent pour l'ordinaire qu'au mois de novembre, je cherchai à m'excuser, en disant que le roi de *Haoussa*, n'avoit pas voulu me laisser partir, à cause de la guerre qui étoit survenue entre lui et le souverain de *Nyangara*.

cet

cet endroit est peu éloigné du *Niger*, qui se déborde dans la saison des pluies, les habitans se retirent chaque année, pendant deux mois, dans les montagnes à quelque distance de-là. Après m'être rassasié de viande de tortue et de farine, je continuai ma route. J'eus des chemins si difficiles et si pénibles, jusqu'à mon arrivée au pied de ces montagnes, que je m'y enfonçai quelquefois jusqu'aux genoux. Quoiqu'elles soient extrêmement arides, et qu'on ne voye par-tout que sable et rochers, elles sont cependant habitées dans la partie de l'Est. Je m'arrêtai dans un de ces villages. Les habitans s'occupent à y ramasser du sel qu'ils vont ensuite vendre à *Féene* et à *Sille*. Tout pauvres qu'ils étoient, ils partagèrent néanmoins avec moi le peu de farine qu'ils avoient, et m'offrirent un très-bon gîte.

Le 18, j'atteignis, dans une plaine très-fertile, à une lieue du *Niger*, le joli village de *Pygôhsity*, composé d'une centaine de huttes, et habité par les naturels du pays, et par des Arabes. Le chef de cet endroit, appellé *Janhaty*, m'accueillit avec un air d'amitié. Il n'eut pas plutôt appris que j'étois armurier, qu'il me pria de mettre ses armes en état. N'ayant point d'outils, je me trouvai dans le plus grand embarras. Je n'eus d'autre

moyen pour en sortir, que de lui dire, du plus grand sang-froid, que l'on m'avoit volé tous mes instrumens, et que je ne savois plus comment faire pour m'en procurer d'autres. Il me témoigna toute la peine que cette nouvelle lui causoit. Comme il vouloit cependant avoir une arme qui pût lui servir, il fut me chercher un vieux coûteau, un petit marteau et une paire de tenailles, en me priant d'essayer si je ne pourrois point tirer parti de toutes ces choses. Je fus assez heureux pour réussir dans mon essai. Je n'eus donc plus à craindre de ne point passer pour armurier; mais il se présentoit une autre difficulté qui pouvoit faire penser au premier venu que je n'étois point ce que je disois : c'étoit celle de m'exprimer dans la langue du pays. J'en entendois bien un très-grand nombre de mots; mais il m'étoit impossible d'en articuler aucun. Les armuriers qui ont l'habitude d'y venir, parlent très-bien cette langue, par la raison qu'elle est usitée dans presque tous les cantons où ils voyagent : c'est le *Mougrarois*, qui se parle jusques dans la Barbarie. A *Haoussa*, c'est le *Somathalois*. Comme il falloit cependant sortir de ce mauvais pas, je fis semblant d'avoir, en général, la plus grande difficulté à m'exprimer; et cet expédient me réussit. Je séjournai deux jours dans

cet endroit, et je réparai quelques fusils du mieux qu'il me fut possible avec mes mauvais outils. Voyant que je ne demandois rien pour le prix de mon travail, on me fit présent d'un morceau de fil d'archal, d'une pince de fer, et d'un marteau.

Le 20, je me remis en route, et ne rencontrai que quelques huttes isolées et plusieurs villages. Dans le dernier, à deux lieues avant d'arriver à la ville de *Féene*, je fus arrêté par des Maures et conduit pardevant le *Janhaty*. Il parut très-surpris qu'en ma qualité d'armurier, je n'entendisse point la langue du pays Je lui dis que c'étoit le premier voyage que j'y faisois, et il s'en tint à l'excuse que je lui donnai; mais il fut frappé de la couleur de mon visage, quoiqu'il fut couvert de poussière et de barbe. Il ne me fit aucune autre question; il se contenta de me garder chez lui, pendant la nuit, et d'instruire, le lendemain, le roi de mon arrivée. Ce prince fit répondre qu'il n'avoit qu'à me garder chez lui, s'il avoit de l'ouvrage à me donner, en lui enjoignant de pourvoir à tous mes besoins. Le *Janhaty* exécuta l'ordre du prince. M'ayant conduit dans une hutte en bois, qui devoit me servir d'atelier, il m'y fit apporter les armes qui avoient besoin d'être réparées, et ins-

truisit tout le voisinage de mon arrivée. On ne me laissa manquer de rien pour ma nourriture; mais je fus obligé de travailler avec la plus grande activité, pour suffire à la réparation des armes qui m'arrivèrent de toutes parts.

Mon hôte m'ayant demandé un matin pourquoi je n'allois point au temple pour y faire ma prière, je lui répondis que j'y aurois été avec plaisir, si j'avois eu moins à faire; que j'étois prêt à l'y accompagner, s'il vouloit me le permettre. Ayant mis mon manteau sur mes épaules, je le suivis et me composai de manière à faire croire à tous les assistans que je professois la même religion qu'eux. Il me fut d'autant plus facile de me conformer à toutes leurs cérémonies que je les avois déjà vu faire à *Haoussa*, et que je les y avois pratiquées moi-même. Au reste, il s'en faut qu'on soit ici bigot, ainsi qu'on l'est chez la plupart des Chrétiens de l'Europe; mais on regarde comme un homme religieux celui qui visite soigneusement les temples et qui remplit tous les devoirs de la prière. J'ai encore remarqué que les Maures s'y présentoient la pipe à la bouche, sans que personne leur en fit aucun reproche.

Il y avoit déjà un mois que j'étois dans

cette ville, et je ne m'y étois occupé que de mon travail; mais du moment que je parus chaque jour au temple, tout le monde me connut, et je fus surchargé d'ouvrage. Plusieurs marchands m'envoyèrent des fusils et des épées à raccommoder, et à nettoyer. J'en fus très-bien payé. Au bout de trois mois, je me trouvai avoir ramassé des provisions pour un an, ainsi que plusieurs habillemens pour mon usage; car mon hôte avoit raconté partout que j'avois été attaqué en route, et dépouillé de tout ce que je possédois. L'éloge que les Maures avoient fait de mon travail et de ma conduite calme et tranquille, attira sur moi l'attention du roi. Il fit venir mon hôte, et le questionna pour savoir comment je travaillois, et de quelle manière je me comportois; celui-ci ayant dit de moi le plus grand bien, ce prince me manda auprès de lui; et lorsqu'il m'eût donné son fusil et son épée, pour les mettre en état, il me demanda comment je me plaisois dans son royaume, et si j'y reviendrois encore à l'avenir. Après lui avoir répondu de la manière la plus propre à me mériter ses bonnes graces, je lui promis d'y fixer ma demeure, si j'y trouvois assez d'ouvrage pour m'occuper. Cette réponse parut lui faire le plus grand plaisir,

et il me congédia, en m'assurant de sa protection.

Comme l'hôte chez lequel j'étois établi, étoit un homme fort tranquille, je restai chez lui. Le tems où je ne travaillois point, je le passois dans ma hutte à m'entretenir avec l'esclave qui m'avoit été donné pour me servir, afin de me fortifier dans la connoissance de la langue du pays. Desirant lier connoissance avec les personnes qui m'avoient fait des présens, je priai mon excellent hôte de me mener chez elles, pour leur en témoigner ma reconnoissance. Il me conduisit d'abord chez un marchand appelé *Soomo*, de qui j'avois reçu un manteau qui avoit servi, mais qui étoit encore très-bon. Cet homme m'accueillit avec un air d'amitié et de bonté, et me fit apporter aussitôt un melon et une jatte de lait de chévre; il y ajouta le cadeau d'une petite scie et d'un ciseau, en me promettant de faire pour moi tout ce qui seroit en son pouvoir. Un autre me fit présent d'un couteau, d'une certaine quantité de clous et d'une pièce d'étoffe pour me faire un turban. Quand j'eus nétoyé les armes du roi, je fis pour mon hôte un petit secrétaire, une petite caisse et un berceau d'enfant, qui me valurent l'approbation générale et qui attirérent chez moi un très-

grand nombre de personnes pour me commander différens ouvrages qu'il me fut impossible de leur promettre, d'après l'intention où j'étois de ne point tarder à repartir pour continuer mon voyage. Ce n'étoit pas une chose très facile, attendu que, pour aller gagner les confins du *Bildelgerid*, il falloit traverser de vastes déserts où l'on rencontre des hommes qui ne vivoient que de pillage. J'aurois bien pu prendre ma direction vers l'Est; mais je courois risque, si je venois à être pris pour un chrétien, d'y essuyer les plus mauvais traitemens.

Il y avoit déjà six mois que j'étois à *Féene*, sans qu'il se présentât une seule caravane avec laquelle je pusse me mettre en route. On étoit très-inquiet sur le sort d'une, très-considérable, qui devoit arriver de *Tunis* pour aller à *Tombucto*; car tous les ans, dans cette saison, elle étoit déjà passée; ce qui faisoit croire à tout le monde qu'elle avoit été attaquée en route et dispersée. Mon hôte me conseilla donc de profiter du départ d'une petite caravane qui devoit se rendre dans cette dernière ville, attendu qu'il étoit incertain que la grande arrivât encore à tems pour entreprendre ce voyage. Il m'offrit de me recommander à son frère qui y demeuroit. Il me donna pour cela

un petit morceau de toile, sur lequel il lui avoit écrit quelques lignes, pour l'engager à me recevoir. Je pris donc congé de mes bienfaiteurs; et après avoir reçu leurs adieux, ainsi que les nouvelles provisions qu'ils me donnèrent pour mon voyage, je me remis en route, le 7 avril.

CHAPITRE VI.

Description de la ville et de la province de Fèene. *Erreur de* Mungo-Park, *sur la position de cette ville. L'auteur la quitte, et s'avance vers* Nahga *où il s'embarque pour se rendre à* Sille, *en passant par* Metatah *et* Parasiet. *Description de cette ville. Départ de l'auteur avec une caravane. Après avoir traversé les villages de* Muta, *de* Saatata, *le mont* Sanoho (*ou le mont d'Or*). *Il s'avance vers les confins du royaume de* Nytokka, *dans le canton des* Siegmartons, *peuplade indépendante qui habite dans des cavernes. Description de déserts remplis de sable. Cette caravane arrive chez des* Arabes, *qui demeurent dans des huttes, et delà, chez les braves* Muhojades, *nation belliqueuse et hospitalière. Elle est attaquée par les* Carcatères *qu'elle parvient à repousser, sans avoir fait aucune perte. Remarques sur cette nation. Cette caravane rencontre sur sa route des montagnes et des déserts, et arrive, le premier jour de juin, dans un village du royaume de* Watometh, *où elle séjourne. Elle traverse ensuite une chaîne de montagnes, et court les plus grands dangers, en passant à la nage la rivière de* Sampi, *dont les eaux étoient débordées. Après avoir marché dans des plaines de sable, elle atteint la frontière du royaume de* Tamohata, *ou* Targa. *Attaquée par une bande de Maures, elle perd deux hommes et un chameau, et arrive enfin aux pieds des montagnes qui avoisinent le désert de* Sahara.

Je m'entretiendrai avec détail, dans la suite, des nations que l'on rencontre dans le désert de *Sahara*, depuis *Feene* jusques sur les confins du *Biledulgerid*, parce que plusieurs d'entr'elles demeurent dans ce désert. Je me bornerai à ne parler ici que de la ville et des états de la province de *Féene* (1).

Cette ville est située sur une hauteur stérile qui, dans la saison des pluies, c'est-à-dire aux mois de juin et de juillet, est entièrement environnée d'eau, de manière qu'à la distance d'une demi-lieue on ne peut en approcher. Ceux qui ont besoin d'en sortir pour affaires pressantes, se servent d'un cheval ou d'un chameau, et courent presque toujours risque de se noyer. Elle a deux lieues de circonférence et est fort bien bâtie, eu égard à la manière dont on construit dans ce pays. On y voit quatre grandes rues qui se croisent et qui, dans l'endroit de leur jonction, forment une place de marché où l'on trouve toutes sortes de marchandises d'Afrique et d'Europe, qui y sont apportées par des caravanes;

(1) *Mungo-Park* s'est trompé, en plaçant cette ville derrière *Haoussa*, et celle de *Sille*, à deux journées de chemin plus loin. Elle en est à trois grandes journées de marche. On peut y aller par eau ou par terre.

telles que des miroirs, des boutons, des aiguilles, des jouets de Nuremberg, de la clincaillerie, etc., qui se paient en argent comptant ou en or.

Le château, qui se trouve situé à l'Ouest, est entouré d'un mur qui, d'un côté, tient à celui de la ville. Ces murs sont en pierres brutes et en cailloux; et les maisons, dont quelques-unes ont deux étages, sont, pour la plupart, construites en paille, en feuilles, en bois et en argile. On en compte environ trois cents, et à-peu-près mille huttes. La ville est partagée en deux; la partie où sont les maisons, et qui s'étend de l'Est au Sud, s'appelle *Konko horrob jamgala*, c'est-à-dire, la place de la colline de la liberté, ou la ville libre. Elle est habitée par des marchands, des prêtres et par les plus distingués de l'endroit. L'autre partie, qui va de l'Ouest au Nord, se nomme *Hiny daho konko*, c'est-à-dire, la colline du pays noir. Cette dénomination lui vient probablement de ce que les huttes, en grande partie habitées par des Arabes et par des Maures pauvres, sont bâties sur un terrein noir. On y compte quatre-vingt temples publics ou mosquées, sans parler de plusieurs chapelles particulières qui se trouvent dans les maisons des principaux de la ville.

J'y trouvai, chose que je n'avois rencontrée depuis long-tems, huit belles fontaines publiques. Elles étoient, pour la plupart, revêtues d'un mur en cailloux. On descendoit jusqu'à l'eau par un escalier tournant. Cette eau ne vient point de source, mais de celle qui tombe dans la saison des pluies et dont on remplit ces fontaines qui sont alimentées pendant le reste de l'année, par des aqueducs qui vont jusqu'au Niger. Ces fontaines sont closes et confiées à la surveillance d'un, ou de plusieurs inspecteurs de marque, qui ont sous eux d'autres personnes chargées de les ouvrir et de les fermer. Elles sont toujours fermées pendant la nuit, et on ne les ouvre que pour les caravanes qui arrivent et qui ont besoin d'eau pour elles et pour leurs bêtes de somme. Dans les incendies, on ne se sert point d'eau, mais seulement de sable. En général, les maisons sont séparées les unes des autres. Par ce moyen, le feu ne peut s'y communiquer aussi vite, sur-tout lorsqu'on a l'attention d'abattre sur-le-champ les maisons voisines. Le roi ne réside dans cette ville que pendant quatre mois de l'année; le reste du tems, il le passe à *Sille* ou dans d'autres villes, et quelquefois même dans les camps.

Les Arabes s'occupent de la culture des terres,

le quoique le sol soit couvert de sable, ils n'en récoltent pas moins beaucoup d'excellens fruits, tant par les soins qu'ils donnent à la culture, que par le débordement des rivières qui fertilisent les terres. On cultive des limons, des courges, de l'orge, du maïs. On y récolte quelques dattes, du tamarin et un peu de prunes. Les arbres fruitiers viennent mal dans ce canton; ce qu'il faut attribuer probablement à la trop grande humidité, occasionnée par le débordement des eaux. C'est aussi pour cette raison qu'on en plante rarement ; d'autant plus que ces fruits sont moissonnés par des voleurs qui ne manquent point d'en faire la première récolte. On voit dans la ville différens fabricans et ouvriers, tels que des Forgerons, des Potiers, des Tisserands, des Menuisiers, des Tailleurs de pierre, etc.

Le 7 avril, lorsque je quittai cette ville, le *Janhaty* me donna deux Maures pour m'escorter, et des provisions pour deux jours. Nous nous avançâmes vers *Nahga*, pour voir s'il n'y avoit point de navire qui partit pour *Metatah*. Nous attendîmes jusqu'à midi, et fûmes assez heureux pour trouver un petit bateau qui nous reçut avec deux marchands voyageurs qui alloient à *Tombucto*. Nous remontâmes le fleuve et arrivâmes pendant la

nuit devant *Metatah*. Entre ce village et *Prasiet*, le Niger reçoit l'*Aqutra*, ou la rivière grise, qui vient du Nord. Dans l'endroit où nous débarquâmes, ce fleuve étoit aussi large que le Rhin dans les environs de Cologne. Mes compagnons continuèrent leur route par terre. Je traversai avec ces marchands *Metatah* et *Prasiet*, qui ne sont, à proprement dire, que des caravanserails où descendent les caravanes et les bateliers. Nous y vîmes plusieurs magasins dans lesquels retiroient leurs marchandises les équipages qui vouloient passer la nuit dans cet endroit; et quand ils repartoient, on transportoit de nouveau ces mêmes marchandises sur des petits canots qui sont employés pour cet usage.

Chaque batelier paye, pour les frais de garde de sa cargaison, soixante zimpo par nuit, et il peut être assuré qu'il n'en sera rien distrait. On ne débarque ces marchandises que pour empêcher qu'elles ne soient pillées par des voleurs, qui rodent ça et là sur le Niger, et qui se glissent furtivement dans les bateaux qu'il leur arrive même d'attaquer et d'enlever, quand l'équipage qui les garde, n'est point de force à leur résister. Beaucoup de bateliers, lorsqu'ils ont une

cargaison considérable, accueillent gratuitement des voyageurs, parce qu'ils espèrent en recevoir du secours dans le cas où leurs canots seroient attaqués par des voleurs. Ce fut de cette manière que nous fîmes le trajet de *Prasiet* à *Sille*, où nous abordâmes dans la matinée du 11 avril.

Nous fûmes accueillis par quatre Maures qui nous conduisirent par devant le *Janhaty*, qui nous examina. Les marchands qui m'accompagnoient, se firent délivrer un passeport, qui leur coûta à chacun trente zimpo, et ils continuèrent leur route. Ayant dit que j'étois un armurier qui vouloit voir le négociant *Soota*, pour lequel j'avois des commissions, deux Maures eurent ordre de m'y accompagner. Aussi-tôt que je lui eus montré le morceau de toile que j'avois emporté pour me servir de recommandation : « Je garde chez moi, dit-il aux Maures, » l'étranger que mon frère m'a recommandé. » J'irai voir le Janhaty pour lui parler à ce » sujet. » Les Maures ayant demandé quarante zimpo pour la peine de m'avoir accompagné, le négociant les leur compta, et ils se retirèrent. Il me montra derrière sa maison une hutte qui devoit me servir d'asile, et promit de m'y loger et de me nourrir,

tout le tems que je resterois chez lui. Lorsque je lui eus dit que je profiterois avec plaisir de quelque caravane pour retourner dans mes foyers, il me donna sa parole de s'occuper de ce qui pourroit remplir mes vues de la manière la plus avantageuse. Je réparai ses armes ; et quand il vit mon ouvrage, il me recommanda à une autre personne de ses amis. J'eus fort peu d'occupations dans cet endroit, par la raison qu'il n'y avoit que quelques mois qu'il y étoit venu des armuriers qui avoient raccommodé toutes les armes. Désirant ne point rester oisif, je fis pour l'hôte bienveillant qui m'avoit accueilli, plusieurs meubles, quelques boëtes, une table, et d'autres choses semblables. J'accompagnai cet ami dans toutes les maisons où il alloit : ce qui me procura la connoissance de beaucoup de personnes, et entr'autres de plusieurs marchands.

Le premier mai, arriva de Nubie, avec un riche chargement, une caravane qui alloit à Tunis. Elle étoit composée de quatre-vingt-dix hommes, et de quarante chameaux. Mon ami fut aussitôt trouver le *Mausotufa*, c'est-à-dire le chef de cette caravane, pour savoir s'il vouloit me prendre avec lui, et avoir soin de moi. Ce chef vint me trouver le

le jour même pour traiter et savoir combien je voulois lui payer pour ce voyage. Comme je n'avois encore rien déboursé avec les caravanes que j'avois suivies, je lui répondis qu'il pouvoit fixer lui-même le prix qu'il désireroit. Après avoir réfléchi un instant, il me dit qu'il m'emmèneroit gratis, pourvu que je fusse bien armé, afin de pouvoir défendre la caravane en cas d'attaque. Je le lui promis; mais ne sachant comment faire pour me procurer un fusil, de la poudre, du plomb et une épée, à cause de l'extrême chèreté de tous ces objets, je me trouvai dans le plus grand embarras. Mon hôte, pour me tirer de l'inquiétude où il me voyoit, me demanda quel étoit mon avoir, en me disant qu'il vouloit lui-même m'acheter des vivres et des armes. Je lui montrai seulement ce que je possédois en zimpo, sans parler des florins qui me restoient encore. Quand il eut compté ces zimpo, il me dit qu'il s'en falloit de beaucoup que cela fût suffisant pour faire mes emplettes. Mon embarras devint alors encore plus grand; mais je ne tardai pas à éprouver la joie la plus vive quand je le vis au bout de quelques minutes m'apporter un fusil et un sabre, en me disant qu'il vouloit me prêter ces armes; qu'il augu-

roit assez bien de mon honnêteté, pour croire que je les lui rendrois l'année suivante, quand je viendrois faire ma tournée dans ce canton. Moyennant la moitié de mon avoir, c'est-à-dire, pour trois cens zimpo, il m'acheta de la farine, de la viande sèche, de la poudre et du plomb. Il me donna en outre d'excellens conseils sur la manière dont je devois me comporter en route.

La ville de *Sille* ou *Silla* dépend aussi du roi de *Féene*; c'est le second endroit où il fait sa résidence. Elle est située à peu de distance du *Niger*, et plus grande que *Féene*, mais pas aussi bien bâtie, à beaucoup près. On n'y remarque que deux grandes rues, et une seule de traverse. On voit ça et là des maisons et des huttes pêle mêle, les unes à côté des autres, et construites d'une manière très-irrégulière. Dans la rue de traverse est un canal qui reçoit les eaux du Niger, et qui en fournit la quantité nécessaire pour les besoins des habitans. A peine compte-t-on cent maisons bâties en pierres, par la difficulté de se procurer des matériaux, qu'il faut aller chercher fort loin; mais on y voit beaucoup de huttes, et il me seroit difficile d'en fixer le nombre. Elles sont en bois de palmier, et recouvertes des feuilles du même arbre. Les

mosquées et les temples, dont on compte environ une centaine, sont tous construits en branches de palmier entrelacées les unes dans les autres, couverts en feuilles. Quoique mon hôte fût très-pieux, et qu'il visitât tous les jours plusieurs fois les mosquées, il ne me fit cependant aucune question sur ma religion, et ne me parla jamais de l'y accompagner. Il n'y a que la mosquée du château du roi qui soit bâtie en pierres et en briques que des caravanes vont chercher à grands frais sur la côte occidentale de l'Afrique. Chaque brique revient à près d'un écu.

Le château est très-bien et très-solidement bâti en pierres de roche et en cailloux; le côté du Nord et de l'Ouest est entouré de murs. Il est passablement grand, et gardé par trois cents cavaliers Maures, et par autant d'hommes d'infanterie, qui sont des naturels du pays.

Le commerce qui se fait dans cette ville est considérable. On y trouve des manufactures de toiles de lin et de coton. Chaque marchand est obligé de payer pour les marchandises qu'il vend un droit de dix pour cent. La place du marché est assez spacieuse: elle est tellement remplie de monde le jour de foire qu'on a la plus grande peine à y

aborder. Cette ville est habitée par des Maures, des Arabes, des naturels du pays et des Juifs. Ces derniers ne sont guères plus considérés que les esclaves, et ils sont assujétis aux travaux les plus durs par les Arabes qui les emploient. Chacun de ces Arabes a jusqu'à dix et vingt esclaves Nègres chargés des travaux domestiques, et de tout ce qui a rapport à la culture des terres. Les Mahométans, contre lesquels on ne cesse de crier, traitent ces Nègres avec beaucoup plus d'humanité que ne le font les habitans des colonies. On ne voit point dans ce pays de chrétiens condamnés à l'état d'esclaves; mais ils y sont souverainement méprisés, et l'on n'exerce point envers eux les devoirs de l'hospitalité.

Dans la matinée du 3 mai, je me mis en marche avec la caravane, et je quittai la ville. Nous prîmes notre direction vers le Nord, et marchâmes très-lentement, à cause de la chaleur excessive qu'il faisoit, et de la charge énorme de nos chameaux. Malgré le beau chemin, il nous fut impossible de faire plus de cinq milles. Nous traversâmes le village de *Muta*; et après avoir passé une montagne qui pouvoit avoir deux lieues, nous arrivâmes au village de *Saatata*, où

PAGINATION INCORRECT

nous fîmes halte pour coucher. Dans notre marche du 4, nous traversâmes trois villages situés dans une contrée sablonneuse, et fûmes passer la nuit dans un *Khan*, situé au pied du mont *Sanoho*, ou Mont d'Or. Nous payâmes dix zimpo par tête pour notre souper, qui consista en chair de loup, que je trouvai fort bonne.

Le 5, nous montâmes, non sans peine, le Mont d'Or qui, dans cette partie, est absolument stérile, et rempli de rochers et de sable. On m'a raconté qu'on avoit autrefois fouillé cette montagne pour en tirer l'or qu'elle renferme; mais que le roi de *Bambara*, en perdant les villes de *Féene* et de *Sille*, avoit laissé encombrer cette mine. Nous fûmes, pendant trois jours, engagés dans ce passage, ne cessant de monter et de descendre. Le second jour, nous rencontrâmes auprès d'un puits qui étoit fermé et dont l'eau étoit reçue dans une fosse voisine, vingt-deux Arabes qui y abreuvoient leurs chèvres. Si nous n'eussions point été en force, nous aurions été infailliblement attaqués et pillés. Nous déchargeâmes nos chameaux, et quand ils eurent bu et mangé, nous les fîmes ranger en cercle autour de nous et de nos marchandises, et nous pla-

çâmes à une soixantaine de pas de notre camp plusieurs hommes en sentinelle pour empêcher que nous ne fussions attaqués à l'improviste.

Dans la matinée du 7, nous rencontrâmes quelques huttes habitées par des Arabes, et qui dépendoient du royaume de *Nyttoka* (1). Nous fîmes halte pendant un jour dans cet endroit, et nous nous procurâmes du fourage pour nos bêtes de somme, moyennant des vivres que nous donnâmes en échange. Le 9 mai, nous traversâmes le *Gatta-Wahara*, c'est-à-dire, le désert du Lion, qui peut avoir pour six journées de marche dans sa longueur, et deux dans sa largeur. Nous y rencontrâmes le *Doratha-See*, ou le lac pauvre, ainsi nommé, selon toute apparence, à cause de la rareté de l'eau, et parce qu'en effet on n'y en trouve guères que dans la saison des pluies.

Quand nous eûmes dîné, quelques-uns de nos compagnons tirèrent du sable de ce

(1) J'ignore si ce royaume est le même que celui qui se trouve désigné sur la carte, par le nom de *Gouber*. Il est gouverné par un prince pauvre, qui ne se procure les choses dont il a besoin, que par la vente des esclaves et des pelleteries dont il fait commerce avec ses voisins. Ce pays n'est, à proprement dire, qu'un désert. Il a tout au plus dix à douze mille de long, sur quatre milles ou environ de large.

lac, où, depuis six mois peut-être, il n'y avoit pas eu d'eau, plusieurs gros coquillages que nous fîmes rôtir aussi-tôt, et que nous mangeâmes avec le plus grand plaisir pour notre dessert. En quittant ce lac, nous trouvâmes une peuplade qui habite les montagnes dans des cavernes qui lui servent de demeure. Elle porte le nom de *Siegmarton*, et n'a ni roi, ni chef. Elle vit indépendante, et quoiqu'elle n'ait point de loix, il n'en existe pas moins beaucoup d'harmonie entre tous ceux qui la composent. Elle fournit de très-bons soldats. Quand les peuplades voisines sont en guerre, la plupart de ces *Siegmartons* vont prendre du service chez celle qui les paye et les nourrit le mieux; et c'est avec le plus grand courage qu'ils défendent la cause de la nation à laquelle ils se sont attachés. Moyennant de fortes rétributions, ils escortent les caravanes pendant plusieurs jours de marche. Quelquefois ils les attaquent, et leur enlèvent leurs bestiaux et leurs marchandises.

A partir de cet endroit, commence un grand désert qui a pour six journées de marche, et dans lequel on ne voit que des montagnes de sable qui s'élèvent comme autant de rochers. Il y a plusieurs exemples que le

vent du Nord ou de l'Ouest étant venu à souffler, des caravanes entières se sont trouvées couvertes et enterrées sous le sable. On voit de tems en tems dans ce désert, et au milieu de ces montagnes de sable, des huttes habitées par des Arabes qui sont très-pauvres. Le 13, nous fîmes une halte d'un jour chez une horde de ces Arabes, composée d'environ deux cents personnes. Ils nous accueillirent assez bien, et cherchèrent à lire sur notre visage et dans nos gestes, tout ce que nous pouvions desirer. Ils furent à trois lieues delà nous chercher du bois pour faire rôtir une chèvre que nous tuâmes dans cet endroit, et ils ne nous quittèrent point un instant. Nous leur payâmes ces attentions avec quelques centaines de zimpo, et en leur abandonnant les restes de la chèvre et des autres viandes que nous avions fait cuire.

Le 14, vers le déclin du jour, nous nous remîmes en marche avec vingt hommes de ces Arabes, que nous prîmes pour nous escorter et pour servir d'éclaireurs à la caravane, afin qu'elle ne fût point attaquée à l'improviste. Nous rencontrâmes bien des fontaines à chaque journée de marche; mais il faisoit si chaud qu'elles étoient presque toutes à sec. De ce moment, nous ne vîmes plus de

huttes; mais, de distance en distance, des Maures et des Arabes qui rôdoient autour de nous, sans oser cependant approcher, quand ils virent que nous leur étions supérieurs en force et bien armés.

Le 19 au matin, nous rencontrâmes une horde de *Muhojades*. Le canton occupé par cette nation forte et belliqueuse, peut avoir une étendue de cinquante milles de long. Elle fait profiter des terrains fertiles qui se trouvent dans ces plaines de sable, pour y cultiver des courges et du mil. On y voit aussi des chèvres qu'elle se procure par le moyen des échanges qu'elle fait avec ses voisins. On peut la mettre au nombre des habitans les plus honnêtes que l'on rencontre dans ce désert. Elle ne peut souffrir les Maures avec lesquels elle est continuellement en guerre. A peine fûmes-nous arrivés, que nous vîmes accourir à notre rencontre plusieurs hommes très-forts, qui se mirent les uns à décharger nos marchandises, d'autres à abreuver nos bêtes de somme, et à leur procurer du fourrage, en nous offrant pour nous des nattes et de l'eau, que je trouvai excellente. Ce fut un grand bonheur pour moi d'avoir encore une provision de vivres; car il ne faut pas songer à en trouver dans ce désert. Les habitans eux-mêmes

sont très-pauvres, et ils en sont réduits souvent à se nourrir de très-mauvaises racines, d'écorces d'arbres encore tendres et d'autres choses de ce genre.

Vers le soir, nous nous remîmes en route, en continuant notre direction vers le Nord. Nous arrivâmes le lendemain dans un bourg composé de plus de cinq cents huttes; c'étoit le lieu de la résidence du chef des *Muhojades*. Nous fûmes obligés de payer dix zimpo par personne. Dans l'après-midi, nous rencontrâmes de nouveau une grande montagne de sable, près de laquelle nous fûmes attaqués par une bande de *carcatères* (1), à qui nous ne tardâmes point à donner la chasse sans avoir éprouvé la moindre perte.

Le soir, nous vînmes camper à peu de distance d'une fontaine, près de laquelle nous prîmes trois jeunes autruches qui nous firent un souper excellent. Nous eûmes une nuit affreuse. Il survint un violent orage, accompagné d'une bourasque qui nous fit croire à tous que nous touchions à notre dernier mo-

(1) Ils occupent au Nord-Ouest de ce désert, un canton qui peut avoir de vingt à vingt-quatre perches carrées. Je n'assurerai point, s'ils font partie des *Zuengiges* que l'on place sur la carte, absolument dans le même canton que celui qu'ils occupent. Les personnes de notre caravane les appelloient *Carcatères* et prétendoient qu'ils n'avoient point de chef.

ment. Le vent poussa sur nous une telle quantité de sable, que nous eussions fini par être ensevelis sous cette nuée de poussière, pour peu que cette tempête eût continué. Par bonheur, il soufflioit du Sud, et il ne fut pas à beaucoup près aussi violent qu'il l'est dans d'autres saisons, à ce que me dirent mes compagnons de voyage. Le matin, quand il fut question de partir, on décida qu'il falloit faire un détour, afin de n'avoir point en face le vent qui commençoit à souffler de nouveau avec impétuosité. Nous nous rendîmes tous à cet avis, et parvînmes à atteindre vers le soir la rivière de *Zooko*, qui étoit presque à sec. Nous étant arrêtés à quelque distance de-là, nous entrâmes dans le village de *Wohga*, où nous fîmes halte pendant un jour. Cette contrée peut avoir pour deux jours de marche dans sa longueur et pour une environ dans sa largeur. Elle est habitée par une petite nation que l'on appelle *Tahlates*, et qui s'occupe de la culture des terres. Ils n'ont de communication ni avec les Maures ni avec les Arabes. Ils vivent pour eux et jouissent du bonheur et de la plus parfaite tranquillité. Leur couleur est d'un brun rouge. Ils ont des cheveux crépus, sont petits de taille et gros, et vont tout nuds. Ils

exercent l'hospitalité envers les étrangers avec un plaisir qui donne une idée de la bonté de leur cœur. Ils nous cédèrent leurs huttes et passèrent la nuit en plein air. Le canton qu'ils habitent, est assez fertile par sa position le long du *Zooko*, et par le débordement de ses eaux dans la saison des pluies.

Le 23, nous quittâmes ce village et traversâmes cette rivière qui, dans cet endroit, fait un circuit en forme de faucille. Nous y trouvâmes beaucoup de moules et de tortues d'eau qui nous firent grand plaisir. Nous eûmes un tems charmant; le ciel étoit un peu couvert et le vent très frais. Le 24, après avoir traversé une grande montagne, nous fîmes rencontre d'une troupe de Maures qui ne nous attaquèrent point, mais à qui il fallut faire un présent, ainsi que cela se pratique avec la plupart de ces maraudeurs qui rôdent continuellement dans cette contrée. Vers le soir, nous atteignîmes une horde d'Arabes où nous nous arrêtâmes pour coucher.

Du 25 au 30, nous fîmes route dans un désert sablonneux, où nous vîmes quelques rochers de distance en distance. Notre position y devint assez triste; car n'ayant point trouvé une seule goutte d'eau dans les deux fontaines que nous rencontrâmes

sur notre chemin, nous fûmes tourmentés d'une soif dévorante, augmentée encore par la chaleur excessive qu'il faisoit. Nous nous flattions toujours de rencontrer la rivière dont j'ai déjà parlé; mais nous fûmes trompés dans nos espérances. Epuisés de besoins et de fatigue, nous atteignîmes, dans la soirée du 1.er juin, soixante-quatre huttes qui dépendoient du royaume de *Watometh* (1). Notre commandant demanda aux habitans qui s'étoient rassemblés autour de nous, si la caravane seroit en sûreté dans cet endroit et si elle pourroit y trouver du fourrage. Le chef de cette horde s'étant avancé, le questionna à son tour pour savoir s'il lui feroit un présent. Celui-ci lui promit d'en faire non-seulement à lui, mais encore à tous ses concitoyens, à qui nous n'avions nullement envie d'être à charge. Aussitôt ce même chef ordonna aux siens d'aller abreuver nos bêtes de somme, de leur apporter du fourrage et de décharger les marchandises. Tout cela se

(1) Suivant ce que me dirent mes compagnons de voyage, les habitans de cet état demeurèrent jadis dans la Barbarie; mais ayant refusé de payer le tribut qu'ils devoient au Bey de Tripoli, et ayant été opprimés par ce prince, qui appella à son secours des soldats étrangers, et qui fit mourir un grand nombre d'entr'eux; ceux qui purent s'échapper, se retirèrent au royaume de *Watometh*, dans une ville libre qui leur fut accordée.

fit avec le plus grand ordre; pour plus de sûreté, on déposa les marchandises dans plusieurs huttes, et on nous donna les places d'honneur dans celles où nous fûmes reçus. Quand nos animaux eurent mangé, nous pensâmes à notre tour à satisfaire les besoins pressans de la faim et sur-tout de la soif qui nous tourmentoit. Nous fûmes obligés de nous contenter d'une eau très-mauvaise qui nous fut apportée, et de prendre sur nos provisions de quoi faire notre souper. Il n'y eut que notre commandant à qui l'on donna de la farine et du lait.

Le lendemain, vingt de nos meilleurs tireurs furent à la chasse et nous rapportèrent quelques autruches et un loup que nous mangeâmes, deux heures après leur arrivée. Nous passâmes ce jour de repos dans la joie, et tout entiers aux plaisirs de l'amitié que nous témoignèrent nos hôtes. Vers midi, nous nous plaçâmes en ligne devant la hutte où nous fûmes passés en revue par le chef du village. Quand il nous eut compté tous, pour s'assurer du nombre des personnes qui composoient la caravane, notre commandant tira de sa valise la bourse dans laquelle étoient renfermés les zimpo, et lui en donna, pour chacun de nous, dix à partager entre les habitans du

village et trois en sus pour lui-même. Immédiatement après le partage, ils se rassemblèrent tous et allumèrent un feu de joie, autour duquel ils se mirent à danser de tout leur cœur. Notre commandant fut se coucher après avoir fait mettre quatre hommes en sentinelle et avoir soigneusement recommandé aux autres de se tenir prêts au premier coup de fusil qu'ils entendroient, afin de venir aussitôt se joindre à nous pour nous défendre ; mais nous passâmes une nuit fort tranquille, et le 3, à la pointe du jour, nous sortîmes du village.

A peine en fûmes-nous à cent pas, qu'il survint une pluie abondante, accompagnée d'un ouragan impétueux. Nous nous arrêtâmes pendant plus d'une demi-heure; mais cette bourasque ayant continué, nous revînmes sur nos pas et rentrâmes dans le village, ce qui fit grand plaisir aux habitans. Le 5, le vent se calma; mais comme la pluie, qui continuoit, pouvoit nous incommoder moins que le vent, nous nous remîmes en marche et traversâmes une chaîne de montagnes qui s'étend vers l'Ouest. Nous faillîmes périr en passant à la nage un bras de la rivière de *Sampi* dont les eaux étoient débordées. Nous couchâmes dans un petit

bois, et le lendemain, de grand matin, nous prîmes notre route à travers une plaine de sable. Quand nous eûmes dépassé quelques collines, nous ne tardâmes point à joindre la frontière du royaume de *Tomohata* ou *Targa*, habité par une nation sauvage et grossière, contre laquelle notre commandant nous avertit de nous tenir en garde.

Nous avions fait à peine une lieue, que nous vîmes accourir vers nous une troupe de Maures qui nous demandèrent un présent. Notre commandant, après les avoir écoutés avec patience, leur dit qu'il ne refusoit pas de leur payer un droit de passe ; mais que c'étoit au chef du village qu'il desiroit le remettre. Cette réponse donna de l'humeur à ces Maures, qui firent feu sur nous, tuèrent un de nos chameaux avec deux de leurs conducteurs, et se disposèrent à fondre sur le reste de la caravane. Nous fîmes également sur eux une décharge qui coûta la vie à plusieurs des leurs, sans cependant obliger le reste de la bande à se retirer. Après une troisième décharge qui leur tua beaucoup de monde, ils se décidèrent cependant à faire retraite, mais non à prendre la fuite. Nous étions à délibérer sur le parti que nous avions à suivre, quand accourut, à travers la plaine, une

une troupe d'Arabes qui avoit sa horde derrière une hauteur, à peu de distance de l'endroit où nous étions : leur arrivée obligea ces Maures de se retirer. Ces Arabes n'étoient couverts que de haillons, et ne ressembloient nullement à ceux de leur race que j'avois vus précédemment dans les royaumes dont j'ai déjà fait mention. Quand nous eûmes enterré dans le sable ceux des nôtres qui avoient péri dans cette action, nous dépeçâmes le chameau qu'on nous avoit également tué, et après en avoir chargé les morceaux sur d'autres bêtes de somme, ainsi que les marchandises qu'il portoit, nous prîmes la route du village où demeuroient ces Arabes qui étoient venus à notre secours. Ils nous dirent que ce n'étoit point à cause de nous qu'ils étoient accourus vers l'endroit où ils nous avoient joints; qu'en entendant le bruit des coups de fusil, ils s'étoient imaginés qu'on attaquoit une de leur caravane qui étoit allée chercher du sel, et dont ils attendoient le retour d'un moment à l'autre.

Ayant fait rôtir une partie de notre chameau, nous en régalâmes nos hôtes, qui nous donnèrent en retour du lait et de la farine. La contrée qui avoisine ce village, est d'une fertilité à laquelle on ne s'attend point. On y voit beau-

coup de dattiers, de pruniers, de bêtes sauvages et d'oiseaux de toute espèce; et si les habitans étoient plus actifs et plus laborieux, ce canton leur procureroit des avantages encore bien plus considérables. Ce fut là que je vis le *Flagy* ou Faucon, espèce d'Orfraie d'une grosseur particulière. Ayant fait plusieurs questions au chef de ce village, il m'apprit qu'à une journée de-là, demeuroit un roi qui étoit maître de plusieurs villages, et qui prétendoit l'être également de celui où nous étions; mais on n'y reconnoissoit point sa souveraineté, ainsi que dans ces autres villages; on lui payoit seulement un tribut, et c'étoient des Emirs qui y commandoient. Je fus curieux de connoître ce prince. M'étant rendu auprès de lui, je vis un homme d'un âge très-avancé, dont la figure annonçoit la bonté. Dès qu'il sut que nous avions été attaqués par les Maures, il fit rassembler aussitôt toute la horde, et envoya un détachement pour aller à la rencontre de la caravane qui devoit apporter du sel.

Notre chemin le plus direct eût été de nous avancer vers le Nord-Est; mais nous fûmes obligés de prendre du côté du Nord-Ouest, pour éviter une grande montagne de sable

en face de nous, et où nous craignions de rencontrer des voleurs. Le 8, nous fîmes route à travers une belle plaine, où se trouvoit situé le village que nous venions de quitter. Nous rencontrâmes, à notre droite et à notre gauche, près de trois cents huttes éparses çà et là; nous continuâmes de marcher jusqu'à la fin du jour, où nous arrivâmes à une autre horde habitée par des Arabes. Après quelques heures de repos, nous profitâmes du beau clair de lune qu'il faisoit pour avancer notre marche. Nous fûmes suivis par une bande de lions qui firent mine, à plusieurs reprises, de vouloir nous attaquer, et qui ne nous quittèrent qu'à la pointe du jour.

Le 9, dans la matinée, notre commandant me montra, dans le lointain, une haute montagne, en me disant qu'elle avoisinoit ma patrie, et que j'y serois rendu le lendemain. Je fus très-étonné d'entendre cet homme me parler ainsi, ne me rappellant point qu'à notre première entrevue, je lui avois dit que j'étois un armurier du *Biledulgerid*. Après avoir réfléchi quelque tems sur le parti que je devois prendre, une fois que nous aurions mis le pied dans ce pays, je me trouvai dans le plus grand embarras. Mes cheveux frisés, ma longue barbe et la couleur de mon corps,

bruni par le soleil autant que par la sueur et la poussière, tout cela me donnoit bien l'air d'un Africain, et me faisoit espérer que personne ne me prenant pour un chrétien, je pourrois voyager en sûreté dans ce pays; mais la grande pierre d'achoppement, c'étoit la langue de ce même pays, que je ne parlois point, et dont je n'étois pas même en état de comprendre deux mots de suite. Arrivés au *Biledulgerid*, mes compagnons de voyage n'eussent point tardé à dire que j'étois un imposteur. Je formai donc la résolution de les quitter à la première occasion qui se présenteroit et de faire route tout seul, ou plutôt de voyager avec quelqu'autre caravane, si j'en rencontrois. D'après cela, je m'informai à plusieurs conducteurs de chameaux, de la manière d'être des nations voisines; mais il me fut impossible de rien apprendre de certain. Les uns me les peignirent comme de bonnes gens, disposées à la bienveillance envers tout ce qui abordoit dans leurs pays; d'autres, au contraire, me dirent que c'étoit un peuple composé d'hommes cruels et qui dépouilloient tous ceux qu'ils rencontroient.

Nous passâmes la nuit dans un bois où nous fûmes visités par des Arabes et des *Zuenzigans* qui demeuroient à l'Ouest : ils nous

vendirent à fort bon marché, du lait et des melons, et se comportèrent envers nous d'une manière très-honnête. Mes compagnons de voyage me racontèrent que ces Zuenzigans étoient pauvres, mais d'une très-grande probité; qu'ils n'avoient point de demeure fixe; qu'ordinairement cependant ils habitoient une contrée qui étoit à l'Ouest. Ayant demandé à l'un de ces hommes si je serois bien reçu dans son pays, en supposant que j'y fusse pour raccommoder des armes, je vis qu'il n'entendoit point ma langue, et qu'il me montroit du doigt notre commandant, voulant me donner à comprendre que celui-ci entendant la sienne, je n'avois qu'à m'adresser à lui, pour le prier de nous servir d'interprète. Je changeai de plan pendant la nuit, et le 11, je me remis en route avec la caravane. Après une marche de six heures, nous atteignimes cette montagne limitrophe qui, du Nord à l'Ouest, forme une double chaine en forme de coude, et qui environne ce pays.

CHAPITRE VII.

Détails sur différens habitans que l'on rencontre dans le désert de Sahahara. *Arrivée de la caravane au village frontière de* Mathhy. *Eloges peu mérités donnés par* Mungo-Park *aux habitans de ces confins. Détails sur les habitans du* Biledulgerid, *sur ses productions et son commerce; sur les* Mosselmines, *leurs mœurs, leurs usages; sur le caractère et la religion de ces peuples. Arrivée de la caravane au village de* Naykakoh, *au bourg de* Hatynay, *et à la petite ville de* Euysach. *L'auteur y est attaqué de la fièvre et obligé de quitter la caravane. Il se retire dans un village tout près delà, chez un juif, pour attendre le moment de sa guérison. Il voyage ensuite à cheval avec quelques Maures, et traverse les états du prince* Akumba-Mahomet, *pour se rendre à* Tegorarin, *où il est vendu par ces Maures à un marchand d'esclaves, qui l'emploie en qualité de menuisier, et qui le conduit, avec quatre jeunes femmes esclaves à* Omozab, *où il le vend à un Mosselmines. Description de ce voyage et de la ville d'*Omozab. *Voyage à* Mezzabath. *Description de cette ville. L'auteur est acheté par un habitant de cette même ville, lequel le revend quatre mois après à un négociant de* Maroc, *où il est conduit par une caravane qui appartenoit à ce marchand.*

A PRÉSENT que j'ai donné la description du désert de *Sahara*, et que je me trouve sur les confins, je vais dire un mot sur les usages, les mœurs et les coutumes des habitans que l'on y rencontre.

Ce désert est habité par divers peuples qui diffèrent entr'eux, non-seulement dans leur idiome, mais encore dans leurs usages et leurs coutumes. Les principaux que l'on y remarque, sont les suivans : 1°. les Maures qui s'étendent depuis les royaumes de *Suez*, de *Fez* et de *Maroc*, jusqu'au *Niger*, et qui, en deçà du désert, occupent encore une certaine portion de terre sur la côte méridionale du *Biledulgerid*. Les Maures que l'on rencontre par delà le *Niger*, ne sont point considérés par ceux du désert, attendu qu'ils ont été chassés de cette contrée, ou qu'ils l'ont abandonnée de leur plein gré. Ils ont leurs chefs particuliers qui, pour l'ordinaire, sont choisis parmi les plus anciens, et que l'on appelle quelquefois *Emirs*. Ils ne marchent jamais, sans être armés de fusil et de sabre, et ne regardent point comme un crime d'attaquer les voyageurs, et de les piller. L'assassinat, qu'il soit commis sur un naturel du

pays ou sur un étranger, est puni de la peine de mort. 2°. Les Arabes, qui sont très-nombreux, et pour qui les Maures ne cessent d'être fort redoutables. Ils sont trop connus, pour que je croie devoir en parler ici plus longuement. 3°. Les *Mogranais*, qui forment une nation puissante et bonne. Ils font le commerce et s'occupent d'agriculture. On remarque aussi parmi eux quelques artisans. 4°. Les *Trasarts ;* ceux-ci sont foibles et d'une intelligence très-bornée. Ils font aussi le commerce avec les Français, les Anglais et les Espagnols à qui ils conduisent beaucoup d'esclaves qu'ils volent, ou qu'ils échangent dans d'autres pays. 5°. Les Juifs, qui sont dispersés ça et là. Ils font le commerce, ou remplissent les fonctions d'esclaves. On rencontre encore une vingtaine d'autres nations, dont je m'abstiendrai de parler, par la raison qu'elles sont peu nombreuses et peu importantes à connoître.

Toute la contrée qui avoisine le *Niger*, et qui est habitée par plusieurs petites peuplades, est extrêmement fertile, par la raison que ce fleuve, ainsi que le *Nil*, se déborde tous les ans, et répand sur les terres un engrais qui ne contribue pas peu à cette fertilité. Du côté du Nord, le pays est stérile et couvert

de sable. On rencontre de tems en tems des petites portions de terre qui forment comme autant d'isles au milieu des sables, et qui produisent des arbres et quelques plantes. Les Arabes ont grand soin de ne pas les laisser incultes. Les habitans de ces déserts aiment l'indépendance; mais la désunion qui régne presque toujours entr'eux, fait qu'on y trouve des rois. Il n'y a que les Arabes qui sachent la défendre, au prix de leur sang, et même de leur vie, quand on veut les en priver. Ils se choisissent des Emirs parmi les plus âgés de la nation; mais ces Emirs n'ont le droit de rien entreprendre, sans le consentement de ces vieillards ou d'un district. Les Maures sont naturellement paresseux. Ils ne s'occupent ni d'agriculture, ni du soin d'élever des bestiaux; ils vivent de pillage, ou bien quand ils ne sont point heureux dans ce métier, ils vont prendre du service chez les princes voisins.

Quant à la religion des Arabes, c'est la Mahométane qu'ils suivent. Il est impossible de dire qu'elle est celle que pratiquent les Maures, ainsi que plusieurs autres nations. Leurs dogmes et leurs rites, sont un mélange de mahométisme, de préceptes, et de cérémonies juives et payennes auquel on ne connoit rien : ce qui fait qu'ils sont tous aveuglément

superstitieux, et qu'ils se laissent conduire par des prêtres, dont l'ignorance est aussi crasse que la leur : toutes les opinions religieuses y sont tolérées. On est libre d'embrasser d'un jour à l'autre celle qui convient le mieux. La circoncision est presque générale : ce n'est ordinairement qu'au moment de la pleine Lune que cette cérémonie a lieu. Le jour de chaque semaine consacré au repos, est le vendredi; mais comme ce jour-là, il se tient des marchés dans la plupart des villes, on s'est conformé à la pratique des Juifs, et le jour de férie ne commence que le vendredi au soir. Aussitôt que le Soleil est couché, ceux qui veulent passer pour véritablement religieux, ne touchent plus d'argent, ne font aucun commerce, et s'abstiennent, en un mot, de toute espèce d'occupation servile. Les prêtres sont pauvres, et n'ont le droit de posséder, ni troupeau, ni fond de terres. Ils sont entretenus par leur commune ; ils font la quête, ainsi que cela se pratique dans les pays catholiques, afin de se procurer de quoi fournir à leur subsistance; ils sont tenus, pour cela, d'instruire les enfans. Ils s'occupent aussi à prédire l'avenir, à expliquer les pronostics. Il n'est permis, ni aux prêtres, ni aux vieillards de

battre un enfant. Ce droit n'appartient qu'aux plus âgés de sa famille, par ce qu'on prétend, que si un enfant étoit maltraité par eux, il perdroit de l'attachement qu'il leur doit. Comme les vieillards, à cause de leur foiblesse et de leur grand âge, aiment mieux rester tranquillement dans leurs huttes, que d'être à la suite des enfans pour observer ce qu'ils font, ceux-ci se permettent une infinité d'espiégleries que personne n'ose punir, excepté le vol pourtant, pour lequel tout le monde a la permission de les corriger, malgré que l'on dise que l'enfant n'a été sollicité à le commettre que par un mauvais génie, et non par un penchant intérieur qui l'a porté à cette mauvaise action. Le plus grand nombre des enfans Maures apprend à écrire. Les prêtres leur font copier des lettres, des mots, des sentences tirées ordinairement du Koran; et comme le papier est très-rare et fort cher, ils écrivent sur des feuilles d'ardoise.

Celles de ces nations qui n'ont point de roi, n'en sont pas moins soumises aux plus âgés des familles ou aux juges de leurs villages; avec cette différence cependant que dans les affaires importantes ou criminelles, on convoque les vieillards de plusieurs communes pour prononcer le jugement. Dans la plupart

même des endroits où il y a des rois, les vieillards y jouissent d'une telle considération que, lorsque le souverain condamne quelqu'un à mort, ils ont le droit de proposer tout ce qui peut adoucir cette peine, et fort souvent le plaisir de voir leur opinion prévaloir.

Dans la majeure partie du grand désert, l'hospitalité n'y est point exercée comme dans les autres pays adjacens. Tout voyageur qui a de l'argent, est obligé de payer sa dépense. Il n'y a que celui qui est pauvre et qui a été volé, que l'on traite gratuitement. La commune entretient ordinairement, tout près de la hutte du plus âgé ou du juge de l'endroit, deux autres huttes qui sont destinées, l'une pour les voyageurs, et l'autre pour leurs chevaux ou autres animaux. Chaque habitant du village porte dans certains tems chez le juge de la farine, du lait, de la viande, du miel, ou quelqu'autre chose semblable pour servir à la nourriture des voyageurs qui se présentent. Les habitans des huttes doivent d'abord offrir à ceux qui le désirent, du lait, et au défaut de lait, la quantité d'eau qui leur est nécessaire, et conduire ensuite ces voyageurs chez le juge, où il leur est permis de rester pendant 24

heures. Ceux qui n'ont point d'argent, sont assez mal reçus, et souvent même peu de tems après qu'ils sont arrivés on les congédie, en leur donnant cependant un guide pour les conduire jusqu'au village ou la hutte la plus proche. Quand on s'apperçoit qu'un voyageur a de l'argent, on lui donne à entendre qu'il est dans l'obligation de faire un présent au plus âgé de la commune, et quelquefois à la commune elle-même. S'il y consent, il trouve un excellent gîte, on le traite fort bien, et il n'y a sorte d'honnêtetés qu'on ne s'empresse de lui faire. Il peut confier en toute sureté à son hôte tous les effets qu'il peut avoir. On les garde avec soin; et ne fit-il point de présent, on les lui rend fidèlement, sans en avoir distrait la moindre chose.

Ce sont les hommes qui prennent le soin d'acheter et de se procurer les provisions dont ils ont besoin pour leur ménage. Les femmes préparent les alimens, et quand elles n'ont point d'esclaves, ce sont elles qui vont traire les chèvres et les brebis, qui les nourrissent et qui les mènent aux pâturages. Le grand repas chez eux, c'est le souper, par la raison que c'est le moment où tout le monde est rassemblé. Celui qui cultive la

terre, commence son travail au lever du soleil, et ne le quitte que lorsqu'il est couché. Quand la saison le permet, les hommes vont tous les jours à la chasse, ou bien ils s'occupent de commerce, et quelquefois de voler par-tout où ils peuvent. On trouve chez ces nations des potiers, des forgerons, des tisserands et des ouvriers qui travaillent la soie. Le vêtement de ces peuples consiste en de mauvais habits ou des manteaux qui sont plus longs ou plus courts, et garnis d'une ganse large ou étroite, suivant la richesse ou le rang de celui qui en est revêtu. Ils ont un turban pour coëffure, et pour chaussure, une courroie qu'ils croisent autour de leurs pieds; beaucoup de femmes frisent leurs cheveux.

Jamais un homme ne paroît en société avec sa femme. Les deux sexes ont leur cotterie particulière. Les jours de fête où il y a des réjouissances, des jeux et des danses, les femmes n'ont la permission d'y paroître qu'après le coucher du soleil. Il n'y a que les jeunes filles, non encore mariées, qui ayent celle d'assister pendant le jour à ces divertissemens. En général, les femmes sont traitées en esclaves chez toutes ces nations. Il ne leur est pas permis de manger avec leur

mari; elles n'ont pour vivre que leurs restes et ceux de leurs enfans; et encore sont-elles obligées de faire, sur ce qu'il leur revient, la part de leurs esclaves. Un homme peut avoir autant de femmes qu'il veut. Celles qui se rendent coupables d'adultère sont punies de mort. Le divorce n'a lieu, qu'autant que la femme est stérile; mais alors elle a le droit de reprendre ce qu'elle a apporté dans la hutte, et de se remarier avec un autre. Les fils héritent de leur père, et les filles de leur mère. Quand le mari meurt sans enfans, l'héritage revient à ses plus proches parens, et il en est de même pour la femme. Quand le père et la mère viennent à mourir et qu'ils laissent des enfans en bas âge, ils appartiennent avec l'héritage aux plus proches parens; et quand il ne s'en trouve point, c'est le juge de l'endroit qui s'en charge.

La plus grande richesse de ces peuples consiste en chèvres et en moutons. Ils en ont quelquefois jusqu'à deux ou trois cents. Ce n'est qu'aux jours de fête que l'on se permet d'enlever du troupeau un de ces animaux pour le tuer; par exemple, le jour de la fête d'une circoncision; à l'occasion d'un mariage, d'une fête de la victoire, etc. On mange également ceux qui viennent à mourir de ma-

ladie. Tous les fruits que l'on récolte, sont conservés dans un magasin souterrain où ils sont recouverts de terre et de feuilles de palmier. Dans plusieurs cantons, on a des magasins en commun, sous l'inspection des juges qui font eux-mêmes la distribution de ces fruits. Celui qui n'y a rien apporté, ne reçoit rien, à l'exception des malades et des enfans. Ce qui se trouve de reste est vendu; et l'argent que l'on en retire, est partagé entre tous ceux qui y ont quelque droit. Quand une femme accouche, elle est obligée de passer un mois dans une hutte particulière, dont chaque famille a la sienne, sans paroître en public, et sans recevoir aucune visite. Elle y est servie par une esclave ou par quelque amie. Au bout de ce mois, elle est conduite au bain, et l'on célèbre une fête en son honneur. Les morts sont ordinairement enterrés sur des collines, avec beaucoup de cérémonies. Le prêtre de l'endroit, accompagné des plus proches parens du défunt, précède le convoi, à la suite duquel marchent les autres habitans du village. Quand on dépose le corps en terre, tous les assistans poussent un grand cri, afin de chasser les mauvais génies, et permettre au mort de reposer en paix. Aussi-tôt que le corps est dans la

la tombe, avant de l'avoir remplie de terre, les parens allument du feu, et le prêtre, après beaucoup de cérémonies préparatoires, distribue aux assistans des morceaux d'une racine que ceux-ci mettent brûler aussitôt, et qu'ils laissent consumer. Ils en ramassent ensuite la cendre qu'ils jettent dans la fosse sur le visage du mort; et quand cette cérémonie est finie, on lui élève un tombeau.

Plusieurs de ces nations offrent quelque différence dans leurs usages; mais en général elles se ressemblent assez pour tout le reste. On trouve dans plusieurs villes des auberges où l'on peut aller manger moyennant quatre zimpo par tête. Aussi-tôt que celui qui s'y présente a payé, on lui donne une écuelle remplie d'alimens avec une cuiller dont il se sert pour les manger. S'il en vient un autre, on remplit la même écuelle qui passe ainsi de main en main, de même que la cuiller, sans qu'on ait pris la peine de les laver ni l'une ni l'autre, tout le tems que l'on s'en sert.

Quand nous eûmes traversé cette chaine de montagnes, nous en vîmes deux autres, dont l'une alloit du Nord-Est au Sud, et l'autre du Nord à l'Ouest. Nous eûmes un très-mauvais chemin; tantôt nous fûmes obligés de gravir, et de descendre des rochers

à pic; tantôt d'apporter la plus grande précaution pour ne pas nous ensevelir dans l'abîme qui étoit auprès. Le 13, nous arrivâmes à l'entrée d'un vallon presqu'entièrement submergé, et dans lequel nous eûmes de l'eau jusqu'aux genoux. Les endroits élevés que l'eau n'avoit point atteints, étoient couverts des grandes herbes que nos bêtes de somme mangèrent avec délices. De tous côtés nous apperçûmes beaucoup de palmiers. Ce même jour, dans l'après-midi, nous arrivâmes au premier village frontière appellé *Mathhy*, composé d'une centaine de huttes, et d'une vingtaine de maisons assez mal bâties. Les premières étoient habitées par des Arabes, et les secondes par des Maures. C'est-là que finit le désert de *Sahara*. Mais à peine l'eûmes nous quitté, que nous apperçûmes en face de nous de grands bois remplis de bêtes sauvages et de serpens. Les habitans que l'on trouve sur ces confins, ont beaucoup de ressemblance avec les Arabes et les Maures du désert pour tout ce qui tient aux mœurs et aux usages, excepté qu'ils paroissent n'avoir point de religion. Quelques géographes ont trop prodigué les éloges à ces peuples, en disant qu'ils étoient doux et bienfaisans.

Mungo-Parck, sur-tout, a un peu outré le bien qu'il en a dit.

Les peuples du *Biledulgerid* qui habitent sur la frontière, sont libres et indépendans; ceux qui occupent l'intérieur du pays sont esclaves des princes qui les gouvernent, et obligés de les servir, moyennant la vie et l'habit. Ils sont simples et d'une intelligence extrêmement bornée. Ils se font un plaisir de se sacrifier pour leur chef, afin que leur nom passe avec gloire à la postérité. Ils supportent sans se plaindre l'état de détresse et d'esclavage dans lequel ils sont réduits. Plusieurs géographes ont prétendu que ce pays étoit fertile : je puis assurer le contraire. Dans toute la partie qui est à l'Est et au Sud, on ne trouve que des déserts et des montagnes de rochers; et du côté de l'Ouest, ce ne sont que des monts de sable et des terrains, qui ne produisent absolument rien. On en rencontre de distance en distance quelques petites portions qui sont cultivées. Dans les bois qui sont au Nord on trouve des dattiers, des palmiers, des tamarins, des ciriers; mais une partie de ces bois appartient au roi de *Tripoli*, et ce qui reste ne peut fournir des fruits qu'à un très-petit nombre d'habitans;

On y voit une très-grande quantité de bêtes sauvages. Les animaux domestiques n'y sont pas à beaucoup près aussi communs.

Lorsque la moisson est faite dans les contrées où l'on recueille quelque chose, on vend ou l'on échange les fruits qui sont restés de la récolte précédente, et voici de quelle manière cela se pratique : on transporte ces provisions sur une montagne où l'on allume du feu; on fiche en terre une longue perche à laquelle est attaché un lambeau d'étoffe flottant et semblable à une banderolle. Aussitôt que les habitans des villages qui recueillent peu de grains, apperçoivent ce signal, ils s'empressent de venir acheter ou échanger ces fruits. Les chefs qui sont présens, fixent une taxe, tant pour les objets que l'on vend que pour ceux que l'on échange. Quand les deux parties sont d'accord, alors la vente commence. On vient vendre dans les grandes villes des cuirs, des peaux des plumes d'autruche, et du poil de chameaux. Il y a des places de marché comme en Europe, des tentes et des boutiques. Dans les premières, on vend des fruits, des couleurs, des grains et autres choses de ce genre : dans les secondes où sont plantées des rangées de perches pour étaler les marchandises, se

vendent les pelleteries, les plumes d'autruche, l'ivoire, etc.

La population, chez les *Mosselmines*, qui sont les naturels du pays, n'est point considérable. On diroit que la stérilité de ces contrées se fait également sentir pour les hommes. On voit peu de familles où il y ait plus de deux enfans. En tems de guerre, tous les hommes en état de porter les armes sont obligés de se mettre en campagne, à l'exception des Maures et des Arabes qui demeurent dans ce canton, et qui fournissent seulement un certain nombre de troupes; premièrement, parce qu'en tems de paix, la plupart d'entr'eux sont continuellement sous les armes pour défendre le pays; et secondement, parce qu'ils s'occupent de la culture des terres et du soin des bestiaux, et que ce sont eux qui doivent procurer des vivres à ceux qui sont à faire la guerre.

Ces peuples suivent la religion mahométane. On y trouve aussi des payens et des idolâtres. On s'y occupe si peu de la religion, que chacun professe, qu'il est libre à tout le monde de penser et croire ce qu'il lui plaît, pourvu qu'on ne dise pas que l'on est chrétien. C'est aussi pour cela qu'on ne cherche point à faire de prosélytes. Les prêtres ont beau-

coup d'avantages et de privilèges. S'il arrive qu'un d'entr'eux ait commis quelque crime, ni le prince ni aucun vieillard n'a le droit de le punir : ce sont les autres prêtres qui deviennent juges dans cette affaire. Ils sont entretenus par la commune qui les a nommés pour la conduire et la diriger. Il y a ordinairement un prêtre et une mosquée pour vingt à trente familles. Leurs occupations consistent à aller à la mosquée au lever et au coucher du soleil, pour y faire la prière et y lire aux assistans quelques passages du Koran. Ce sont eux encore qui instruisent les enfans et qui leur enseignent l'écriture et les devoirs d'intérieur qu'ils ont à remplir. Ils tiennent leur école en plein air et deux fois par jour. Pendant les mois de juin et de juillet, il n'y a point d'école ; c'est le tems des vacances. La plupart de ces prêtres ont depuis deux jusqu'à quatre femmes, qui jouissent toutes de la plus haute considération. Ils s'occupent aussi de médecine ; mais ils n'ordonnent jamais de remède à un malade que la maladie ne commence à diminuer. Ils croyent et prétendent que cela est contre l'ordre de Dieu et du Prophète, et que la maladie est une punition dont le médecin ne doit point détourner le cours. Mais aussitôt

qu'ils apperçoivent du mieux, alors ils disent que Dieu et le Prophète ont suspendu leur colère, et que l'on peut, sans crainte de leur déplaire, venir au secours du malade.

Ce sont eux que l'on consulte pour les mariages. Celui qui recherche une femme pour se marier avec elle, va leur demander ce qu'ils en pensent. Après beaucoup de tours de passe passe, ils répondent : « Dieu et le grand Prophète sont contens de cette union, ou bien ils en sont mécontens. » La circoncision est en usage parmi ces peuples, ainsi que chez les Mahométans, et c'est toujours le plus âgé de la famille qui est présent quand cette cérémonie se fait. A dix ou douze ans, les enfans quittent les écoles; les garçons passent alors sous la surveillance particulière du père, et les filles sous celle de la mère, pour apprendre chacun les différentes choses auxquelles ils peuvent être propres pour l'avenir. Quand un jeune homme se destine à l'état de la prêtrise, il continue de recevoir plus longtems que les autres les instructions de son Mentor. Il demeure chez lui, moyennant une pension que le père est obligé de payer pour sa nourriture. Les hommes s'occupent de la chasse; d'autres ont des métiers. Il y en a qui travaillent l'argile et le bois; d'autres taillent

de la pierre, forgent du fer, font de la toile et des étoffes de soie, etc. Les Maures étrangers, ainsi que les Juifs, s'occupent de commerce et courent le pays de côté et d'autre. Les femmes sont obligées, avec les esclaves, de prendre soin de l'intérieur du ménage, de la culture des terres; les hommes veillent le bétail, et leurs esclaves sont chargés de pourvoir à sa nourriture. La plupart des habitans se résignent d'autant plus volontiers à l'état de servitude auquel ils se vouent, qu'ils n'y éprouvent point de mauvais traitemens. Parmi les meubles qui composent leur ménage, le plus estimé par les hommes, c'est leur fusil et leur sabre. Ils les portent presque toujours avec eux, n'iroient-ils qu'à cinquante ou cent pas de leur demeure. Tous les habitans du pays ont la permission de porter ces armes par-tout où ils vont; il n'y a que les Juifs à qui il soit défendu de s'en servir.

Les princes et les officiers supérieurs n'ont pas le droit, dans les affaires d'importance, de juger de leur pleine autorité. Ils sont obligés de consulter les plus âgés du canton. D'après leur avis, ils peuvent faire exécuter ou adoucir le châtiment qu'ils ont prononcé; mais il ne leur est pas permis d'y soustraire celui qui a été déclaré coupable. Le vol est

sévèrement puni, quand le voleur est pris sur le fait. S'il n'est que soupçonné, on ne peut ni le rechercher, ni même se permettre aucune visite dans sa demeure; mais si le soupçon tombe sur un Juif, on a la liberté alors de faire des recherches dans sa maison, accompagné du plus âgé de la commune à qui l'on s'est adressé pour cela. Lorsque l'on trouve chez ce Juif quelque effet volé, n'importe à quel habitant, on le fait coucher à l'instant sur le dos, et on le frappe sur le ventre jusqu'à ce que mort s'ensuive.

La plupart des habitans ont une tenue fort propre dans leurs vêtemens. Les femmes se frottent les lèvres et les sourcils avec une couleur rouge; elles frisent leurs cheveux qu'elles poudrent avec une poudre rouge. Cette grande parure n'a pas lieu tous les jours, mais seulement les vendredis, comme étant le jour consacré au repos. Les morts sont enterrés sur des hautes montagnes, autant que cela est possible, le visage tourné vers l'Orient. Il est d'usage d'ériger sur leur tombe des petits piédestaux ronds, en pierres, sur lesquels les plus proches parens du mort déposent, dans certains tems, des fleurs, des alimens et du bois; ils y écrivent égale-

ment ce qui s'est passé depnis peu dans le pays ou dans leur famille.

Mais revenons à mon voyage. Il paroît devoir bientôt finir. Il me reste cependant encore bien des peines et des contrariétés à essuyer. Le 14 fut jour de repos. Le 15, nous nous remîmes en marche et laissâmes un peu à l'Est la chaîne de montagnes que nous venions de traverser. Vers midi, nous atteignîmes *Naykakoh*, premier village habité par les *Mosselmines*. Plusieurs habitans accoururent à notre rencontre à près d'une demi-lieue, pour nous demander si nous passerions la nuit chez eux. Leur ayant répondu que ce n'étoit point notre intention, ils eurent l'air d'en être très-affligés, et se rangèrent auprès de nous sans mot dire.

Arrivés au village, ils nous distribuèrent de la chair d'autruche et des gâteaux de mil, que notre commandant leur paya sur le pied de huit zimpo pour chacun de nous. Ils furent enchantés de cette générosité, et nous dirent que nous ne payerions rien de plus, si nous voulions coucher chez eux. Comme nous étions décidés à nous avancer jusqu'au bourg de *Hatynaje*, nous nous remîmes aussitôt en marche et traversâmes une montagne d'un sable aussi dur et aussi poli que la

glace, par la grande quantité de pluie qui étoit tombée depuis quelque tems. Ce sable étoit également recouvert d'une espèce de fange grasse qui rendoit le chemin extrêmement glissant, au point que nous courûmes plus d'une fois le risque de tomber et de couler en bas. Au coucher du soleil, nous arrivâmes au bourg et fûmes coucher dans un caravanserail. Cet endroit est composé d'environ quatre cents maisons et de plusieurs huttes. Il est situé dans une contrée fertile, à une lieue de la rivière de *Comtani*.

Du 16 au 19, nous eûmes continuellement de la pluie et du vent. Il nous fallut gravir une montagne assez haute. Nous rencontrâmes, de plus, quelques villages fort mal bâtis, où nous ne vîmes rien qui me parût digne de remarque. Nous trouvâmes quelques palmiers de distance en distance, sur d'autres montagnes assez roides et dans des plaines stériles. Lorsque le jour arrive, il faut être sur ses gardes dans cet endroit, à cause des lions, des tigres, des loups, des singes et autres bêtes sauvages qui rôdent dans les environs, pour gagner la rivière dont je viens de parler.

Le 19, dans l'après-midi, nous arrivâmes à la petite ville d'*Euysach*. Nous n'y trouvâmes

rien de ce que nous espérions et nous y eûmes la couchée la plus triste. Cet endroit est habité par des Arabes, des Maures, des naturels du pays et par des Juifs. Il est très-grand; on y voit des maisons et des huttes assez mal bâties sur le revers d'une montagne qui va du Sud au Nord. J'eus le malheur d'y tomber malade, par suite des averses continuelles que j'avois reçues pendant trois jours consécutifs. Je fus pris d'une fièvre si violente que, dans l'impossibilité de me soutenir, je me laissai tomber par terre. La caravane s'étant remise en route, ne voulut point absolument m'emmener avec elle, par la persuasion où elle étoit que j'avois une maladie contagieuse; et pour comble de douleur, le maître du caravanserail chez lequel nous étions logés, refusa dé me garder aussitôt que mes compagnons furent partis. Cependant, à force de prières, j'obtins la permission de rester encore chez lui pendant quelques jours; mais le 23, voyant qu'il n'y avoit pas de mieux dans mon état, il me congédia de sa maison. J'eus beau me présenter de tous les côtés, et supplier les habitans de m'y recevoir, personne n'eut pitié de moi.

Je me traînai alors du mieux qu'il me fut possible hors de la ville, et gagnai le village

d'*Omothy*, situé à une lieue de-là, vers l'Ouest. Je fus assailli en route par une violente pluie qui me trempa de la tête aux pieds et qui m'affoiblit au point qu'il me fut impossible de me soutenir. J'étois à me reposer, appuyé sur mon bâton, quand je vis s'avancer vers moi plusieurs Juifs qui sortoient du village pour aller à la ville, et qui me demandèrent si j'étois malade. Je leur répondis que je souffrois beaucoup et que personne n'avoit eu l'humanité de vouloir me donner asyle. Un jeune Juif ayant dit quelques mots à l'oreille à un autre de la bande, plus âgé que lui, celui-ci me demanda si j'avois de l'argent. — J'en ai fort peu, lui répondis-je, attendu que je suis un pauvre ouvrier qui n'a rien gagné depuis fort long-tems. — Avance vers ce village, me dit alors ce Juif, en me remettant son bâton; ma maison est la sixième que tu rencontreras sur ta gauche. Présente ce bâton à ceux que tu y trouveras, en leur disant que le maître du logis a consenti à te recevoir chez lui. »

Je repris courage, et m'acheminai vers ce village où j'eus enfin le bonheur d'arriver. Je trouvai devant la maison qui m'avoit été indiquée, un jeune garçon à qui je montrai le bâton, en lui demandant si l'homme à

qui il appartenoit étoit le maître de ce logis? « — Assurément, répondit cet enfant ; cette » canne appartient à mon père. » Dans le moment où je causois avec lui, il vint à passer deux Maures qui s'avancèrent vers moi, en me demandant qui j'étois, et ce que je cherchois? — Je suis un ouvrier que la fièvre a pris dans la ville, à une lieue d'ici. N'ayant pu y trouver une seule auberge pour me retirer, j'ai été obligé de continuer ma route. En m'avançant vers ce village, j'ai rencontré un homme à qui j'ai dit que j'étois malade, et qui m'a remis le bâton que voilà, en m'engageant à venir loger dans sa maison. — Qu'elle est ta profession, et dans quel genre travailles-tu? — Je suis menuisier » M'ayant demandé ensuite de quoi je me plaignois ; je leur racontai ce qui m'étoit arrivé en route, et de quelle manière cette maladie m'étoit survenue. Mais ils ne comprirent point ce que je voulois dire, quand je leur parlai de fièvre. Ils me demandèrent si je courois risque de mourir de cette maladie. — Non, leur répondis-je ; mais ce mal m'affoiblit, et m'ôte toute espèce de force. — Nous viendrons te voir, reprit l'un d'eux : et quand tu seras rétabli, nous te procurerons de l'ouvrage, et nous aurons soin de

toi. En achevant ces mots, ils s'éloignérent.

Alors le jeune enfant me conduisit derrière la maison dans une petite écurte où il m'apporta une botte de paille avec quelques feuilles de palmier, et ensuite il se retira. Je ne me trouvai guères mieux dans cet endroit que je n'étois en rase campagne. La pluie y perçoit de tous les côtés, et comme il n'y avoit point de porte, j'étois exposé à toutes les injures de l'air. La fièvre ayant redoublé, je me sentis encore beaucoup plus accablé que je ne l'avois été jusqu'alors. Ne voyant point de moyens de me rétablir dans le déplorable asyle où je me trouvois confiné, je me résignai à la mort prochaine qui sembloit me menacer.

Le soir, mon hôte étant venu me trouver, je lui exposai la détresse dans laquelle je me voyois réduit. Lui ayant dit que j'éprouvois une soif brûlante, il m'apporta un pot rempli d'eau dans lequel il avoit jeté quelques gouttes de lait. Il me demanda pour cela douze zimpo que je fus obligé de lui payer sur-le-champ. Voyant que j'aurois beaucoup à débourser, je fis avec lui un accord par lequel je m'obligeois à lui payer dix zimpo par jour. Je restai dans cet étable, comme le dernier des animaux, exposé à l'humidité

et à toutes les injures du tems, sans que personne daignât avoir la moindre pitié de moi. Mon hôte ne vint me revoir dans la soirée que pour me demander les dix zimpo que j'étois convenu de lui payer. Il m'apporta en même tems de l'eau avec un peu de farine. Je lui fis entendre combien j'étois surpris de me voir ainsi délaissé dans une misérable écurie, et sans avoir la permission d'entrer dans sa maison. Je jugeai par la réponse que me fit ce Juif qu'il partageoit les préjugés religieux de ses autres compatriotes : car il me dit que dieu ne m'avoit envoyé cette maladie que pour me punir; et que tout le tems que j'en serois attaqué, personne ne m'accueilleroit, dans la crainte de s'attirer la punition qui m'étoit infligée.

Ayant voulu plusieurs fois profiter du moment où je n'avois point de fièvre pour sortir et prendre l'air, mon hôte s'y opposa, en me disant que, si ses voisins savoient qu'il eût donné asyle à un étranger malade, ils viendroient me prendre pour me conduire en prison, et le mettre lui-même à l'amende. Je crus d'abord ce qu'il me dit; mais je ne tardai point à savoir qu'il m'avoit trompé; car une de ses esclaves étant venue me voir au bout de quelques jours, elle me raconta que

son

son maître me prenoit pour un Français qui vouloit garder l'*incognito*; qu'il croyoit que j'avois sur moi beaucoup d'argent dont il espéroit s'emparer sous peu, après ma mort, se flattant de pouvoir m'enterrer sans que personne en fût instruit; que si je ne mourois point, il avoit formé le projet, dans le cas où je m'en irois de chez lui sans lui avoir fait quelque présent d'importance, de semer de faux bruits sur mon compte, afin d'avoir par-là le moyen de me faire arrêter et de me vendre comme esclave au premier marchand qui se présenteroit.

Jusqu'au 6 juillet, je restai tranquillement dans ma hutte, parce qu'il ne cessoit de pleuvoir; mais aussitôt que le beau tems reparut, j'insistai pour en sortir, et pour aller respirer un air plus frais et plus salutaire. Mon hôte usa de toute son éloquence pour me faire renoncer à ce dessein. Quand il vit que je ne tenois compte de tout ce qu'il me disoit et que je voulois absolument sortir, il garda mes papiers et mon manteau, en me disant que les Maures ne manqueroient point de me les prendre, aussitôt qu'ils m'appercevroient. Je ne fus pas dupe de l'intérêt qu'il me témoignoit. Voyant bien qu'il ne me parloit ainsi que par le désir de s'emparer de ces

effets, je lui dis qu'il ne devoit point s'imaginer que je fusse son esclave; que je ne lui étois redevable en rien, et que je pouvois me retirer dans une autre auberge, quand cela me plairoit, sans qu'il eût la moindre réplique à me faire. Quand il vit qu'il lui étoit impossible de me retenir, il me permit de sortir avec son fils qu'il me donna pour m'accompagner, sous prétexte de savoir ce que je deviendrois.

L'esclave dont j'ai déjà parlé, avoit publié partout que j'étois un chrétien. A peine fus-je sorti, que je me vis environné par une foule de Maures qui se pressèrent autour de moi, mais sans me faire aucun mal. Le 7, j'eus la visite des deux qui m'avoient parlé en arrivant au village. M'ayant demandé comment je me portois, je leur peignis l'état de souffrance où je me trouvois, et leur montrai la triste hutte qui me servoit d'asyle Ils me conseillèrent de quitter ce juif, et de m'en aller à *Tégorarin*, où je pourrois mieux me soigner et trouver de l'ouvrage, quand je serois en état de travailler. Ils me dirent qu'il avoient le projet d'aller sous peu dans cet endroit, et qu'ils m'emmèneroient volontiers avec eux. Après les avoir remerciés de la bonté qu'ils étoient dis-

posés à avoir pour moi, je leur représentai qu'il m'étoit impossible de faire deux cents pas à pied : ils promirent de me procurer un cheval, en me disant qu'ils viendroient me prendre, et que je n'avois qu'à me tenir prêt tous les matins. Aussitôt qu'ils furent partis, le juif accourut me trouver pour me demander ce que ces Maures m'avoient dit, et si je les connoissois. — Sans doute, je les connois beaucoup, lui répondis-je, et je compte partir incessamment avec eux : car il est impossible que je me rétablisse dans le triste asyle que tu m'as donné» Surpris de ma réponse, il prit avec moi des manières plus honnêtes, et me conseilla de ne pas me mettre en route avec ces Maures qui me vendroient, en ajoutant qu'il vouloit me conduire chez un de ses frères qui demeuroit à quatre journées de là, et chez lequel je trouverois de l'ouvrage, et tout ce qui me seroit agréable.—Qui peut me vendre, répondis-je à ce juif. Je ne suis point un nègre, ni un chrétien ; et par conséquent j'ai la liberté d'aller travailler partout où bon me semblera. — Où sont tes foyers ? me demanda ce juif, un peu interdit de la réponse ferme que je venois de lui faire. — Ma patrie n'est pas très-loin d'ici, continuai-je de lui dire. Mon souverain ne

manquerdit point de tirer une vengeance éclatante de celui qui se seroit avisé de me vendre comme esclave ». M'étant plaint de nouveau de la manière dure avec laquelle il me traitoit, il me quitta alors sans me faire aucune réplique. Le lendemain, je voulus sortir; il s'y opposa, en me disant qu'il alloit m'apporter une médecine. Il vint en effet le soir avec une poudre qu'il m'engagea à prendre pour me guérir. A peine fut-il sorti, que je la jetai sous mon lit, et me gardai bien d'y toucher, d'après la défiance que cet homme m'avoit inspirée.

Le 9, quatre Maures en armes et bien montés, se présentèrent devant la maison avec un cheval en laisse, et demandèrent au juif si je reposois encore «. — Il ne se lèvera point aujourd'hui de bonne heure, leur répondit-il, parce qu'il a pris médecine ». Ces Maures, peu satisfaits de cette réponse, descendirent deux en bas de leurs chevaux, et entrèrent dans la cour, en s'avançant le sabre à la main contre le juif qui vouloit leur résister. L'ayant mis en fuite, ils entrèrent dans ma hutte et m'engagèrent à les suivre. Celui-ci, voyant que je me disposois à partir, accourut au-devant de moi pour me retenir, en me demandant où j'allois? — Je vais

continuer ma route, lui répondis-je; j'ai payé chaque jour ce que je te devois : que peux-tu exiger encore de moi ? — Tu ne m'as point payé, me dit-il, la peine que j'ai prise pour toi, non plus que la médecine que je t'ai donnée. » En achevant ces mots, il me prit par le bras, et voulut me faire rentrer dans la hutte. Les Maures s'y opposérent, et menacérent de le maltraiter, s'il continuoit de m'empêcher de partir. Bien loin d'être intimidé par leurs menaces, il me saisit aux cheveux et voulut absolument me retenir. Les Maures transportés de colère, tombérent sur lui à coups de plat de sabre. Je profitai du moment où ils étoient aux prises pour m'enfuir de la maison; étant monté à cheval je me mis aussitôt en route avec eux.

Nous traversâmes un bois noir et sombre, où nous ne trouvâmes que quelques huttes éparses ça et là, et à la sortie, un village dans une position charmante, habité par des Arabes, des Maures, des Juifs et des Monselemines qui demeurent tous pêle mêle. Epuisé de fatigue, je me couchai par terre, aussitôt que nous fûmes entrés dans le caravansérail. Mes compagnons s'entretinrent pendant quelque tems avec l'hôte qui étoit Arabe.

A peine eurent-ils fini de parler, que je vis celui-ci s'avancer vers moi avec un jatte remplie de bourgeons de dattier, en me demandant qu'elle étoit la maladie dont j'é ois attaqué, et si j'espérois en guérir. Je lui répondis que le moyen le plus efficace pour ma guérison étoit de commencer par me donner un bon lit, et de me laisser reposer. Il me regarda un instant avec attention, et se retira ensuite. Plusieurs circonstances me firent croire que ces Maures avoient le projet de me vendre dans cet endroit, et que ma maladie étoit le seul obstacle à la conclusion du marché dont il avoit été question. Un esclave m'ayant apporté un tas de feuilles de palmiers, je me couchai dessus, et m'y endormis du sommeil le plus tranquille, sans penser au sort qui m'attendoit. Le matin, j'eus de nouveau une violente attaque de fièvre. Dévoré de soif, je sortis dans la cour pour y chercher de l'eau. Ayant apperçu une terrine remplie de lait caillé, je la vuidai presque toute entière. Je me recouchai, et, après quelques momens de repos, je ne tardai point à me sentir plus à mon aise et entièrement quitte de la fièvre. Je ne dus ma guérison qu'à la grande quantité de lait caillé que j'avois bu. On se figure sans peine la joie que j'éprouvai de me voir débarrassé

de cette maladie. Je dois observer ici que les villages et les bourgs que je rencontrai depuis la frontière jusqu'à cet endroit, sont autant de républiques indépendantes, et qui ne payent d'impôts à aucun souverain.

Le 11, nous nous remîmes en marche, et rencontrâmes plusieurs villages qui dépendoient du prince *Akumba-Mahomet* (1). La manière dont ils étoient bâtis, annonçoit la pauvreté de leurs habitans. Entre ces villages, nous vîmes aussi plusieurs hordes particulières d'Arabes, qui m'offrirent toutes l'image de la misère. Si aride que soit cette contrée, presque généralement couverte de sable, et où l'on trouve de tems en tems quelques dattiers, elle est cependant très-peuplée, au point que dans un seul jour de marche, nous comptâmes près de vingt à trente villages. Nous couchâmes chez une horde d'Arabes, dont le nombre s'élevoit à près de trois mille âmes, et qui étoit, à ce qu'on nous dit, la plus considérable de tout ce canton. Leur Emir

(1) Je ne trouve point les états de ce prince sur la carte que j'ai sous les yeux. Sa longueur de l'Est à l'Ouest est de quatre journées de marche, et sa largeur, du Nord au Sud, peut en avoir une ou environ. Cet état est gouverné par un Emir qui réunit différentes connoissances, et qui l'emporte infiniment par-là sur les princes de la Barbarie.

demeuroit à une demie journée de là dans un château qui lui appartenoit.

Le 12, nous traversâmes une portion d'une chaîne de montagnes, qui peut avoir pour 12 journées de marche dans sa longueur. Elle est couverte de bois remplis de lions, de tigres, de loups et d'autres animaux semblables, qui rendent ce passage extrêmement dangereux. On y voit aussi des bandes d'éléphans qui ne sont pas moins redoutables pour les voyageurs. Mes compagnons, qui étoient nés dans ce pays, et qui y avoient été élevés, me racontèrent qu'ils n'avoient jamais oui dire que personne eût traversé cette chaîne de montagnes du Sud-Est au Nord-Ouest, à cause de la quantité de bêtes féroces que l'on rencontre dans les bois dont elle est couverte; et que celui qui entreprendroit de voyager de ce côté, seroit infailliblement la proie de ces animaux. A mesure que nous approchions de ce passage, leur frayeur sembloit s'augmenter de plus en plus; tant ils étoient persuadés qu'ils alloient rencontrer des troupeaux de bêtes sauvages; mais nous ne vîmes que quelques porcs-épics et d'autres animaux de petite espèce. Nous arrivâmes sur les bords d'un grand lac, qui reçoit ses eaux de la montagne, et d'où sort au Sud une rivière que les Maures appellé-

rent la *Serobago*, c'est-à-dire la rivière de la montagne.

Après avoir côtoyé ce lac pendant quelques heures, nous arrivâmes vers la brune à *Tinesalb*. C'étoit là que je devois être vendu, et non à *Tégorarin*, qui est à deux journées plus loin. Nous fûmes loger dans le Caravansérail où je me trouvai passablement. Trois de mes compagnons sortirent pour voir, autant que je le remarquai, s'ils ne pourroient point me vendre. Il n'en resta qu'un auprès de moi, et qui me parla du voyage que nous devions continuer, afin de me faire prendre le change, et de ne me donner aucune inquiétude. Au bout d'une heure, je vis arriver ses trois autres camarades avec un air tout radieux, en me disant que je resterois dans cet endroit, et que j'y trouverois de l'ouvrage. Leur ayant demandé si c'étoit comme esclave que je devois y rester, ils me répondirent que c'étoit à tort que je leur faisois cette question.

Le lendemain matin, aussitôt que je fus levé, deux d'entr'eux me conduisirent chez un habitant de ce village qui me demanda de quel pays j'étois, et quel étoit mon maître. — Je suis sujet du roi de *Haoussa*, lui répondis-je, et je voyage en qualité de menuisier et d'armurier. » Après avoir réfléchi pendant

quelques instans, cet homme me demanda si ma santé étoit rétablie, et si j'étois Maure d'origine. A peine eus-je répondu affirmativement à ces deux questions, qu'il me dit. — C'est fort bien : tu resteras chez moi. Je te procurerai de l'ouvrage ». Aussitôt, il me fit donner du lait et de la farine. Mes compagnons reçurent, pour leur part, deux chèvres et deux moutons, et prirent congé de moi et de mon nouvel hôte.

Lorsque j'eus mangé, celui-ci, en sa qualité de mon nouveau maître, m'ordonna de chercher quelques morceaux de bois, afin de lui donner un échantillon de mon savoir faire. Quand mon choix fut fait, j'entrai dans un atelier où je trouvai une grande hache, deux ciseaux avec deux vilbrequins, une scie et plusieurs couteaux pareils aux tranchets dont se servent les cordonniers. Ces outils me servirent à faire une petite armoire à quatre rayons, ce qui plut beaucoup à mon maître, qui, autant que je pus le voir, ne travailloit que dans la grosse charpente. On m'apporta aussi des fusils que je raccommodai, de manière à mériter les applaudissemens de ceux à qui ils appartenoient. On me donna des vivres en abondance, mais pas un sol en argent. Ce fut mon maître qui le reçut pour moi, sans ce-

pendant me laisser rien appercevoir qui put me donner lieu à penser que j'étois son esclave. Je fis plusieurs berceaux d'enfans, des chariots, des petits bancs et d'autres choses semblables, qu'il se fit payer un bon prix Il vendoit, par exemple, un berceau, deux moutons.

Le 13 février 1790, il amena chez lui quatre jeunes femmes esclaves qu'il conduisit sept jours après à *Omozab* (1). Il me mit aussi du voyage, sans me dire si je reviendrois, faisant semblant de ne me prendre avec lui que pour lui servir d'escorte. M'ayant donné son fusil à porter, il monta à cheval et se mit à la tête de notre petite troupe qu'il m'ordonna de suivre.

A peine avions nous fait une lieue, que la plus jeune des esclaves, qui étoit d'une figure charmante, se retourna à plusieurs reprises de mon côté, en me regardant avec un air suppliant que je ne compris point; mais quand nous eûmes fait une demi lieue, elle s'assit par terre, en me montrant ses pieds tout écorchés par le sable, sur lequel nous n'avions point cessé de marcher, depuis le moment de notre départ. Je dis

(1) Petite ville du royaume de *Mezzab*, à une journée de *Mezzabath*, sur la rivière d'*Oniwoh*.

alors à mon maître, que s'il alloit toujours aussi vîte, cette jeune esclave finiroit par succomber; que je pensois, d'après cela, qu'il falloit rallentir notre pas. Cet avis lui donna de l'humeur, au point qu'ayant fait rebrousser son cheval sur moi, il me menaça de me tuer d'un coup de fusil, si je m'avisois de faire mine de rester en arrière ou de m'écarter d'un seul pas. — Tu périras avant moi, lui répondis-je avec colère, en saisissant l'arme que je portois». Cette réponse le calma un peu. Etant descendu de cheval, il fit monter dessus la jeune esclave, et marcha très-lentement à côté de moi, en me présentant un morceau de viande de tortue, et en prenant un air plus doux et plus amical. Nous arrivâmes vers midi dans un village, où il nous fit donner abondamment du lait et d'autres provisions. Nous nous remîmes en marche environ une heure après notre diner. Vers la brune nous passâmes la rivière d'*Onivoh*, sur un radeau composé de huit arbres fendus, et que l'on pouvoit tirer rapidement vers la rive opposée, par le moyen d'une corde qui s'y trouvoit attachée.

Nous espérions que notre conducteur ne tarderoit point à nous faire faire halte; mais nous fûmes trompés dans nos espérances.

Nous marchâmes jusqu'à près de minuit, que nous arrivâmes à *Cartoh*, joli bourg, environné de mur d'un côté. Nous fûmes loger dans le Caravansérail; et ce fut là que la plus jeune esclave dont j'ai déjà parlé, et qui pouvoit avoir douze à quatorze ans, fut échangée contre trois moutons. La pluie étant venue à tomber jusqu'à midi, nous restâmes tranquillement à nous reposer jusqu'au moment de notre départ. Nous rencontrâmes sur notre route plusieurs villages, avant de joindre *Cofjahata*, où nous arrivâmes le lendemain. Nous fûmes obligés de passer une seconde fois dans cet endroit la rivière dont j'ai parlé, pour nous rendre à *Omozab*, que nous atteignimes vers le déclin du jour. C'est une jolie petite ville, composée d'environ trois cents maisons, et de trente à quarante huttes. Ce fut-là, à mon grand étonnement, que je fus vendu à un marchand Monselemines, pour trois moutons et un cheval de selle. Il n'y eut sorte de malédictions que je ne souhaitai à mon dernier maître, et plus encore aux Maures perfides qui m'avoient remis entre ses mains; mais tout cela n'amélioroit point mon triste sort, et il fallut me résigner à mon malheureux destin.

Par bonheur, je trouvai dans mon nouveau

maître un excellent homme qui, quoique mahométan, aimoit et considéroit ceux mêmes qui n'étoient point de sa religion; il récompensoit aussi ceux de ses esclaves qui s'acquittoient avec soin et exactitude du travail dont il chargeoit. Dès le premier jour que je fus avec lui, il me dit : « Tu es Chrétien; cela ne te nuira nullement auprès de moi Je t'ai payé fort cher; mais je regretterai fort peu ce que tu m'as coûté, si tu es laborieux et si tu te conduis bien. Tu auras de la peine peut-être à me croire; cependant je te promets dans quelque tems de prendre soin de toi, si je trouve dans ta personne un brave et honnête garçon, ainsi que je le suppose. » L'air de bonté et de douceur avec lequel cet homme me parla, et sa conduite pleine d'humanité avec ses autres esclaves, me prévinrent si favorablement envers lui, que je ne songeai plus qu'aux moyens de mériter son attachement et ses bonnes grâces. Il me fit ensuite conduire dans une hutte particulière où je me reposai tout à mon aise, sans que personne vint m'interrompre un seul instant.

Le lendemain, ce marchand me demanda si j'avois les outils nécessaires pour réparer ses armes. Je lui montrai le peu que je possédois, en lui disant que les autres m'avoient été vo-

lés. Il me conduisit aussitôt chez un quincaillier, où j'achetai tout ce dont j'avois besoin.

Je passai encore ce jour là sans travailler. Ce ne fut que le lendemain qu'il me donna son meilleur fusil à nétoyer, et que je lui rendis aussi propre que possible. Voyant que je travaillois, et enchanté du profit que mon travail ne pouvoit manquer de lui rapporter, il redoubla encore d'attentions pour moi, en me donnant la meilleure nourriture qu'il lui étoit possible, et me faisant partager même quelquefois les mets recherchés et délicats qui se trouvoient sur sa propre table.

Il y avoit quinze mois que j'étois chez ce brave homme, lorsqu'il m'emmena avec lui à *Mezzabath*, où il avoit des affaires de commerce, tant pour l'escorter pendant sa route, que pour l'aider dans toutes les circonstances où il pourroit avoir besoin de mes services. Nous partîmes, le 3 de mai 1791, et après avoir traversé une forêt et quelques vallons, nous arrivâmes heureusement sur la brune à *Mezzabath*. Cette ville est grande et belle : elle est située sur la rivière d'*Oniwoh*, et compte environ un millier de maisons, tant bonnes que mauvaises. On y voit trois grandes rues et plusieurs de traverse. Les premières sont

larges de soixante pieds, très-élevées des côtés, et basses dans le milieu. Ces rues ont été construites ainsi, afin d'y pouvoir circuler librement, lorsque l'*Oniwoh* vient à déborder. Le château, situé au Sud, est entouré de fossés remplis d'eau, et de murs qui font également le tour de la ville. On y trouve, comme dans toute cette contrée, des hommes de toutes les nations qui vivent ensemble, sans aucune distinction. Le commerce que l'on y fait est considérable : c'est le rendez-vous de plusieurs caravanes, non-seulement par la facilité d'y acheter différens articles de commerce, mais encore par l'avantage de trouver à bon compte dans cette contrée fertile, des fourrages excellens pour les bêtes de somme qui servent à transporter les marchandises.

A notre arrivée, nous trouvâmes toute la ville remplie d'hommes et d'animaux. C'étoit précisément le tems de la foire, et il venoit d'y arriver beaucoup de caravanes. La majeure partie des marchands étoient du royaume de Maroc. Mon maître fit avec eux beaucoup d'affaires, et échangea de l'ivoire, des plumes d'autruche, des pelleteries et plusieurs choses de ce genre, contre d'autres marchandises. Je ne demeurai point

point oisif pendant ce tems-là. J'aidai à serrer celles qu'il avoit achetées, et je remis aux caravanes qui devoient retourner à *Tinesalb* tout ce qu'il ne voulut point emporter sur son cheval. Le premier jour, mon maître ne s'occupa que d'emplettes, et je crois qu'il fit de très-bonnes affaires, autant que je pus m'en appercevoir. Il déboursa beaucoup d'argent, à en juger par la légéreté dont étoit devenu le sac de peau de tigre que j'étois obligé de porter partout avec lui.

Plusieurs marchands avoient jetté les yeux sur moi, à cause de mon intelligence et de mon activité, qui avoient paru leur faire le plus grand plaisir. Un d'entr'eux, le bon ami de mon maître, me joua un tour qui me causa la plus vive inquiétude. Un soir, pendant que je pansois mon cheval, il enleva, d'accord avec l'hôte, le sac dont je viens de parler et le mit dans un coin. Lorsque je rentrai dans la maison, je demandai à ce dernier ce qu'étoit devenu ce sac sur lequel je l'avois prié d'avoir l'œil. Il me répondit fort sèchement qu'il avoit eu d'autres choses à faire que de rester toujours là. J'éprouvai alors le plus grand embarras, et me mis à courir de tous les côtés, en demandant mon sac d'un air chagrin, au premier que je rencontrai.

Ayant apperçu l'ami de mon maître, je m'avançai vers lui pour lui faire la même question. Il me répondit par un coup de poing sur la tête, en me menaçant de me faire saisir et fustiger par ses esclaves. Une telle réception me révolta; et voyant que tous ceux qui se trouvoient présens se mocquoient de moi, je m'avançai vers ce brutal et lui donnai un soufflet des mieux appliqués. Transporté de colère, il appella ses esclaves, en leur ordonnant de m'attacher et de me tenir sous bonne garde. Je repoussai brusquement les premiers qui s'approchèrent de moi pour me saisir, et sautant sur le fusil de mon maître, je leur criai, aussitôt que je l'eus entre les mains : « C'en est fait de vous, si vous avancez. » En effet, aucun d'eux n'osa m'aborder, et ils se contentèrent de me faire des menaces et de me dire des injures. Par bonheur, mon maître arriva sur ces entrefaites. M'ayant vu son fusil entre les mains, il s'avanca brusquement vers moi, me l'en arracha, en demandant ce qui étoit arrivé et en me visant à la tête. Son ami l'ayant retenu, lui raconta qu'on avoit voulu mettre ma fidélité à l'épreuve, et qu'il étoit lui-même l'auteur de ce qui venoit de se passer. Voyant que mon maître commençoit à se

calmer. « Tu as là, lui dit-il, un esclave fidèle et plein de courage. Si tu veux me le céder, je te donne trois chèvres grasses. »

La conversation s'étant engagée sur ce chapitre, on me combla d'éloges, et l'on ne pensa plus qu'à boire du *Süngfus* (1). Lorsqu'on eut vidé plusieurs bouteilles, et que la tête fut un peu échauffée, on se remit à parler du marché. Mon maître refusa d'abord de me vendre; mais à la fin, il consentit à me donner pour quatre chèvres grasses. On continua de boire, et le marché se conclut moyennant trois.

Mon nouveau maître fut enchanté de l'acquisition qu'il venoit de faire. Quand les fumées du *Süngfus* furent appaisées, son ami voulut lui faire des objections; mais elles devinrent inutiles, et je fus obligé de partir avec *Zalaman Mahomed* et de prendre le chemin de Mezzabath où il demeuroit. Je m'attendois à de mauvais traitemens de la part de cet homme; cependant je me trompai dans mes craintes. Il me donna l'inspection sur qua-

(1) Cette boisson se fait avec de jeunes branches d'une espèce particulière de palmiers, que l'on fait bouillir, et qui portent des baies noires semblables à celles du sorbier. La liqueur que l'on en exprime, ressemble beaucoup à la bierre mousseuse d'Allemagne, ainsi que je l'ai remarqué à *Hirschberg*.

torze autres esclaves et une nourriture infiniment meilleure que la leur. Cet homme ne me garda que quatre mois. Au bout de ce tems, il me vendit à un marchand qui revenoit en caravane de la Mecque et qui retournoit à Maroc.

CHAPITRE VIII.

Départ de la caravane de Mezzabath, *pour se rendre à* Maroc. *Elle est attaquée entre les monts* Cozul *et la rivière de* Tegtat, *par une bande d'Arabes qui rôdoient de ce côté. Elle perd quatre esclaves et trois chameaux, et met ces voleurs en fuite. Halte de deux jours dans la petite ville de* Zâthamy, *dépendante du royaume de* Tripoli. *Détails sur le* Junahy, *ou les montagnes pluvieuses. Arrivée à* Azafi. *Description du territoire de* Maroc, *de ses habitans, de leurs mœurs et usages. Détails sur la religion, la forme du gouvernement, l'empereur, et la ville d'*Azafi. *L'auteur est bien traité par son nouveau maître, qui le distingue des autres esclaves. En* 1796, *il est tiré de servitude par l'envoyé de la République française, sur la demande d'un capitaine marchand Hollandais, avec lequel il s'embarque à bord d'un bâtiment qui retournoit en Hollande.*

Le 6 septembre, la caravane avec laquelle mon nouveau maître devoit partir, se mit en route. Elle étoit composée de marchands de diverses nations qui avoient vendu ou échangé des marchandises, de quelques personnes de

marque qui revenoient du pélerinage de la Mecque et de plusieurs esclaves. La difficulté des chemins et la charge considérable de toutes les bêtes de somme rendirent notre marche très-lente. Chaque jour nous perdîmes quelques personnes de la société, qui retournoient dans leurs foyers, à peu de distance de la route que nous suivions; nous traversâmes plusieurs montagnes, où le chemin étoit si étroit qu'il ne pouvoit passer qu'une personne à la fois. Nous fûmes continuellement sur *le qui vive*, dans la crainte de tomber entre les mains des Arabes qui sont sans cesse en course de ce côté. La caravane avoit avec soi différentes marchandises de prix, qui eussent été fort au gré d'une bande de voleurs.

Ce que nous avions craint, arriva sept jours après notre départ. Le 13, une troupe d'Arabes, tous bien armés, nous attaqua entre le mont *Cozul* et la rivière de *Tegtat*, nous tua quatre esclaves et trois chameaux, et fondit sur notre caravane, après avoir perdu plusieurs des siens. Nous fîmes bonne contenance et fûmes assez heureux pour repousser cette bande de brigands. Il y eut deux marchands et cinq esclaves blessés. Toutes les marchandises furent sauvées, et les chameaux

tués, mis sur le dos de ceux qui restoient. J'eus de ce moment un service très-pénible; car des trois esclaves qui appartenoient à mon maître, deux avoient péri dans l'affaire de la montagne et le troisième s'étoit échappé, de manière que je fus obligé de panser deux chameaux et deux chevaux. Nous fîmes une halte de deux jours dans la petite ville de *Zahtamy* (1) pour remballer les marchandises, et pour cautériser les plaies des sept hommes blessés dont je viens de parler,

Je m'informai peu de ce moment du nom des villages, des villes et des contrées que nous traversâmes, non seulement parce que je n'en avois point le loisir, mais encore parce que je me trouvois avoir seul autant à faire que les trois esclaves que nous avions perdus. Le jour, à la vérité, j'étois à cheval, et n'avois à conduire que mes deux chameaux; mais le soir, il me falloit panser ces animaux, refaire les ballots, et toutes les troisièmes nuits, faire sentinelle à mon tour. Lors même que j'aurois voulu prendre des informations sur telle ou telle chose, je ne savois à qui m'adresser,

(1) Cette ville appartient au royaume de Tripoli. Elle est très-commerçante, en ce qu'elle est le rendez-vous de beaucoup de caravanes qui vont en Egypte et à la Mecque, et qu'elle sert de refuge à d'autres pendant la saison de l'hyver.

faute d'entendre la langue de mes compagnons. Il n'y avoit que quatre marchands parmi toutes les personnes de la caravane avec lesquels je pusse m'entretenir. Autant que j'ai pu le remarquer, le pays du côté de l'Ouest que nous avons traversé, est fertile dans certains endroits, et stérile dans d'autres. Il ne laisse cependant pas d'être extrêmement peuplé. Jusqu'à notre arrivée aux monts *Junahy* (1), ou montagnes pluvieuses, nous rencontrâmes tous les jours des villages et des huttes, particulièrement tout le long des rivières, où nous vîmes d'excellens pâturages. Excepté six jours de repos, nous marchâmes pendant vingt jours et trois nuits. Ce fut le 11 octobre que nous arrivâmes à *Azafi*.

Le royaume de Maroc est un des plus beaux et des plus fertiles de toute la terre; mais il n'est pas aussi bien cultivé qu'il pourroit l'être. La tyrannie de l'empereur ôte toute espèce de courage à ses sujets, et contribue à les rendre indolens. Celui qui travaille avec activité, et qui sait tirer parti de la fertilité du sol, est obligé de

(1) Cette montagne est située dans les états de Maroc. Elle a dix journées de marche du Sud au Nord; et une journée seulement dans sa largeur.

faire des fournitures considérables. Dans les années où la moisson n'est pas très-abondante, à peine reste-t-il au cultivateur de quoi se nourrir. C'est l'empereur, ou ses avides gouverneurs qui tirent tout à eux ; et quand ils ne peuvent y parvenir par la ruse et l'artifice, il ne leur coûte rien d'employer la force pour obtenir ce qu'ils desirent.

L'empereur aujourd'hui régnant n'est pas à beaucoup près aussi cruel que son prédécesseur ; et cependant il se passe rarement un jour, sans qu'il fasse exécuter quelques malheureux. Souvent il en est lui-même le bourreau, en les tuant de sa propre main. On supporte avec la plus grande patience la cruelle barbarie d'un pareil monstre, et l'on se trouve heureux de périr sous ses coups, par la croyance où l'on est que c'est un descendant du grand Prophète, et que par conséquent tout ce qu'il fait n'est que la suite d'une inspiration divine. Il n'y a point de pays en Afrique, si sauvage et si inconnu qu'il soit, où l'on trouve des habitans aussi simples et aussi stupides.

Chaque homme est soldat, du moment qu'il a atteint l'âge de quinze ans : c'est ce qui fait que l'empereur, dans l'espace de quelques jours, peut rassembler une armée de deux cent mille hommes. Mais il est en état d'en-

treprendre peu de choses avec toutes ces troupes, attendu que la plupart, excepté les Maures, ne sont que des hommes indisciplinés. Sa garde particulière est composée de six cents Maures à cheval, qui jouissent des privilèges les plus étendus, et qui en profitent pour commettre toutes sortes d'actions honteuses et deshonorantes. Il y a dans les villes principales des gouverneurs, et des sous-gouverneurs dans celles d'un ordre inférieur. Ils sont revêtus de l'autorité la plus absolue, et gouvernent despotiquement, par la raison que les empereurs, sur-tout quand ils sont durs et cruels envers leurs sujets, s'embarrassent fort peu de ce que font ces gouverneurs.

Tout sujet qui cache quelque chose des biens qu'il possède, ou des fruits qu'il récolte, et qui déclare ne point posséder ce qu'il est sommé de fournir, soit au nom de l'empereur, soit de la part des gouverneurs, est condamné à perdre la vie, ainsi que ses biens, quand on vient à découvrir ce qu'il a caché. Les prêtres, dont le nombre est très-considérable, sont les instrumens que l'on emploie pour commettre les actions les plus révoltantes, les injustices de tous les genres, et mêmes des assassinats. Ils marchent

ordinairement le Koran à la main, et font semblant de le feuilleter avec la plus grande attention, en exhortant à la prière et à la pratique des préceptes de ce livre tous ceux qu'ils rencontrent. Ils se rendent trois fois par jour à la mosquée, et poussent de grands cris vers le ciel, comme pour tirer l'Etre Suprême, qui y habite, du sommeil profond dans lequel ils le supposent enséveli. Ils conjurent le Prophète de permettre que son fils, c'est-à-dire le prince, puisse régner pendant long-tems, etc. Ils s'appliquent avec bien plus d'ardeur à augmenter leur crédit et leur puissance sur l'esprit des hommes, qu'à leur communiquer des lumières et à leur donner l'exemple de la pratique de la vertu. Ils ne prient avec ferveur et avec zèle, quand ils invoquent dieu et le Prophète, que pour leur demander l'extirpation et la mort des infidèles. Ils s'occupent tous les jours pendant plusieurs heures de l'instruction de la jeunesse; mais tout ce qu'ils leur enseignent, n'a d'autre but que celui d'étouffer dans le cœur de ces jeunes enfans la voix de la raison, et de leur inspirer une crainte servile contre le Prophète, plutôt que de les attacher à le servir et à l'honorer.

La polygamie est une chose très-ordinaire

dans ce pays. On voit des Maures qui ont souvent quatre à six femmes. Il y en a aussi plusieurs qui n'en ont point. On ne fait aucune recherche, quand la femme d'un Maure vient à mourir subitement. On n'écouteroit même pas ceux qui voudroient prouver qu'elle a été assassinée. Quand un Maure a eu commerce avec une fille, il faut absolument que sa famille lui accorde sa main, si elle ne veut point courir le risque d'avoir sa maison pillée, ou de voir quelques-unes des personnes qui la composent, assassinées secrètement.

Les femmes sont obligées de mener une vie très-retirée, et de se tenir dans des chambres isolées. La première classe des habitans, composée de marchands, de prêtres d'officiers, etc., offre quelques hommes probes et bien pensans; mais en général le plus grand nombre n'est qu'un ramas d'êtres vils et méprisables. Les prêtres et les officiers ne sont que des hommes corrompus et remplis de vices. Les marchands sont tenus de payer en nature à l'empereur, ou aux gouverneurs des villes, le dixième des marchandises dont ils font commerce, et d'acquitter, de plus, toutes les semaines, la capitation ains que la contribution pour les frais de la

guerre, et pour leur sûreté individuelle (1). Outre ces impôts usités, ils sont obligés fort souvent d'en payer de volontaires pour tenir lieu de présens qu'ils doivent faire à l'empereur. Chacun est aussi dans l'obligation de donner une somme fixe pour l'entretien des prêtres. Les Juifs n'ont point la permission de commercer : aussi ne possèdent-ils rien. On les emploie comme esclaves publics aux travaux les plus bas, et il est difficile d'être traité plus durement qu'ils ne le sont.

La ville d'*Azafi* n'est guères plus grande que le quart de la ville de Maroc. Elle est joliment bâtie, et fait un commerce considérable, qui s'augmente de plus en plus chaque année. On compte tous les ans dans la rade près de quatre-vingt-dix vaisseaux étrangers, chargés de marchandises.

Mon maître avoit huit esclaves Nègres et deux domestiques Maures. Je ne les entendis jamais se plaindre d'aucun mauvais traitement, par la raison qu'il n'en exigeoit rien audessus de leurs forces. Je fus chargé de panser quatre chevaux et trois chameaux.

(1) C'est le gouverneur qui perçoit cet argent, avec lequel il entretient une patrouille qui, pendant la nuit, veille sur les boutiques des marchands.

Outre la ration qu'on donnoit ordinairement aux esclaves, il faisoit presque tous les jours ajouter quelque chose à la mienne, tant il étoit content de mon travail. Je raccommodai, par exemple, deux selles et des harnois de chevaux, aussi passablement qu'il m'étoit possible. Je tannai une seconde fois, avec de la cendre et du sel, le cuir dont je me servis, en le frottant de graisse et de suif de mouton pour le rendre plus souple. Je réparai, de plus, toutes les armes qui se trouvoient chez lui, et mon attention s'étendit sur toutes les choses qui pouvoient lui être utiles dans sa maison. Je reçus d'abord l'habit ordinaire des esclaves, qui consistoit en une chemise bleue, un long pantalon à rayes de la même couleur, avec un manteau d'une grosse étoffe de laine; mais je ne le portai point long-tems. Mon maître me donna plusieurs vêtemens de sa défroque, et entr'autres, un manteau qui étoit encore très-bon. C'étoit moi qui, pour l'ordinaire, l'accompagnois dans les autres villes où il alloit; il me traitoit comme son meilleur ami, au point que nous eûmes souvent la même table et le même lit. Je fus chargé pour lui de différentes affaires de commerce dont je m'occupai d'une ma-

nière qui lui fut infiniment agréable. J'ai lu quelques histoires faites par des personnes qui prétendent avoir été réduites dans ce pays à l'état d'esclaves, et dans lesquelles il n'est question que de barbarie et de cruauté. Je me crois obligé de détruire toutes ces assertions, par la raison que j'ai eu occasion de remarquer souvent que des esclaves chrétiens, honnêtes, fidèles et laborieux, étoient traités avec une bonté qui ne s'accorde nullement avec tout ce qu'on a débité sur ce sujet.

Il y avoit près d'un an que j'étois dans cette ville, lorsque mon maître m'emmena avec lui sur un bâtiment Espagnol qui ne faisoit que d'arriver, pour garder les marchandises qu'il vouloit y acheter, et les transporter dans la ville avec quelques autres esclaves. Je n'eus pas plutôt mis le pied sur ce vaisseau que je me vis entouré par plusieurs officiers et matelots qui me firent différentes questions. Voyant que je n'entendois point leur langue, ils appellèrent un matelot qui savoit l'anglois et le hollandois, pour leur servir d'interprète, et le charger de me demander si j'étois chrétien; comment et depuis quel tems j'étois devenu esclave, et si je désirois être racheté? Je répondis affirma-

vement à la première question ; quand à la seconde, je leur dis que j'étois loin d'avoir sujet de me plaindre de ma position ; que je me regardois plutôt comme l'ami de la famille de mon maître, que comme son esclave. Celui-ci qui se trouvoit à quelques pas de moi, à côté du capitaine, fut extrêmement flatté d'une réponse qui peignoit mon attachement pour lui. Les officiers et les matelots voyant qu'ils ne pouvoient rien tirer de moi, m'envoyèrent les aumôniers du vaisseau qui, sous prétexte que je ne pouvois professer ouvertement ma religion dans ce pays, essayèrent de me déterminer à m'abandonner à la bonté et à la générosité des Espagnols. Au lieu de leur répondre, je me retirai vers mon maître. Ils y vinrent me trouver pour s'entretenir avec moi, et me faire présent d'un chapelet que je ne reçus pas mieux que leurs sermons. Les matelots voyant que rien n'étoit capable de me toucher, s'avisèrent de me traiter d'hérétique. Mon maître fut tellement enchanté de ma conduite, qu'il me promit de s'occuper de moi dans l'occasion, et de me donner des preuves non équivoques de l'intérêt que toute ma conduite ne cessoit de lui inspirer.

Je

Je serois parti volontiers avec un bâtiment Anglais, Français, Hollandais, Danois ou Suédois; mais je me méfiois trop des Espagnols et des Portugais pour me livrer à leur discrétion, d'après ce que je savois des mauvais traitemens qu'ils faisoient éprouver aux esclaves qu'ils délivroient, sur-tout quand ils étoient protestans comme moi.

Le lendemain à midi, mon maître prévint ses deux domestiques qu'ils eussent à me regarder dorénavant, non comme un esclave, mais comme leur camarade avec lequel il vouloit qu'ils partageassent les présens qui pourroient leur être faits par la suite. Cette nouvelle marque de bonté leur donna tant d'humeur, qu'ils ne cherchèrent plus qu'à mettre continuellement des entraves dans tout ce que je faisois, et qu'à me molester de toutes les manières. Je supportai avec d'autant plus de patience leurs mauvais procédés, que je m'en trouvois dédommagé par les bonnes grâces de mon maître. Un jour, un de ces hommes m'appliqua un si rude soufflet, que le sang me vint par la bouche et par le nez. J'étois décidé à souffrir cet acte de brutalité de leur part, sans me plaindre, afin de ne point m'attirer la haine de plusieurs Maures dont je savois ne point

PAGINATION INCORRECT

être aimé ; mais mon maître étant entré sur ces entrefaites dans notre demeure, et m'ayant demandé par quel motif couloit le sang qu'il me voyoit répandre, je lui racontai alors tout ce que j'avois eu à souffrir depuis quelque tems, et la cause des coups que je venois de recevoir. Il saisit aussi-tôt le coupable avec colère, et après lui avoir appliqué plusieurs coups de bâton, il le poussa brusquement hors de la chambre où nous étions.

Dans l'espace de seize mois, je ramassai soixante-dix écus ; c'étoit le fruit des présens qui m'avoient été faits particulièrement dans les comptoirs et sur les bâtimens Français, pour mon exactitude à remplir les différentes commissions dont j'étois chargé. Je me fis également beaucoup d'amis parmi les Européens. Je m'attachai sur-tout un nommé monsieur Lecreger, employé dans un comptoir français, et qui me racontoit les nouvelles d'Europe tous les vendredis, jour où j'avois la permission de le voir pendant plusieurs heures de suite. Je me liai également avec plusieurs autres Français qui, en 1793, s'étoient fixés dans cette ville, après avoir obtenu leur liberté. Il y avoit parmi eux un certain monsieur de Faber avec lequel je fis connoissance pendant les six mois qu'il

passa chez mon maître. Il me traita avec autant d'honnêteté que de franchise, me donna plusieurs bons conseils, et me fit présent de plusieurs vêtemens à son usage, sans parler d'un louis d'or que je reçus de lui, quand il quitta la maison de mon maître.

Au mois de novembre 1796, il arriva dans la rade un bâtiment Anglais, et quelques jours après, un vaisseau Hollandais qui portait pavillon Prussien. Je fus obligé de me transporter sur ces deux bâtimens pour affaires de mon maître, et particulièrement sur le second où servoient beaucoup de Français. Le capitaine, nommé Grade, Flamand d'origine, m'inspira la plus grande confiance par sa conduite envers moi. Dans plusieurs conversations que j'eus avec lui, il me témoigna combien il étoit fâché de la position où je me trouvois. En différentes occasions, il porta la complaisance pour moi au point de faire mon éloge à toutes les personnes à qui il avoit occasion d'en parler. Comme je me trouvois presque tous les jours deux fois sur son bord, je liai une connoissance si intime avec les matelots Hollandais et avec leur pilote, qu'ils m'offrirent de m'emmener avec eux en Europe, si je parvenois à payer ma rançon et à sortir

de servitude. Le timonier, nommé Manke; et natif de *Zwoll*, me renouvella cette offre toutes les fois que je vins sur le vaisseau, et chercha à me détourner du desir que j'avois de rester encore quelque tems dans cet endroit, en me disant qu'il pourroit arriver que mon maître mourût, et que je tombasse entre les mains d'un autre qui n'auroit pas les mêmes bontés pour moi, ou que peut-être on me desserviroit dans son esprit, et qu'alors les Maures ou d'autres esclaves me rendroient très-malheureux.

Après y avoir mûrement réfléchi pendant plusieurs jours, je lui dis que j'étois enfin décidé à partir avec lui pour retourner en Europe, s'il vouloit demander à mon maître combien il exigeoit pour ma rançon. Etant venu le lendemain avec le capitaine du vaisseau qui avoit des comptes à régler avec lui, il lui demanda, quand toutes leurs affaires de commerce furent terminées, combien il vouloit me vendre. Mon maître lui répondit que je n'avois jamais témoigné jusqu'alors le moindre desir de retourner dans ma patrie; mais qu'en supposant que je l'eusse, il n'étoit nullement dans l'intention de me retenir. M'ayant fait appeler, il me questionna

aussitôt que je parus, pour savoir si je desirois véritablement retourner dans ma patrie. Je lui répondis que j'aurois volontiers passé le reste de ma vie auprès de lui; mais qu'ayant une famille à qui mon abscence devoit causer beaucoup d'inquiétude, mon intention étoit d'aller la rejoindre, s'il vouloit me laisser partir. — Je serai bien fâché de te perdre, reprit mon maître; cependant comme tu es un brave homme, et que tu vaux mieux que beaucoup de Musulmans, je te donnerai ta liberté, si tu me comptes deux cents maravedis (1). Je secouai la tête, en disant que dans l'impossibilité où j'étois de rassembler cette somme, je préférois rester encore quelque tems avec lui. Mais le capitaine et le pilote m'ayant engagé à réfléchir sur leur proposition, me promirent de revenir dans l'après-midi pour savoir ce à quoi je me serois décidé. Je leur dis que si j'avois pu me racheter avec l'argent que je possédois, je serois parti volontiers avec eux; mais que je n'accepterois point la délivrance

(1) Le maravedi d'Espagne et la piastre, sont deux pièces de monnoie de la même valeur, mais marqués d'une empreinte différente. Les maravedis portent d'un côté, celle de deux colonnes avec l'écusson dans le milieu. On estime les quarrés qui sont les plus anciens, beaucoup plus que les ronds.

qu'ils m'offroient, attendu qu'étant obligé de m'acquitter alors par plusieurs années de service en Hollande, je préférois rester à celui de mon bon et excellent maître. Ils me répondirent qu'ils me donnoient encore quelques heures pour y réfléchir, et me quittèrent, en me promettant toujours de revenir dans l'après-midi.

Ne voulant point me racheter avec d'autre argent que celui de mes épargnes, je ne pensai plus à mon départ. Au bout d'une heure, arriva dans la maison de mon maître un homme d'un certain rang qui demeuroit dans la ville depuis un an, sans avoir de caractère public, et que je pris pour un agent secret de la république française. Il lui dit qu'il venoit de voir un capitaine Hollandais avec son pilote, qui lui avoient fait part du desir que j'avois de retourner en Europe, si je pouvois réussir à amasser de quoi payer ma rançon; qu'il offroit de me tirer d'embarras, en la payant pour moi. Mon maître m'ayant fait appeler, m'instruisit en présence de cet étranger, nommé M. van der Haft, de ce qu'il venoit de lui proposer à mon sujet. Je le remerciai de l'intérêt qu'il vouloit bien me témoigner, en ajoutant que je désirois dans la suite des tems me ra-

cheter moi-même, afin de n'être point exposé à servir mon libérateur pendant plusieurs années, et peut-être même à me voir conduire une seconde fois en Amérique ou au cap de Bonne-Espérance; et que d'ailleurs je serois arrêté en Hollande, et puni comme déserteur.

Après avoir réfléchi un instant, cet inconnu me dit que cette affaire ne regardoit nullement la compagnie Hollandaise, attendu que l'argent qu'il offroit de payer pour moi, étoit à lui et non à la Compagnie; qu'il m'en faisoit présent et qu'il me répondoit que personne ne viendroit jamais me demander la moindre chose pour ma rançon. Je fus un peu étonné de cette réponse, et encore plus indécis sur le parti que je devois suivre, par la raison que je croyois voir là-dessous quelque mystère; mais mon maître m'ayant félicité sur la bonne fortune qui m'arrivoit, et m'ayant engagé à en profiter, j'acceptai l'offre de mon protecteur avec toute la reconnaissance due à un si grand bienfait. Il compta aussitôt l'argent de la rançon, et quand il m'eût donné par écrit la promesse qu'il m'avoit faite, il me quitta, en me souhaitant un heureux voyage, et sans vouloir accepter les soixante-dix écus d'épargnes que je lui avois présentés.

Le capitaine étant venu l'après-midi, me demanda si je tenois toujours à ma dernière résolution. Je lui racontai alors ce qui étoit arrivé. Il fit semblant de ne point connoître mon bienfaiteur; mais quand j'eus dis que M. van der Haft m'avoit parlé de lui, il ne put s'empêcher de convenir qu'en effet il l'avoit informé de l'embarras où je me trouvois, et m'invita en même tems à me tenir prêt à partir, en m'assurant qu'il étoit décidé à mettre à la voile sous trois jours.

Mon maître me fit présent de plusieurs nattes; et après m'avoir donné une petite provision de viande sèche, de la farine, de vieux habits et plusieurs autres choses qui pouvoient m'être utiles, il m'accompagna, les larmes aux yeux, le 11 novembre 1796, jusqu'au bâtiment qui devoit me ramener dans ma patrie. Le vent n'étant point favorable pour mettre à la voile, nous restâmes dans la rade, occupés à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour notre route. L'équipage, y compris les officiers, étoit composé de trente-quatre personnes.

CHAPITRE IX.

L'auteur part de Maroc pour retourner par mer en Hollande : description de son voyage. Le vaisseau sur lequel il se trouvoit, est battu deux fois par la tempête et perd son mât de misaine qu'il répare dans la suite. Il est arrêté par une frégate anglaise, et tombe malade de la fièvre. Entrée de son bâtiment au Texel ; *il s'embarque sur un petit Yacht, pour se rendre à* Amsterdam, *où il est arrêté, et retenu jusqu'au 2 de mai. Il est condamné à servir encore pendant deux ans dans les troupes hollandaises. Un capitaine d'un vaisseau prussien de* Danzig, *s'interesse pour lui, et parvient à lui faire obtenir sa liberté. L'auteur s'embarque avec ce capitaine et arrive à Danzig, après une heureuse traversée de 13 jours. Son libérateur lui fait avoir un passeport pour retourner dans sa patrie.*

Le 13 novembre, nous profitâmes d'un vent favorable pour nous élever en pleine mer. Déjà la vue de Gibraltar, que nous appercevions dans le lointain, avoit répandu l'allégresse parmi tous les hommes de notre équipage. Mais avant d'y arriver, nous fûmes assaillis par une tempête qui nous enleva

notre mât de misaine. A peine y eûmes-nous relâché, que nous nous occupâmes à faire les réparations dont notre bâtiment avoit besoin, et à prendre de l'eau fraîche pour le reste de notre voyage.

A la hauteur de Cadix, nous essuyâmes une seconde tempête, et fûmes arrêtés par une frégate anglaise qui nous visita avec la plus grande sévérité. N'ayant rien trouvé dans notre cargaison qui pût être confisqué, elle se borna à nous enlever deux de nos matelots qui avoient servi autrefois dans sa marine. A compter de ce moment, nous eûmes sans cesse le tems le plus mauvais. Ce ne fut qu'une alternative de pluie, de neige et de vent qui nous fatigua beaucoup, par toutes les manœuvres que nous fûmes obligés de faire. A force d'avoir eu chaud et d'être mouillé, je fus attaqué d'une violente fièvre qui m'affoiblit beaucoup. Par bonheur, nous arrivâmes au Texel, où nous jettâmes l'ancre le 9 février 1797. Je m'y embarquai aussitôt sur un yacht (1), avec lequel je partis le lendemain pour Amsterdam.

A peine étois je descendu à terre, que je fus ar-

(1) C'est par le moyen de ces petits bâtimens que l'on apporte les marchandises sur les gros vaisseaux qui ne peuvent s'avancer plus près du rivage.

rêté par un détachement français composé d'un officier et de quatre soldats. Interrogé comment et par quel vaisseau j'étois arrivé, je lui répondis que j'étois venu sur un bâtiment marchand à deux mâts, appellé le *New jagter hüs*, le neuf yacht hus. Cet officier ayant desiré savoir de quel pays j'étois, je lui dis que j'étois allemand; que j'arrivois, comme passager, du royaume de Maroc où j'avois été esclave. M'ayant demandé mon passeport, je lui fis réponse que je n'en avois point; mais que le capitaine du vaisseau répondoit de moi. « — Il suffit, reprit l'officier; mais en attendant, tu resteras ici jusqu'à ce que ce capitaine arrive.» Je fus conduit aussitôt par un des soldats, dans un corps-de-garde à quelque distance de-là, où l'on m'interrogea de nouveau, avec ordre d'attendre, dans cet endroit, l'arrivée du capitaine. Dans l'espace d'une heure, je me vis entouré par environ deux cents hommes qui, ayant appris que j'étois un esclave qui arrivoit de Maroc, accoururent pour me voir. Je les priai de me procurer de quoi manger. J'achetai ensuite d'autres habits et restai dans la plus parfaite sécurité, en attendant le capitaine. Mais voyant, le lendemain, que je ne pouvois obtenir la permission de continuer ma route, je commençai à éprouver

quelque inquiétude, sur-tout en pensant qu'ayant déserté la Compagnie hollandaise du Cap, il seroit très-possible que l'on réclamât quelque argent pour mon congé, ou que je fusse obligé de servir encore pendant quelque tems.

Le sixième jour de ma détention, il arriva au quartier où j'étois un jeune officier très-affable et très-honnête, qui se mit à causer avec moi. Je lui parlai de l'endroit d'où je venois; et après lui avoir raconté, entr'autres choses, de quelle manière j'y avois été traité, je lui demandai pourquoi je n'obtenois point ma liberté. Il me répondit qu'on avoit su que j'étois déserteur, et que l'on faisoit des recherches pour s'assurer encore plus positivement de la vérité du fait. « — Puisqu'on me regarde comme un déserteur, lui répliquai-je, pourquoi ne me nourrit-on pas aux frais du Gouvernement? Et par quelle raison faut-il que je sois obligé de dépenser quelques escalins que je n'ai gagnés qu'à la sueur de mon front, pendant que j'étois esclave »? Cet officier me quitta, sans rien répondre aux questions que je venois de lui faire; mais au bout d'une heure environ, on vint m'apporter trois escalins, avec lesquels je ne pus m'acheter que quatre onces de pain, par la cherté

dont il étoit dans ce moment. Tous les matins, je reçus la même somme, qui me suffisoit à peine pour avoir de quoi déjeûner. Pendant plusieurs jours je fus interrogé trois fois, sans obtenir pour cela la liberté après laquelle je soupirois avec tant d'ardeur. On exigeoit que je livrasse les papiers que j'avois apportés avec moi. Je refusai constamment de m'en désaisir, en soutenant que personne n'avoit le droit de me les enlever; et dans un mouvement d'impatience, je ne pus m'empêcher de dire à ceux qui m'interrogeoient, qu'au milieu de l'Afrique et à Maroc même, on m'avoit infiniment mieux traité qu'on ne le faisoit dans cet endroit.

Le 2 de mai, je vis paroître enfin un secrétaire qui me dit que j'étois condamné à servir encore deux ans dans la garde bourgeoise, ou bien sur mer, si cela me convenoit; qu'il lui falloit une réponse sous deux fois vingt-quatre heures. Je me mis à réfléchir sur les moyens que je pourrois employer pour échapper à cette punition; mais je n'en trouvai aucun de me tirer de ce mauvais pas.

Ma délivrance étoit plus prochaine que je ne me l'imaginois. Le 5 de mai, dans le moment où j'étois assis à la porte du corps-de-garde, enseveli dans mes réflexions, j'apper-

çus tout-à-coup, à fort peu de distance delà, trois matelots qui avoient autour du corps une écharpe à raies bleues et blanches. Un d'entr'eux ayant jeté les yeux de mon côté, je lui fis signe de s'approcher de moi, et lui demandai s'ils étoient des matelots Hollandais. — Non, me répondit-il, nous sommes Prussiens, et nous partons pour *Danzig*. — Et moi aussi je suis Prussien, lui ajoutai-je; et l'on ne me retient pas moins ici aux arrêts. — Tu n'as qu'à parler à notre capitaine que tu apperçois là-bas en uniforme.: il s'appelle Rossmer; c'est un brave homme ».

Ces matelots m'ayant quitté, j'attendis que leur capitaine se fût avancé de mon côté; et quand je le vis à portée de m'entendre, je l'appellai par son nom, en le priant de vouloir bien s'approcher de moi. Je lui racontai alors, en peu de mots, le motif pour lequel j'étois aux arrêts; et après lui avoir dit plusieurs autres choses qui me concernoient, je le suppliai de me conseiller ce que j'avois à faire pour sortir de ce mauvais pas. — Tu desirerois donc beaucoup, me dit-il, retourner dans ta patrie? — Assurément, lui répondis-je; car il m'est impossible de rester chez ces vilains Hollandais. — Puisque la chose est ainsi, je m'occuperai d'obtenir ta délivrance, et je te pren-

drai avec moi, si tu veux travailler sur le vaisseau que je monte. — De tout mon cœur, ajoutai-je, avec un air joyeux ». Aussitôt, ayant abordé l'officier de garde, il lui demanda pourquoi on me refusoit la permission de retourner dans ma patrie, et quelle chose on se proposoit de faire de moi. Cet officier lui ayant répondu que j'étois déserteur. — Il est impossible qu'il puisse être regardé comme tel, répliqua le capitaine : il est libre, et si l'on refuse de me le livrer, je saurai en faire mon rapport au roi ». Celui-ci lui ayant dit de s'adresser aux officiers supérieurs, le capitaine fut les trouver. Voyant qu'il n'en pouvoit rien obtenir, il m'envoya, par un de ses matelots, une bouteille de vin et de la viande rôtie, avec ordre à celui-ci de rester auprès de moi pour savoir ce que je deviendrois, dans le cas où l'on se permettroit d'attenter à ma liberté.

Au bout d'une heure, je vis arriver au quartier quatre officiers, le secrétaire dont j'ai parlé, et le capitaine de vaisseau. On me fit subir un nouvel interrogatoire. Quand il fut fini. — « Vous voyez, dit le major, qu'il nous étoit impossible d'agir envers cet homme autrement que nous ne l'avons fait, puisque c'est un déserteur ; il faut, parconséquent,

qu'il achève ici le tems de service qu'il auroit du faire auprès de la Compagnie. » —
La Compagnie n'a plus le droit de se mêler des déserteurs du Cap, reprit le capitaine, tant que cette colonie sera au pouvoir des Anglais. Elle a perdu toute l'autorité qu'elle prétend avoir encore sur eux. Cet homme partira avec moi, ajouta-t-il, sans être rebuté par toutes les objections qu'on put lui faire. Ce n'est point un criminel, et vous n'avez pas le droit de le retenir plus long-tems aux arrêts ». Rossmer voyant qu'on ne pouvoit se décider à me laisser partir, finit par dire qu'il instruiroit son souverain de ce qui se passoit, et qu'il ne démareroit point, qu'il n'eût appris ce qu'il décideroit sur ce sujet ».

Quand le major eut entendu prononcer le nom du roi, il se radoucit un peu, et déclara qu'il étoit prêt à m'accorder ma liberté, si je voulois payer les frais de l'interrogatoire, rendre l'argent du prêt que j'avois reçu, et acquitter d'autres dépenses qui avoient été faites pour mon compte. — Vous n'avez, messieurs, qu'à m'en dresser l'état, lui répondit le capitaine, il sera soldé par le roi ». Il ordonna aussitôt au matelot qu'il avoit envoyé pour rester auprès de moi, de me conduire à son hôtellerie, et de ne point me quitter. Je

sortis

sortis aussitôt du corps-de-garde et suivis mon guide. Quand je vis arriver le capitaine, mon premier soin fut de voler à sa rencontre, et de lui dire tout ce que la reconnoissance pouvoit me suggérer pour toutes les bontés qu'il venoit d'avoir pour moi; mon unique désir fut de prouver de ce moment à mon bienfaiteur les sentimens de respect auxquels il s'étoit acquis de si justes droits.

Nous restâmes à terre jusqu'au 14 de mai; et quand nous eûmes fait nos provisions de vivres, nous partîmes d'Amsterdam pour nous embarquer sur un petit bâtiment prussien, monté par dix-huit hommes d'équipage. Nous arrivâmes à Danzig, après une heureuse traversée de treize jours. Mon embarras fut de savoir alors, comment je me procurerois un passeport pour continuer ma route; mais mon bienfaiteur se chargea du soin de me le faire obtenir. Je me séparai, les larmes aux yeux, de cet homme sensible et généreux, et me mis en route pour retourner dans ma patrie, livré tout entier à la joie que j'éprouvois de la revoir, après tant de dangers auxque[illegible]s eu le bonheur d'échapper.

FIN.

Fautes à corriger dans le second volume.

Page 7, ligne 7, au lieu de, tribut, *lisez* tribu.

Page 52, lig. 19, au lieu de, aux autres sauvages, *lisez* aux autres bêtes sauvages.

Page 67, lig. 4, au lieu de ayant fait, *lisez* je fis.

Page 72, lig. 27, au lieu de, on, *lisez* il.

Page 82, lig. 13, au lieu de, que je fusse, *lisez* que je ne fusse.

Page 137, lig. 23, au lieu de, tout couverts d'eau encore, *lisez* encore tout couverts d'eau.

Page 232, lig. 23, au lieu de, à leurs, *lisez* leurs.

Page 319, lig. 3, au lieu de écurte, *lisez* écurie.

Page 334, lig. 5, au lieu de dont il chargeoit, *lisez* dont il les chargeoit.

Page 335, lig. 7, au lieu de voyant que je travaillois, *lisez* voyant comme je travaillois.